PÉCHÉ MORTEL

DERNIÈRE PARTIE (1)

XI.

Tandis que Marthe pleurait près de l'escarpolette abandonnée, les deux jeunes gens décampaient lestement, sans souci des branchettes qui leur cinglaient la poitrine, ni des toiles d'araignée qui leur chatouillaient le visage. Glissant entre les cépées, se courbant afin de se dissimuler derrière les buissons, ils gagnèrent le talus du canal.

— Nous avons l'air de proscrits errans dans les bois! dit Mlle Zasette, enchantée de son escapade... Au couvent, je me souviens d'avoir lu dans les *Mémoires de Mme de La Rochejaquelein* quelque chose d'approchant... Une course à travers les fourrés afin d'échapper à la poursuite des bleus... Aujourd'hui, les bleus, c'est cette pauvre Marton !

— Pourquoi ne l'avoir pas attendue? demanda Paul Lobligeois, qui regrettait, au fond, l'absence de Marthe et trouvait bien plus charmantes les promenades où elle était en tiers.

— Pourquoi? répliqua Désirée en lançant au jeune homme un regard étonné et réprobateur; la demande me paraît peu flatteuse... Le temps vous dure donc bien quand nous ne sommes que nous?

— Je n'ai pas dit cela, repartit Paul; je crains seulement que notre façon de fuir n'ait froissé votre sœur.

— Rassurez-vous... Je prends tout sur moi!

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er août.

Ils avaient gravi le talus. Désirée aperçut, amarrée à la berge, une barque dont M. Déglise se servait pour jeter l'épervier dans les eaux du canal :

— A merveille! s'écria-t-elle ; nous allons mettre la rivière entre nous et Minerve déguisée sous les traits du sage Mentor... Vous savez ramer, je suppose?

Elle avait sauté dans la barque et tendait la main à son compagnon. — L'expérience avait déjà enseigné à celui-ci qu'on ne résistait pas facilement aux caprices de Mlle Zasette, et il obéit aux injonctions de cette main tendue vers lui avec un geste impératif. Quand il eut saisi les avirons, la jeune fille détacha la chaîne et, poussant la barque loin de la berge, se plaça au gouvernail :

— Maintenant, continua-t-elle, voguons à l'aventure!.. Conduisez-moi vers des contrées inconnues...

Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours!..

— Est-ce au Sacré-Cœur que vous avez appris cette romance?

— Certainement! et bien d'autres encore... J'en ai tout un répertoire... A votre service!

— Je croyais qu'au couvent on ne s'occupait que de lectures édifiantes.

— Les bonnes élèves, oui,.. mais moi je faisais partie de la bande des indisciplinées,.. ce qui ne m'empêchait pas d'ailleurs d'être très pieuse.

— Vraiment! s'exclama-t-il avec ironie.

— Oui, monsieur!.. Tous les soirs, à la chapelle, je priais avec ferveur, je demandais à Dieu des grâces qu'il m'a toujours accordées.

— Lesquelles?.. Peut-on savoir?..

— D'abord je lui ai demandé d'avoir un jeu de crocket,.. et, le surlendemain, ma sœur m'en a apporté un... Ensuite, je l'ai supplié de me faire sortir du couvent; puis, comme cette sortie était subordonnée à une chose... importante, je l'ai prié de m'accorder encore une autre grâce...

— Et c'était?..

— Permettez, ceci est mon secret.

— Et vos prières ont été exaucées?

— Vous le voyez bien, dit-elle en baissant les yeux, puisque j'ai quitté définitivement le Sacré-Cœur...

Il y eut un moment de silence. Ils avaient atteint cette partie du

canal au long de laquelle la futaie de Rembercourt tombe à pic. L'ombre des grands hêtres s'allongeait sur l'eau d'un vert sombre et en plongeait la surface dans une obscurité fraîche, qui tranchait avec l'aveuglant ensoleillement des prés et des champs entrevus à travers les hautes herbes des rives. Au passage de la barque, des grenouilles tapies parmi les prêles de la berge interrompaient soudain leurs coassemens et sautaient dans l'eau rejaillissante, tandis que des libellules bleues et brunes continuaient leur danse silencieuse à l'extrémité des plantes aquatiques. Désirée, légèrement renversée à l'arrière, trempait l'un de ses bras nus dans le courant et suivait rêveusement le sillage blanc produit par l'agitation de ses doigts. Paul la regardait à la dérobée et lui trouvait, au repos, une ressemblance plus accusée avec sa sœur.

C'était ainsi surtout qu'elle lui plaisait. Il aimait en elle tout ce qui lui rappelait Mme Marthe : les souples mouvemens du cou et de la tête, l'arc noir et mince des sourcils au-dessus des paupières chastement baissées, l'ovale délicatement allongé du visage, et, par-dessus tout, le timbre de la voix. — Quand elle parlait, il fermait les yeux et s'imaginait que cette voix aux intonations graves et musicales était celle de Marthe, que cette tendresse qui s'offrait à lui ingénument était une émanation de celle de Mme Déglise... Abusé et grisé par cette fraternelle ressemblance, il se montait la tête, il avait des regards épris, des paroles caressantes, des effusions câlines qui trompaient l'expansive Zasette sur la valeur de ses sentimens.

Elle continuait à se pencher sur le bord de la barque et à tremper avec sensualité son bras nu dans l'eau attiédie. Paul épiait ses mouvemens et s'amusait à contempler dans le miroir assombri du canal le tremblant reflet de la figure de Désirée. — C'était étrange comme ce blanc visage réfléchi par le courant lui rappelait fidèlement la figure de Marthe !..

— A quoi pensez-vous ? demanda brusquement la jeune fille.

— Je regardais votre image dans l'eau et je la trouvais charmante.

— Bien vrai, vous me trouvez jolie ? s'écria-t-elle enchantée ; je ne suis pas vaine, mais j'aime néanmoins à m'entendre dire des complimens... Vous avez mis du temps à faire celui-là... N'importe, toute peine mérite salaire, et, pour vous récompenser, je vais vous chanter une de mes romances.

— Oui, chantez, murmura-t-il câlinement, j'aime tant le son de votre voix !

— Que voulez-vous : du gai ou du sentimental ?

— Ce qui vous plaira.

— Du gai alors, c'est plus dans mes cordes...

Et de sa belle voix éclatante, souple et moqueuse, elle entama

bravement un air de *Barbe-Bleue*, l'opérette en vogue à cette époque :

Madame, ah! madame,
Plaignez mon tourment;
J'ai perdu ma femme
Bien subitement...
. . . .
C'est un coup bien rude,
Rude à recevoir,
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir!..

Avec des minauderies espiègles, un pétillement de malice dans les yeux, une raillerie aux coins de la bouche, des intonations gamines et des gestes drôles, elle chantait et mimait cette burlesque parodie de la douleur. Sa figure n'avait plus rien de la physionomie calme et pensive de Marthe; c'était maintenant Zasette des pieds à la tête, — l'enfant terrible ayant rapporté de son couvent les fantaisies mutines, les curiosités audacieuses, et les libres allures d'une écolière indisciplinée. Le charme était rompu, et Paul, en la regardant, ne pouvait s'empêcher d'établir des comparaisons toutes à l'avantage de la sœur aînée. Il se demandait s'il ne s'était pas trop étourdiment engagé en promettant à Marthe d'essayer de devenir assez amoureux de Désirée pour la prendre comme femme. Il sentait qu'elle ne parviendrait jamais à lui faire oublier Mme Déglise; il frissonnait à la pensée qu'une fois marié, il se lasserait vite de cette enfant gâtée et redeviendrait fatalement, passionnément épris de Marthe.

On était en vue de l'écluse et il fallait forcément rebrousser chemin. Il éprouva un soulagement en faisant virer la barque d'un coup de rame et en revenant vers La Lineuse. Mlle Zasette avait fini de chanter et Paul restait taciturne :

— Vous ne desserrez pas les lèvres, dit-elle piquée; il paraît que ma chanson vous a déplu.

— Pas le moins du monde, répondit-il d'un air contraint; je trouve que vous avez d'excellentes dispositions pour la scène.

— Vous êtes bien bon,.. merci!.. Allez, votre mine déconfite vous trahit, et je parie qu'au fond vous pensez : « Cette petite a été déplorablement mal élevée... » Ah! dame, je ne fais pas honneur à l'éducation de Marthe la sage!

— Je ne suppose pas cependant que ce soit elle qui vous ait appris la partition de *Barbe-Bleue?*

— Soyez donc franc!.. *Barbe-Bleue* vous a scandalisé!.. Assurément non, ce n'est pas Marthe qui chanterait des airs d'opérette!.. Bons saints anges, que dirait l'abbé Baujard? Que penseraient les

papillons de M. Déglise?.. Ils tomberaient en poussière dans leur cadre bourré de camphre,.. mon beau-frère lui-même en mourrait de douleur... Et la sage Marthe étant devenue veuve, vous pourriez l'épouser... Bon, vous froncez encore les sourcils!.. Décidément il n'y a pas moyen de plaisanter avec vous!

— La plaisanterie est un peu... risquée, répliqua-t-il agacé, en donnant de vigoureux coups de rame.

— Là, là, ne vous fâchez pas, il n'y a que la vérité qui blesse... Avouez plutôt carrément que de nous deux, c'est Marthe qui vous plairait le mieux!

— Je vous en prie, changeons de conversation... Du reste, nous voici arrivés, ajouta-t-il, en sautant sur la berge et en amarrant la barque.

— Et vous en êtes joliment content! continua la jeune fille sur le même ton moqueur... Allons, donnez-moi la main... Sans rancune, mauvais caractère!

Elle avait sauté sur la berge. Sans lui lâcher la main, toujours courant, elle l'entraîna vers la chaussée et l'obligea à dégringoler vivement le long du talus opposé. Quand d'un élan ils eurent franchi le fossé qui limitait la prairie, elle releva la tête et poussa une exclamation en apercevant devant elle sa sœur qui sortait de l'enclos de La Lineuse.

Mme Déglise était pâle, et la blancheur de son teint faisait encore ressortir le feu sombre qui allumait ses yeux.

— Cela t'étonne de me voir? dit-elle à Désirée, de cette voix sourde qui était chez elle l'indice d'une violente irritation... Il n'y a pourtant rien de surprenant à ce que les cris que tu poussais tout à l'heure m'aient attirée ici...

— Je ne criais pas,.. je chantais... Il n'y a pas grand mal à cela?

— Tu trouves?.. Je ne sais pas si ces mauvaises manières sont tolérées à Velaines; quant à moi, je ne les permettrai pas ici, je t'en préviens... Si tu ne comprends pas qu'il est indécent pour une fille de ton âge de vagabonder seule sur les routes, tant pis pour toi!

— Je n'étais pas seule, puisque M. Paul m'accompagnait.

— Ces promenades ne sont pas plus convenables pour M. Lobligeois que pour toi.

— Tu as mis un peu de temps à t'en apercevoir! répliqua Désirée, en se rebiffant.

— C'est possible, mais d'autres s'en sont aperçus et en ont été choqués...

— M. l'abbé Baujard, sans doute? murmura Mlle Zasette avec un superbe dédain.

— Et quand cela serait, il me semble que l'opinion de M. le curé...

— Ma chère, interrompit irrévérencieusement Désirée, que l'abbé Baujard dirige ta conscience, à merveille!.. mais moi, qui ne l'ai pas choisi pour directeur, je n'ai pas d'ordre à recevoir de lui.

— Tu en recevras de ta sœur, du moins! s'écria Marthe, suffoquée; j'entends que ces promenades ne se renouvellent plus!

— C'est de la tyrannie alors! s'exclama Mlle de Bonnay en frappant du pied. On veut me mener en lisière, mais je ne suis plus une petite fille et je ne le souffrirai pas!..

— Zasette!..

— Je m'en retournerai à Velaines... J'aime mieux ça!

Là-dessus, furibonde, avec des larmes dans les yeux, Désirée pirouetta sur ses talons et s'enfuit vers La Lineuse.

Pendant cette scène rapide, Paul Lobligeois était resté interdit sans rien comprendre à la colère de Mme Déglise, qui lui paraissait hors de proportion avec la légère incartade de la jeune fille. Dès que celle-ci eut disparu derrière les arbres, il s'approcha de Marthe qui se tenait à quelques pas de lui, immobile, les lèvres serrées, les yeux fixes, pareille à une tragique statue :

— Chère madame, commença-t-il...

Il fut interrompu par un geste violent :

— Pas un mot! dit-elle d'une voix dure; vous êtes encore plus inexcusable qu'elle... Laissez-nous!..

Elle lui tourna brusquement le dos et regagna la lisière du parc.

Durant quelques minutes il demeura confondu et consterné. Tout ce qui venait de se passer lui semblait absurdement illogique. Puis il se révolta et s'indigna à son tour : — Quel crime avait-il commis? Que signifiait cet étrange revirement? — Mme Marthe pouvait seule s'expliquer là-dessus et il avait le droit d'exiger une explication... Tout en s'indignant, il ne pouvait s'empêcher de la trouver belle et ineffablement séduisante. Un trouble voluptueux lui faisait battre le cœur. Il se sentait poussé vers elle par de nouveaux et impétueux désirs; il voulait la revoir, lui parler, s'excuser, mettre humblement toute sa tendresse à ses pieds.

Il s'élança sur les traces de Mme Déglise et la découvrit enfin à l'extrémité de l'une des allées qui longeaient les parterres. Elle marchait lentement, pensivement et presque sans but. L'allée aboutissait au rond-point où, debout sur son socle moussu, un doigt sur les lèvres, l'antique statue de l'Amour se dressait au milieu de la pelouse.

Paul vit la jeune femme s'arrêter indécise au centre du rond-

point; sa robe couleur maïs pâle tranchait en clair sur le vert déjà foncé des gazons, où les arbres étendaient leur ombrage à l'approche du soir. Elle disparut de nouveau derrière l'un des cintres formés par la charmille. Il hâta le pas et quand il atteignit à son tour le bout de l'allée, il trouva Marthe assise sur un banc. Sa tête inclinée reposait sur l'une de ses mains et elle paraissait si absorbée qu'elle ne l'entendit pas venir.

Ce ne fut que lorsque le sable cria sous les pieds de Paul Lobligeois qu'elle se retourna et l'aperçut tout à coup à deux pas d'elle.

XII.

Marthe avait levé ses yeux tristes sur Paul Lobligeois, puis avec un emportement farouche dans l'accent et dans le geste :

— Pourquoi me persécutez-vous? s'écria-t-elle; ne vous avais-je point dit de me laisser? Que me voulez-vous encore?

En même temps son regard inquiet semblait sonder l'épaisseur de cette partie reculée du parc, où le jour commençait à décroître.

— Madame, répondit Paul très ému, pardonnez-moi de vous avoir suivie... Je n'ai pas eu la force de rentrer à Fains sans vous revoir... Je souffre trop de vous savoir fâchée contre moi.

— Vous! toujours *vous!* répliqua-t-elle amèrement, il n'y a que vos propres peines qui vous touchent... Croyez-vous donc avoir seul le privilège de souffrir?

— Ah! protesta-t-il avec tendresse, si je vous ai fait souffrir, c'est à mon insu et contre mon gré!.. Apprenez-moi au moins en quoi j'ai péché et quel est mon crime?

La question était trop embarrassante pour que Marthe y répondît nettement. C'était à peine si elle avait recouvré assez de sang-froid pour réfléchir aux conséquences de la scène de tout à l'heure. Elle avait peur maintenant d'en calculer la portée et d'en démêler les causes. D'ailleurs, en supposant qu'elle eût vu très clair au fond d'elle-même, elle était trop sensée et trop femme pour avouer le motif sous l'impulsion duquel elle avait agi. Confesser sa jalousie, c'eût été se perdre. Elle baissa la tête et resta muette. Elle sentait cependant qu'il fallait à tout prix trouver une réponse *possible.* Opposer un mutisme trop prolongé aux questions pressantes de Paul Lobligeois, c'était l'inviter à chercher, et peut-être à deviner la cause vraie de cette colère inavouable. Il ne lâchait point pied, et se rapprochant de Marthe, il répétait avec insistance :

— Je vous en prie, parlez... De quoi suis-je coupable?

Mise au pied du mur, elle s'avisa d'une échappatoire bien féminine et répondit avec un mouvement d'impatience :

— Si vous ne le sentez pas, il est inutile que je vous le dise.

Mais il n'était pas d'humeur à se contenter d'une pareille fin de non-recevoir; il revenait à la charge obstinément.

— C'est précisément parce que je n'ai pas conscience de mon méfait, continua-t-il avec opiniâtreté, que je vous supplie de m'éclairer... Que me reprochez-vous ?

Elle chercha encore un moment, puis brusquement, par petites phrases hachées, nerveuses, qui semblaient lui brûler les lèvres, elle répliqua :

— Ce que je vous reproche?.. Votre conduite avec Désirée... Cette enfant est étourdie, inconséquente, excessive en tout... Vous le savez!.. Et au lieu de la retenir, vous l'excitez; vous encouragez sa coquetterie... Vous lui montez la tête... Vous la compromettez!

Paul l'écoutait en ouvrant de grands yeux.

— Moi! s'écria-t-il stupéfait... Puis il reprit avec vivacité: — Si j'ai agi assez inconsidérément pour compromettre Mlle de Bonnay, j'en suis au désespoir et je vous en fais mes excuses... Mais j'affirme que c'est sans le vouloir... En me montrant assidu auprès d'elle, je n'ai fait qu'obéir à vos instructions et je croyais aller au-devant de vos désirs...

Marthe s'était brusquement levée :

— Mes désirs? dit-elle avec un emportement hautain, quel rôle pensez-vous donc que j'aie voulu jouer?

— Mais,.. balbutia le jeune homme interdit, ne vous souvenez-vous plus de notre premier entretien au sujet de Mlle de Bonnay?.. Ne m'avez-vous point parlé d'elle alors que je ne la connaissais pas encore?.. N'avez-vous pas exigé de moi la promesse que je chercherais à lui plaire en vue d'un mariage dont vous souhaitiez la réalisation?

Elle baissa les yeux et murmura : — C'est possible,.. mais je ne supposais pas que les choses se passeraient de la sorte.

En effet, elle ne mentait pas en disant cela. Dans son ignorance des choses de l'amour, elle avait toujours rêvé que cette cour entre Désirée et Paul se bornerait à une amitié respectueuse et correcte, à un échange de sentimens discrets et platoniques, dont elle avait vu des exemples dans de vertueux et chevaleresques romans, — les seuls dont on lui avait permis la lecture avant son mariage.

— Une sérieuse affection, continua-t-elle, peut-elle exister sans le souci de la dignité? A-t-on besoin de se donner en spectacle?.. Ne peut-on chercher à plaire aux gens sans flatter tous leurs caprices, sans surexciter leur imagination par une détestable coquetterie, par une liberté d'allures que l'honnêteté réprouve?..

Ces reproches semblaient s'adresser encore plus à Désirée qu'à Paul Lobligeois, mais elle n'y prenait pas garde, et, dans l'amertume de son ressentiment, elle frappait indistinctement sur les deux coupables. — N'y a-t-il pas, s'écria-t-elle, une façon moins grossière de se faire aimer?..

— Madame, répondit Paul hardiment, il n'y a d'autre moyen de se faire aimer que d'aimer soi-même aveuglément, servilement... Et encore, ajouta-t-il en la regardant droit dans les yeux, ce moyen ne réussit-il pas toujours...

Elle rougit et détourna la tête. Ce regard interrogateur et audacieux, qui cherchait à lire dans sa propre pensée, la troublait profondément. Elle se sentait de moins en moins maîtresse d'elle-même. Dans cet endroit solitaire du parc, à cette heure indécise de la tombée du jour, cet entretien avec Paul sur un sujet aussi dangereux lui faisait perdre le peu de sang-froid qui lui restât. Il n'y avait pas jusqu'à cette énigmatique statue de l'Amour, se dressant en face d'elle avec un doigt menaçant sur les lèvres, qui ne la remplît d'une secrète angoisse. Elle ne savait plus à quoi se résoudre. L'image de Désirée lui passait à chaque instant devant les yeux; elle songeait avec quelle rapidité s'était développé le besoin d'aimer dans ce cœur de dix-huit ans, et avec quelle impétuosité la jeune fille avait suivi le penchant qui l'inclinait vers Paul. — Il était bien évident qu'elle l'aimait et qu'elle cherchait à se faire aimer. Peut-être même les choses étaient-elles allées plus loin qu'elle ne le supposait. — Alors son indignation jalouse la reprenait et l'égarait :

— Rassurez-vous, dit-elle avec un accent d'âpre ironie, ce moyen réussira... Avec une fille de l'humeur et du tempérament de Désirée, ces façons-là réussissent toujours... Elle vous aimera follement, étourdiment, à l'aveuglette,.. et vous l'aimerez de même... Peut-être est-ce déjà fait? Avouez-le!..

Il y avait quelque chose d'étrange dans la sarcastique violence avec laquelle cette femme, si réservée d'ordinaire, jetait à Paul ces interrogations agressives. Il fallait qu'elle fût secouée par une puissante émotion pour se départir aussi imprudemment de ses habitudes de correction et de retenue. Cette émotion gagnait le jeune homme à son tour et l'enhardissait :

— Vous me demandez un aveu, répliqua-t-il, permettez-moi de le faire franc et entier... La situation fausse où nous sommes a déjà causé trop de malentendus pénibles; elle doit finir... Je veux être sincère avec vous et avec moi-même... Non, je n'aime pas Mlle Désirée et je ne crois pas que je puisse l'aimer jamais!

— Vous ne l'aimez pas? répéta Marthe en reprenant longuement sa respiration.

Il lui semblait qu'on venait de la débarrasser d'un poids doulou-

reux et elle éprouvait un soulagement indéfinissable ; puis elle eut honte de la joie confuse qu'elle ressentait, et, s'emportant de nouveau :

— Alors pourquoi trompez-vous cette enfant? Quel jeu odieux jouez-vous?

— Je vous avais promis d'essayer de l'aimer... J'ai tenu ma promesse, j'ai essayé, et c'est parce que je ne veux tromper personne que je vous déclare franchement que je n'ai pas réussi...

Marthe restait abasourdie par cet aveu inattendu; les bras croisés, la tête basse, elle n'osait plus regarder son interlocuteur et ses lèvres répétaient machinalement :

— Pourquoi? pourquoi?..

— Parce que c'est vous seule que j'aime! murmura-t-il d'une voix sourde.

Elle voulut l'arrêter d'un geste, mais il continua impétueusement :

— Non, laissez-moi parler... J'ai voulu vous obéir et me détacher de cet amour qui vous offensait... Je n'ai pas pu... Si charmante que soit votre sœur, elle ne m'a pas fait oublier celle qui ne voulait pas de ma tendresse et qui l'a toujours... Près de Désirée, c'est à vous que je rêvais, c'est vous que je voyais; je ne chérissais en elle que les qualités par où elle vous ressemblait... Dans nos promenades, vous étiez toujours présente à ma pensée, et c'était vers vous qu'allaient toutes mes adorations...

Pour la première fois Marthe entendait monter ce murmure d'amour dont elle n'avait que vaguement soupçonné la douceur. Cette musique de la passion l'enivrait comme une liqueur défendue. Elle ne pouvait plus fermer ses oreilles à ces dangereuses confidences, qu'elle avait presque provoquées, et elle n'avait pas la force de s'enfuir.

— Oui, je vous adore toujours, poursuivait Paul, pardonnez-moi de vous le dire malgré votre défense. J'aurais trouvé le courage de me taire sans l'incident de ce soir... Ne me punissez pas de ma franchise, permettez-moi de vous aimer tout bas, respectueusement et ardemment... Je vous en prie!

Il lui avait saisi les mains et les serrait, mais elle les lui retira vivement.

— Laissez-moi! dit-elle avec un accent navré plus encore qu'irrité; comment osez-vous me tenir un pareil langage?.. Ah! pourquoi êtes-vous venu ici?.. Pourquoi êtes-vous entré dans notre maison?.. Allez-vous-en!

Elle voulait s'éloigner, il la retint par le bras, et, d'une voix suppliante :

— Ne me chassez pas ainsi! s'écria-t-il.

Elle comprit qu'au point où ils en étaient, elle ne pouvait plus reculer devant une explication. Elle se retourna, et, avec une expression découragée, désolée, qui toucha de pitié le cœur du jeune homme :

— Il faut que vous partiez! reprit-elle; comment pourriez-vous rester ici, après ce que vous venez de me dire?.. Ma sœur croit que vous êtes disposé à l'aimer, et vous ne devez pas la leurrer plus longtemps... Quant à moi, je suis déjà assez punie d'avoir tardé à mettre fin à une situation qui me fait honte... Si vous êtes un homme d'honneur, vous ne troublerez pas davantage le repos de trois personnes qui avaient confiance en vous... Vous quitterez La Lineuse pour n'y plus revenir.

— Je ne le pourrai jamais!

— Je vous le demande comme une grâce, je l'exige comme le seul témoignage vrai de cette affection que vous prétendez avoir pour moi et à laquelle j'ai la faiblesse de croire.

— Ah! si vous y croyiez, vous ne me traiteriez pas si cruellement... Sachant combien je vous aime, vous ne me condamneriez pas à partir... Que voulez-vous que je devienne loin de vous?

— Vous vous guérirez, comme Désirée se guérira. A votre âge, ces affections-là, si vives qu'elles paraissent, ne résistent pas à l'absence... D'autres distractions, d'autres fantaisies surviennent et tout ce beau feu s'éteint... Vous oublierez plus vite que vous ne pensez!

Sa voix tremblait, elle sentait un sanglot lui monter à la gorge, et elle s'arrêta... Elle ne voulait pas pleurer, elle comprenait trop bien que, si elle lui laissait voir un regret, tout serait perdu. Elle ajouta impérieusement :

— Vous partirez demain!

— C'est impossible! objecta-t-il .. En supposant que je consente à vous obéir, comment expliquer à M. Déglise ce brusque départ qui lui paraîtra plus qu'étrange?

— Vous trouverez un prétexte, répliqua-t-elle durement... N'êtes-vous donc ingénieux que lorsqu'il s'agit de faire souffrir les autres?..

La cloche de La Lineuse sonnait le dîner. Ils restèrent un moment silencieux à écouter les tintemens grêles qui rappelaient Mme Marthe à ses devoirs de maîtresse de maison.

— Adieu! dit-elle, il faut que je rentre... Retenez bien ceci : ou demain vous annoncerez votre départ sous un prétexte quelconque, ou vous me forcerez à prendre quelque résolution désespérée... A vous de choisir!

Et, sans vouloir écouter les dernières supplications qu'il balbutiait derrière elle, Marthe s'éloigna rapidement.

Il la vit s'enfuir entre les vertes murailles des charmilles, puis

disparaître dans le lointain obscur de l'allée. — C'était fini. Il sentait bien qu'elle ne reviendrait pas sur cet ultimatum impitoyable qu'elle lui avait jeté d'une voix brève; et lentement, le cœur gros, l'esprit irrésolu, il regagna le village en suivant les clôtures du parc, qui semblaient déjà se dresser entre lui et les hôtes de La Lineuse comme la barrière infranchissable d'un paradis perdu.

XIII.

M. Déglise, ayant fait la veille une chasse heureuse et abondante, s'était installé dès le matin dans une chambre haute qui lui servait de laboratoire. La pièce nue et tapissée de papier gris ne contenait d'autre mobilier que le matériel nécessaire à la préparation des papillons. — Sur des rayons garnissant l'un des murs, une centaine de volumes d'histoire naturelle, et entre autres le magnifique ouvrage du père Engramelle, *les Papillons d'Europe*, peints d'après nature par Ernst; — au milieu, une large table d'architecte, encombrée d'étendoirs, de pinces, de fioles et de pelotes d'épingles à insectes; — près des fenêtres, sur des bancs, les caisses en toile métallique, destinées à l'élève des chenilles et à l'éclosion des chrysalides; — le tout imprégné de pharmaceutiques odeurs où dominaient le camphre et l'alcool.

Perché sur un tabouret à patins, courbé au-dessus de la table, tête nue, des lunettes sur le nez et les manches retroussées, M. Déglise procédait à la minutieuse opération de l'*étendage*. Il tirait l'un après l'autre, d'une boîte de liège, les papillons embrochés dans de longues et minces épingles, admirait un moment le parfait état de conservation des ailes et des antennes, puis posait délicatement le corps de chaque individu dans la rainure d'une planchette de tilleul. Déjà cinq victimes, crucifiées l'une au-dessous de l'autre, étalaient les diaprures de leurs ailes sous des lames de verre appliquées de façon à les maintenir dans la position voulue : l'abdomen en droit fil, les antennes inclinées, les pattes bien en dehors. Le collectionneur était en train de coucher la sixième sur l'étendoir : — une précieuse lichenée à bandes bleues et noires, attrapée sous l'une des arches du pont de Fains. — Armé d'une épingle crochue, il soulevait avec précaution chacune des ailes supérieures, les amenait au point précis où elles laissaient bien voir l'aile inférieure, les fixait à l'aide d'une lamelle de verre, puis avec une pince dégageait et disposait symétriquement les pattes. — C'était parfait. — Il contemplait avec un sourire de satisfaction les six lépidoptères alignés perpendiculairement le long de la rainure; quelques-uns, encore vivans, achevaient d'agoniser en remuant faiblement leurs

antennes, et M. Déglise, qui était cependant une bonne pâte d'homme, ne s'en frottait pas moins joyeusement les mains.

A ce moment, on frappa à la porte du laboratoire, et en se retournant à demi, le manufacturier aperçut Paul Lobligeois qui entrait.

— Bonjour, mon cher ami! lui cria-t-il. Venez voir un des plus beaux spécimens de la lichenée du chêne!.. Mais j'oublie toujours que vous êtes un profane... Quelle affaire vous amène donc si matin?.. Je ne suppose pas que ce soit pour contempler mes papillons que vous avez grimpé dans mon capharnaüm?

Paul n'avait pas dormi; il était très pâle, avec les traits tirés et les yeux battus.

— Sapristi! continua M. Déglise en l'examinant en plein jour, vous voilà tout défait!.. Êtes-vous malade?

— Je ne sais, répondit-il avec embarras, je ne me sens pas très bien.

Il allait et venait à travers le laboratoire, examinant avec une curiosité affectée le châssis à chenilles, les étendoirs, les bouquins des rayons, et se demandant encore comment il entrerait en matière.

Il avait passé une bonne partie de sa nuit à chercher un prétexte pour rendre son départ excusable aux yeux de M. Déglise. Ne trouvant rien de satisfaisant, il avait d'abord songé à partir en cachette, sauf à écrire de Paris pour tout expliquer. Puis il avait réfléchi que cette fuite clandestine paraîtrait tellement étrange qu'elle ne manquerait pas d'éveiller les soupçons du fabricant. En fin de compte, il s'était arrêté à feindre une maladie qui motiverait un changement de climat.

— Ce sont les chaleurs qui vous ont sans doute un peu éprouvé, reprit M. Déglise; il faut vous soigner, mon camarade.

— Oui, c'est mon intention... Et, à ce propos, monsieur, je viens vous demander la permission de retourner à Paris.

— Comment! vous voulez nous quitter?

Le flegmatique visage de M. Déglise avait pris subitement une vive expression de stupéfaction.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles? ajouta-t-il avec inquiétude.

— Non, monsieur...

— Eh bien! qui vous force à partir?.. Si vous êtes souffrant, qui vous empêche de vous soigner ici? L'air de La Lineuse vaut bien celui de Paris, et vous me connaissez assez pour être persuadé, n'est-ce pas, que je vous donnerai tout le loisir nécessaire pour vous reposer et vous remettre haut la côte?..

— Je le sais, monsieur; vous avez été très indulgent pour moi,

et c'est pour cette raison que je ne veux pas abuser de vos bontés. Je crains que le climat de ce pays-ci ne me convienne pas... J'espère obtenir de mes parens la permission de voyager dans le Midi, et peut-être de m'y fixer.

— Alors... votre intention serait, non pas de vous absenter momentanément, mais de nous quitter sans esprit de retour? — C'est un congé définitif que vous êtes venu me demander?..

— Hélas ! oui, à mon grand regret.

La placide figure de M. Déglise s'était rembrunie et ses yeux bleus étaient comme voilés de tristesse.

— Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un de nous?

— O' monsieur ! — Ici, tout le monde a été excellent pour moi, et j'emporterai le meilleur souvenir de l'accueil que j'ai reçu à La Lineuse... Je suis désolé de quitter la fabrique,.. et si je n'avais de sérieuses raisons...

— Vos raisons, jeune homme! interrompit le collectionneur en secouant la tête,.. elles sont pour moi aussi incompréhensibles que frivoles,.. en apparence, du moins.

— Je vous l'ai dit, balbutia Paul, ma santé...

— Votre santé!.. Vous êtes solide et vigoureux... Avez-vous seulement consulté un médecin?

— Non, mais...

— Eh bien! vous consulterez le nôtre d'abord, et nous verrons ce qu'il vous conseillera...

Il se leva ,ouvrit la porte du laboratoire et, avant que Paul Lobligeois eût pu répliquer, il lui prit le bras et le força de descendre avec lui dans la salle à manger, où ils trouvèrent Mme Déglise occupée à préparer le premier déjeuner.

En apercevant Paul au bras de son mari, Marthe eut un violent battement de cœur. Elle aussi avait passé une partie de la nuit à songer anxieusement à ce qui adviendrait le lendemain. Tous les liens invisibles et tendres qui, pendant six mois, l'avaient attachée à Paul semblaient se tordre douloureusement, comme dans l'attente du coup fatal qui allait les briser. Elle n'avait jamais envisagé avec une aussi redoutable angoisse quelle place le jeune homme était arrivé à tenir dans sa vie. Il occupait tous les momens de la journée. Aux heures paisibles du matin comme aux heures rêveuses du crépuscule, on le voyait apparaître. Il n'y avait pas un coin de la maison, une allée du jardin, un sentier du bois auxquels son image ne fût associée. Lui disparu, que serait l'existence à La Lineuse? Quel vide morne allait-il laisser en partant?.. A travers les agitations fiévreuses de l'insomnie, Marthe se demandait avec anxiété si le remède énergique qu'elle voulait appliquer ne serait pas pire que le mal dont elle avait souffert. Le séjour de Paul à la fabrique avait

apporté une si lumineuse coloration dans son intérieur, jadis platement gris et monotone ! Elle frémissait en songeant à la misérable lenteur avec laquelle traîneraient ses journées quand elle se retrouverait seule vis-à-vis d'elle-même. Elle se voyait en proie aux rêveries maladives, aux douleurs stériles, aux révoltes aigres qu'engendre la solitude. La situation actuelle, avec ses accalmies et ses luttes, ses alternatives de peines et de plaisirs, n'était-elle pas moins périlleuse ?.. On peut triompher de la tentation ; on ne résiste guère à l'action dissolvante de l'ennui et du regret. Ne valait-il pas mieux voir Paul épris de Zasette, mais *le voir*, que de tout perdre en lui ordonnant de partir ?..

Ainsi, à mesure que la nuit avait marché, le meilleur de son courage était tombé. Quand les pâleurs de l'aube éclairèrent la baie de la fenêtre, Marthe en était venue à se repentir de ses exigences de la veille et à pleurer sur l'irréparable déchirement qu'elle avait provoqué. — Elle ne se doutait pas que les douleurs de cette épreuve ne faisaient que commencer et qu'elle allait se retrouver en face de Paul Lobligeois.

Paul, à son tour, en la voyant debout près d'un dressoir, — dans sa légère matinée de laine blanche, dont les plis croisés dessinaient les contours de la poitrine sans trop les marquer ; — en constatant la pâleur de sa joue, l'humide éclat de ses yeux cernés, Paul avait senti son courage faiblir et ses résolutions se fondre.

— Marton, dit M. Déglise, je t'amène un ingrat qui veut nous quitter, sous prétexte que l'air de La Lineuse est nuisible à sa santé.

La jeune femme tourna vers Paul ses yeux sombres ; leurs regards se rencontrèrent et il y eut entre eux comme un muet et tragique dialogue, plein de mélancoliques objurgations et de supplications éloquentes : — Partez, mais qu'avant tout il ne se doute de rien, disaient les noires prunelles de Marthe. — Laissez-moi rester ici et vous adorer en silence ! répondaient les yeux de Paul.

— Comment ! murmura-t-elle d'une voix mal assurée, M. Lobligeois est malade ?

— Malade imaginaire ! s'écria M. Déglise sans s'apercevoir du drame muet qui se jouait à côté de lui. Aide-moi à le convaincre qu'il doit rester avec nous et que nous le soignerons mieux que personne.

— Pourtant, mon ami, si M. Lobligeois désire retourner à Paris, nous ne pouvons le retenir malgré lui.

— Vous le voyez, monsieur, dit Paul avec un amer sourire, Mme Déglise est plus raisonnable que vous.

— Elle a tort... Elle n'ose pas vous contrecarrer, mais elle a tort de ne point vous faire connaître franchement le fond de sa pensée... Il y a quinze jours à peine, elle me tenait sur votre compte un autre langage,.. et je vais vous le répéter mot pour mot...

— A quoi bon? interrompit Marthe vivement; cela ne peut modifier en rien les intentions de M. Lobligeois.

— Si fait! riposta avec opiniâtreté M. Déglise. Quand il saura comme il est apprécié ici, il aura honte de quitter sans rime ni raison des amis qui ne lui veulent que du bien!.. Marthe disait qu'elle était fort contente de votre travail et que vous rendiez de sérieux services à la fabrique... Est-ce vrai, Marton?

— C'est la vérité, mais...

— Elle ajoutait que, dans votre intérêt comme dans le nôtre, nous devrions vous garder le plus longtemps possible à La Lineuse, en vous y attachant par des liens plus intimes et plus durables... Est-ce encore vrai?

— Mon Dieu! répondit Marthe en se tordant nerveusement les mains, tout cela est exact... Mais je raisonnais en égoïste,.. et du moment où ces choses n'entrent pas dans les vues de M. Lobligeois...

— Précisément, j'avais cru, — et la conduite de Paul m'avait autorisé à le croire, — j'avais cru, depuis l'arrivée de ta sœur, que ces choses étaient parfaitement réalisables, qu'elles étaient souhaitées non-seulement par nous, mais par les deux parties qu'elles intéressaient directement...

— Je t'en prie, interrompit de nouveau Mme Déglise d'un ton bref, n'insiste pas là-dessus... Les nouvelles intentions de M. Lobligeois montrent que tu t'étais trompé,.. et peut-être cela vaut-il mieux pour tout le monde.

— Comment! toi aussi, tu approuves ce départ?

Le fabricant, interdit et mécontent, dévisageait alternativement sa femme et Paul Lobligeois, et l'expression troublée de leur figure lui donnait à réfléchir.

— Ah çà, continua-t-il, que se passe-t-il donc?.. Vous avez tous les deux des mines renversées... Voulez-vous que je vous dise? insinua-t-il d'un air fin en regardant le jeune homme du coin de l'œil, je ne crois pas à votre maladie improvisée... Il n'y a dans tout cela qu'une querelle et une bouderie d'amoureux... Hein! j'ai mis le doigt dessus?

Paul perdait contenance et restait silencieux. Le manufacturier se retourna vers sa femme :

— Avoue-le, Marthe, tu en sais plus long que tu ne veux en avoir l'air...

Mais Marthe, prise d'une vague terreur, se bornait à balbutier :

— Je ne comprends pas,.. je ne sais rien...

— C'est bon, murmura flegmatiquement M. Déglise; nous allons tirer cela au clair.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le vestibule et derrière laquelle on entendait les éclats de voix de Désirée.

— Zasette! cria-t-il.

Mlle Zasette entra comme un tourbillon et eut un mouvement de vive surprise en apercevant Paul Lobligeois. Ce conciliabule matinal, suivant de près l'algarade de la veille, inquiétait la jeune fille et la mettait en méfiance.

— Mon enfant, reprit M. Déglise, qui seul des acteurs de cette scène avait gardé son sang-froid, viens faire tes adieux à M. Paul... Il nous quitte.

— Ah! balbutia Désirée en pâlissant.

Un nuage passa sur sa figure ; elle lança un noir regard rancuneux à sa sœur, se mordit les lèvres, puis, — les nerfs et le sang dominant tout le reste dans cette nature passionnée et toute en dehors, — une crise éclata; elle fondit brusquement en larmes.

— Là, qu'est ce que j'avais dit? s'exclama Vivant Déglise d'un air triomphant ; il n'y avait là dedans qu'un malentendu... On se querelle, on se boude, puis on se raccommode... Après la pluie le beau temps!.. Allons, qu'on se donne la main!

Il avait saisi le bras du jeune homme et l'entraînait vers Désirée, qui, maintenant, honteuse d'avoir laissé voir ses larmes, détournait la tête en secouant les épaules comme une enfant gâtée.

— Ne pleure pas, Zasette, continuait M. Déglise... Mon cher Paul, répétez-lui que vous n'avez pas la moindre envie de quitter La Lineuse... Et toi, Marthe, dis une bonne fois à ce grand garçon que nous tenons trop à lui pour ne pas le garder près de nous,.. tant en santé qu'en maladie !

— Assurément, balbutia Marthe en faisant un pénible effort pour desserrer les lèvres, mon mari a raison...

M. Déglise avait amené en face l'un de l'autre Paul Lobligeois très embarrassé de sa contenance, et Désirée, rouge, les narines gonflées et les yeux mouillés.

— Embrassez-la, je vous le permets... Tu le permets, n'est-ce pas, Marthe?

Les lèvres de Paul effleurèrent les joues brûlantes et humides de Zasette.

— Et maintenant, ajouta le fabricant, maintenant que la paix est signée, n'oublions pas les affaires, jeune homme!.. Allons dépouiller le courrier...

Il emmena Paul à la fabrique, et les deux sœurs restèrent en présence dans la salle à manger devenue profondément silencieuse.

Brusquement, Désirée releva la tête, lança un regard farouche à Marthe, un regard plein de reproches et de défi, puis la menaçant du doigt :

— C'est toi qui as voulu le faire partir ! commença-t-elle d'une voix sourde.

— Zasette !

— Mais je l'aimerai et il m'aimera malgré toi !

Là-dessus elle sortit en rejetant bruyamment la porte derrière elle.

XIV.

Après avoir vu échouer piteusement l'effort qu'elle avait tenté pour éloigner Paul Lobligeois, Mme Déglise était tombée dans un découragement morne. La persistance maligne avec laquelle le hasard déjouait ses calculs et paralysait sa défense l'avait dégoûtée de la lutte. A quoi bon combattre quand ceux mêmes qui sont intéressés à vous prêter assistance, paraissent au contraire prendre plaisir à tout contrecarrer? — Marthe sentait un amer et ironique sourire crisper ses lèvres, quand elle songeait à l'insistance entêtée qu'avait mise son mari à retenir Paul Lobligeois. Jamais elle ne s'était trop illusionnée sur l'ouverture d'esprit du fabricant, mais, cette fois, ce défaut absolu de perspicacité la suffoquait. Elle jugeait M. Déglise avec cette pitié dédaigneuse qui, chez une femme, est un grave symptôme de détachement. — Elle renonçait à remonter le courant, elle se laissait aller à la dérive, résolue à abdiquer entre les mains du hasard qui lui jouait de pareils tours. Mais quand on abandonne sa barque au fil de l'eau, sait-on vers quelles terres étranges elle ira aborder? Lentement, insensiblement, le courant emportait Marthe vers les rives dangereuses et inconnues de la passion. Déjà en se retournant elle pouvait mesurer la longueur du chemin parcouru. Cet amour qu'elle avait regardé autrefois comme une impossible et coupable chimère, maintenant elle en acceptait la réalité; elle bornait ses efforts à le contenir dans les limites d'une affection pure... Elle aimait Paul, elle se savait aimée, et elle se jurait de ne jamais permettre à cette secrète tendresse d'empiéter sur ses devoirs d'épouse. Que pouvait-on lui demander de plus? Si M. Lobligeois refusait de s'engager plus avant avec Désirée ; si, malgré cela, celle-ci s'obstinait à ses manèges de coquetterie, Marthe n'y pouvait rien. Ses conseils avaient été trop mal reçus pour qu'elle se souciât de les renouveler. Aux autres de se garder, elle avait assez à faire de se garder elle-même.

Paul avait accepté avec une égale résignation la situation nouvelle créée par l'intervention de M. Déglise. A la vérité, elle lui imposait l'obligation de passer aux yeux de tous pour le fiancé quasi-officiel de Zasette; mais il fallait bien payer par une légère compromission la joie inespérée d'être aimé de Marthe. — Car il

était aimé, il en était sûr maintenant. Il l'avait deviné aux subites colères, aux rougeurs, aux supplications et aux terreurs de Mme Déglise. Cette jalouse irritation de la jeune femme contre sa sœur, ce despotique ordre de départ, ce trouble en présence du mari, tout lui révélait une tendresse fervente et craintive à la fois, muette, passionnée, contenue par de religieux scrupules et se cachant au cœur de Marthe comme un parfum violent et subtil. — Pour apaiser sa conscience, Lobligeois se promettait solennellement de ne jamais abuser du secret qu'il avait surpris. Il voulait aimer sa belle patronne d'un amour ignoré et respectueux, avec une ardeur discrète et chaste. En même temps, par une singulière contradiction, toutes ses honnêtes résolutions s'évanouissaient dès qu'il était près d'elle. Son regard se plongeait avidement dans les yeux de Marthe, sa main saisissait le moindre prétexte pour effleurer les plis de la robe ou frôler le bout des doigts de la jeune femme. En dépit de ses fiers sermens de loyauté chevaleresque, il était dévoré de désirs et enfiévré de tentations. Une force supérieure à sa raison, la jeunesse, gouvernait sa personnalité tout entière. Elle l'enveloppait inconsciemment, elle le faisait marcher dans une atmosphère étrangement colorée, à travers laquelle les sentimens, les devoirs, les convenances ne lui apparaissaient plus sous leur aspect et avec leur sens réel. Aveuglément entraîné par cette impérieuse dominatrice, il n'avait plus qu'une préoccupation et qu'un objectif : aimer.

La seule personne qui vît clairement ce nouvel état des choses, c'était Désirée. Son instinct de fille amoureuse lui ouvrait les yeux et la rendait observatrice. Elle avait déjà eu des doutes sur la nature de l'intérêt que Marthe portait à Paul Lobligeois ; maintenant qu'elle les épiait tous deux sans en avoir l'air, elle constatait rageusement le magnétique attrait qui détournait d'elle celui qu'elle considérait comme son fiancé. Cette découverte la navra d'abord ; c'était la première goutte amère mêlée à l'exquis breuvage qu'elle savourait depuis sa sortie de pension, la première épine à laquelle se meurtrissait sa chair dans ce jardin de l'amour où elle s'était engagée si allègrement. Elle tressaillait et regimbait sous l'âpre et soudaine piqûre de cet aiguillon maudit. Après avoir excité la jalousie de Marthe, elle devenait jalouse à son tour. Elle sentait se lever en elle des germes de haine dont elle avait honte, mais qu'il lui était impossible d'étouffer. Il lui montait au cerveau des bouffées de colère, il lui poussait de féroces et enfantines imaginations ; elle se surprenait souhaitant qu'une brusque maladie blanchît les cheveux de Marthe ou lui couturât le visage. Pendant plusieurs jours elle resta morose et taciturne, avec des accès d'irritabilité farouche, et, ce qui l'exaspéra encore plus, personne n'y prit garde : M. Déglise n'avait d'yeux que pour ses papillons ; quant à Mme Déglise et

à Paul, ils étaient trop occupés d'eux-mêmes pour rien remarquer...

Toutefois, Mlle Zasette n'était point fille à languir silencieusement et à recevoir des coups sans les rendre. Elle avait d'ailleurs une trop haute opinion de sa beauté pour ne point essayer de s'en servir. S'il y a des gens que la jalousie rend bêtes, il en est d'autres dont elle aiguise singulièrement l'esprit. Très enorgueillie de sa radieuse jeunesse, Désirée jugeait Marthe du haut de ses dix-huit ans; elle la regardait comme une femme âgée et se sentait de taille à opposer victorieusement les séductions de son printemps épanoui aux charmes de cette automne mûrissante. Elle eut bientôt pris le dessus. S'élançant intrépidement dans la bataille, elle se servit, pour ramener Paul, de tout l'éclat de son insolente beauté, de tous les raffinemens de sa coquetterie, doublée par le désir de triompher. Dans ce combat pour l'amour, elle mit tant de spirituelle audace, tant de verve et de naïve rouerie, que plus d'une fois Paul, ébloui, sentit que la tête lui tournait et subit de nouveau le trouble dangereux que lui causait l'étonnante ressemblance des deux sœurs.

Quand il était seul auprès de Marthe, ou quand la jeune femme était en tiers avec lui et Zasette, ce danger n'existait pas. Mme Déglise conservait alors sur Paul tout son empire; il n'avait d'admiration que pour la grâce de son esprit, la délicate ingéniosité de sa tendresse, le rayonnement pur de ses yeux noirs, la virginale expression de son visage. Il adorait cette âme charmante enfermée dans un corps charmant, et il oubliait la sensuelle et tapageuse beauté de Zasette, comme on oublie à midi, sous la lumière assourdie et verte d'une futaie, l'aveuglante clarté des champs baignés de soleil. Mais si, après une journée passée loin de Marthe, il se trouvait seul avec Désirée; si le hasard d'une promenade amenait un tête-à-tête avec la jeune fille; alors, comme toujours, il recommençait à être attiré vers elle par les côtés où la cadette ressemblait à la sœur aînée. Peu à peu, la verve de Zasette, sa mordante gaîté, ses audaces ingénues, agissaient sur lui comme l'odeur de certaines plantes sauvages et fortement aromatiques. La jeunesse de Paul était séduite par le montant et le pétillement de cette jeunesse exubérante; et quand, au retour de l'une de ces promenades à deux, Marthe les voyait revenir par les allées du jardin, riant aux éclats, les yeux illuminés, les joues empourprées, il lui semblait qu'une lame aiguë lui traversait le cœur; une angoisse jalouse la tourmentait de nouveau et elle était reprise de ces accès d'humeur, dont toute la maison, y compris M. Déglise, ressentait le contre-coup.

Cette rivalité inavouée des deux sœurs établissait entre elles une lutte sourde, pleine d'animosités mal déguisées et d'aigres dé-

fiances. Mme Déglise s'ingéniait pour ne laisser les deux jeunes gens ensemble que le moins possible; et, de son côté, Désirée inventait de machiavéliques combinaisons pour se soustraire à la surveillance agaçante de son aînée. Cette guerre d'escarmouches énervait Marthe et lui était d'autant plus pénible qu'elle n'osait combattre ouvertement, tandis que Désirée usait sans vergogne de son titre de fiancée pour entraîner Paul loin du chaperon dont elle redoutait la trop enveloppante sollicitude.

Vers la mi-septembre, M. de Bonnay vint passer une semaine près de ses filles. Il portait plus gaillardement que jamais ses soixante printemps. Ses moustaches semblaient encore avoir noirci; ses yeux, aux paupières gonflées, avaient une lueur un peu plus égrillarde. Il apportait dans la correcte et paisible demeure de M. Déglise un courant de dissipation et de mondanité qui effarouchait Marthe et choquait le manufacturier, tandis que Mlle Zasette s'en réjouissait, pressentant dans son père un allié et un complice. Dès sa première visite à La Lineuse, M. de Bonnay avait été instruit du projet d'union rêvé par Mme Déglise, et il s'était empressé de donner carte blanche à sa fille. Paul lui plaisait. D'ailleurs il était enchanté qu'un prompt mariage le débarrassât de l'ennui de jouer un rôle de père et de mentor pour lequel il ne se sentait aucune vocation. Il trouvait même que les choses n'allaient pas assez vite et il n'avait fait ce voyage que pour mettre plus activement « les fers au feu.. » Il employait à cette besogne toutes ses après-midi. Quant à ses matinées, il les passait dans sa chambre, fort occupé à se refaire une troisième jeunesse à l'aide de savantes combinaisons de cosmétiques de toutes couleurs. Il n'apparaissait qu'à l'heure du déjeuner, pomponné et fringant, en veston court, une rose à la boutonnière et fredonnant un refrain d'opérette.

Son arrivée avait donné le signal de toutes les distractions champêtres que M. Déglise tenait en réserve pour ses hôtes dans la saison des vacances: pêches à l'épervier le long du canal, chasses aux merles et aux grives dans les taillis voisins, parties de goûter dans les vignes mûrissantes, dîners à la lisière du bois. Parmi les emplacemens choisis pour ces repas en plein air, l'un des plus agréables était le plateau du mont de Fains, où l'on retrouve encore des vestiges d'un camp construit pendant la domination romaine. La vue y est très étendue. Des saules et des bouleaux ont poussé sur les antiques fossés de circonvallation et permettent de s'y asseoir à l'ombre, tout en reposant ses yeux sur le paysage verdoyant qui, de ressaut en ressaut, dévale jusqu'à la rivière. Un sentier en zig-zag part de l'enclos de La Lineuse et grimpe à travers un taillis épais jusqu'aux épaulemens de l'ancienne fortification, mais c'est un chemin de chèvres; une route moins âpre, pre-

nant la colline en écharpe, offre des pentes plus douces à ceux qui n'ont plus leurs jarrets de vingt ans.

C'est cette dernière route que suivait un samedi soir M. de Bonnay, en compagnie de Marthe Déglise. Désirée et Paul ayant choisi le sentier en zig-zag, le filateur de Velaines, fidèle à son rôle d'auxiliaire indulgent, avait emmené Marthe par le chemin le plus long, sous prétexte de ménager ses jambes, et surtout pour laisser les fiancés en tête-à-tête. M. Déglise ne devait les rejoindre que plus tard. Quand ils arrivèrent au lieu du rendez-vous et s'assirent sous les saules qui bordaient la crête du talus, ils entendirent les voix de Paul et de Zasette qui résonnaient au bas d'une longue pente gazonnée. Sous la pâle lumière d'un ciel d'automne, plafonné de nuages blancs, on distinguait les silhouettes expressives des deux jeunes gens. Leurs rires, leurs paroles tintaient nettement dans l'air frais et montaient vers les nouveaux arrivans, assis à l'abri des saules de la crête. La conversation semblait très animée :

— Vous n'êtes qu'un Parisien, disait Mlle Zasette, et moi j'ai le pied montagnard... Je gage que j'atteins le sommet avant vous.

— Je serais curieux de voir cela, répliquait Paul d'un ton de défi.

— Pariez-vous?

— Soit... Que parions-nous?

— Une discrétion.

— Hum! vous jouez gros jeu, et si j'arrive premier, vous ne savez pas ce que je suis capable de vous demander.

— Quoi?

— Quelque chose d'énorme,.. un baiser, par exemple.

— Va pour un baiser, repartit-elle en riant, mes moyens me permettent d'aller jusque-là.

— Tope alors!

Et les mains claquaient l'une contre l'autre dans l'air sonore.

— Ils sont fous! murmurait d'une voix étranglée Mme Marthe; si nous les appelions?

— Au contraire, tenons-nous cois, répondait M. de Bonnay; je suis curieux de voir comment cela finira...

Ils étaient partis. Les coudes au corps, la tête et la poitrine en avant, ils escaladaient la pente gazonneuse. Zasette y mettait de l'amour-propre et, dans son désir de vaincre, elle bondissait intrépidement, perdant en route son chapeau de paille et laissant flotter sur ses épaules ses abondans cheveux châtains dénoués. Mais, embarrassée par ses jupes, elle allait moins vite que Paul. Il atteignit le premier la base du talus boisé, au sommet duquel Marthe et son père demeuraient invisibles.

— Vous avez perdu! cria le jeune homme à Désirée qui accourait essoufflée.

— Oui, je suis battue,.. c'est la faute de ma robe.

Elle était charmante avec ses joues rosées, ses lèvres entr'ouvertes, sa poitrine soulevée et ses grands yeux brillans, au milieu du ruissellement de sa chevelure ; — si charmante, que Paul n'hésita pas à réclamer le prix de la gageure.

— Vous voici à ma discrétion, insinua-t-il.

— Je suis bonne joueuse et je paie comptant, répondit-elle en saisissant d'une main le flot de ses cheveux et en les tordant vivement pour les assujettir sous le peigne... Elle s'avança en souriant et tendit la tête : — Prenez ; dit-elle, vous avez le choix entre le front et les joues !

Paul lui avait saisi les bras : — Ma foi ! reprit-il en essayant de plaisanter pour dissimuler le trouble qui l'envahissait, entre les deux mon cœur balance et je préfère m'arrêter à mi-chemin !

Il lui posa sur les yeux deux baisers doucement appuyés. A cette caresse inattendue, la jeune fille tressaillit légèrement, puis elle se dégagea avec vivacité.

— Ça n'était pas dans le programme et vous prenez plus que votre dû! murmura-t-elle... Vous savez que j'ai laissé mon chapeau en route... Je vais le chercher... Qui m'aime me suive !

Elle bondit de nouveau sur la déclivité de la friche, il la suivit, et ils disparurent derrière des buissons de prunelliers.

— Ils vont bien, les amoureux ! dit M. de Bonnay, quand ils furent hors de portée. — Il fit claquer sa langue : — Comme c'est gentil, la jeunesse ! continua-t-il sans remarquer la pâleur et les traits contractés de Marthe.

— Cette Zasette est d'une étourderie et d'une inconvenance indécentes !.. gronda Marthe d'une voix âpre.

— Bah ! où est le mal?.. Puisqu'ils sont fiancés ! — Je t'avouerai même que je ne suis pas fâché de les voir en si bon chemin... En songeant que le jeune homme vivait près de toi, un moment j'ai eu des craintes.

— Quelles craintes? demanda Marthe frémissante.

— Dame, il a vingt-quatre ans à peine, tu es jolie, et au lieu de s'éprendre de Zasette il pouvait devenir amoureux de toi.

— O père ! oh !..

— Pourquoi pas? Ces choses-là arrivent... surtout aux jeunes femmes dont le mari a cinquante ans... Je ne veux pas dire de mal de ce pauvre Déglise, mais il est en pierre et ne semble jamais avoir eu d'amour que pour ses papillons...

— C'est possible, mais me croyez-vous assez oublieuse de mes devoirs pour?..

— Ne te gendarme pas! interrompit le vieux viveur en riant ; le crime n'est pas si gros, surtout quand il y a de pareilles circonstances

atténuantes... J'ai connu de fort honnêtes femmes qui avaient un amoureux sur la conscience et qui ne s'en portaient pas plus mal. — Le monde et l'église elle-même ont des indulgences pour ces péchés mignons... D'ailleurs, ajouta-t-il plaisamment, tu prends feu trop vite... Il ne s'agit pas de toi, sage et froide Marton, mais de M. Lobligeois...

— M. Lobligeois est un homme d'honneur !

— On peut être un homme d'honneur et ne pas résister à la tentation... Je sais bien, moi, qu'à son âge et dans de pareilles circonstances j'aurais succombé... Enfin, tout est bien qui finit bien!..

Il se leva, étira ses jambes et prit son fusil : — Je vais dire un mot aux grives du voisinage, et si je rencontre en chemin nos amoureux, je te les enverrai, Marton!..

Quand il se fut éloigné en sifflant un air de chasse, Marthe resta longtemps immobile, adossée à un bouleau et la tête dans les mains. — Autour d'elle, un calme de plus en plus profond : les éclats de voix de Paul et de Zasette ne montaient plus jusqu'au sommet de la crête, et le sifflement de M. de Bonnay décroissait à mesure que le vieux beau descendait vers les friches. On ne voyait déjà plus luire que le bout du canon de son fusil au-dessus des bouquets de noisetiers. Dans les vignes, une grive rappelait; plus près, dans les branches d'un allouchier, un rouge-gorge fredonnait son clair gazouillement mélancolique. De temps en temps les feuilles des bouleaux se détachaient avec un frôlement léger et s'éparpillaient sur la verdure grisâtre de la friche, où les fleurs de l'arrière-saison, les gentianes, ouvraient çà et là leurs cils bleus. Une faible odeur de champignons et d'herbes fanées, l'odeur caractéristique des journées d'automne, montait de la terre humide. — Marthe éprouvait un sourd frémissement intérieur en songeant à ce baiser posé par Paul sur les yeux de Zasette. En même temps les paroles de M. de Bonnay lui bourdonnaient aux oreilles.

Pourquoi s'était-elle si vivement récriée contre les insinuations de son père? Pourquoi ce besoin de se mentir à elle-même? — Au fond, il avait deviné juste; elle faisait déjà partie de ces femmes honnêtes dont il parlait et qui ont toutes un amoureux sur la conscience. Était-il donc vrai que cette faute fût si commune et que le monde la jugeât avec une si tolérante indulgence ? Son ignorance l'avait-elle abusée et n'était-elle que sottement pusillanime en se croyant héroïquement vertueuse? — Cet amour qu'elle n'avait jamais connu et auquel bien des femmes sacrifiaient leur repos en ce monde et leur salut dans l'autre, ce mystérieux amour avait donc des délices bien exquises et des tentations bien entraînantes? Et si la faute était moins énorme qu'elle ne l'avait imaginé, si l'église elle-même traitait avec miséricorde ceux qui succombaient

à ce péché de la chair, n'était-ce pas une duperie de se condamner à ne jamais goûter à ce fruit défendu de la passion?.. Tout à l'heure, elle avait vu Zasette frémir voluptueusement sous la pression des lèvres de Paul. Jamais Marthe n'avait éprouvé de pareilles sensations, jamais elle n'avait tressailli de la sorte au contact des placides et méthodiques baisers de son mari. C'était l'amour qui donnait ces joies intenses. Elles étaient pour elle lettres closes, elle les ignorerait toujours... Elle était jeune, jolie, elle avait des trésors de tendresse au cœur... Et tout cela pour rien!.. Floraison perdue, noyée dans les brumes grises d'un mariage sans amour et sans enfans!

La morale mondaine et relâchée de M. de Bonnay avait mis son esprit en désarroi. Il y avait en elle un alanguissement et un dépérissement de la volonté qui formaient une douloureuse harmonie avec les défaillances de la nature à l'arrière-saison. Les principes qu'elle avait crus inébranlables, les pensers généreux dont elle avait été fière : dévoûment, fidélité à garder, honneur à défendre, tout cela se décomposait et se dissolvait comme la sève appauvrie des plantes moribondes. Le doute, pareil au vent d'automne, ébranlait lentement ses résolutions et les éparpillait au loin, ainsi que des feuilles mortes...

XV.

M. de Bonnay avait quitté La Lineuse; on touchait à la fin de septembre et, en attendant que les vignes fussent à point pour la vendange, les gens du village réparaient leurs tonneaux ou fauchaient leurs regains. Dans les rues on n'entendait que le cliquetis des chaînes nettoyant les futailles, et, dans les prés, que le martellement des faux qu'on rebattait. L'été chaud et pluvieux avait donné une seconde jeunesse à l'herbe, et les regains de la Saint-Michel valaient presque les foins de la Saint-Jean. Toute la population était dans la prairie, dont l'uniforme teinte crue se modifiait à tous momens. Aux endroits déjà fauchés, le sol prenait des tons d'un vert tendre tirant sur le jaune; les jonchées d'herbe éparses et les meules déjà achevées y mettaient çà et là des taches plus foncées; tout à travers, dans le soleil, se détachaient les jupes claires et les *bagnolets* roses des faneuses. — Une fine et aromatique odeur de foin coupé se répandait subtilement dans l'air léger, où flottaient des fils de la Vierge.

Cette amoureuse et grisante émanation des regains, pénétrant jusqu'à La Lineuse, achevait de troubler Marthe Déglise. Depuis quelque temps, son caractère subissait des modifications qui in-

quiétaient et étonnaient M. Déglise lui-même. L'humeur ordinairement égale de la jeune femme avait dans la même journée des variations dont la brusquerie déconcertait tous ceux qui se trouvaient en relations avec elle. Tantôt elle traitait Désirée avec une animosité agressive, tantôt elle avait pour elle de violens retours de tendresse. Sa conduite était semblable à l'égard de Paul; un jour elle se montrait dure jusqu'à l'impolitesse, et le lendemain elle rachetait sa rudesse par une expansion presque compromettante. Sa toilette et ses allures se ressentaient de ce défaut d'équilibre. On eût dit que tout d'un coup elle subissait, elle aussi, l'influence du tempérament paternel et que l'ardeur du sang des Bonnay lui brûlait tardivement la chair. Elle avait des accès de coquetterie provocante, et parfois des libertés de parole, des hardiesses de décolletage qui stupéfiaient Désirée.

Zasette était trop fine et déjà trop expérimentée pour ne pas deviner la cause de cette soudaine transformation dans les habitudes et la tenue de celle qu'elle avait baptisée autrefois « la sage Minerve. » Elle se disait que ces frisons substitués aux bandeaux plats, ces corsages échancrés trahissant la naissance de la gorge, avaient uniquement pour but de troubler et de séduire son fiancé, et elle s'indignait de découvrir une rivale dans sa propre sœur. Cette trahison exaspérait d'autant plus vivement Désirée, que chaque jour elle s'apercevait davantage du prestige exercé par la beauté de Mme Déglise.

Paul avait un cœur honnête, mais un cœur plus capable de tendresse que d'héroïsme. Si les choses fussent restées dans le même état qu'à l'époque où il aimait Marthe sans espoir et où il lui promettait de chercher à devenir le mari de Désirée, il eût peut-être tenu loyalement sa promesse. Mais les conditions avaient changé; maintenant cet amour, dont il avait désespéré, se révélait à lui par des signes de plus en plus sensibles. La conviction seule de l'indifférence de Marthe avait déterminé son engagement. Or, elle l'aimait, il n'en doutait plus et il n'avait pas la vertu assez chevillée dans l'âme pour fuir cet amour qui se présentait à portée de sa main. — Les choses avaient suivi la marche qu'elles prennent toujours en pareil cas : d'abord la phase toute platonique de l'adoration silencieuse, où l'objet aimé semble placé si haut qu'on le regarde comme inaccessible ; puis la période de la tendresse timide encore, où l'on croit pouvoir se contenter d'une amitié pure, pourvu qu'elle soit réciproque ; enfin la crise pleine d'orages et de périls, où la première menue caresse accordée fait naître l'ambition d'une caresse plus vive, où le moindre désir satisfait allume un feu plus violent, et où, à la lueur éblouissante de ces brûlans éclairs, sans

trêve, sans merci, sans scrupules, on poursuit jusqu'au bout, comme l'a dit un poète :

L'impossible union des âmes et des corps (1).

Pendant ces dernières semaines d'automne, Paul Lobligeois n'avait plus d'yeux que pour Marthe ; Désirée n'existait plus pour lui. La jeune fille ne s'en apercevait que trop ; elle se voyait négligée, rejetée à l'arrière-plan, et, incapable de dissimuler l'irritation où la jetait cet abandon inattendu, elle avait des accès de colère boudeuse ou des fuites farouches pendant lesquelles elle pleurait rageusement à l'écart. Cette première déception la révoltait ; elle sanglotait, elle étouffait, elle accusait le ciel, prenait le monde en haine et se sentait devenir mauvaise.

Impétueusement, comme un coup de vent sur un lac profondément encaissé, la discorde était entrée dans la paisible maison de La Lineuse. A chaque instant, l'orage semblait sur le point d'éclater et de mettre aux prises tragiquement les deux sœurs. Tandis que, par les calmes soirées de la fin de septembre, l'odeur des regains planait mollement sur les jardins de la fabrique, de sauvages mouvemens de passion agitaient les cœurs de Marthe, de Désirée et de Paul sans leur laisser un moment de repos.

Un dimanche, le jeune homme avait dîné à La Lineuse et on était allé prendre le café sous la vérandah. La soirée était extraordinairement chaude pour la saison ; il n'y avait pas un souffle d'air, de gros nuages noirs pendaient lourdement dans le ciel, et, à l'horizon, au-dessus des bois de Rembercourt, parfois un éclair de chaleur blanchissait les cimes ténébreuses des arbres. M. Déglise tirait de lentes bouffées de sa pipe et, se balançant dans son fauteuil, s'abandonnait à un doux nonchaloir. Les deux sœurs et Paul se promenaient lentement autour des parterres où des massifs de clématites exhalaient une pénétrante odeur d'amande. Ils semblaient gênés tous trois et parlaient peu ; les deux femmes surtout paraissaient en proie à une excitation nerveuse qui se traduisait par des façons d'être insolites : Zasette était concentrée et taciturne ; Marthe, au rebours, comme si l'orage l'eût grisée, avait une vivacité et une loquacité un peu fébriles. On eût dit qu'un démon la poussait à braver sa sœur et à se montrer d'autant plus aimable que celle-ci affectait d'être rude et maussade. Elle entraînait le jeune homme par le bras, se penchait pour lui faire remarquer une fleur, puis se relevait en jetant de brefs éclats de rire.

Un léger bourdonnement dans les clématites attira l'attention des

(1) Sully-Prudhomme, *les Solitudes*.

trois promeneurs. Un gros papillon de nuit au vol rapide et circulaire tournait en battant des ailes autour des fleurettes odorantes. Par momens, on distinguait sa trompe projetée en avant, ses antennes aiguës, son abdomen effilé et pointu :

— Un sphinx!.. un sphinx de vigne! cria Mme Déglise à son mari; le veux-tu?

M. Déglise se trouvait trop bien pour se déranger. — Prenez-le, répondit-il; je donnerai une récompense honnête à celui ou à celle qui me le rapportera!..

Marthe se baissait déjà pour saisir l'insecte dans ses deux mains, mais Zasette, prise de je ne sais quelle fantaisie jalouse, se précipita en avant et la poussa de façon à lui faire manquer son coup. Le sphinx décrivit un demi-cercle et alla bourdonner à dix pas plus loin :

— Donnons-lui la chasse! dit Marthe. Monsieur Lobligeois, attention! — Je le traquerai à gauche, tandis que vous le rabattrez à droite...

Mais le sphinx demeurait insaisissable. Il piquait tantôt à droite, tantôt à gauche, leur glissant presque entre les doigts et fuyant plus avant dans le jardin. Ils s'enfonçaient dans l'ombre à sa suite sans s'inquiéter de Désirée, qui restait immobile en arrière. Au bout de vingt pas, Marthe eut un scrupule, et, se retournant :

— Eh bien! Zasette, s'écria-t-elle, tu ne viens pas à notre aide?

— Non, répliqua la jeune fille furieuse de n'être pas appelée par Paul, j'y renonce... D'ailleurs, je vous gênerais!

Ils n'entendirent même pas sa réponse et continuèrent de pourchasser le sphinx dans l'obscurité. Ils le distinguaient à peine et s'élançaient avec plus d'impétuosité, aiguillonnés bien moins par l'attrait de cette chasse enfantine que par un secret désir de rester en tête-à-tête au fond des allées ténébreuses. Ils ne songeaient plus à poursuivre le sphinx devenu invisible; une force mystérieuse les poussait sans relâche au fond des massifs bordés de clématites; ce n'était pas la hâte de la course qui faisait battre leur cœur à coups redoublés, mais une émotion mêlée de peur et de plaisir qui leur oppressait la poitrine et leur serrait la gorge.

Marthe s'arrêta la première dans une sombre allée de charmilles. Elle était haletante et avait peine à rattraper sa respiration.

— Sommes-nous enfans? dit-elle, le sphinx est bien loin!.. Rentrons!

— Attendez un instant, la course vous a essoufflée.

— Oui, je suis comme étourdie, soupira-t-elle en posant une main sur sa poitrine.

Elle n'avait pas achevé de parler qu'il l'avait prise dans ses bras.

— Appuyez-vous! supplia-t-il... Si vous saviez comme je suis heureux de vous sentir près de moi!.. Comme je vous aime!

Elle lui avait saisi la main et cherchait doucement à se dégager.

— Taisez-vous! interrompit-elle, je ne veux pas vous entendre... Je ne peux pas!

Il la serrait plus étroitement contre sa poitrine, et ses lèvres effleuraient déjà celles de la jeune femme.

— Non, non, pas cela!.. Mon ami, je vous en prie!

— Dites-moi seulement que vous m'aimez un peu!

— Eh bien! oui, je vous aime... trop, pour mon malheur!

Elle se raidit brusquement entre les bras de Paul.

— Partons, chuchota-t-elle; j'entends du bruit.

En effet, à quelque distance, les feuillées frissonnaient comme si elles eussent été frôlées par les plis d'un vêtement. Paul lâcha Mme Marthe, et ils s'arrêtèrent un moment pour écouter. — Plus rien. — Alors elle s'élança vers les parties plus éclairées du jardin, et il la suivit à regret.

Quand ils furent loin, les branches de la charmille s'écartèrent pour livrer passage à Zasette, échevelée, les narines palpitantes et les yeux étincelans. — Tandis qu'ils fuyaient à la poursuite du sphinx, Désirée s'était d'abord obstinée dans sa bouderie, puis, prise d'un accès de dépit jaloux, elle les avait suivis sournoisement dans une allée parallèle, et, tapie derrière la charmille, n'avait pas perdu un mot de leur rapide duo d'amour.

Maintenant elle savait tout; sa dernière illusion était envolée. — Elle tremblait si fort qu'elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes; ses lèvres étaient glacées, ses doigts froids et raides... Et tout le temps elle se répétait lamentablement : « Il l'aime! — Est-ce possible? » — Elle sentait dans son gosier quelque chose qui se nouait et lui coupait la respiration. — Elle avait été si heureuse!.. La veille, elle l'était encore, malgré ses doutes, ses soupçons vagues, ses anxiétés... Et maintenant tout était fini!.. La jalousie et l'envie la rendaient folle. Elle se demandait comment elle aurait la force de les revoir ensemble sans éclater, sans leur jeter leur trahison au visage?.. Car enfin ils lui volaient sa confiance, son amour, ses illusions, tout!.. Elle fit un effort sur elle-même, retraversa le jardin et ne s'arrêtant devant le salon que juste assez de temps pour dire qu'elle avait la migraine; elle monta dans sa chambre et s'y enferma. Alors, la tête enfoncée dans les couvertures de son lit, brisée, meurtrie, misérable, elle exhala en sanglots sa première grande douleur de jeune fille.

XVI.

Paul Lobligeois n'avait pas tardé, de son côté, à prendre congé de son hôte, mais s'il éprouvait une certaine gêne, ce soir-là, à

rester en présence de M. Déglise, il était encore moins disposé à se cloîtrer chez lui. Au lieu de rentrer à Fains, il suivit la chaussée du canal et promena sa fièvre au bord de l'eau. Tout en marchant lentement dans l'herbe humide, il tournait ses regards vers le parc et la masse sombre des bâtimens de la fabrique. Un aimant l'attirait de nouveau vers la maison de l'adorable femme qui venait de s'enfuir de ses bras en lui murmurant son premier aveu d'amour... Il se sentait plein d'un profond sentiment de tendresse pour Marthe, pour La Lineuse, pour le monde entier. Il savait gré à la nuit d'être tiède et silencieuse ; aux meules des regains d'embaumer l'air ; il eût volontiers étreint les arbres dans une effusion de reconnaissance... Machinalement il avait quitté la chaussée, et traversant un bout de prairie, il s'approchait de la lisière du parc. Il songeait que cent mètres à peine le séparaient de la bien-aimée... Il lui eût suffi de se glisser par une ouverture de la haie et de marcher cinq minutes pour pouvoir contempler de loin les fenêtres de Marthe... A cette pensée, son cœur se serrait délicieusement. — Il ne risquait d'être vu de personne ; à cette heure, tout dormait à La Lineuse, et sa visite nocturne resterait ignorée. — Tout en se disant cela, il avait déjà franchi la haie et cheminait le long des charmilles...

Les arbres s'éclaircissaient peu à peu. Bientôt il se trouva dans le jardin ; les parterres seuls le séparaient maintenant de la façade qui regardait le parc. A l'exception d'une des portes-fenêtres du rez-de-chaussée, toutes les croisées étaient closes et sombres. Paul tressaillit. Il venait de reconnaître que cette seule pièce éclairée était précisément la chambre de Mme Déglise.

Marthe n'était pas encore couchée ; la porte-fenêtre restait large ouverte, sans doute à cause de la lourdeur de la température orageuse. Une lampe au globe dépoli, posée sur un guéridon, emplissait la pièce d'une calme clarté dorée. Une ombre allait et venait au fond de la chambre. Au bout d'un instant, l'ombre disparut pour faire place à une élégante silhouette encadrée dans la baie de la porte. Marthe venait de surgir en pleine lumière, et, debout devant la glace de la cheminée, elle se coiffait pour la nuit. Elle était vêtue d'un ample peignoir blanc aux manches flottantes. Elle détacha son peigne, son épaisse chevelure noire coula sur ses épaules et fit ressortir plus nettement la ligne pure et délicate du profil. D'une main elle rassemblait ses cheveux en une seule torsade, et de l'autre elle les renfermait dans un filet, dont elle resserrait les mailles à l'aide d'un ruban noué au sommet de la tête. Ses beaux bras levés en l'air jaillissaient nus des manches du peignoir et leurs contours ambrés s'arrondissaient au-dessus du front. — Paul, enivré par ce spectacle inattendu, sentait un émoi très doux lui serrer la gorge et lui comprimer le cœur. Ses pieds étaient cloués au sol et il lui

semblait qu'une force surhumaine aurait seule pu l'arracher à cette contemplation.

Tout à coup il se rejeta brusquement en arrière et se dissimula dans l'ombre des massifs. — Marthe venait de franchir le seuil de la porte-fenêtre; elle descendait les marches qui la séparaient du jardin. Du coin noir où il s'était tapi, Paul la vit tourner lentement autour des parterres. Sa forme blanche errait au long des plates-bandes. Elle s'arrêta près d'un massif, cueillit une tige de clématite, la respira longuement, et continua de marcher pensivement vers les charmilles du parc. Elle passa à une toise à peine de Paul, qui frissonna au léger bruit de son peignoir sur le sable, puis elle s'enfonça dans l'ombre. De la place où il était, le jeune homme palpitant ouvrait démesurément les yeux pour la suivre dans l'allée ténébreuse. A la fin, il ne distingua plus rien, mais il lui sembla qu'elle s'était dirigée vers la pelouse du rond-point, et il s'avança lui-même dans cette direction. Il ne s'était pas trompé; dans l'éclaircie produite par l'évasement des charmilles, il reconnut la tache blanche du peignoir. — Marthe lui tournait le dos; assise sur l'un des bancs, les mains croisées sur ses genoux, elle paraissait contempler la statue de l'Amour qui se profilait vaguement sur le fond noir des massifs...

Paul sortit lentement de l'ombre et se dressa tout à coup devant Mme Déglise.

Elle se leva tout effarée, reconnut le jeune homme, et, sans prononcer un mot, comprenant qu'une prompte retraite pouvait seule la sauver, elle s'élança dans la première allée qui s'ouvrait en face d'elle. Il la suivait en murmurant de confuses supplications; elle précipitait sa course, poussant droit en avant, sans rien voir, sans s'apercevoir même que ce chemin l'éloignait de La Lineuse. Elle espérait toujours qu'il se lasserait, qu'il aurait honte de cette méchante action, qu'un sentiment de délicatesse le retiendrait; mais au contraire, il s'acharnait à la poursuivre; cette course à travers la nuit irritait son désir; il oubliait tout: égards, convenances, respect; le sang lui bourdonnait aux oreilles, un démon sensuel lui soufflait de nouveau les perverses pensées d'autrefois: — Marthe était à lui, elle l'aimait, elle serait la première à le juger un sot s'il la laissait fuir cette fois sans lui donner tous les baisers qui lui brûlaient les lèvres...

La charmille avait cessé brusquement. Marthe reconnut qu'elle tournait le dos à La Lineuse et que sa course précipitée l'avait conduite vers la portion de prairie enclavée dans le parc. Alors, perdant la tête, elle fit un crochet pour regagner le bois, et, toujours courant, alla se jeter dans une meule de foin où elle trébucha et tomba haletante. Avant qu'elle eût pu se relever, Paul était

à ses pieds. Il couvrait de caresses ses mains, ses genoux, ses bras, sa poitrine. En vain elle lui demandait grâce, il l'enlaçait plus étroitement et lui fermait la bouche par un baiser où il avait mis toute sa tendresse, toute l'ardeur dévorante de ses désirs... La sensation exquise et inconnue fut tellement intense que les paupières de Marthe s'alourdirent sur ses yeux, ses lèvres froides ne purent plus articuler un mot de protestation, et sa tête se renversa dans la molle jonchée des regains verts. Elle n'avait plus de force pour se défendre, elle ne s'appartenait plus; elle était la proie de cet amour véhément et mystérieux, de ce sphinx terrible et doux, qui pendant des mois avait eu pour elle tous les épouvantemens et toutes les attirances de l'inconnu...

Quand elle revint à elle, un mouvement instinctif, comme on en a dans un demi-sommeil, lui fit tendre encore vers Paul ses lèvres enivrées; puis peu à peu le sens de la réalité la ressaisit, ses paupières se soulevèrent; elle vit le ciel noir au-dessus de sa tête, la meule effondrée, ses vêtemens en désordre, et comme illuminée par une rapide et sinistre lueur, elle comprit ce qui venait de se passer. Tout ce qu'il y avait de pudeur, de dignité et d'orgueil en elle se révolta à la pensée de cette chute soudaine, ignominieuse, irréparable... Elle repoussa Paul, qui lui baisait humblement les bras.

— Qu'avons-nous fait? murmura-t-elle d'une voix étouffée... O mon Dieu!..

— Ma chérie, supplia-t-il en essayant de lui reprendre les mains, pardonnez-moi!

— Jamais!.. Jamais je ne pardonnerai... ni à vous, ni à moi!.. Oh! quelle honte! quelle honte!..

Elle restait agenouillée dans l'herbe, les yeux fixes, les mains crispées. Les gros nuages qui roulaient dans le ciel avaient fini par crever et de larges gouttes de pluie tombaient. Paul commençait à se repentir de son audace; il regardait Marthe d'un air consterné et se penchait vers elle pour l'aider à se remettre sur ses pieds; elle le repoussa de nouveau.

— Laissez-moi! dit-elle, d'une voix rauque... Elle se releva en chancelant, toute grelottante; ses dents claquaient, elle appuya ses mains mouillées sur son front, puis se dirigea péniblement vers l'allée des charmilles. Paul, effrayé de l'état nerveux dans lequel il la voyait, la suivait tête baissée à travers l'ondée ruisselante... Quand ils arrivèrent au rond-point, elle se retourna et s'aperçut qu'il s'obstinait à l'accompagner.

— Oh! murmura-t-elle, n'avez-vous pas de pitié?.. Allez-vous-en!

Et se mettant à courir, elle disparut dans la pluie battante et dans la nuit.

Paul rebroussa chemin, gagna le canal, où l'averse clapotait, et

rentra au village. Il lui semblait qu'une lourde pierre lui pesait sur la poitrine; il était honteux et navré : honteux de son agression brutale, navré d'avoir désenchanté et develouté son amour en brusquant un dénouement que de lentes et délicates transitions rendent seules délicieux. — Il s'était conduit avec cette femme si pure, si charmante et digne de tous les respects, comme il aurait agi avec Catherine Huguet ou la première fille venue. Il était allé jusqu'au bout de sa passion et il n'en rapportait que des regrets, de la confusion et des remords. L'amertume lui montait à la gorge et pour un peu il aurait pleuré.

Le lendemain, il s'éveilla avec la même lourde tristesse. Il avait peur de franchir le seuil de La Lineuse, et peur en même temps que son absence ne fût mal interprétée. Il redoutait de se retrouver en présence de M. Déglise et de mettre sa main dans celle de ce brave homme, si odieusement trompé. — Dès qu'il l'aperçut dans la cour de la fabrique, il eut un douloureux serrement de cœur; en voyant le visage consterné du manufacturier, il s'imagina d'abord que M. Déglise savait tout et ne fut rassuré qu'en l'entendant parler avec son affabilité ordinaire :

— Je suis tourmenté, dit le bonhomme; ma femme est très souffrante... Elle a eu beaucoup de fièvre, cette nuit, et ce matin elle a été prise d'une crise nerveuse qui l'a fort abattue... Je viens d'envoyer chercher le docteur.

Paul se sentit pâlir; il murmura avec peine quelques confuses paroles, mais M. Déglise était tellement préoccupé qu'il ne remarqua pas ce trouble équivoque. Il quitta précipitamment son commis pour retourner près de la malade, et le jeune homme se réfugia dans son bureau, où il passa de longues heures d'angoisse. Vers le soir, il courut s'informer de la santé de Marthe et fut reçu par le mari. — Le docteur était venu et avait constaté une fièvre violente accompagnée d'une grande oppression; il ne s'était pas encore prononcé sur le caractère de la maladie, mais il craignait une pneumonie.

Pendant toute la nuit, Paul vit dans ses rêves la blanche figure et les brûlans yeux noirs de Marthe; elle le regardait avec une expression de terreur, puis se détournait en lui faisant un signe d'éternel adieu. Au matin, comme il entrait dans son bureau, il trouva sur sa table un billet à son adresse et tressaillit en reconnaissant l'écriture fébrile de la suscription. C'était un billet de Mme Déglise, griffonné à la hâte : « Mon mari sera absent toute la matinée, lui écrivait-elle; venez à neuf heures... Je veux vous parler. »

A l'heure dite, le cœur tremblant, il se présenta à la porte de la maison d'habitation, et la femme de chambre l'introduisit dans l'appartement de sa maîtresse.

Du seuil, en l'apercevant étendue sur une chaise longue, les joues empourprées par la fièvre et la poitrine haletante, il fut déchiré par un remords plus aigu et comprit la gravité du mal qu'il avait causé. Marthe s'était fait coiffer et habiller comme d'habitude, malgré son extrême faiblesse; à l'aspect de Paul, elle baissa la tête et une crispation contracta sa bouche.

— Pardon! murmura-t-il humblement, dès qu'ils furent seuls.

— Asseyez-vous, dit-elle sans le regarder. J'ai voulu vous parler une dernière fois. — Sa voix était voilée et ses phrases étaient à chaque instant coupées par un essoufflement pénible. — Ne craignez rien, reprit-elle, je ne vous ferai pas de reproches... Je suis plus coupable que vous... La jeunesse vous a monté la tête, vous avez joué votre rôle d'homme... Mais moi,.. j'aurais dû savoir, j'aurais dû prévoir ce qui est arrivé... Le curé avait bien raison!... Je me suis perdue... J'espère que j'en mourrai!..

— Marthe! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Il n'y a plus de Marthe, interrompit-elle; il n'y a plus qu'une créature misérable...

— Je donnerais ma vie pour réparer le mal que j'ai causé... Dites-moi ce que je puis faire...

— Une seule chose... partir... Vous ne pouvez rester une minute de plus dans cette maison, près de mon mari, près de ma sœur, près de moi qui n'ose plus vous regarder en face... Partez sans prévenir... Une fois à Paris, trouvez une raison qui empêche M. Déglise de soupçonner la vérité... Écrivez-lui que la vie de province vous est insupportable... Mieux vaut encore qu'il vous croie un ingrat qu'un malhonnête homme!

— Puis-je partir en vous voyant dans l'état où vous êtes?

— Il ne s'agit pas de moi, répliqua-t-elle durement, mais du repos et de l'honneur des autres... S'il vous reste un peu d'honnêteté et de pitié, jurez-moi de partir aujourd'hui!..

— Je partirai.

— Adieu! nous ne nous reverrons plus jamais... Plus tard, quand vous vous attacherez à une femme,.. choisissez-la de façon à ce que l'amour ne soit pas pour elle une honte et une misère... Moi, je vous ai aimé, et j'en souffre cruellement... Mais je vous pardonne... Quand, cet été, dans mon bureau, nous parlions de l'avenir, qui eût dit que les choses finiraient ainsi?..

Elle se détourna pour pleurer et il sentit lui-même que ses yeux se mouillaient.

— Ah! sanglota-t-il, votre douleur m'accable!..

— Ne vous inquiétez pas... Les larmes me font du bien... C'est la première fois que je puis pleurer depuis cette terrible nuit... Adieu, et souvenez-vous de votre promesse...

Il voulut se précipiter à ses genoux, mais elle se souleva à demi avec effroi, et du doigt lui montra la porte :

— Adieu ! répéta-t-elle d'une voix à peine distincte.

Il partit. Dans le vestibule il se trouva en face de Zasette, qui descendait de sa chambre. Il désirait lui parler de la santé de sa sœur et trouver quelques mots d'excuse pour cette enfant qu'il allait si cruellement mortifier...

— Mademoiselle !.. balbutia-t-il.

Il fut terrifié par le regard haineux qu'elle lui lança.

— Ne me parlez pas ! dit-elle. Vous avez fait ici le malheur de deux personnes, que cela vous suffise... Je vous méprise et je vous hais !

Et elle lui tourna le dos.

Ayant quitté le village dans la journée, il prit le soir même à Villotte un convoi qui se dirigeait sur Paris. — Le train lancé à grande vitesse passa en vue de Fains. Paul aperçut, comme à la lueur d'un éclair, le coteau boisé, les arbres frissonnans et, tout au fond, la maison de La Lineuse, dont une seule fenêtre était illuminée. Alors il songea à cette demeure qu'il avait connue si heureuse, où il venait de jeter le trouble et d'où il s'éloignait en laissant un souvenir odieux. Un sanglot se noua dans sa gorge et il se rejeta au fond du wagon, tandis que le convoi fuyait dans la nuit...

Une fois arrivé à Paris, Paul s'était confessé à son père et avait obtenu de lui qu'une lettre explicative motiverait, aussi convenablement que possible, son brusque départ de La Lineuse. Mais, malgré les ingénieux prétextes invoqués par M. Lobligeois, M. Déglise ne fut pas moins vivement froissé de ce départ, qu'il interpréta comme une rupture. Il répondit par une lettre fort sèche et cessa toutes relations avec la maison de la rue Saint-Martin. — Des années se passèrent. Le silence et les distractions de la vie parisienne aidant, Paul sentit peu à peu son chagrin s'adoucir, et s'assoupir ses remords. La guerre de 1870 éclata ; les émotions du siège et de la commune dressèrent comme un grand mur entre les souvenirs du passé et les occupations sérieuses du présent. Paul avait repris la suite des affaires de la maison Lobligeois et sœur, et il était question d'un mariage entre lui et la fille d'un riche négociant en soieries de la rue d'Aboukir. Au mois de juin 1878, il remontait la rue Royale en fumant un cigare quand, au coin du boulevard, il se trouva face à face avec un passant à tournure provinciale qui vint à lui, la main tendue :

— Monsieur Paul Lobligeois, dit le provincial, vous ne me reconnaissez pas ?.. Vivant Déglise !

Paul aurait, en effet, difficilement reconnu le propriétaire de La

Lineuse, tant le brave homme avait changé; ses joues, autrefois roses et fraîches, s'étaient creusées; il avait maigri et sa barbe était blanche.

Le jeune homme se sentit tout décontenancé en touchant la main qu'on lui tendait; il balbutiait quelques paroles d'excuse et son embarras redoublait à la pensée qu'il allait falloir demander des nouvelles de La Lineuse.

— J'ai cédé la fabrique au mari de Désirée, dit M. Déglise en appuyant sur ses mots, de l'air d'un homme qui n'était point fâché de jeter triomphalement l'annonce de ce mariage à un ancien prétendu... Ma belle-sœur a épousé le fils d'un maître de forges de Sermaize, et je suis venu avec le jeune ménage visiter l'exposition.

— Et... Mme Déglise, comment va-t-elle? se décida enfin à demander Paul Lobligeois, qui avait peine à articuler ses syllabes.

La figure de l'ancien fabricant s'assombrit.

— Elle est morte, répondit-il; ne le saviez-vous pas?.. Elle a été emportée par une maladie de poitrine, juste un an après votre départ...

Paul eut un frisson dans le dos et perdit de plus en plus contenance... Après avoir murmuré quelques phrases de condoléance, il prétexta d'une affaire urgente pour prendre congé de M. Déglise.

Tandis que, hâtant le pas, il fuyait vers le boulevard ensoleillé, le regret de la faute passée lui remontait aux lèvres avec une saveur singulièrement amère. — Le boulevard était plein de mouvement, de lumière et de gaîté; des breaks et des tapissières passaient, ramenant de tapageuses charretées de provinciaux et d'étrangers qui revenaient de l'exposition; des landaus emportaient au Bois de jolies femmes en toilettes claires, nonchalamment couchées sur des coussins; le marché aux fleurs de la Madeleine foisonnait de roses, d'iris, de chèvrefeuilles et d'œillets, aux couleurs chatoyantes. Mais Paul restait inquiet et rêveur. Le fantôme de Marthe se levait devant ses yeux et semblait projeter une ombre néfaste autour de lui. Le souvenir de son péché, qu'il croyait à jamais engourdi, venait de se réveiller et de siffler au dedans de lui, comme une vipère qui se déroule dans les feuilles sèches aux premières tiédeurs du printemps.

ANDRÉ THEURIET.

VILLARS

DIPLOMATE

« Le jeune Villars, fils d'*Orondate*, écrivait Mme de Sévigné à Bussy le 26 août 1688, est revenu d'Allemagne, où il a fort bien fait pour les négociations dont il s'est fort bien acquitté : il a eu l'agrément du roi pour la charge de commissaire-général de la cavalerie. » A l'octroi de cette grâce Louis XIV avait daigné ajouter la faveur des paroles suivantes : « Je vous savais brave homme, mais je ne vous savais pas si bon négociateur. » Malgré des débuts aussi remarqués, ce n'est pas comme diplomate que Villars a conquis la renommée : sa diplomatie ne valut jamais sa stratégie et, aux conférences de Rastadt, l'épée du vainqueur de Denain pesa d'un poids plus lourd dans la balance des événemens que la plume de l'ambassadeur. Il nous a semblé pourtant qu'il y avait quelque intérêt à rechercher dans la longue carrière de Villars ce qui appartient spécialement à l'histoire diplomatique et à étudier une grande figure militaire par un côté qui ne relève pas de la guerre. Des documens inédits (1), parvenus en grand nombre entre nos mains, nous ont

(1) Mémoires manuscrits et Correspondances de Villars. — Archives du ministère des affaires étrangères et du dépôt de la guerre. — Archives de la cour d'Autriche à Vienne et de la cour de Bavière à Munich. — Archives du comte Törring, à Munich. — Ces derniers dépôts m'ont été ouverts avec une libéralité à laquelle je me plais à rendre un hommage reconnaissant; quant aux *Mémoires manuscrits*, j'en ai entrepris la publication pour la « Société de l'histoire de France ; » le premier volume vient de paraître.

révélé maint détail peu connu et nous permettront peut-être de donner à cette étude un certain intérêt de nouveauté.

C'est au retour de sa première mission en Bavière que Villars reçut les témoignages flatteurs que nous avons cités plus haut : mission tout officieuse et qu'il s'était pour ainsi dire donnée à lui-même. Son mandat officiel était des plus modestes : il consistait à porter à l'empereur Léopold une lettre de condoléance que Louis XIV avait écrite à son beau-frère à l'occasion de la mort de sa mère, l'impératrice Marie-Anne. En revenant de Vienne, Villars devait s'arrêter à Munich pour remettre à l'électeur Max-Emmanuel une lettre de sa sœur, la dauphine de France. Tout en s'acquittant de ce message de famille, il avait ordre d'entretenir l'électeur, de chercher à se rendre compte de ses intentions et de ses espérances. Louis XIV avait des vues sur la Bavière ; il voulait l'opposer à la maison d'Autriche, il désirait s'en faire une alliée pour les guerres de l'avenir ; il lui importait donc d'être exactement renseigné sur les dispositions de son jeune souverain ; le rapide voyage de Villars lui offrait une occasion favorable pour recueillir quelques informations et planter quelques jalons ; c'était tout ce qu'il espérait pour le moment de la diplomatie d'un jeune colonel de cavalerie : le savoir-faire de Villars fit sortir de ce programme limité une mission de deux ans et des négociations en règle.

Arrivé à Vienne à la fin de février 1687, Villars eut accompli en quelques jours les devoirs officiels qui l'y amenaient. Quand, cette première partie de son mandat terminée, il s'informa de l'électeur de Bavière, il apprit que Max-Emmanuel n'était pas à Munich et ne paraissait pas pressé d'y retourner. Il était allé passer le carnaval à Venise, en compagnie d'Eugène de Savoie. Pendant que « le petit abbé » se préparait à faire payer cher à Louis XIV ses dédains en visitant des soldats, des forts et des arsenaux, l'électeur courait les plaisirs faciles de la ville élégante, perdant au jeu la solde de ses troupes, oubliant ses devoirs de souverain dans un tourbillon de fêtes et de galanterie. De Venise il devait venir à Vienne, où l'attirait la belle comtesse de Kaunitz, qui avait pris sur lui une influence très favorable aux desseins de la cour impériale. Villars l'attendit, utilisant son séjour dans la capitale de l'empire en étudiant, lui aussi, les ressources militaires de l'armée qu'il était destiné à combattre et nouant, sans oublier ses plaisirs, des relations qui devaient servir un jour à ses missions diplomatiques.

Max-Emmanuel arriva le 16 mars. C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, que sa bravoure exceptionnelle avait entouré d'une brillante et précoce auréole : au siège de Vienne, aux assauts de Bude et de Gran, il s'était couvert de gloire ; son courage était

déjà légendaire dans les deux armées ; les Turcs l'avaient surnommé le *roi bleu*, à cause d'un justaucorps bleu de ciel qu'il portait au feu et qu'on voyait toujours au plus fort de la mêlée. Mais ces rares qualités étaient accompagnées de défauts qui devaient en paralyser les effets. Impropre à tout travail sérieux, il était aussi indécis au conseil que prompt à l'action ; avide de gloire et dévoré d'ambitions généreuses, il avait la manie des grandes conceptions politiques et militaires, sans l'esprit de suite et l'application soutenue qui les font réussir ; par-dessus tout, il avait le goût des plaisirs et ne savait pas les sacrifier à ses devoirs. Deux idées fixes occupaient son esprit : il voulait commander de grandes armées et régner sur les Pays-Bas. Cette double ambition a pesé sur toute sa vie ; elle a inspiré l'héroïsme militaire qui l'a illustré et les fautes de conduite qui l'ont perdu. C'est en flattant ces deux passions que l'Autriche l'avait attiré à elle et qu'elle sut le garder pendant vingt ans, malgré l'éducation toute française qu'il avait reçue, malgré les traditions prudentes de son père et les intérêts évidens de sa maison. Son père, l'électeur Ferdinand-Marie, était un esprit sage, mesuré, prévoyant, qui avait réussi à maintenir sa neutralité, tout en s'assurant, du côté de la France, des subsides importans dans le présent et de secrets avantages pour l'avenir. Sa mère, Adélaïde de Savoie, était Française d'instinct ; elle avait confié son éducation à un Français, le marquis de Beauvau, et l'avait entouré de compagnons venus de son pays natal. On parlait français ou italien dans l'intimité de Max-Emmanuel ; lui-même écrivait en français toute sa correspondance personnelle. Pour l'arracher à ces influences, l'Autriche n'eut besoin que de lui montrer des commandemens à exercer en Hongrie et à lui faire entrevoir la cession éventuelle des Pays-Bas dans le futur règlement de la succession d'Espagne ; une fois enrôlé dans le parti impérial, il y avait été bientôt fixé par la fraternité des champs de bataille, par la gloire acquise en commun, par toutes les satisfactions et les illusions de la vanité, par les secrètes influences de la galanterie, par le réveil de ses sentimens germaniques : l'en tirer n'était pas une tâche facile.

Villars avait l'ordre de la tenter.

Il se présenta chez l'électeur le lendemain de son retour et, dès l'abord, il lui plut : sa manière ouverte et cavalière, l'accent avec lequel il lui parla de la guerre et de la gloire frappèrent le soldat ; une intimité complète s'établit aussitôt entre eux, et Villars fit si bien qu'en moins de huit jours, admis chez Max-Emmanuel à toute heure, il recevait ses confidences galantes et avait été invité à l'accompagner à Munich, puis à la prochaine campagne de Hongrie.

Entre ces deux hommes, le prince et l'officier de fortune, il y avait

plus d'un point de contact : tous deux avaient l'amour de la gloire et du bruit, la passion du combat et des plaisirs faciles, le désir d'arriver sans regarder de trop près au choix des moyens; mais là s'arrêtait la ressemblance : chez Villars, l'enivrement de la charge ne faisait pas oublier les devoirs du commandement; la hâblerie gasconne et la hardiesse du langage couvraient souvent les desseins étudiés d'un esprit calculé; l'ivresse des plaisirs mondains n'obscurcissait pas la vue claire des intérêts et n'ôtait rien à l'activité d'une volonté laborieuse et d'un corps infatigable. Villars eut bientôt compris les ambitions de Max-Emmanuel et appris que, si la comtesse de Kaunitz avait conservé son empire, elle avait perdu de ses attraits, et qu'une des filles d'honneur de l'impératrice, M[lle] de Welen, la remplaçait dans les pensées de l'électeur; tout en s'apprêtant à tirer parti de ce changement d'inclination, il entra dans les vues ambitieuses de l'électeur et lui insinua discrètement que la France pouvait leur donner toute satisfaction; il crut s'apercevoir qu'il était écouté avec intérêt et s'empressa d'en informer le roi. Louis XIV se montra très satisfait des débuts du diplomate improvisé; il l'autorisa à suivre Max-Emmanuel sans caractère officiel, « sous le seul prétexte du plaisir qu'il trouvait à faire sa cour à ce prince, » et lui recommanda de pénétrer de plus en plus dans sa confiance.

Villars était au comble de ses vœux; il se hâta de se mettre en règle avec la cour d'Autriche, prit son audience de congé, reçut de l'empereur la tabatière traditionnelle (1) et partit pour Munich, où l'électeur l'avait précédé le 24 mars. Il y arriva le 16 avril.

Max-Emmanuel, nous l'avons déjà dit, s'ennuyait dans ses états : son éducation italienne et française l'avait mal préparé à se plaire dans un pays encore tout imprégné de rudesse germanique et à peine remis des épreuves de la guerre de trente ans. Munich n'était pas alors ce que l'ont faite plusieurs générations de souverains cultivés et artistes. C'était une ville de briques et de bois, dont les aspects pittoresques, intéressans pour nos esprits curieux, étaient sans charme pour les novateurs du XVII[e] siècle, qu'attiraient les élégances de Versailles : peu de sculptures, peu ou point de ces hardiesses de pierre qui rachètent à Heidelberg les exagérations de la renaissance allemande; la plupart des maisons étaient peintes, quelquefois avec un grand bonheur d'invention; il y avait là de curieuses pages où les figures allégoriques, les attributs professionnels, les banderoles à inscriptions se groupaient dans des compositions vivantes et colo-

(1) « En sortant de la chambre de l'empereur, le prince de Dietrichstein, grand chambellan, m'a donné de sa part une boîte de portraits garnie de diamans un peu plus belle qu'à l'ordinaire. » (Villars au roi, 3 avril 1687.)

rées, la vieille Allemagne y revivait avec sa poésie et sa grossièreté, ses légendes et sa foi; mais c'était l'exception: bien souvent le pinceau n'avait servi qu'à dissimuler la pauvreté des matériaux, à figurer les lignes absentes d'une architecture artificielle. C'est dans ce système bâtard qu'avait été construite la résidence électorale, vaste palais dont les longues façades étaient décorées de fausses corniches, de fausses fenêtres, d'ornemens postiches peints en gris jaunâtre sur un mur nu. L'aspect extérieur en était misérable; Hans Reifenstül et Heinrich Schön, les architectes du grand Maximilien, ne manquaient pourtant pas de talent, mais la pierre était rare et l'argent, absorbé par la guerre, avait fait défaut; là où ils avaient pu concentrer des ressources suffisantes, ils avaient fait preuve d'invention et de goût; les portes d'entrée, avec leurs figures de bronze et leurs lignes de marbre, ont du caractère et de la couleur, les fontaines monumentales qui animent les cours intérieures ont de la puissance et du mouvement, le « grottenhof, » avec ses portiques en rocaille et ses jolies statuettes de bronze, d'inspiration toute florentine, apparaît comme un petit coin de l'Italie égaré sur les bords de l'Isar. A l'intérieur du palais, il y avait aussi de belles salles peintes à fresque sous la direction de Pierre de Witt, une chapelle ravissante où des stucateurs inconnus avaient imité avec un rare bonheur l'effet décoratif des mosaïques de Florence. Mais ces arrangemens *antiques* ne plaisaient pas à Max-Emmanuel, qui rêvait déjà de les remplacer par les belles boiseries et les élégans trumeaux qu'il demanda plus tard à l'art français. En attendant, il résidait peu à Munich; les voyages de Venise et de Vienne en hiver, les campagnes de Hongrie en été prenaient une grande partie de l'année; il passait le reste de son temps dans ses châteaux, près des forêts, où il aimait à courir le cerf et le sanglier, au bord des rivières, où il tirait le castor. C'étaient Landshut, Leonsberg près de Straubing, Keyserfeld, Nymphenbourg, où 800 prisonniers turcs creusaient un canal et préparaient les embellissemens de l'avenir; enfin Schleissheim, sa résidence favorite, où il devait essayer plus tard de reproduire les magnificences de Versailles.

C'est à Leonseberg qu'il reçut Villars: il lui fit l'accueil le plus empressé, lui « donna une chambre, » faveur très exceptionnelle et très remarquée. L'envoyé autrichien, le comte de Thun, logeait dans un village, à un quart de lieue du château. On y chassa quelques jours, puis on se rendit à Schleissheim. Ce n'était alors qu'un pavillon bâti par l'électeur à l'entrée d'un bois, au milieu d'une plaine peu pittoresque. Ce pavillon sub iste toujours et a conservé sa disposition primitive: au centre, une grande salle autour de laquelle se groupent, en deux étages superposés, des chambres peu nombreuses et qui se commandent; la petite cour s'entassait dans ces

appartemens incommodes et y menait joyeuse vie. Villars eut encore l'honneur d'une chambre séparée : c'était celle qu'occupait la comtesse de Kaunitz quand son mari représentait l'empereur à Munich. Il y eut la fièvre et l'électeur vint l'y voir. Il était l'objet des attentions de tous ; il apportait dans ce centre animé de nouveaux élémens d'entrain et de gaîté ; chacun fêtait ce jeune Français, d'humeur si gaillarde, qui menait la galanterie au pas de charge, savait par cœur les meilleurs passages de Racine et de Corneille, citait les couplets des opéras à la mode, assaisonnait les belles manières de Versailles d'un sel soldatesque et gaulois qui eût choqué Saint-Simon, mais qui réussissait en Bavière.

Pendant deux mois, ce ne furent que jeux, divertissemens, chasses; on croit encore assister à ces fêtes en visitant la grande salle du pavillon de Schleissheim : la décoration des murs, faite à cette même époque, en a fixé le souvenir ; on y voit Max-Emmanuel forçant le cerf ou le sanglier, enfumant le renard, volant le héron, en compagnie de seigneurs et de dames en costume Louis XIV ; on pourrait se croire à Versailles on à Marly si une certaine exagération dans les ajustemens et le luxe un peu suspect des parures féminines ne trahissaient la contrefaçon ; au milieu de ces gentilshommes en perruque et en bottes à chaudron, on cherche Villars, on est tenté de le reconnaître dans un cavalier au pourpoint bleu et qui seul porte la moustache, comme les portraits d'Orondate. Dans l'intervalle des chasses, écrivait Villars, « nous rangeons les tableaux, on joue au mail, beaucoup de musique le jour et, la nuit, des comédies italiennes... L'électeur fait de grands desseins de bâtimens ici, et il ne seroit pas impossible que ce goût-là ne lui vînt. »

Villars ne se trompait pas : Max-Emmanuel qui, tout en combattant Louis XIV, cherchait à l'imiter en tout, eut aussi le goût exagéré de la construction, et c'est à Schleissheim qu'il entreprit son œuvre principale. En 1701, il commença la construction d'un palais colossal, entouré de parterres aux eaux jaillissantes, et ne put l'achever. Demeure hors de proportion avec sa destinée, comme les ambitions de l'électeur étaient hors de proportion avec ses facultés, et qui resta inachevée comme l'édifice politique que son fondateur avait voulu élever.

Tout en prenant largement sa part de cette vie de plaisirs, Villars n'oubliait pas sa mission et, sans la laisser deviner, il en remplissait les devoirs. Les occasions d'aborder l'électeur ne lui manquaient pas : il ne les laissait pas échapper, et leurs conversations intimes, sans caractère officiel, eurent bientôt touché à toutes les secrètes ambitions du prince, à tous les points délicats de la politique générale. Villars exprimait le chagrin qu'éprouvait la dauphine de voir son frère sans liaisons avec la France. Max-Emma-

nuel expliquait ses relations avec l'Autriche par son goût pour la guerre : il veut commander de grandes armées ; c'est pour s'y préparer qu'il combat le Turc avec les Impériaux ; il veut devenir digne des plus grands commandemens ailleurs même que dans l'empire, dit-il, d'un ton qui indique que sa suprême ambition serait de se trouver à la tête d'une armée française. Villars encourage ces espérances, il fait briller aux yeux du prince, avide de gloire et de plaisirs, non-seulement les perspectives militaires, mais les fêtes de Versailles ; il exploite l'attraction fascinatrice qu'exerce ce nom, synonyme de toutes les séductions de la vie intellectuelle et de toutes les élégances de la vie mondaine. Non content d'agir sur l'esprit du prince, il se crée des intelligences dans son entourage, se liant avec ses familiers, entrant en relations avec ses fonctionnaires influens. Son entourage immédiat, « les Savoyards, » sont assez faciles à convaincre : ils avouent à Villars que « le séjour de Munich leur est insupportable et qu'ils s'ennuient parfois à la mort. » Ils voudraient voir Versailles, et ils s'accommoderaient d'une politique qui leur faciliterait le voyage de France. C'est le comte de Monastérol, que nous retrouverons plus tard à Paris comme envoyé de l'électeur, esprit éclairé et de bonne foi, mais que la passion du jeu devait perdre ; ce sont les frères Simeoni qui, eux aussi, auront des missions diplomatiques ; Saint-Maurice, Sanfré, Ribera, Gabrielli, Santini, Locatelli, qui commandent des compagnies ou des régimens en attendant mieux. Quant aux fonctionnaires allemands, ils sont tous plus ou moins acquis à l'Autriche : ce sont les ministres Berkheim et Leydel, « tous deux, je crois, écrit Villars, pensionnaires de la cour de Vienne, » le directeur de la chancellerie de guerre Mayr, que ses fonctions apellent souvent en Autriche ; les secrétaires intimes du prince, Reichardt et Malknecht, le premier, que nous retrouverons chargé des missions secrètes et suspectes ; le second, esprit mordant et caractère douteux, qui gouvernera les Pays-Bas au nom de l'électeur, et administrera, plus tard, les finances bavaroises sans oublier les siennes. Le seul qui ait des sympathies françaises positives est le chancelier Gaspard Schmidt, esprit honnête et prudent, héritier des sages traditions du règne précédent. C'est lui qui, comme négociateur de Ferdinand-Marie, avait conclu et signé, avec Robert de Gravel, envoyé du roi de France, le traité secret de 1670, en vertu duquel des arrangemens étaient pris, non-seulement pour assurer le règlement équitable de la succession d'Espagne, mais pour poursuivre en commun l'élection de Louis XIV comme empereur, et celle de l'électeur de Bavière comme roi des Romains. Il était resté dans les mêmes sentimens et le montrait à Villars. Mais son influence avait beaucoup baissé : il avait, aux yeux de Max-Emma-

nuel, le tort de représenter l'administration paternelle; de plus, il avait fait la faute, au début du nouveau règne, de se faire appuyer trop ouvertement par l'envoyé de France, M. de Lahaye, personnage maladroit, qui avait offusqué le jeune souverain « par les airs qu'il prenait avec lui » et en essayant de « lui faire peur. » Max-Emmanuel avait secoué la tutelle des conseillers de son père et donné sa confiance à Berkheim et à Leydel. En racontant ces détails à Villars, il ne niait pas avoir « eu quelques torts envers l'envoyé du roi, » et reconnaissait que « ses deux ministres, l'un surtout, étaient fort autrichiens, » mais il ajoutait « que s'il remarquait qu'ils ne le conseillassent pas fidèlement, il ferait d'eux comme des autres. »

Leydel, voyant la faveur dont Villars était l'objet, cherchait d'ailleurs à se rapprocher de lui, à lui persuader qu'il n'était pas aussi éloigné de l'alliance française qu'il le paraissait : le comte de Sanfré était l'intermédiaire de ces confidences : « C'est, écrivait Villars, le 14 mai, un des plus honnêtes gens qu'il y ait dans cette cour, des plus dans la confiance de l'électeur et qui est le plus propre à en faire bon usage; il me donne tous les avis qu'il croit pouvoir m'être utiles; M. de Leydel m'a fait assurer par lui qu'il était de mes amis, qu'il me priait de ne pas le confondre avec Berkheim, qu'il serait fâché qu'on le crût autrichien; qu'il cherchait les intérêts de son maître et qu'où il pourrait les trouver, il conseillerait toujours à son maître de s'y attacher. »

L'importance politique venait à Villars avec la faveur et répondait au désir de paix qui régnait dans le public.

J'ai eu l'honneur de vous mander les premiers jours, écrivait-il au roi, que l'on ne me regardait pas comme un homme chargé d'aucune commission : je ne puis pas vous dire la même chose présentement. Les fréquentes conversations de M. l'électeur, l'envie qu'a presque toute la cour de revoir une bonne intelligence avec la France, leur font publier que ce n'est pas seulement de plaisirs et de galanterie que nous parlons; aussi beaucoup de gens commencent à lever la tête, cherchent à me parler, à me donner des avis; je ne les détrompe point fort, car il me paraît nécessaire de ne leur point ôter une espérance qui les flatte... Pour toute la noblesse du pays, le peuple de Munich, tous ne parlent au monde que des temps heureux où l'alliance avec Votre Majesté faisait régner l'opulence et détestent fort ces derniers temps et les Autrichiens qui les ruinent; ils commencent même à se plaindre assez hautement.

L'envoyé d'Autriche, le comte de Thun, commençait à s'effaroucher d'une intimité qui amenait de tels résultats. Il s'en plai-

gnit à l'électeur qui reçut assez mal ses observations, se retrancha derrière le caractère tout privé de ses relations avec Villars et continua à le combler d'attentions. Il n'était question dans tout le pays que de la faveur de ce jeune étranger; sa réputation s'étendait même au dehors; voici ce que nous trouvons dans une lettre que M. Verjus de Crécy, ambassadeur de France près de la diète germanique, écrivait à Villars de Ratisbonne, le 12 mai :

M. de Lantery (1) me fait un si grand éloge de vous, que j'ai cru devoir envoyer à notre cour un extrait de sa lettre, en y mandant en quel point de confiance et de considération il me revient de différens endroits que vous êtes auprès de M. l'électeur de Bavière. Je ne doute pas que le roi vous donne l'ordre de demeurer auprès de Son Altesse Électorale durant la campagne et après. C'est le plus joli poste et le plus de confiance qu'un Français puisse avoir en ce temps-ci à l'étranger... Vous aurez déjà su, monsieur, que le roi vous avait destiné pour celui de Vienne, mais que M. le marquis de Villars (2) a dit qu'il vous conseillerait de vous en excuser et qu'il vous en a excusé par avance. Pour aller à quelque chose de grand, l'emploi de Vienne ne me paraît en rien comparable à celui auprès de M. l'électeur de Bavière.

Le roi, frappé des qualités diplomatiques dont Villars semblait donner la preuve, avait pensé à lui pour remplacer à Vienne, comme envoyé extraordinaire, le comte de La Vauguyon rappelé en France : il l'avait fait sonder par Croissy; mais Villars était de l'avis de M. Verjus. « Je mets une grande différence entre ces deux postes, avait-il répondu à Croissy ; celui-ci me paraît très agréable par l'espérance d'y pouvoir utilement servir Sa Majesté et, pour l'autre, il y a mille raisons qui m'obligeraient à vous supplier très humblement de vouloir bien ne me le point destiner. »

Parmi ces raisons, une des plus sérieuses était qu'une situation officielle à Vienne entraînait l'obligation de renoncer à la campagne de Hongrie : or Villars comptait bien guerroyer contre le Turc et attendait avec impatience l'autorisation qu'il avait sollicitée du roi. Louis XIV n'avait garde de la refuser : il ne voulait pas laisser échapper l'occasion qui s'offrait de rester en communication avec l'électeur et d'être exactement renseigné sur les chances d'une guerre qui occupait les forces de l'Autriche. Il permit donc à Villars de suivre Max-Emmanuel et lui assigna un traitement : mais il insista de nouveau pour qu'il ne prît aucun caractère officiel et ne laissât rien transpirer de sa mission. Croissy joignit aux

(1) Ministre de Savoie à Munich.
(2) Le père de notre Villars.

ordres du roi les instructions les plus prudentes : Villars devait prendre pour prétexte de sa présence à l'état-major de l'électeur, « l'attachement particulier que lui donnaient pour sa personne les bons traitemens qu'il en avait reçus. »

On partit le 1er juin. Le départ fut magnifique. Cent cinquante chalands avaient été réunis à Alten-OEtting sur l'Inn. L'électeur s'y embarqua avec sa suite et un brillant équipage, après avoir fait ses dévotions à la célèbre chapelle qui domine la rivière. En quatre jours de navigation on fut à Vienne. Les hostilités étaient déjà commencées ; le duc de Lorraine avait rassemblé ses forces sur la Drave, avec l'intention de marcher sur Eszek. Max-Emmanuel s'empressa de le rejoindre. Nous n'avons pas l'intention de le suivre pas à pas pendant cette campagne assez peu fertile en résultats. Elle se passa surtout en escarmouches : la bravoure de Max-Emmanuel trouvait à s'y déployer. Villars, associé à tous ces combats, les a décrits dans ses lettres. Dans ces actions de détail, où spahis d'un côté, hussards et *cravattes* de l'autre, se rencontraient dans des passes rapides, l'avantage restait souvent à la cavalerie turque, habile à se disperser devant l'attaque, à se reformer pour une charge subite, à déconcerter les mouvemens méthodiques de ses adversaires par l'imprévu et la vigueur de ses coups, par la force et l'adresse individuelle de ses cavaliers.

On dirait que ce sont deux mille officiers choisis qui n'ont tous qu'un même esprit : si l'on plie devant eux, en un moment ils se trouvent douze ou quinze cents à pousser fort vigoureusement ; dès que vous les arrêtez avec des corps de troupes, tout se sépare et vous ne voyez pas un homme ensemble ; et à la fin il se trouve qu'ils prennent et tuent beaucoup de gens, et qu'on ne leur prend personne en vie : on en tue quelques-uns. (Villars à Croissy, 8 août.)

Une seule grande bataille se livra, le 12 août, entre Mohacz et le mont Hersans, et ce fut une grande victoire pour l'armée austro-bavaroise. Là aussi la cavalerie turque faillit compromettre le succès : dès le début de la journée, tandis que les longues lignes des Impériaux défilaient au pied de la montagne, un corps de cinq à six mille chevaux, exécutant un grand mouvement tournant, vint se jeter sur les derrières de l'armée avec l'intention de la couper des hauteurs et de la prendre à revers. Si ce mouvement, contraire à toutes les règles en vigueur, eût réussi, la défaite était certaine. Ce fut Villars qui s'en aperçut le premier ; l'électeur l'avait envoyé sur les pentes du mont Hersans pour reconnaître de plus haut le terrain ; il vit les Turcs dessiner leur mouvement et courut en rendre compte. Le général Piccolomini, qui commandait la seconde ligne

de cavalerie, eut le temps de former sa brigade en potence et de montrer ainsi aux spahis un front de cuirasses alignées et de mousquets exercés. Devant cette ligne peu profonde, mais imposante, la masse ennemie n'osa pousser à fond et s'arrêta : le prince de Bade prit alors l'offensive et rejeta cette cavalerie sur les janissaires ; l'armée s'ébranla à son tour, et par une marche de front sur toute la ligne, balaya tout devant elle : le camp retranché des Turcs fut enlevé par la cavalerie ; le carnage fut effroyable, le butin immense et de grand prix. L'électeur fut légèrement blessé ; il mena constamment la charge de ses escadrons ; Villars eut son buffle coupé de deux coups de sabre ; Créqui, fils du maréchal, du Héron, du Marton et les autres volontaires français se firent également remarquer et soutinrent brillamment la réputation de leur pays.

Villars fut très frappé de la charge manquée des Turcs : « Ces mouvemens ne se pratiquent pas dans nos guerres, écrit-il dans ses Mémoires (p. 75) ; on n'est pas accoutumé à avoir 8 ou 10,000 chevaux partis ensemble comme des fourrageurs et prendre le derrière de l'armée, mouvement qui, exécuté vivement et avec vigueur, *pouvait parfaitement réussir*. » Est-ce souvenir de cette charge, ou intuition de son propre génie, mais Villars, appelé plus tard à commander des corps de cavalerie, eut, sur leur rôle, sur leur action à grande distance, des idées très personnelles et très neuves ; sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il devina les manœuvres de l'avenir.

Après la bataille de Mohacz, au gain de laquelle il avait beaucoup contribué, l'électeur voulut avoir un commandement séparé et demanda à aller faire le siège d'Erla. Le duc de Lorraine s'opposa à ce projet, que Villars lui-même trouvait peu raisonnable, pensant avec raison qu'il fallait profiter du désarroi de l'ennemi pour pousser ses avantages, prendre Eszek, entrer en Transylvanie, et menacer Belgrade, le principal point d'appui de la force ottomane. Le prince de Bade, qui souffrait autant que l'électeur de l'obligation de servir sous le duc de Lorraine, joignit ses réclamations aux siennes : le résultat de ces dissentimens fut que ces deux princes quittèrent l'armée. L'électeur reprit le chemin de Vienne, et Villars le suivit, non sans trouver qu'il était bien pressé d'aller « jouir de sa gloire au milieu des plaisirs, et plus touché du désir de faire parler de lui que soigneux d'acquérir un savoir bien profond dans la guerre. »

L'électeur, comme on peut le penser, fut très fêté à Vienne : Villars ne le fut pas moins ; les satisfactions d'amour-propre, dont ils étaient très friands l'un et l'autre, leur furent prodiguées. Villars fut félicité par l'empereur en personne, et le chancelier Strattmann, dans un grand banquet, lui fit un compliment public sur sa bravoure et sur les services qu'il avait rendus à l'armée impériale. La comtesse

de Kaunitz essaya de reprendre son empire sur l'électeur et y réussit en partie, grâce au soin qu'elle prit de fermer les yeux sur ses infidélités; elle tenait moins à sa tendresse qu'à sa soumission et voulait moins régner sur son cœur que diriger sa politique : ainsi elle laissa l'électeur se rapprocher de Mlle de Welen et déjouer, pour la voir, la surveillance de l'impératrice, « qui n'entendait pas raillerie sur ce chapitre. » Au lieu d'en faire une rivale, elle s'en fit une auxiliaire pour le plus grand intérêt de l'Autriche. Elle aurait voulu que son mari fût envoyé à Munich, afin d'y retourner avec lui et d'y exercer plus librement son empire; Villars redoutait beaucoup le voisinage de la belle comtesse et s'appliqua à contre-carrer ses projets en raillant l'électeur de sa dépendance. Max-Emmanuel, qui ne tenait pas à la tutelle politique du mari, y échappa en le faisant nommer conseiller d'état et chevalier de la Toison d'or. Kaunitz resta à Vienne; sa femme « fut quelques jours dans une tristesse mortelle, » mais dut se résigner à n'agir que de loin. Après cette première preuve d'indépendance, l'électeur en donna une seconde en refusant de renouveler le traité qu'il avait fait pour cinq ans, en 1683, avec la cour d'Autriche, et qui était près d'expirer : il ne consentit à se lier que pour la campagne suivante contre les Turcs. Villars enregistrait avec satisfaction ces symptômes d'un changement prochain dans les sentimens de l'électeur et s'en attribuait naturellement le mérite ; mais il ne lui fit aucune ouverture formelle pendant son séjour à Vienne, et craignant, avec raison, qu'il ne répétât ses discours à la comtesse de Kaunitz, il attendit, pour entrer en matière, que l'électeur fût de retour à Munich ; ils y rentrèrent ensemble le 25 octobre.

Alors commença une négociation, ou plutôt une lutte de six mois, dont il est intéressant de suivre les péripéties dans les nombreuses correspondances qui nous sont restées des principaux acteurs. Ce sont, d'un côté, Louis XIV et ses ministres, Louvois et Croissy, qui poursuivent un double but : compléter le système de défense du Rhin et préparer le règlement de la succession d'Espagne, dont ils ont pressenti les difficultés. Pour le premier objet, non-seulement il faut réunir à la France, sur la rive gauche du Rhin, le plus de territoires possibles, mais il faut lui assurer, dans les états riverains dont l'annexion est impossible, une influence prépondérante ; il faut avoir à Cologne un électeur dévoué à ses intérêts, comme le cardinal de Fürstenberg; il faut mettre la main dans les affaires du Palatinat à l'occasion de l'héritage de Madame. Pour le second objet, le concours militaire de la Bavière est indispensable. Villars doit seconder ces combinaisons en amenant Max-Emmanuel à renoncer pour son frère Clément à l'électorat de Cologne et à se lier avec la France par un traité positif. De l'autre côté, l'empereur cherche

à retenir son gendre dans son alliance, et c'est Kaunitz qui agit en son nom.

De part et d'autre, on fait assaut d'efforts, de promesses, d'intrigues : tout est mis en œuvre, la séduction, la menace, l'argent, la galanterie ; ce dernier moyen, auprès d'un prince léger et sensuel, semblait le plus efficace ; Villars, comme tous les diplomates improvisés, s'en exagérait la valeur. Max-Emmanuel était aussi un ambitieux, et cette passion le tenait d'aussi près que l'autre : pour le moment, il avait l'ambition de commander seul l'armée impériale en Hongrie, et il ramenait tout à la satisfaction de ce désir. Indécis sur tout le reste, hésitant entre les sollicitations et les promesses, il poursuit ce but restreint avec ténacité, se servant tour à tour des avantages offerts des deux parts, sans se demander si l'avenir, dont il croyait se réserver les chances, ne serait pas à jamais compromis par les satisfactions du présent.

Dans cette compétition de chaque jour, tout était occasion de lutte : un voyage de Vienne ou de Venise, le mariage de la sœur de l'électeur, jusqu'à une fête à Schleissheim ou à Landshut. Au début, l'avantage parut être du côté de Villars et de la France. Le cardinal de Fürstenberg fut élu coadjuteur de l'électeur de Cologne, ce qui semblait impliquer qu'il lui succéderait ; Max-Emmanuel refusa pour la princesse Yolande-Béatrice la main du fils aîné de l'empereur et accepta celle du prince de Toscane, le protégé de Louis XIV ; de plus, l'électeur écoutait avec complaisance les propositions de Villars et traitait l'envoyé officieux du roi avec une déférence qui causait à Vienne de vives inquiétudes. Encouragé par ces premiers succès et par ces marques de confiance, Louis XIV se décida à faire à l'électeur des offres officielles et, dans des mémoires très étudiés, il lui fit l'exposé de tous ses projets : il convient de résumer ici ces documens importans.

Le roi commence par l'exposé de la politique autrichienne telle qu'elle résulte pour lui de toutes les informations qu'il a reçues. Il considère que l'intention de l'empereur est de faire élire son fils, l'archiduc Joseph, roi des Romains, et d'obtenir de tous les états de l'empire un armement général : son but est d'arriver à rendre la couronne impériale héréditaire dans sa maison, comme l'est déjà la couronne de Bohême et comme le sera bientôt celle de Hongrie, et cela au mépris des lois et constitutions de l'empire. Il cherchera ensuite à assurer à son second fils la succession de la monarchie espagnole, sauf à promettre d'en détacher quelques parcelles pour désintéresser l'électeur de Bavière.

Tous les princes allemands sont menacés dans leur indépendance et leur avenir par ces prétentions ; mais celui qui a le plus d'in-

térêt à en empêcher la réalisation, par l'étendue et la situation de ses états, est l'électeur de Bavière. L'Autriche poursuit la destruction de sa maison: la France, au contraire, a tout intérêt à son agrandissement. Le roi espère que l'électeur, se détachant de l'Autriche, répondra par des engagemens réels aux bons sentimens qu'il a pour lui.

Sa Majesté veut bien que le sieur de Villars lui confie... qu'elle estime qu'il n'y a rien de plus convenable au maintien de la tranquillité publique, et principalement à la conservation des droits et prérogatives des électeurs, que d'empêcher premièrement l'élection de l'archiduc pour roi des Romains, et, dans la suite du temps, d'élire à cette même dignité un des électeurs qui puisse gouverner l'empire selon ses loix et constitutions et laisser à la maison d'Autriche le soin d'étendre ses frontières aux dépens d'un ennemi aussi faible et aussi abattu que le Turc l'est à présent.

Sur ce fondement, Sa Majesté, portée d'inclination pour l'électeur de Bavière, veut bien appuyer de tout son pouvoir l'élection de ce prince à la dignité de roi des Romains, lorsqu'il jugera lui-même la conjoncture favorable, et que, de son coté, il voudra prendre avec Sa Majesté les mesures nécessaires pour s'élever à ce rang; et il n'en sera pas plus tôt convenu avec Sa Majesté qu'elle employera efficacement ses offices tant auprès des trois électeurs ecclésiastiques que de l'électeur de Brandebourg, pour les disposer à concourir à son élection.

En second lieu, si, outre ce grand engagement dans lequel Sa Majesté veut bien entrer pour l'agrandissement dudit électeur et de sa maison, il témoigne encore souhaiter de pouvoir rentrer, lorsqu'il sera parvenu à l'empire, dans tous les droits que les électeurs de Bavière ont anciennement exercés sur les villes de Ratisbonne, Nuremberg et Augsbourg, et généralement dans tout ce qui lui peut et doit appartenir entre l'Inn et le Danube; et qu'il demande pour cet effet l'assistance de Sa Majesté, elle permet au dit sieur de Villars de promettre en son nom qu'elle l'appuyera dans cette juste prétention, et que, s'il en est troublé par voie de fait, elle lui donnera tout le secours dont on conviendra avec lui.

En troisième lieu, si le dit électeur, voulant entrer dans une étroite liaison avec Sa Majesté et agir tant par ses suffrages dans les diètes que par la jonction de ses troupes à celles de Sa Majesté envers et contre tous ceux qui la voudroient troubler dans la juste possession où elle est en conséquence du traité de trève, et obliger aussi Sa Majesté de le secourir envers et contre tous ceux qui l'attaqueront dans ses droits et possessions et même s'opposeroient aux prétentions que Sa Majesté aura estimé justes et promis d'appuyer, désiroit encore que

Sa Majesté s'obligeât de lui payer des subsides: le dit sieur de Villars saura bien précisément les intentions du dit électeur, jusqu'où il prétend porter ses engagemens envers Sa Majesté, ce qu'il en demande réciproquement, se chargera d'en rendre compte à Sa Majesté et d'attendre de nouveaux ordres.

Finalement, comme la maison d'Autriche veut amuser le dit électeur par de vaines espérances d'un partage de la succession d'Espagne dont elle se garderoit bien de lui donner la moindre partie si le cas échéoit, Sa Majesté, au contraire, veut bien, pour lui donner de plus solides marques de son amitié, lui promettre que si le roi d'Espagne venoit à mourir sans enfans et que ledit électeur veuille s'obliger dès à présent, en ce cas, de joindre ses armes à celles de Sa Majesté contre ceux qui voudroient disputer à monseigneur le dauphin la succession qui lui doit appartenir à l'exclusion de tout autre, elle et mon dit seigneur renonceront en faveur dudit Électeur de Bavière aux royaumes de Naples et de Sicile, et Sa Majesté luy donnera tout le secours dont il aura besoin jusqu'à ce qu'il soit en paisible possession des dits royaumes.

Max-Emmanuel reçut avec satisfaction des communications qui l'associaient de si près à la politique du grand roi (1); il garda néanmoins une certaine réserve et chercha, par des objections de détail, à engager Louis XIV plus avant: il montra les dangers immédiats auxquels l'exposait une rupture avec l'empereur et l'empire, rupture inévitable s'il briguait la dignité de roi des Romains et réclamait les villes d'Augsbourg, de Nuremberg et de Ratisbonne; il demanda à connaître la nature et la valeur des mesures militaires que le roi prendrait pour le défendre, et ne dissimula pas qu'il préférerait une combinaison qui lui procurerait les mêmes avantages sans l'exposer aux mêmes périls. Un jour, il dit naïvement à Villars: « Si la maison d'Autriche me mettait dès à présent de certains états dans les mains et qu'on voulût par là m'engager seulement à ne pas traverser personnellement l'élection du roi des Romains, le roi n'aurait-il pas assez de voix parmi les électeurs pour la faire tomber sur moi, sans que je parusse agir? Alors, sans manquer aux paroles que les Autrichiens m'obligeraient sans doute de donner, *je pourrais être roi des Romains et me trouverais en même temps en possession de leurs pays.* » Il alla même plus loin; et, pour donner plus de valeur à cette insinuation, il laissa entendre que ces territoires, et bien d'autres, lui étaient offerts par l'Autriche; pressé par Villars, l'électeur refusa de s'expliquer catégoriquement, à cause du « secret qu'il devait à l'empereur comme

(1) *Mémoires*, p. 468.

au roi, » mais il en dit assez pour que Villars pût croire qu'on lui avait promis les Pays-Bas espagnols ou le royaume de Naples. Cette promesse était imaginaire, et Max-Emmanuel la supposait pour stimuler la France; nous n'en avons trouvé la trace ni dans les Archives de Vienne ni dans celles de Munich (1). Le roi reçut avec hauteur ces insinuations.

L'espérance qu'on donne à l'Électeur de quelque part à la succession d'Espagne, écrit-il à Villars, n'est qu'un amusement,.. une chimère pour fasciner ses yeux... Il peut bien juger que ce serait une forte entreprise pour un Duc de Bavière et pour qui que ce puisse être, de vouloir ôter à mon fils ce qui lui doit appartenir légitimement... Pour peu qu'il soit informé de l'état présent de ce qui reste aux Espagnols dans les Pays-Bas, il jugera facilement qu'on ne lui en offre le gouvernement souverain que parce qu'il est impossible à la couronne d'Espagne de le pouvoir conserver dans la première guerre qu'elle aura avec moi, et que la perte en étant infaillible, soit sous un gouvernement espagnol, soit sous celui d'un prince étranger, elle aime mieux en rejeter le blâme sur lui et me mettre dans une nécessité absolue d'employer mes principales forces tant pour empêcher son passage dans les Flandres que pour attaquer ses propres états,.. qu'il risquera de perdre pour courir après l'ombre d'une souveraineté qu'elle ne peut plus défendre et dont tant de puissances unies contre moi ne pouvaient plus empêcher la perte entière, si je n'eusse voulu mettre des bornes à mes conquêtes par la paix de Nimègue. Enfin, il fera tout ce qui peut plaire à l'Empereur, mais il ne peut pas espérer que toutes les forces de la maison d'Autriche et de ses alliés soient capables de le rendre paisible possesseur de ce qui reste encore à l'Espagne dans les Pays-Bas... Il ne doit pas mieux espérer aussi des offres que lui peut faire la cour de Vienne d'une cession du royaume de Naples et de Sicile en cas de mort du Roi catholique; car, outre qu'elle n'y aurait aucun droit, il sait bien que l'Empereur ne peut pas avoir d'armée navale et que les miennes seront toujours en état de maintenir le droit de mon fils et de donner la loi dans toute la mer Méditerranée. Ainsi, il n'y a que moi qui puisse mettre dans une possession légitime et paisible de tous ces royaumes, si le roi d'Espagne venait à manquer.

(1) On peut même déduire de certains documens, conservés dans ces deux dépôts, la preuve que la promesse ne fut pas faite : le 18 décembre 1688, lorsque l'électeur négociait avec Kaunitz les conditions de son alliance avec l'empire contre la France, il *demanda* la cession des Pays-Bas ; Kaunitz repoussa cette demande comme *exorbitante* et en ajourna l'examen à la mort du roi d'Espagne : son gouvernement ne l'avait donc pas offerte. De fait, toutes ces négociations se terminèrent par la nomination de l'électeur au *gouvernement* (statthalterei) de ces provinces, en 1692.

Devant ce fier langage, l'électeur ne jugea pas utile de continuer la discussion ; mais, pour donner une conclusion pratique à ces premiers pourparlers, il réclama le paiement des subsides arriérés dus à son père en vertu du traité de 1671. Cette réclamation éveilla les soupçons du roi, qui fit répondre par Villars que cette question serait examinée lorsqu'on discuterait les clauses du traité qu'il proposait à l'électeur de signer avec lui.

Fixé désormais sur l'étendue des avantages qu'il pouvait espérer de la France, Max-Emmanuel se retourna du côté de l'Autriche pour négocier avec elle les conditions de la prochaine campagne de Hongrie. Il envoya successivement à Vienne Mayr et Leydel, chargés de réclamer le paiement de 400,000 florins de subsides arriérés, d'obtenir, pour l'année courante, une somme non moins forte et un commandement en chef, enfin, de régler à son avantage les questions relatives aux quartiers et aux subsistances de ses troupes. Leydel, qui avait été mis au courant des propositions françaises et qui, selon toute apparence, avait inspiré la réponse de l'électeur au roi, ne manqua pas de se servir de ces offres pour peser sur la cour de Vienne ; il obtint facilement ce qu'il demandait et revint le 13 mai 1688 à Munich avec un traité qui assurait à l'électeur un subside de 350,000 florins et un commandement séparé ; mais entre temps, des intrigues s'étaient nouées, qui avaient encore compliqué la situation et ajouté aux indécisions de l'électeur. Mlle de Welen, restée à Vienne après le passage de Max-Emmanuel, s'y trouvait dans une situation compromettante pour son honneur et dont il fallait la tirer au plus vite. L'impératrice était dans une grande fureur : Kaunitz, au contraire, se félicitait d'un incident dont il espérait se servir pour attirer l'électeur à Vienne. Max-Emmanuel, accueillant avec émotion des espérances de paternité que les voies légitimes lui avaient jusqu'alors refusées, voulait faire venir la demoiselle à Munich et lui avait secrètement fait préparer un appartement au palais. A Vienne, on voulait la marier avec un Autrichien qui couvrirait sa faute et sauverait les apparences. La lutte s'était établie sur ce terrain. Elle avait été traversée par la légèreté de l'électeur, qui, subitement, s'était épris d'une demoiselle de sa cour, Mlle de Sinzendorf. Villars, croyant trouver en elle une auxiliaire, était entré dans son intimité : il s'était servi de son influence pour empêcher le voyage de l'électeur à Vienne ; mais, du même coup, il avait empêché celui de Venise, dont il espérait une heureuse diversion et des économies. Les fêtes dont Mlle de Sinzendorf était l'occasion étaient ruineuses : ce n'étaient que bals, comédies, déplacemens fastueux à Landshut ou à Schleissheim, courses et chasses en traîneaux, folles prodigalités qui épuisaient les ressources destinées à la guerre et détournaient l'attention du cas pressant de Mlle de

Welen. Nous voyons alors surgir un nouveau personnage, une certaine comtesse de Paar, qui se mêle activement à l'intrigue : son mobile est différent ; elle déteste le ménage Kaunitz et le comte Strattmann, qui partage avec Kaunitz la faveur de l'empereur ; elle est liée d'intérêts avec les ministres, qui, dans le sein même du conseil aulique, sont les rivaux de ces deux hommes d'état (1). De plus, elle est ruinée, obligée de se créer des ressources pour soutenir son train de dépense, livrée aux inspirations mauvaises d'une situation embarrassée. Elle arrive à Munich, où elle est sûre d'être bien reçue : l'électeur a pour elle une déférence qui date sans doute de ses jeunes années ; il écoute volontiers ses conseils. Elle propose ses bons offices pour marier M[lle] de Welen et l'amener à Munich ; elle s'abouche avec Fürstenberg et avec Villars. Celui-ci propose au roi de l'acheter : le roi, tout en avouant « qu'il n'est pas persuadé qu'elle veuille et puisse lui rendre de grands services, » autorise Villars à lui offrir « une gratification de 4,000 livres par an payables par quartier tant qu'elle donnera de bons avis. » La dame croit plus habile de décliner cette offre comme « n'ayant encore pu rendre aucun service qui méritât rien » et de dire que « quand le roi aurait trouvé qu'elle avait fait son devoir, elle ne refuserait pas un présent. » En attendant, pour commencer à se créer des titres au « présent » du roi, elle agissait sur l'esprit mobile de l'électeur et, tout en négociant avec lui et pour lui la délicate affaire du prétendu mariage, elle l'indisposait contre Kaunitz.

Quand Leydel revint de Vienne avec le traité arraché à Kaunitz, Max-Emmanuel refusa de le ratifier, sous prétexte que la question des quartiers d'hiver et de la subsistance de ses troupes n'avait pas été réglée conformément à ses instructions.

Quelques jours à peine après ce refus, arrivèrent à Munich les envoyés du grand-duc de Toscane chargés de négocier et de conclure le contrat du mariage convenu entre la princesse Yolande et le fils du grand-duc. C'étaient l'auditeur Finetti et un capucin, le révérend père Benfati, homme avisé et actif, qui avait la haute main dans l'affaire. Les commissaires bavarois chargés de traiter avec eux étaient acquis à l'Autriche et soulevèrent des difficultés de détail ou des questions de forme qui faillirent tout faire échouer. Ce fut Villars qui brusqua la solution : sa qualité d'hôte de l'électeur, sans caractère officiel et sans responsabilité apparente, lui donnait des facilités exceptionnelles ; il pouvait tout faire et tout dire aussi longtemps qu'il conserverait la faveur du prince et serait

(1) « Villars au roi, 12 mai. — Croit que M. de Lorraine veut se débarrasser de la présence gênante de l'électeur à l'armée et est d'accord avec les ministres qui inspirent la comtesse Paar. »

admis dans son intimité; faveur et intimité étaient alors complètes, car il entrait chez lui à toute heure, même quand il était au lit, à la grande fureur du comte de Thun, l'envoyé autrichien, soumis aux formalités de l'étiquette. Grâce à cette grande liberté, Villars put déjouer les intrigues de négociateurs peu scrupuleux; à chaque nouvelle difficulté soulevée par eux, il allait trouver l'électeur, faisait écrire ou écrivait au grand-duc, servait d'intermédiaire entre les deux souverains et obtenait directement d'eux des solutions qu'ils imposaient à leurs mandataires. Grâce à cette intervention officieuse et active, toutes les objections furent successivement écartées et tous les articles du contrat furent arrêtés et signés dans les premiers jours de mai. Le grand-duc reconnut que le mérite de cette négociation revenait surtout à Villars et lui écrivit pour le remercier.

On fut très irrité, à Vienne, de ce résultat, et encore plus étonné peut-être: refuser le roi de Hongrie, le futur roi des Romains, le premier parti de l'Europe, pour épouser un prince de Toscane, était un acte inexplicable qui dénotait chez l'électeur une grande perturbation dans les idées ou une soumission inattendue à l'influence de la France; cette surprise se changea en inquiétude lorsqu'on vit la tournure que prenait la négociation relative à la campagne de Hongrie. Nous avons déjà dit que l'électeur avait refusé de ratifier le traité conclu par Leydel le 13 mars: les prétextes allégués étaient sans importance réelle; les vraies raisons, qui apparurent plus tard, étaient beaucoup plus sérieuses: il devenait évident que le commandement séparé ne suffisait plus à l'ambition de l'électeur; il voulait commander en chef, et surtout ne pas être sous les ordres du duc de Lorraine. Enfin, le 12 mai, il adressa à Kaunitz, de sa propre main et de sa prodigieuse orthographe, une lettre dont Villars obtint et envoya au roi la copie, et qui est explicite: il y rappelait que, l'année précédente, son commandement séparé n'avait duré que vingt-quatre heures; à la seconde étape, son corps était réuni à celui de M. de Lorraine, qui prenait le commandement supérieur; il ne voulait pas s'exposer au même fait ni donner une sixième fois le spectacle d'un électeur subordonné à un général lieutenant de l'empereur. Il voulait opérer seul et être immédiatement informé des plans de campagne projetés; son concours était à ce prix: il envoyait Mayr à Vienne pour recevoir et lui rapporter les éclaircissemens catégoriques qu'il demandait (1).

Cette lettre causa un grand émoi, moins par ce qu'elle exigeait que par ce qu'elle sous-entendait. Deux jours après l'avoir reçue, Kaunitz prenait la poste et se rendait à Munich en toute hâte: nous

(1) *Mémoires*, p. 412.

croyons devoir donner la traduction de la première lettre qu'il écrivit à Strattmann; elle peint mieux que tout récit la situation qu'il trouva à la cour électorale, et le rôle que chacun y jouait :

Munich, 22 mai 1688.

Votre Excellence sait que j'ai quitté Vienne dimanche soir. Le lendemain matin, entre Melck et Kemelbach, j'ai été dépassé par le domestique de M. Mayr, qui est arrivé *per posta* (1) ici avant moi : le même jour, j'ai croisé deux *estaffettes* venant d'ici : le 18, j'ai rencontré un courrier de l'Électeur qui s'est caché de moi; je l'ai fait venir et lui ai demandé où il allait : « Pas au-delà de Lintz, » me répondit-il. Mais, en continuant ma route, j'ai su qu'à chaque relai il avait dit qu'il se rendait à Vienne pour y annoncer l'ajournement du départ de l'électeur pour *l'armée*. Un autre courrier venant de Vienne m'a rejoint près de la ville où je suis arrivé le 19 à cinq heures et demie du soir. La cour se trouvait à Schleissheim pour une fête *en gala* à l'occasion du jour de naissance de la princesse Violante. Je m'y suis rendu aussitôt et suis arrivé au château avant le souper; j'ai encore eu le temps de remettre à Leurs Altesses Électorales les lettres de Sa Majesté. L'électeur daigna m'embrasser amicalement et me dit : « *Quelles nouvelles?* — *Ego :* « *D'aussi bonnes que Votre Altesse Électorale pourrait souhaiter.* — *Ille ;* « Qu'y a-t-il de décidé pour la *campagne* et le *commandement?* » — Je résumai en quelques mots *l'intention* et la *résolution* de Sa Majesté l'empereur. — *Ille :* « Aura-t-on assez de troupes pour partager *l'armée* en deux, en cas que l'on n'attaque pas Belgrade? » — *Ego :* « On partagera tout ce qu'on aura. » — *Ille :* « Le duc (de Lorraine) voudra-t-il rester sur la Save avec aussi peu de monde? » — *Ego :* « Votre Altesse Électorale n'a pas à s'inquiéter de cela, puisqu'on lui laissera le choix de *l'armée* qu'elle voudra *commander.* » — *Ille :* « Je pourrais bien ne pas y trouver mon compte. » — *Ego :* « L'empereur serait heureux de *contenter* Votre Altesse Électorale et de faire tout ce que la *raison de guerre* exigera. » J'ajoutai : « Mayr reviendra bientôt. » — *Ille :* « Je n'ai rien à apprendre de lui que vous ne m'ayez dit. » — Il ajouta : « Nous en reparlerons plus tard, » et l'on se mit à table. Il y avait plus de soixante personnes, dames et *cavalieri*. Je fus assis à la droite de la comtesse de Paar, qui avait à sa gauche le prince Egon de Fürstenberg. Après quelques propos indifférens, elle me dit que je devrais faire en sorte que l'Électeur ne fît pas la prochaine *campagne.* — *Ego :* « Je n'ai pas la *présomption* de le faire aller ou rester, mais je dois suivre les instructions de l'Empereur. » — *Illa :* « La cour impériale ne tient pas

(1) L'original, comme toutes les dépêches allemandes de cette époque, renferme un grand nombre de mots latins, français, italiens ; je les reproduis en italiques.

à ce qu'il y aille et vous pouvez l'empêcher. » — *Ego:* « J'ai été nommé *Commissarius* pour cette campagne; il m'est donc impossible de négocier dans un sens opposé. » — *Illa :* « L'horoscope de l'Électeur prédit des malheurs, et on aurait été satisfait, du côté de l'empereur, qu'il n'allât point à la guerre. » — *Ego :* « Je n'ai jamais entendu rien de semblable et je sais Son Altesse Électorale trop *généreux* pour croire à des superstitions astrologiques. » — *Illa :* « Cela est pourtant, et il n'aura tenu qu'à vous d'empêcher un malheur, s'il arrive par la suite. » — *Ego:* « Un serviteur ne peut jamais faillir lorsqu'il suit exactement les ordres qu'il a reçus : Dieu, qui a protégé Son Altesse Électorale pendant cinq campagnes, le protégera encore; il faut avoir confiance en sa toute-puissance. » — Elle n'ouvrit plus la bouche. Après le dîner, j'ai communiqué à l'Électeur la jolie *proposition* que la comtesse de Paar m'avait faite. *Ille :* « Il est certain qu'elle ne me verrait pas partir avec plaisir. » — *Ego :* « Le plus piquant est l'argument tiré de l'horoscope. » — « Ce sont des plaisanteries, » dit-il en souriant et s'en alla. L'Électeur a paru soucieux tout le temps du dîner : à ceux qui lui demandaient pourquoi, il répondait qu'il était enrhumé. On a dansé jusqu'à quatre heures. Quant à moi, je me suis retiré de bonne heure...

Le lendemain 20, Kaunitz, étant rentré en ville, fut pris d'une douleur au pied qui l'empêchait de marcher : il fit demander au grand chambellan une heure d'audience et ne reçut pas de réponse ; il se fit conduire au palais et attendit dans l'antichambre de l'électeur, qui ne l'entretint qu'à sept heures du soir...

...Je le priai, *præmissis curialibus*, de me dire ce qu'il avait résolu pour la campagne, afin que je pusse prévenir Sa Majesté et obtenir d'elle les ordres nécessaires. — *Ille :* « En ce qui touche le *commando*, puis-je compter sur ce que vous m'avez dit hier ? » — *Ego* : « Sans aucun doute. » — *Ille :* « J'ai pourtant vu des lettres d'un *ministre* impérial fort *accrédité* qui assurent qu'il est absolument impossible de marcher sur Belgrade et de faire deux armées : il pourrait arriver que l'on fût réduit à se cantonner dans des villages entre la Save et la Drave pour empêcher l'ennemi de passer la Save; ce n'est pas un *commando* digne d'un Électeur ou d'un duc de Lorraine ; on finira par réunir les deux armées et faire une autre *opération.* » — *Ego :* « Je doute que ce ministre soit mieux informé que l'empereur, qui m'a seul *accrédité* auprès de Votre Altesse Électorale, *in hoc negotio :* je ne puis m'empêcher de penser que, si Sa Majesté était informée de ces doubles *négociations*, elle en serait fort mécontente. La *réputation* de Votre Altesse Électorale est *engagée :* si elle a ses raisons pour ne pas faire la *campagne*, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'elle avait promis de main

et de bouche de la faire. » — *Ille :* « J'ai promis d'aller à Vienne ; quant à la *campagne*, si j'ai mes raisons pour ne pas la faire, qu'a-t-on à dire ? » — *Ego :* « Si Votre Altesse Électorale a des raisons que j'ignore, je n'ai rien à dire, mais le monde dira qu'Elle a une *faiblesse* et qu'Elle a donné *dans le panneau* de l'horoscope. » — *Ille :* « Personne ne le croira. » — *Ego :* « Il sera difficile d'enlever cette opinion à ceux qui l'auront : en tout cas, on n'aura rien à reprocher à l'Empereur. » — *Ille :* « Ainsi vous croyez ma *réputation* engagée ? » — *Ego :* « Au plus haut degré. » — L'Électeur me congédia alors en me disant qu'il y songerait et me ferait connaître sa réponse...

Pendant les deux jours qui suivent, Kaunitz sort difficilement de chez lui. Il logeait chez le valet de chambre de l'électeur, un Français nommé Châteauneuf, qui arrivait de Paris avec une cargaison de modes nouvelles : l'électrice et les princesses viennent chez lui incognito pour voir les étoffes et les dentelles. Kaunitz rencontre encore l'électeur, sans pouvoir rien tirer de lui ; il lui parle du courrier qu'il avait rencontré en venant et remarque que l'électeur rougit :

... Je ne doute pas que sa réponse ne dépende du retour de ce courrier et des nouvelles qu'il lui rapportera du ministre dont j'ai déjà parlé. Je ne puis croire que ce dernier agisse *cum scitu et consensu Augustissimi;* il n'en est pas moins fatal aux négociations dont je suis chargé, et bien malheureux pour moi, que l'on permette de nouer ainsi des intrigues par le moyen d'une femme, au détriment des intérêts de Sa Majesté et pour le discrédit de ses envoyés officiels... Si l'Électeur ne fait pas la campagne, on peut s'attendre aux *pessimas sequelas*... S'il ne vient pas à Vienne... il faut considérer l'éventualité d'un voyage beaucoup plus éloigné et plus dangereux. (En France sans doute.) Pour l'empêcher il faudrait se débarrasser des mauvaises gens. *Hic labor, hic opus est, sed neque de hoc desperandum :* mais cela ne peut s'écrire et, si le cas se présente, je devrai revenir au plus vite... pour apporter à l'empereur mes informations... Je vois peu de gens capables de servir et beaucoup capables de nuire : que peut-on espérer d'une femme comme celle-là, qui a mangé un *capital* supérieur à 300,000 fl., n'a aucun moyen de continuer son train de dépense, et cherche par conséquent des ressources *per fas et nefas?* Elle a correspondu avec le prince Égon et maintenant ne le quitte pas. Villars a aussi souvent avec elle de longs *discursus* et a plus souvent des secrets à lui dire. Le P. Benfati a *recours* à elle pour le mariage de Florence : tous les *Savoyards* lui font *la cour*. Le grand chambellan (Berkheim), Leydel et bien d'autres m'ont confié qu'ils ne doutaient pas que la France n'eût la main dans le jeu, et que cette femme ne fût *l'instrument* du ministre

en question. Jusqu'au jour de son arrivée ici, le voyage de Hongrie ne faisait pas de doute. Que Villars ne soit pas favorable à ce voyage, qu'il craigne que nous ne mettions l'Électeur dans une meilleure voie, cela est tout naturel ; mais que des ministres et des sujets de Sa Majesté *sive bona, sive mala intentione, directe vel indirecte*, se mêlent de seconder les vues de la France, je ne puis pas le comprendre : pour un million, je ne voudrais pas agir comme ce *ministre*, comme cette comtesse de Paar qui *négocie palam ad mentem dicti ministri contra Cæsaris intentionem*.

La fin de la dépêche est consacrée à l'exposé des soucis de Kaunitz, de ses souffrances, de son découragement. Si l'empereur n'agit pas vigoureusement, les intrigues de la comtesse Paar réussiront, l'électeur n'ira pas en Hongrie, et Kaunitz demande à être promptement relevé d'une mission qu'il ne pourrait utilement conserver ni pour le service de l'empereur, ni pour ses propres convenances.

Kaunitz ne se trompait pas : la comtesse Paar avait conseillé à l'électeur de ne pas faire la campagne de Hongrie ; elle avait fait agir Mlle de Welen dans le même sens, et celle-ci avait écrit à Max-Emmanuel qu'elle lui « défendait expressément de partir et qu'elle se jetterait dans un couvent pour n'en sortir de sa vie s'il partait. » Villars, de son côté, lui affirmait que sa réputation militaire était trop bien établie pour souffrir du refus de faire une campagne annoncée : l'électeur, paraissant céder à ces influences, fit déclarer à Kaunitz qu'il n'irait pas en Hongrie.

Kaunitz prit cette déclaration au sérieux et fut au désespoir. La résolution de l'électeur ne devait pourtant pas résister à la tentation d'un commandement en chef. Le bruit vrai ou supposé d'une maladie du duc de Lorraine s'étant répandu six jours après cette déclaration, il envoya son premier chambellan dire à Kaunitz qu'il s'offrait pour remplacer le chef de l'armée impériale. Cette évolution n'était pas la dernière ; quelques jours n'étaient pas passés, le départ pour la Hongrie était encore ajourné : l'électeur avait eu vent que la maladie de son rival avait été supposée pour lui arracher son consentement. Il avait envoyé à Vienne un officier de confiance pour savoir la vérité, et, en attendant, retirait sa parole. Kaunitz se découragea ; il repartit pour Vienne le 12 juin : en arrivant, il résuma ses impressions dans un rapport à l'empereur où il exhala son mécontentement contre tous ceux qui avaient circonvenu l'électeur et l'avaient rendu méconnaissable. Villars n'est pas oublié ; on lira sans doute avec intérêt la traduction de cette lettre :

Vienne, 16 juin 1688.

Votre Majesté Impériale n'ignore pas le triste état des affaires à la cour électorale de Bavière : pour lui en donner une *idée* complète, je dois d'abord lui parler de l'Électeur et avouer que je ne le reconnais plus : quand je me rappelle quelle était sa délicatesse de conscience, sa susceptibilité sur le *punctum honoris;* aujourd'hui, il traite tout *cavalièrement*, il n'a pas craint de m'offrir, lorsque je lui reprochais d'avoir manqué à sa *parole*, de m'attester par écrit qu'il m'avait promis le contraire. J'ai le regret de dire qu'on ne peut plus le croire et encore moins lui rien confier, car un *secretum* ne serait pas gardé. Il est si *volage* que, même après avoir pris une bonne résolution, je ne jurerais pas, qu'une fois le dos tourné, il ne changeât pas en deux heures, sous l'influence des mauvaises gens *utriusque sexus* qui l'entourent jour et nuit. Et il en sera ainsi tant que les gens ne seront pas *éloignés*, ce qui est plus à souhaiter qu'à espérer. Leidel, qui a peur de perdre sa place, ne voit d'autre remède qu'un message de Votre Majesté. Berckheim est du même avis; celui-ci reprend de la force : il a rempli le conseil de ses *créatures* et je crois que Leidel pourrait bien être remplacé par Wampel, si l'hostilité entre Leidel et Berkheim continue. Il m'a *de novo* assuré de sa *dévotion* envers Votre Majesté et m'a répondu de celle de Wampel. Il n'y a aucune apparence que Schmidt reprenne sa situation, car ce serait montrer trop *aperte* quel est le but que l'on poursuit. Berckheim approuve que l'Électeur ne fasse pas la campagne et affirme pourtant qu'il n'y a aucun *impegno bistato* avec la France. Lui et Leidel pensent que l'Électeur, après avoir été entraîné dans une mauvaise voie, pourra de même être ramené dans la bonne : j'aurais plus de confiance dans la *sincérité* de Leidel, mais son *pouvoir* est faible. Schmidt a de fréquentes conférences avec l'Électeur : il lui a communiqué le traité de son père avec la France. Villars a reçu la liste des principaux *banchieri* d'Augsbourg et s'est rendu dans cette ville; comme le crédit personnel dont il dispose n'est pas très élevé et qu'un seul banquier y suffit, il est évident qu'il s'agit du payement des *arrérages;* si cela est, un *engagement* avec la France est imminent, car le roi a souvent déclaré que sans alliance il ne paierait pas une *obole*. On dit dans le public que ces traités *éclateront* dans deux ou trois mois, ce qui est certain, c'est que, *de præsenti*, il n'y a rien de conclu.

Les causes principales de la résolution qu'a prise l'Électeur de ne pas aller en Hongrie, autant que j'ai pu les *pénétrer*, sont : premièrement la comtesse de Paar, et sa *négociation accréditée* par une lettre d'un des principaux ministres; secondement Schmidt, qui a offert à

l'Électeur de remettre *in integrum* ses affaires bien troublées, à condition qu'il ne sortirait pas du pays... Votre Majesté peut juger par là tout le tort que la comtesse de Paar a fait à son service : car le voyage de Hongrie eût été le plus sûr, sinon le seul moyen de soustraire l'Électeur à l'influence française, de le remettre dans le bon chemin et de conduire à bonne fin les importantes affaires qui le concernent, lesquelles, après avoir été bien *incaminata*, sont aujourd'hui tout à fait *incagliata*. Je n'augure rien de bon des intentions qu'on lui prête de faire le voyage de Paris, ni du commerce qu'elle entretient avec des gens *suspects*, tels que le prince Egon de Fürstenberg... Lorsque la nouvelle de la maladie du duc de Lorraine parvint à Munich, l'Électeur s'était décidé à faire la campagne et m'en avait informé par son grand chambellan. Celui-ci m'avait à peine quitté, que la résolution était modifiée : on m'a assuré que, dans l'intervalle, des lettres avaient été échangées avec la comtesse de Paar par l'intermédiaire du comte,.. comme le jour où elle avait pris médecine et où dix-sept messages ont été signalés.

La lettre se termine par un long exposé des fatigues de Kaunitz et des raisons pour lesquelles il supplie l'empereur de lui confier une autre mission.

Cependant l'aide-de-camp était de retour, disant que le duc de Lorraine n'était qu'indisposé et serait bientôt en état de prendre son commandement. L'électeur maintient qu'il n'ira pas en Hongrie et défait ostensiblement ses équipages : Kaunitz, revenu à Munich, est éconduit et part pour Cologne, où l'appelle la mort de l'archevêque et la grave affaire de l'élection de son successeur. La cour de Vienne comprit qu'il n'y avait plus à hésiter : elle envoya à Munich le comte Strattmann lui-même avec la mission de donner à l'électeur toutes les satisfactions qu'il désirerait. L'électeur demanda le commandement en chef de l'armée, quel que fût l'état de santé du duc de Lorraine, et l'appareil nécessaire au siège de Belgrade. Strattmann accorda tout, mais exigea que Villars n'accompagnât pas l'électeur. Villars était depuis six mois la cause de toutes les difficultés ; il avait fait échouer le mariage de la princesse avec le roi de Hongrie ; il avait inspiré toutes les résistances de l'électeur : l'empereur ne souffrirait pas sa présence sur son territoire.

Max-Emmanuel, au comble de ses vœux, sacrifia sans hésiter son compagnon de guerre et de plaisir ; il voulut au moins lui laisser ses illusions et, avant de partir pour Vienne, il lui remit deux lettres autographes pour Louis XIV : la première, qui s'est conservée, est l'exposé des circonstances qui lui faisaient un devoir d'accepter le commandement de l'armée impériale et l'obligeaient à éloigner momentanément Villars de sa personne ; elle se terminait par les assu-

rances assez banales de la reconnaissance qu'inspiraient à l'électeur les offres considérables du roi, et du désir qu'il éprouvait de s'attacher à ses intérêts. La seconde lettre s'est perdue, mais, d'après l'analyse que Villars en donne, elle aurait été plus explicite : « Hors un traité avec Sa Majesté, écrit-il au roi, le 14 juillet 1688, elle est, ce me semble, ce qu'on peut désirer de plus fort... En substance, il (l'électeur) s'engage à ne faire aucun traité avec l'empereur, proteste que celui qu'il a présentement n'est que pour cette année. Il prie Votre Majesté de me renvoyer ici dès qu'il y sera de retour, sous prétexte des complimens sur le mariage de la princesse sa sœur, engage sa parole de traiter pour lors solidement avec Votre Majesté. »

Quelques jours après, l'électeur se mettait en route, non sans s'être fait précéder à Vienne par Sanfré, chargé de voir M[lle] de Welen, de l'amener à approuver son départ pour la Hongrie et de lui dire que son intention était de la faire venir à Munich après la campagne et de l'y établir pour toujours. Villars accompagna l'électeur jusqu'à Passau, où il prit congé de lui. Max-Emmanuel s'embarqua sur le Danube, heureux d'aller recevoir son premier commandement, et la tête pleine de rêves de gloire : Villars partit pour la France, non moins satisfait des résultats de sa première campagne diplomatique.

L'accueil qu'il reçut à Versailles fut de nature à le confirmer dans la bonne opinion qu'il avait des effets de sa mission. Le roi l'appela « bon négociateur, » M[me] de Maintenon lui fit de grands complimens, M[me] de Sévigné parla de lui dans ses lettres, il fut des comédies intimes de Saint-Cyr et des voyages de Marly, honneurs fort recherchés. Il eut, en outre, des satisfactions plus solides : le roi promit de le renvoyer à Munich avec une mission officielle et lui donna la charge de commissaire général de la cavalerie.

Louis XIV partageait les illusions de Villars ; il avait considéré les deux lettres de l'électeur comme des engagemens et ne doutait pas qu'au retour de Hongrie Max-Emmanuel ne conclût avec lui, sur les bases déjà ébauchées, un traité en bonne forme. Se croyant assuré de cette alliance, il s'appliqua avec ardeur et confiance à poursuivre ses projets sur le Rhin. Nous n'avons pas à refaire l'histoire très connue des « réunions » et de la rupture de 1688. Nous n'avons pas davantage à suivre l'électeur au siège de Belgrade. On sait qu'il s'y couvrit de gloire. Cette opération était de celles qui convenaient à ses qualités : il n'y fallait que de la bravoure. « Les Turcs, dit Villars dans ses Mémoires, très ignorans en ce qui regarde la science de la guerre, ne défendent leurs places que par leur seule valeur : ils ne font aucun cas des chemins couverts ni de tout ce que l'art a fourni à nos ingénieurs... Ils ne comptent que

sur le rempart et le défendent le sabre à la main jusqu'à la dernière extrémité. » A Belgrade, ils ne manquèrent pas à leurs traditions d'imprévoyance et de bravoure, mais ils avaient affaire à un adversaire qui ne leur cédait en rien en courage : ce fut aussi le sabre à la main que Max-Emmanuel attaqua les janissaires et qu'il emporta la place. « Vous ne serez pas fâché d'apprendre la prise de Belgrade, écrivait-il à Villars le 12 septembre, et de savoir que je l'ai emportée du premier assaut et que j'y suis entré par la brèche. »

Quand il rentra dans ses états, couvert de lauriers, enivré de succès, il y trouva les félicitations de toute l'Europe catholique que semblait animer comme un souvenir des croisades : de tous les points arrivaient à Munich des lettres d'évêques, d'archevêques, de cardinaux, célébrant le vainqueur des infidèles. Parmi tous ces témoignages d'admiration on remarquait une lettre du pape, dont les subsides avaient contribué à l'armement des troupes chrétiennes : mais l'esprit des croisades animait moins Innocent XI que la haine de gibelin qu'il portait à Louis XIV. En même temps qu'il écrivait à l'électeur pour le féliciter de sa victoire, il écrivait à l'empereur Léopold pour l'engager à faire la paix avec le Turc et à tourner ses armes contre l'ennemi commun de tous les trônes. Cette lettre était un long réquisitoire où étaient énumérés les griefs du saint-siège et de l'Europe contre le roi : les conquêtes, les « réunions » en Alsace et en Lorraine, l'ingérence en Italie, l'affaire des « franchises, » la menaçante ambassade de Lavardin, et jusqu'aux dragonnades, cause de tant de « sacrilèges » et de « profanations. » — « Loin de nous réjouir des conversions forcées, écrivait le pape, nous en avons gémi, nous en avons pleuré, » et rappelant qu'il avait porté l'épée avant de porter la tiare, il ajoutait : « S'il m'est permis de ressentir encore dans mon cœur quelque étincelle de ce premier feu, étant encore homme comme je suis, j'ose dire que la guerre contre la France est le seul moyen prompt et efficace pour la porter à faire raison à toute l'Europe d'une partie des torts et injustices qu'elle a faits. »

Cet appel aux armes, imprimé et répandu dans toute l'Europe, n'y avait eu que trop d'écho : partout la politique violente et agressive de Louvois avait soulevé des mécontentemens et fomenté des haines qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. A l'heure présente, pourtant, Louvois ne voulait pas la guerre ; son éminent historien l'a démontré : « On ne saurait trop le redire, écrit M. C. Rousset (IV, 118), la guerre n'était ni dans les projets de Louis XIV, ni dans ceux de Louvois ; » leurs efforts tendaient à transformer en paix perpétuelle la trêve de vingt ans signée à Ratisbonne ; ils attendaient de la paix le développement des conséquences du traité

de Nimègue; mais l'Europe ne croyait pas à cette modération tardive, et, il faut bien le reconnaître, de nombreuses fautes de détail semblaient justifier ses défiances. Ce n'est pas que nous songions à reprocher à Louis XIV l'extension normale du territoire français et l'annexion de l'Alsace; c'est, au contraire, à nos yeux, le mérite patriotique et l'honneur de son règne d'avoir donné à la France les frontières nécessaires à sa sécurité : la neutralité de Strasbourg était une chimère; l'histoire impartiale dira que son indépendance était un danger pour la France; elle relèvera les ménagemens infinis dont Louis XIV l'a entourée avant de la détruire, par un acte pacifique et nécessaire dont l'indestructible attachement des Alsaciens pour la France a démontré la légitimité. Mais ce grand acte et ce grand devoir de souverain accomplis, la prudence la plus élémentaire conseillait de ne pas en exagérer la portée, de tout faire pour persuader à l'Europe inquiète qu'il marquait le dernier terme de la conquête, de ne rien négliger pour calmer les défiances, pour regagner la sympathie des états secondaires qui composaient la clientèle de la France. Loin de suivre cette politique prudente et avisée, Louis XIV, sous l'inspiration violente de Louvois, et malgré les efforts modérateurs de Mme de Maintenon, semblait avoir pris à tâche de se créer partout des ennemis. Il n'y avait si petit état en Europe qu'il n'eût froissé, moins par désir de conquête que par esprit de domination et de prépotence : le duc de Savoie, les princes italiens, le pape, par l'occupation de Casal, par une ingérence quotidienne dans les affaires de la régence de Madame Royale, par l'injustifiable querelle des franchises, par le bombardement de Gênes; les princes allemands et jusqu'au roi de Suède par ses prétentions sur le Palatinat, Luxembourg, le Bas-Rhin; enfin il jetait un défi à toute l'Europe en mettant le siège, sans déclaration de guerre, devant Philipsbourg et Kaiserslautern. Il avait, il est vrai, l'intention sincère de rendre ces villes à la paix, et même d'y ajouter Fribourg démantelée; il le déclarait hautement; mais pouvait-il raisonnablement espérer que ses déclarations seraient acceptées, qu'elles suffiraient pour désarmer ses ennemis et les amener à laisser échapper les chances favorables que leur offrait l'état de l'Europe mécontente et de la France affaiblie par la persécution religieuse? Il est difficile de croire à une confiance aussi naïve. Une illusion pourtant restait à Louis XIV : celle que Villars lui avait fait partager; il croyait à l'alliance de l'électeur de Bavière, il comptait sur Max-Emmanuel pour faire une puissante diversion au cœur même de l'empire et déconcerter la coalition qui se préparait. Aussi, à peine la prise de Belgrade eut-elle laissé l'électeur libre de rentrer dans ses états, que Louis XIV donna l'ordre à Villars de

retourner à Munich, et cette fois avec le caractère officiel d'envoyé extraordinaire et les pouvoirs nécessaires pour traiter d'une alliance positive.

Villars reçut ses instructions à Versailles le 21 septembre et se mit en route immédiatement. Dès ses premiers pas hors de la frontière, il put s'apercevoir des grands changemens qui s'étaient opérés dans l'opinion européenne et mesurer l'étendue des difficultés qui l'attendaient. Le manifeste du 26 septembre, par lequel Louis XIV avait annoncé à l'empire l'occupation par ses troupes de la rive gauche du Rhin jusqu'à Mayence avait soulevé les colères prêtes à éclater. Il n'y avait pas de sécurité pour un voyageur français sur les terres allemandes. Villars dut faire un détour par la Suisse, l'Italie et le Tyrol : encore ne put-il traverser ce dernier pays qu'à la faveur d'un déguisement et en usant de stratagèmes. Il n'arriva à Munich que le 17 ou le 18 octobre, deux heures après le retour de l'électeur; le jour même, il était admis à lui faire sa cour. La première partie de ses instructions était facile à remplir : il s'agissait de féliciter le vainqueur de Belgrade de la gloire qu'il avait acquise et d'exprimer la part que le roi avait prise à ses succès. La seconde partie était plus délicate et lui réservait de pénibles surprises. Rappelons, en quelques mots, la situation des affaires qu'il avait à traiter.

La plus grave était l'affaire de Cologne. Le chapitre, convoqué le 19 juillet pour élire l'archevêque, n'avait pu se mettre d'accord : le scrutin n'avait donné aucun résultat; le cardinal de Fürstenberg avait obtenu 13 voix, et le prince Clément de Bavière, 9; or, pour être « postulé, » il fallait les deux tiers des votes, soit 16 voix. L'élection étant manquée, la nomination de l'archevêque revenait de plein droit au pape, mais le pape, c'était Innocent XI, l'ennemi de Louis XIV, alors en guerre ouverte avec Lavardin, répondant par des excommunications aux réquisitions des « gens du roi. » Louis XIV sentant, un peu tard, la faute qu'il avait commise en se l'aliénant gratuitement, avait cherché à se rapprocher de lui : il avait envoyé auprès de sa sainteté, en mission secrète, sous un nom d'emprunt, Chamlay, porteur de propositions conciliantes. Innocent XI avait sèchement refusé de recevoir l'agent secret; le roi avait répondu le 6 septembre par une lettre menaçante; le pape avait répliqué par la nomination de Clément de Bavière à l'archevêché de Cologne. Le prince, quoique âgé de dix-sept ans seulement, s'était hâté de revêtir la croix et les insignes épiscopaux, de prendre le titre d'électeur et de signifier à Villars, par son grand maître, qu'il ne pourrait lui donner audience que s'il était reconnu par lui en sa nouvelle qualité.

Villars avait pour mission d'obtenir de Max-Emmanuel que son frère renonçât à l'électorat de Cologne et se contentât d'être le coadjuteur du prince de Fürstenberg. Il devait, en outre, reprendre officiellement les négociations officieuses interrompues par la campagne de Hongrie et conclure avec l'électeur une alliance offensive et défensive dirigée contre la maison d'Autriche et qui stipulerait en faveur de la maison de Bavière les avantages que nous avons énumérés plus haut.

Ainsi, comme premier témoignage de l'intérêt qu'il portait à l'agrandissement de la maison de Bavière, le roi exigeait de Max-Emmanuel l'abandon d'un électorat qu'il considérait comme un apanage de sa famille; à ce prince allemand, gagné à la cause germanique par la récente fraternité du champ de bataille, enivré de succès acquis à la tête des armées impériales, comblé d'honneurs et de flatteries par la cour de Vienne, certain d'avoir un commandement considérable dans la guerre qui se préparait, il offrait de se séparer avec éclat de ses compagnons d'armes et de se tourner avec lui contre l'empire au moment où, par l'invasion du Palatinat, il menaçait et froissait non-seulement la maison d'Autriche, mais l'empire tout entier et la nation allemande tout entière. La tentative était condamnée d'avance et Villars s'en aperçut aux premiers mots : « L'électeur m'a parlé du siège de Philisbourg, écrit-il le 19 octobre au roi, comme un homme qui arrive de Vienne; il m'a prié d'abord de considérer qu'il est électeur. » Malgré tous les efforts de l'envoyé de France, malgré la peine qu'il se donna pour convaincre son interlocuteur des intentions pacifiques du roi, pour lui persuader qu'en se déclarant pour la France, il assurerait le maintien de la paix et éviterait à l'empire les horreurs de la guerre, Max-Emmanuel resta incrédule et réservé. Un jour seulement il parut ébranlé; il avait appris la chute de Philisbourg, le passage du Rhin par Montclar et les incursions de Feuquières en Franconie. Le pays était dégarni de troupes, l'armée bavaroise était encore sur la route de Hongrie; les populations de la Bavière étaient dans la terreur; la cavalerie de Feuquières avait poussé des partis jusqu'à Donauwerth, rançonnant les villes, levant pour plus de 2,000,000 de contributions en quinze jours. Max-Emmanuel parut écouter plus attentivement Villars; il chargea Schmidt, Mayr et Wampel de se réunir en secret et de lui faire un rapport sur la situation. Mais Villars ne se faisait pas d'illusion : il engageait le roi à pousser ses avantages, à contenir par la terreur une cour qui paraissait décidée à ne pas se donner : « Rien ne saurait être plus avantageux pour les intérêts de Votre Majesté, écrivait-il, que de faire avancer ses troupes.. ; toute la Bavière est dans une épouvante terrible : ces peuples-ci sont naturellement fort timides : il

fallut faire des défenses publiques, dans le plat pays, de ne plus parler de l'approche de Français, craignant que la terreur ne commençât à faire fuir ces gens-là. Ceux qui viennent d'Ulm disent publiquement que si les troupes de Votre Majesté s'en approchent, on leur portera les clés. » Villars conseillait de prendre Ulm : « de là on peut faire contribuer une prodigieuse étendue du pays ; » il engageait le roi à se hâter, l'électeur ayant 4,500 hommes au plus à opposer à ses armées.

Ce conseil ne fut pas suivi : on conservait des illusions à Versailles ; on espérait encore attirer l'électeur ou tout au moins obtenir sa neutralité et on ne voulait lui donner aucun prétexte de rupture. Le roi, ou plutôt Croissy, dans ses dépêches, multipliait les argumens, les propositions et les expédiens, faisant agir la dauphine, offrant à l'électeur d'être le médiateur de la paix entre la France et l'empire, l'appelant à la défense des intérêts catholiques menacés par l'entreprise du prince d'Orange en Angleterre et la ligue conclue à Magdebourg entre les princes protestans d'Allemagne : un jour, il lui offrait la main de l'infante de Portugal pour le prince Clément ; un autre jour, il proposait au prince de le reconnaître comme électeur de Cologne s'il consentait à laisser l'administration de ses états pendant quinze ans au cardinal de Fürstenberg contre l'abandon du tiers de leur revenu ; il invoquait tour à tour les intérêts de la maison de Bavière, ceux de l'empire, ceux de l'église, cherchant à démontrer qu'il les connaissait mieux que l'électeur, que l'empereur et le pape (1). Tout fut inutile : la cavalerie de Feuquières s'était éloignée ; remis de ses émotions, l'électeur ne se laissa pas toucher par l'éloquence de Villars et resta insensible à des propositions qui, sous leurs formes diverses et successivement atténuées, se ramenaient pourtant toutes à ces deux termes : l'abandon des droits de son frère et l'oubli de ses devoirs d'électeur. Il ne songea plus qu'à gagner du temps et à négocier avec l'Autriche aux conditions les plus avantageuses.

La cour de Vienne avait vu avec un grand déplaisir le retour de Villars à Munich ; elle lui attribuait toutes les difficultés qu'elle avait rencontrées auprès de l'électeur au printemps précédent et craignait le renouvellement des mêmes scènes. Elle ne se trompait qu'à demi : la présence de Villars ne pouvait pas modifier les intentions

(1) « L'électeur a dit, écrit Villars au roi, le 24 novembre, que tout l'empire était uni, que c'était une grande entreprise de vouloir se déclarer contre lui.., il me prie de croire qu'il fait tout le cas qu'il doit de l'honneur, de l'amitié de Votre Majesté ; mais que l'empire attaqué et l'élection légitime de son frère, que Votre Majesté ne veut point laisser tranquille, sont de très grands obstacles à faire ce qu'il avait résolu il y a trois semaines. »

déjà arrêtées de l'électeur, mais elle devait lui servir, comme la première fois, à arracher à l'empereur des concessions qu'il n'était pas disposé à accorder. Kaunitz fut de nouveau chargé de la négociation : il arriva à Munich, le 10 novembre, très mécontent. Ayant rencontré Villars le jour même, il lui dit « qu'il n'aurait pas manqué de venir chez lui, mais que la conjoncture présente ne permettait pas ces honnêtetés-là. » — « Je lui répondis, écrit Villars, qu'il était nécessaire qu'il m'apprît ces difficultés-là et que, pour moi, je n'y aurais pas songé ; que nous étions accoutumés à faire des honnêtetés à nos ennemis, même à la tête de nos escadrons, et que, dans une cour tranquille, je n'en avais oublié aucune, mais que je réglerais ma conduite sur la sienne. » Leurs relations en restèrent là ; ils n'avaient, d'ailleurs, rien à traiter ensemble : leur champ de bataille était l'esprit flottant de l'électeur, dont, chacun de leur côté, ils avaient à entraîner les décisions. Placé entre leurs sollicitations contraires, Max-Emmanuel recommença le manège qui lui avait déjà réussi au printemps, allant de l'un à l'autre, mettant ses services à prix et sa fidélité aux enchères.

Il débuta pourtant par des rebuffades : à son premier entretien avec Kaunitz, prenant à la lettre le mot de « médiateur » qui se trouvait dans une des dépêches du roi, il offrit ses bons offices, sa « médiation » pour le rétablissement de la paix entre la France et l'empire. Kaunitz reçut fort mal cette communication et s'étonna que Max-Emmanuel eût consenti à s'en charger ; l'électeur s'en plaignit à Villars, qui, à son tour, le prit d'assez haut et dit que le roi en écrivant le mot de « médiateur » n'avait voulu que lui donner une preuve de son estime et « éviter à l'empire une guerre dont sa majesté n'était guère embarrassée. » L'électeur prit sa revanche le lendemain en faisant communiquer à Kaunitz les conditions auxquelles il consentirait à traiter avec l'empereur. Elles étaient exorbitantes : Schmidt, Mayr et Wampel étaient chargés de les discuter avec l'envoyé impérial : ils avaient déjà reçu la mission d'étudier les propositions du roi ; autrement dit, ils devaient éconduire lentement Villars et extorquer à Kaunitz le plus de concessions possibles. Les trois conseillers du maître jouèrent leur personnage à son entière satisfaction : prodiguant des deux côtés les protestations contradictoires, multipliant les démarches mystérieuses et les entretiens secrets (1).

(1) On lira peut-être avec curiosité le billet par lequel Schmidt invitait Villars à l'une de ces conférences secrètes :

« Son Excellence !

« Excellentiæ Vestræ humiliter significo, a Serenissimo Electore Dño meo clementissimo me hodie accepisse mandatum, ut cum Dño Collega meo Marco di Mayr super

Nous n'avons pas à les suivre dans cette laborieuse négociation ; il suffit de faire connaître les points sur lesquels elle portait.

Max-Emmanuel n'avait plus à stipuler pour lui-même le commandement des armées. La négociation du mois de juin et ses succès en Hongrie lui avaient valu une situation militaire qui ne pouvait plus lui être enlevée. Il poursuivait maintenant l'autre but de ses ambitions : un agrandissement territorial, et spécialement la souveraineté des Pays-Bas ; il demandait en même temps que l'empereur lui garantît la possession de ses états héréditaires et lui communiquât le plan des opérations qu'il comptait ordonner pour mettre la Bavière à l'abri de l'invasion française. A Vienne, ces prétentions avaient fait jeter les hauts cris ; le conseil aulique avait déclaré que la succession d'Espagne n'était pas ouverte, qu'il était impossible de distraire la moindre parcelle des possessions allemandes de la maison d'Autriche, et avait offert de remplacer les cessions de territoire par une subvention de 1 million de florins. Max-Emmanuel insista, il déclara qu'il ne pouvait pas avoir sacrifié 30,000 hommes de ses troupes et 11 millions de florins de son trésor, depuis cinq ans, au service de l'Autriche, sans avoir gagné un pouce de terre ; que ses sujets commençaient à murmurer, qu'il fallait faire taire les propos malveillans ; il remit une note résumant ses demandes et recommença à coqueter avec Villars.

Cette note, datée du 13 décembre, comportait quatre points dont voici la substance : 1° l'électeur demandait que l'empereur obtînt effectivement de la couronne d'Espagne la cession des Pays-Bas espagnols et qu'à cet effet un négociateur spécial fût envoyé à Ma-

his, quæ nomine christianissimæ Regiæ Majestatis a Sua Excellentia proposita sunt, oretenus conferrem : hæreo quidem gravi catharro domi detentus, nihilominus nos ambo deputati Vestræ Excellentiæ ad libitum remittimus, quam horam et quem locum nobis crastino die conveniendi designare velit, erimus semper ad nutum ad inserviendum parati. Mihi videtur vespertinum crepusculum ad secretum conservandum aptissimum fore : si igitur Excellentiæ Vestræ placeret circa horam sextam vespertinam incognito ad ædes meas devenire, aperirem posteriorem portam domus meæ, ubi accessus nulli homini in domo mea notus esse posset, nec vicinis ibi plebeis hominibus ullo modo suspectus. Si Vestræ Excellentiæ alius modus in secreto conveniendi placuerit, ego et Dñus Collega meus ad obsequendum erimus paratissimi; particulariter vero ego manus deosculor et profiteor quod sim, Excellentiæ vestræ,

« Hum. et devot. servus,

« Casp. Baro Schmid, cancellarius.

« Ex Ædibus, 17 novembri 1688. »

Schmidt, resté fidèle à ses premières opinions, s'efforçait d'arriver à la neutralité. Kaunitz ne s'y trompa pas, et, malgré les protestations plus ou moins sincères du chancelier, récusa le plus souvent son intervention.

drid en passant par Munich. La paix ne devait pas être conclue avec la France avant que les Pays-Bas fussent entièrement conquis et sans que le traité de paix stipulât qu'ils seraient remis et maintenus entre les mains de l'électeur, avec l'assentiment et au besoin avec le concours de l'électeur de Brandebourg, des états-généraux de Hollande et des puissances voisines; 2° dans le cas où cette cession ne pourrait avoir lieu, l'électeur demandait qu'un équivalent territorial lui fût donné en proportion avec les services qu'il avait rendus contre les Turcs et des contingens qu'il avait fournis ou devait fournir; 3° si cette condition aussi ne pouvait être remplie, l'électeur demandait, à la place du million qui lui avait été offert, les marquisats de Burgau et de Neubourg sur l'Inn; 4° il demandait enfin un subside annuel de 300,000 florins pour un contingent de 8,000 hommes ou de 450,000 florins pour 12,000 hommes, le tout jusqu'à ce que la succession d'Espagne fût ouverte.

Rien n'égale l'étonnement de Kaunitz en recevant cette pièce, ni sa feinte indignation. Oser accuser la maison d'Autriche d'ingratitude! Oser douter de sa reconnaissance! Quelle noirceur! Contester les « avantages » que la Bavière avait retirés de son intervention en Hongrie! Quel aveuglement! Ne comptait-on pour rien la gloire immortelle que l'électeur s'était acquise, le « mérite » qu'il s'était donné devant Dieu, le pape, l'empereur, le saint-empire romain et toute la chrétienté? Du côté de l'Orient, l'électeur n'avait plus à craindre qu'un siège de Vienne vînt mettre ses états en danger; du côté de l'Occident, même sécurité: l'empereur, délivré de la menace des Turcs, pourrait se consacrer à la défense de l'empire, et spécialement à la protection de la Bavière: il le ferait certainement dans l'occasion, sans demander de subsides... L'énumération de ces « avantages » ne paraît pas avoir convaincu Max-Emmanuel, mais, tout en insistant pour obtenir des résultats plus palpables, il consentit à ne pas attendre pour s'allier avec l'empereur que les Pays-Bas lui fussent remis : il lui suffisait que l'empereur s'engageât à entamer immédiatement la négociation avec l'Espagne et lui promît de lui faire sa part dans le règlement ultérieur de la succession d'Espagne.

Kaunitz était autorisé à accepter cette transaction; il y ajouta l'offre d'un million payé en cinq termes, contre un contingent de 8,000 hommes et un subside annuel de 200,000 florins, qui seraient réduits à 100,000 en temps de paix, jusqu'à ce que la succession d'Espagne fût ouverte et que l'empereur ou ses héritiers fussent mis en tranquille possession de la monarchie espagnole, selon l'ordre établi. Mais, comme condition préalable à l'entente sur ces bases, Kaunitz exigeait le renvoi immédiat de Villars.

L'expulsion immédiate de Villars, c'était alors la préoccupation principale de la cour de Vienne; elle apparaît dans toutes les correspondances : elle avait fait l'objet d'un rescrit spécial adressé par l'empereur Léopold à Kaunitz le 12 décembre; de son côté, Max-Emmanuel, sentant le prix qu'on attachait à ce détail secondaire, ne voulait pas céder sans compensation : « J'insiste pour qu'on congédie M. Villars, écrivait Kaunitz à Strattmann le 23 décembre; je crains pourtant de ne rien obtenir que l'alliance ne soit faite; » et il priait sa cour de le mettre immédiatement en mesure de conclure. Impatient, lui aussi, d'une solution, et certain d'obtenir ce qu'il désirait, Max-Emmanuel se décida enfin à donner à l'empereur la satisfaction qu'il demandait : la lettre qu'il écrivit à cette occasion mérite d'être traduite au moins dans ses parties essentielles :

Munich, 27 décembre 1688.

Je me suis tout particulièrement *consolé* en apprenant la *satisfaction* avec laquelle Votre Majesté Impériale a daigné accueillir mes récentes déclarations. Elle peut être assurée que je n'ai jamais eu d'autre pensée que de m'attacher à son service et de me consacrer *patriotiquement* aux intérêts de l'Empire commun : les circonstances ne m'ont pas permis, jusqu'à présent, d'exprimer publiquement ces sentimens; je ne pouvais le faire sans exposer mon pays à une ruine certaine et sans courir le risque d'être mis immédiatement dans l'impossibilité de *prêter* aucune *assistance*... Mais aujourd'hui que Votre Majesté me donne l'assurance écrite qu'elle me tendra sa main puissante, que les contingens de la Franconie et de la Souabe me sont offerts, et que l'affaire peut être engagée *de concert* dans les meilleures conditions, je prouverai, autrement que par de vaines paroles, combien je suis impatient de repousser les injustifiables violences des Français, d'aider à protéger les pays d'Empire contre des malheurs immérités, et de couvrir, avec autant d'ardeur que n'importe quel général, à l'aide des troupes qui me seront confiées, les territoires et les villes appartenant en propre à Votre Majesté. Il n'y a pas un instant à perdre; aussi je prie Votre Majesté de donner les ordres nécessaires aux régimens qui me sont destinés, ainsi qu'aux régimens de Stahrenberg et de Stadel, afin qu'ils soient réunis le plus tôt possible, tout délai étant préjudiciable... Votre Majesté n'aura pas à se repentir de la confiance qu'elle me témoignera en me donnant le commandement de ces troupes : je compte sur un corps solide au printemps; et, pour éviter tout retard, je m'en remets dès à présent au traité d'alliance,

donnant humblement l'assurance qu'aussitôt l'ordre reçu, je m'empresserai de me *déclarer* à Ratisbonne contre la France, ennemie de l'Empire, et de *licentier Monsieur Villars* de ma cour...

Kaunitz confirma la lettre de l'électeur le 4 janvier 1689 et pressa Strattmann de conclure l'alliance : « Demain ou après-demain, écrit-il, Villars recevra son *compliment*. »

Kaunitz était bien informé : le lendemain même de son expédition, Villars était dans son cabinet, occupé à écrire au roi pour l'informer des mouvemens des troupes bavaroises et de l'imminence d'une rupture, lorsqu'on lui annonça Leydel. Le vice-chancelier, après un « mauvais compliment » débité d'un air embarrassé, lui signifia, de la part de l'électeur, d'avoir à quitter Munich sous trois jours. Villars était loin de s'attendre à un pareil dénoûment. Depuis six semaines, il ne se faisait plus d'illusions sur les véritables desseins de l'électeur : il savait que la guerre était décidée, il n'avait d'autre ambition que de gagner du temps pour retarder, au profit des opérations de l'armée française, un départ qu'il savait inévitable : il croyait pourtant encore à l'amitié de l'électeur pour lui, il se croyait protégé contre toute injure personnelle par le souvenir de ses longues et amicales relations. Ce congé, brutalement signifié, le froissait dans son caractère, dans ses illusions, dans sa vanité. Il courut au palais, pénétra violemment jusqu'à l'électeur, espérant au moins lui arracher le désaveu du procédé, obtenir un mot du cœur qui, distinguant entre l'homme privé et l'homme officiel, consolât l'un des déconvenues de l'autre. Max-Emmanuel fut indifférent, froid, cachant son embarras sous un silence dédaigneux : Villars, n'ayant plus rien à ménager, se laissa aller à sa verve railleuse et agressive, et, après d'assez vifs reproches, sortit sans prendre congé. En quittant le palais, il vit l'électeur passer bruyamment devant lui, sur le siège d'une voiture, qu'il menait lui-même, « allant courre les rues avec ses courtisans derrière le carosse. »

Il rentra très dépité et fit ses préparatifs de départ, décidé à ne pas demander d'audience de congé et à refuser les présens de l'électeur. Celui-ci lui évita l'embarras d'avoir à choisir entre sa dignité et son intérêt en ne lui faisant offrir ni audience ni tabatière. Il se borna à lui envoyer ses passeports avec un trompette chargé de l'accompagner jusqu'à la frontière. Villars partit sans retard, ne pensant plus qu'à trouver dans la guerre l'occasion « de faire repentir ceux qui n'avaient pas voulu le croire. » A huit lieues de Munich, il fut rejoint par des officiers français en grand nombre qui étaient au service de la Bavière ou de l'em-

pire et se hâtaient de rentrer en France (1). M. de Lusignan, envoyé de France à Vienne, et qui lui aussi venait de recevoir ses passeports, rallia la petite troupe, et tous prirent ensemble le chemin de la Suisse. Malgré leur nombre, ils eurent toutes les peines du monde à gagner la frontière à travers des populations irritées et menaçantes. A Bregenz, ils coururent de véritables dangers : Villars s'en tira par son savoir-faire, mais M. de Lusignan fut arrêté avec toute sa suite et resta huit mois en prison.

Ainsi se révélait, dès le début, le caractère implacable et national de cette fatale guerre de 1689 qui, pendant neuf ans, couvrit de ruines la vallée du Rhin, et n'a marqué dans l'histoire que par le souvenir de victoires stériles et de sauvages dévastations. Pour la première fois, les populations se montraient solidaires dans la crainte et la colère; pour la première fois, les gouvernemens étaient unis pour l'action commune contre « l'ennemi d'empire. » On a pu remarquer plus haut, dans les documens que nous avons cités, les expressions de « patrie commune, » de « nation allemande, » de « patriotisme, » mots nouveaux qui répondaient à une situation nouvelle : l'idée allemande naissait à la lueur des incendies du Palatinat! Résultat bien inattendu de la politique de Louvois et dont notre patriotisme peut aujourd'hui douloureusement demander compte à son imprévoyance et à son aveuglement.

La guerre replaçait Villars sur son véritable terrain; le champ de bataille lui convenait mieux que les chancelleries; il y gagna brillamment les grades de brigadier et de lieutenant-général : la notoriété qu'il y acquit n'effaça pourtant pas complètement, dans l'esprit du roi, le souvenir de sa mission en Bavière, et quand la paix de Ryswick eut rouvert le champ des négociations, ce fut à lui que Louis XIV confia la mission de renouer avec la cour d'Autriche les relations diplomatiques. Il retourna donc à Vienne, où nous essaierons de le suivre.

VOGÜÉ.

(1) Parmi ces officiers, je relève les noms de Spinchal, Tournon, Mercy, Lalande et celui d'un ingénieur, nommé Noblesse, que le général Sereni chercha vainement à retenir par les offres les plus brillantes. — « Ils sont fort piqués, écrivait Villars au roi, le 5 janvier, de voir qu'aucun des Français ne balance à montrer son zèle pour Votre Majesté, et j'avoue, Sire, que je serai ravi de partir avec un assez grand nombre d'officiers, honnêtes gens et qui parlent comme tels. » — Mais, parmi ces expatriés, il y en avait que le seul goût des aventures n'avait pas entraînés hors de France, et qui avaient dû quitter l'armée du roi pour des affaires plus ou moins délicates. Villars, par dépêche du 22 décembre, avait demandé au roi des instructions à leur sujet : en marge de la dépêche conservée aux archives des affaires étrangères, il y a écrit au crayon, sans doute sous la dictée du roi : « Tous ceux qui ne se sont pas battus en duel peuvent revenir. »

LES

COMMENCEMENS DU PAYSAGE

DANS L'ART FLAMAND

Les questions d'origine sont devenues pour nous, dans tout ordre de recherches, l'objet d'une curiosité bien légitime. En ce qui touche les arts, ces questions sont particulièrement délicates et compliquées. Si, jusqu'au commencement de ce siècle, la critique y était restée assez indifférente, il semble qu'aujourd'hui une réaction, peut-être excessive, se soit produite. Les œuvres des périodes de décadence, sans doute trop prisées autrefois, sont désormais délaissées pour des productions dont la naïveté et la force étaient naguère encore entièrement méconnues. On aime à remonter le cours des âges, à surprendre, jusque dans ses tâtonnemens les plus incertains, les promesses d'un art qui cherche ainsi sa voie, et à démêler, parmi tant d'influences qui ont pu agir sur lui, celles qui ont favorisé ou retardé son développement.

Parmi tous les problèmes de ce genre que présente l'histoire de la peinture, il n'en est guère de plus intéressant que celui de l'apparition des Van Eyck et de la perfection, — restée jusqu'à ces derniers temps si inexplicable, — de leurs œuvres. L'éclosion et l'épanouissement d'un art aussi accompli étaient bien faits pour surprendre ceux qui hésitent à voir, dans les manifestations de l'activité humaine, ces brusques écarts et ces transformations instantanées dont les lois de la nature ne nous offrent jamais l'exemple. Avec les publications de M. de Laborde sur *les Ducs de Bourgogne*, et de MM. Crowe et Cavalcaselle sur *les Anciens Peintres flamands*,

les études sur l'art primitif des Flandres entrèrent dans une phase nouvelle. On comprit dès lors qu'avant d'arriver à des vues d'ensemble et à une histoire complète de cet art, bien des recherches devaient être faites dans les musées, les bibliothèques et les archives, afin de remplacer par des documens et des faits positifs les erreurs et les légendes qui avaient eu cours pendant trop longtemps. Les érudits n'ont pas manqué à cette tâche. Partout en Belgique, — à Bruges, à Gand, à Malines, à Liège, à Louvain, à Anvers et à Bruxelles, — ils se sont mis à l'œuvre. On sait, pour ne citer que les principaux d'entre eux, la part que MM. James Weale, Fétis, Henri Hymans, Alphonse Wauters et le regretté M. Pinchart ont prise à ce mouvement. Des textes nouveaux ont été produits, on a revisé les anciens, on les a comparés entre eux, on a minutieusement étudié des peintures disséminées à travers toute l'Europe. En même temps, avec un esprit de suite qui fait honneur à ceux qui le dirigent, le musée de Bruxelles s'est successivement enrichi d'ouvrages remarquables de ces maîtres primitifs, dont il possède aujourd'hui la plus précieuse et la plus importante réunion.

Un livre récent permet de comprendre l'intérêt et la valeur de ces élémens d'information et de ces découvertes éparses. Dans sa forme abrégée, *la Peinture flamande* de M. A.-J. Wauters contient, à côté de quelques appréciations un peu hasardeuses, un résumé très méthodiquement conçu et habilement présenté de l'histoire de cette école. Pour ceux qui, sur certaines questions, voudraient être renseignés de plus près, des indications bibliographiques consciencieusement données permettent de recourir à des monographies plus étendues, notamment aux deux études capitales de MM. Max Rooses et Van den Branden sur l'école d'Anvers, dont malheureusement aucune traduction française n'a été donnée jusqu'ici. Mais pour l'histoire de la peinture flamande, considérée dans son ensemble, on ne saurait trouver un meilleur guide que M. J. Wauters, et le petit volume où il en a condensé les traits essentiels mérite d'être cité comme l'un des plus instructifs de cette *Bibliothèque des beaux-arts* dont M. Quantin a pris l'initiative.

Quoique bien des points restent encore obscurs et que des désaccords assez notables persistent entre les écrivains qui passent pour les plus compétens, il devient cependant possible de grouper dès maintenant un certain nombre de faits acquis à l'histoire. Si les Van Eyck dominent toujours de haut non-seulement leurs contemporains, mais leurs successeurs, on peut, du moins en une certaine mesure, leur trouver des devanciers, indiquer les tentatives et les enseignemens dont ils ont profité. Mieux connu, leur génie ne demeure pas moins prodigieux, et même en

nous bornant à l'étude des commencemens du paysage dans l'art des Flandres, nous aurons occasion de constater à quel point, dans l'interprétation pittoresque de la nature, ils se sont montrés supérieurs à leur époque. Ce n'est pas là, assurément, un des chapitres les moins curieux de cette histoire du paysage qui, après nous avoir permis d'assister à ses humbles débuts, nous le fait voir prenant une place croissante dans l'art jusqu'au moment où il y forme un genre distinct et finit par éliminer tout à fait la représentation de la figure humaine, à laquelle il s'est peu à peu substitué.

I.

Comme dans l'antiquité, comme en Italie au début de la renaissance, la peinture ne s'est développée, au nord de l'Europe, qu'après l'architecture et la sculpture, et c'est dans les manifestations de ces deux arts que nous devons chercher les premières apparitions d'une étude directe de la nature. Pendant la période romane, les traditions de l'art byzantin s'étaient en partie maintenues, sinon dans l'exécution d'œuvres importantes, du moins pour les ouvrages de petites dimensions, travaux d'orfèvrerie ou sculptures en ivoire dues généralement à des artistes grecs qui avaient encore conservé quelque chose de l'habileté de leurs ancêtres. Des palmettes groupées avec goût, et qui servent parfois d'encadrement à des scènes figurées sur des plaques d'ivoire, ou bien des fleurons concourant à l'ornementation des châsses et des objets servant au culte sont les rares emprunts faits au règne végétal qu'on puisse signaler dans ces décorations; encore serait-il difficile de spécifier quelles plantes en ont fourni les types. Ce sont des copies de formes anciennes qui, ainsi reproduites, s'adaptent avec plus ou moins de convenance aux destinations qui leur sont assignées. On peut, d'après plusieurs bas-reliefs de cette époque, se rendre compte de la barbarie et de la maladresse avec lesquelles le paysage lui-même est traité lorsque l'artiste a besoin de recourir à la nature pour mieux spécifier les sujets qu'il veut représenter. La reliure d'un sacramentaire de Metz, qui remonte au IXe siècle, nous montre, dans un *Baptême du Christ*, les eaux du Jourdain figurées par des stries ondulées et parallèles qui forment une sorte de cône élevé à une hauteur suffisante pour masquer la nudité du personnage. Les fonts baptismaux de la cathédrale d'Hildesheim, travail en bronze datant du XIIe siècle, reproduisent une pareille boursouflure des flots et dénotent une ignorance non moins grossière des principes les plus élémentaires de la perspective.

A vrai dire, ces essais d'interprétation pittoresque, et le style même auquel ils appartenaient, dérivaient d'une manière plus ou

moins immédiate de l'antiquité ; et l'art chrétien n'avait point trouvé jusque-là une expression qui lui fût propre, qui traduisît fidèlement ses aspirations et son esprit. Cependant, ainsi que M. de Humboldt le remarque dans une esquisse très largement tracée de l'histoire du paysage, les Pères de l'église avaient de bonne heure manifesté un profond amour de la nature. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse et saint Chrysostome ne négligent aucune occasion de proclamer l'infériorité de l'art des hommes comparé à l'œuvre de Dieu. Le sentiment qui poussait saint Antoine, saint Jérôme, saint Pacôme à fuir la corruption des villes pour mener loin d'elles une vie de prières et de mortification devait aussi contribuer à développer en eux cet amour de la nature. Retirés au fond des déserts ou des forêts, ils y trouvaient des impressions que le monde n'avait pas encore connues. Le mysticisme, exalté par la solitude dans leurs âmes ardentes, les amenait à faire de la nature leur confidente, à chercher en elle l'écho de leurs pensées intimes. D'âge en âge, une poétique nouvelle se formait ainsi, à laquelle chacun de ces contemplatifs, suivant son tempérament particulier, ajoutait quelques traits nouveaux et prêtait une signification symbolique tour à tour éloquente ou subtile. On sait avec quel charme et quelle ingénuité la tendre piété d'un saint François s'épanchait dans la nature entière et associait familièrement les plantes et les plus humbles créatures à ses élans d'adoration.

Dans le Nord, où le climat plus rude oppose à l'homme des difficultés plus grandes, le bienfait des défrichemens et des cultures auxquels certains ordres s'étaient voués devait être particulièrement apprécié. Choisissant, pour y établir leur retraite, les contrées les plus sauvages, les disciples de saint Benoît et de saint Bruno se trouvaient mêlés de plus près à la nature. Ils apprenaient à la mieux observer dans cette lutte opiniâtre qu'ils avaient à soutenir pour triompher de ses résistances, et le jour allait venir où ils lui feraient dans l'art la place qu'elle tenait dans leur activité et leurs préoccupations. Vers la fin du XII[e] siècle, les architectes clunisiens, les premiers, commencèrent à tirer de la végétation qui les entourait les élémens d'une décoration qui assure aux édifices ogivaux construits par eux un caractère marqué d'originalité. Ces plantes, dont ils étaient à même de suivre, dans les champs ou les bois voisins de leurs couvens, le complet développement, leur fournissaient une richesse inépuisable de modèles. En les voyant éclore et s'épanouir, ils pouvaient étudier, aux diverses époques de leur croissance, celles qui se prêtent le mieux à jouer un rôle décoratif. Timidement d'abord, ils associèrent leurs formes flexibles et variées à la rigidité des formes géométriques, et, trouvant dans cette opposition des contrastes heureux, ils reconnurent bien vite

les ressources que leur offraient de semblables combinaisons. Avec une intelligence et un sens esthétique qui dénotent une merveilleuse entente de leur art, ces habiles constructeurs utilisèrent peu à peu la plupart des végétaux de nos contrées. Le lierre, le trèfle, le plantain, la fougère, l'hépatique, le chardon, la vigne, bien d'autres plantes encore, s'étalent en corbeilles dans les chapiteaux des colonnes, ou se déploient le long des frises et des bandeaux. Elles rompent ainsi l'uniformité des lignes droites qui accusent les grandes divisions des monumens gothiques, sans cependant briser la savante ordonnance et l'harmonie de leurs proportions.

A côté de ces emprunts décoratifs faits à la flore septentrionale par l'art du moyen âge, il faut encore citer, dans nos cathédrales, ces stalles fouillées en plein bois qui en garnissent les chœurs et semblent rivaliser avec les végétations les plus touffues de la nature, et ces panneaux entiers, sculptés sur la pierre de leurs parois, qui, à l'intérieur de Notre-Dame de Reims, par exemple, nous offrent groupés ensemble des feuilles d'érable, des branches de chêne avec leurs glands, des sagittaires et des géraniums des prés dont la souplesse et la grâce sont rendues avec une singulière habileté d'exécution. Enfin, bien que la sculpture semble peu propre à de semblables représentations, des scènes rustiques se trouvent aussi figurées dans ces édifices à côté d'épisodes inspirés par les livres saints. En regard des signes du zodiaque, que nous voyons sculptés aux portails de plusieurs d'entre eux, nous remarquons déjà des suites de travaux des champs placés suivant l'ordre des mois, première apparition de ces calendriers que nous aurons bientôt occasion de signaler dans les peintures des manuscrits, et qui exerceront plus tard une influence décisive sur le développement du paysage. Le soubassement d'une porte de la cathédrale d'Amiens (XIIIe siècle) nous en offre un des spécimens les plus remarquables. Ici, c'est un paysan qui, au-dessous du Bélier (mars), bèche la terre encore nue, et, près de lui, des ceps de vigne tordent leurs rameaux grêles et noueux autour des échalas qui les supportent. A côté, avec avril, la nature s'est réveillée ; les bourgeons, gonflés de sève, éclatent aux arbres voisins, et un homme, le visage épanoui, regarde en souriant un passereau qui vient de se poser sur sa main. Plus loin, toute la série des occupations champêtres se succède dans son ordre régulier, comme si l'artiste avait voulu nous montrer à la fois, dans « cette œuvre vive, » les plus simples manifestations de l'activité humaine unies aux expressions les plus élevées de la vie morale.

Mais si une large part est attribuée à la sculpture dans les édifices du moyen âge, le rôle de la peinture y semble, en revanche, assez effacé. Celle-ci demeure subordonnée à l'architecture ; elle doit faire

corps avec elle et ne peut prétendre à une existence indépendante. Sur les piliers et les murailles, la tâche du décorateur, — car on ne saurait lui donner le nom de peintre, — se borne à tracer des figures dont le contour, resté apparent, enferme quelques teintes crues, posées à plat, sans aucune indication de modelé. La représentation de la nature ne saurait donc avoir ici sa place. Tout au plus en trouve-t-on quelques vagues indications dans les vitraux qui garnissent les roses ou les baies immenses des cathédrales : un lambeau de ciel d'un bleu étincelant, les tours d'un monument, un cours d'eau ou un arbre. Mais ces indications très sommaires se réduisent au strict nécessaire et rappellent les figurations abstraites qu'on rencontre dans l'art antique.

Comme pour lutter d'éclat avec ces verrières, des tapisseries, tendues ou pendantes le long des murailles, font écho à leurs riches colorations. Ces tapisseries, venues d'abord de l'Orient, sont fort recherchées. Avec les croisades et le développement du commerce, elles pénètrent jusque dans les contrées de l'Occident les plus éloignées et y fournissent des modèles qu'on s'efforce d'imiter. Suivant la remarque de M. Müntz (1), l'élément végétal joue un grand rôle dans leur décoration et, parmi les plus anciennes qui soient arrivées jusqu'à nous, on voit déjà des pastorales, des *verdures*, avec des prairies semées de fleurs ou plantées d'arbres entre lesquels volent des oiseaux au plumage diapré. A côté de ces tapisseries tissées, pour lesquelles les fabriques flamandes sont de bonne heure renommées, d'autres tapisseries, brodées à l'aiguille, nous fournissent également un exemple de la gaucherie avec laquelle la représentation de la nature était alors traitée. Nous voulons parler de la célèbre tapisserie de Bayeux, attribuée autrefois à la reine Mathilde, mais dont l'auteur inconnu était probablement contemporain de la conquête de l'Angleterre par les Normands et vivait à la fin du XIe siècle. Le procédé de travail est, il est vrai, peu compatible avec une figuration exacte du paysage, mais il est intéressant de voir comment cette figuration était comprise à cette époque. Le plus souvent, le terrain sur lequel se meuvent les personnages n'est point indiqué; comme dans les bas-reliefs de l'Égypte ou de l'Assyrie, leurs pieds portent sur le trait horizontal par lequel les bandes de broderies superposées sont séparées les unes des autres. Cependant, de distance en distance, s'élèvent de petits monticules entre lesquels les eaux de la mer ou des fleuves sont retenues sans que l'artiste ait pris soin d'assurer leur horizontalité. Dans une forêt où des bûcherons taillent les arbres qui doivent servir à la construction des navires des conquérans, ces arbres sont dessinés d'une manière en-

(1) *La Tapisserie*, par Eug. Müntz, p. 72; A. Quantin, éditeur.

fantine, et de leurs troncs contournés s'échappent quelques feuilles rudimentaires ressemblant à des ornemens héraldiques. Enfin, les embarcations qui composent la flotte normande sont groupées avec une ignorance absolue des règles les plus élémentaires de la perspective; celle-ci, comme nous avons eu plus d'une fois occasion de le constater chez les anciens (1): s'étage en hauteur au lieu de se développer en étendue.

Peu à peu, cependant, la peinture que nous avons vue d'abord reléguée dans les bas-côtés obscurs des églises pénètre dans le chœur de ces édifices et commence à se substituer aux bas-reliefs dorés et peints de couleurs éclatantes qui déployaient au-dessus des autels leurs nombreux compartimens. Mais son domaine reste longtemps incertain et mal délimité. Comme s'il voulait défendre pied à pied le terrain que seul il occupait d'abord, le sculpteur ne cède que graduellement la place au peintre. Plusieurs des œuvres de cette époque portent témoignage de cette lutte engagée entre les deux arts et semblent en marquer les étapes successives. Dans quelques-unes, les corps des personnages sont déjà peints, tandis que leurs visages continuent à être représentés en relief; ou bien, parmi leurs vêtemens, des pierres précieuses ou d'autres ornemens en métal font encore saillie et des gaufrures aux dessins variés sont imprimées dans les fonds d'or sur lesquels les figures sacrées découpent leur silhouette.

Les maîtres de l'école primitive de Cologne nous montrent la première trace de quelques détails pittoresques, qui, placés à côté des attributs servant à caractériser ces figures, aident à les déterminer d'une manière plus précise. Dans ce modeste réduit où, pieusement agenouillée, la Vierge reçoit de l'ange Gabriel l'annonce de sa mission divine, c'est une touffe de lis blancs posés auprès d'elle; ou bien quelque mignonne fleurette cueillie dans le tapis de gazon étendu sous ses pieds et qu'elle offre gauchement à l'Enfant Jésus; ou bien encore, comme dans les gracieux tableaux connus sous le nom de *Paradis*, des berceaux de roses sous lesquels, entourée de petits anges aux ailes multicolores, elle reçoit avec son Fils l'hommage de leurs chants et de leurs concerts. On le voit, cette intervention de la nature est bien humble à l'origine. Mais peu à peu le peintre ouvrira les yeux sur ces réalités à côté desquelles il passait d'abord indifférent; elles exerceront sur lui un charme croissant et il s'appliquera de plus en plus à les étudier, à les copier avec un soin scrupuleux. Parfois, il est vrai, privé du secours que les artistes des écoles italiennes trouvaient dans les traditions de l'antiquité, il se laissera entraîner à des interprétations littérales ou

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 juin 1884, *le Paysage dans les arts de l'antiquité.*

même à des vulgarités dont ceux-ci ont été mieux préservés. Mais ne devant rien qu'à ses propres efforts, il y gagnera, en revanche, un sens plus original, plus conforme au génie des contrées où son art a pris son essor et s'est développé.

Si lent que soit le progrès, les types raides et inertes que l'ignorance, bien plus encore que les conventions hiératiques, avait assignés aux figures sacrées vont insensiblement se transformer. La vie, avec ses acceptions les plus variées, animera ces images dont la piété des âges précédens s'était contentée et le portrait aura été la principale cause d'une rénovation si nécessaire. Voyez, en effet, auprès des saintes images offertes sur les autels aux prières des fidèles, ces personnages, de moindres dimensions, qui, de part et d'autre, se tiennent discrètement à l'écart et invoquent leur protection. Pour flatter l'amour-propre de ces donateurs et aussi pour faire montre de son talent, le peintre s'attachera de plus en plus à rendre leur ressemblance plus complète. A cette étude, son dessin deviendra plus exact, sa couleur plus vraie et son exécution sera serrée de plus près. Il ne lui suffira plus, comme autrefois, de retracer au-dessus de ces petits personnages leurs noms ou leurs blasons, ni même de reproduire, aussi fidèlement qu'il le peut, leurs visages, leurs attitudes et leurs costumes. Bientôt, afin de les faire mieux reconnaître, le château, le monastère, la ville où ils vivent, l'église à laquelle est destiné leur présent, prendront place à côté d'eux, et la contrée qui les entoure sera rendue avec l'aspect caractéristique de ses terrains, de ses cours d'eau, de sa végétation. En même temps qu'il fait ainsi honneur à ceux qui l'emploient, l'artiste étend le champ de ses études et, devenu plus exigeant pour lui-même, il ne néglige rien pour accroître son instruction. Aussi, sans parler de leur valeur propre, les œuvres de ces maîtres primitifs sont-elles précieuses pour les renseignemens sûrs et détaillés que déjà nous y pouvons recueillir sur l'architecture, les mœurs, et la manière de vivre de leur époque.

Bien que son domaine se soit ainsi agrandi, le peintre ne se résigne pas encore cependant à se renfermer dans ses limites. Il prétend s'affranchir de l'unité de temps et de l'unité de lieu que, par son essence même, son art est condamné à respecter. Loin de se contenter de la représentation d'un seul fait en un seul moment, il veut grouper, en les réunissant sur un même panneau, la succession d'épisodes divers qui se rapportent à un ou plusieurs sujets, et comme il ne se fie pas toujours à son talent pour se faire suffisamment comprendre, il recourt à des expédiens d'une naïveté puérile. Des inscriptions tracées sur des banderoles sortant de la bouche des personnages sont destinées à mettre le public au courant de paroles

ou de faits qu'il se sent impuissant à exprimer (1). La nature doit se plier à des combinaisons tout aussi enfantines, et comme les scènes ainsi réunies se passent dans les milieux les plus divers, on comprend à quels rapprochemens imprévus et peu justifiables aboutissent ces compositions incohérentes dont les élémens pittoresques se trouvent juxtaposés sans la moindre vraisemblance. La sculpture elle-même, d'ailleurs, avait aussi prétendu s'affranchir de cette loi de l'unité à laquelle, bien plus encore que la peinture, elle est astreinte. On sait avec quel art, dans les célèbres portes du baptistère de Florence, Ghiberti est parvenu à s'accommoder, — autant du moins qu'il était possible de le faire, — des difficultés qu'il s'était créées en se posant un programme incompatible avec les conditions mêmes du bas-relief telles que l'antiquité les avait comprises et réalisées.

Peintres et sculpteurs ne faisaient, du reste, que se conformer sur ce point aux exemples qui leur étaient fournis par l'art dramatique. A raison des incidens nombreux et des actions multiples que comportaient alors les mystères, le système de décors usité pour leur représentation reposait sur des expédiens pareils. Après s'être contenté tout d'abord de désigner par des écriteaux les lieux où se passaient les divers épisodes, on avait cru plus favorable à l'illusion de réunir sur la scène et dans un même décor l'ensemble de ces différentes localités, en caractérisant chacune d'elles suivant un mode de figuration accepté par une convention tacite. On peut juger de l'aspect bizarre que devaient offrir de semblables décors d'après un curieux manuscrit où les dispositions adoptées pour la représentation du mystère de la Passion, joué à Valenciennes en 1547, sont exactement retracées (2). Outre cette habitude de grouper entre eux les élémens disparates de paysages très différens, il faut encore signaler, d'après ce recueil, d'autres analogies non moins formelles entre les fonds de certains tableaux de cette époque et quel-

(1) C'était là aussi un procédé usité chez les anciens. Une coupe phénicienne nous montre rapprochés les uns des autres les divers épisodes de la journée d'un chasseur. Sur plusieurs vases attiques on voit réunies les scènes successives de mariages ou de funérailles, et ces vases portent également des inscriptions destinées à faciliter l'intelligence des sujets représentés.

(2) Bibliothèque nationale (Fr. 12536). Cette représentation est, il est vrai, postérieure à l'époque qui nous occupe, mais elle nous permet de juger des conventions scéniques alors en usage, puisque bien avant cette époque, en Flandre notamment, ces représentations de mystères étaient en honneur. Ce mode de figuration simultanée de localités très diverses réunies dans un même décor persista très longtemps au théâtre : il était encore usité en France et en Hollande à la fin du XVIIe siècle. Les choses changèrent quand, avec un besoin d'unité plus marqué dans l'action, l'étude développée d'un sentiment remplaça l'accumulation d'incidens qui motivait cette bigarrure des décors. Les progrès de l'art de la décoration ont donc marché parallèlement avec ceux de l'art dramatique lui-même.

ques-uns des détails de ces décors, par exemple, la représentation de l'Enfer et surtout celle de l'Étable de Bethléem, à côté de laquelle se trouve invariablement placée une construction inachevée dont les échafaudages se dessinent sur le ciel.

La peinture avait-elle devancé l'art dramatique dans ces dérogations au grand principe de l'unité? S'était-elle, au contraire, inspirée de ses inventions, ou bien les influences des deux arts l'un sur l'autre avaient-elles été successives et réciproques? Il est assez difficile de se prononcer d'une manière positive à cet égard. Mais, de toute façon, on le voit, et nous aurons encore plus d'une fois occasion de le constater, la simplicité n'est guère le privilège de l'art à sa naissance; il faut, avec le temps, bien des tentatives inutiles et compliquées pour que le génie humain en sente tout le prix, pour qu'il y atteigne dans ses productions.

II.

Quelle que soit l'influence que les décorations théâtrales ont pu exercer sur la représentation du paysage, il faut bien reconnaître que la peinture des manuscrits a été pour celle-ci la cause des progrès les plus décisifs. Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire de cet art, dont, au début, des artistes grecs avaient été surtout les propagateurs. Dans les plus anciennes de leurs œuvres qui nous aient été conservées, la nature apparaît à peine. Habituellement, ainsi que nous l'avons vu dans l'antiquité, la plupart des élémens pittoresques qu'ils veulent y introduire, — les sources, les fleuves, les montagnes, les saisons, le matin et le soir, — sont personnifiés par des figures à côtés desquelles, afin d'éviter tout malentendu, ils croient utile, pour les désigner d'une manière plus précise, de tracer des inscriptions. Sans insister sur ces premiers ouvrages, nous ne parlerons ici que des miniatures provenant des écoles du Nord parmi lesquelles, on le sait, celles de France, — citées déjà par Dante comme les plus habiles de son temps, — avaient de bonne heure conquis une supériorité manifeste. Sans prétendre établir entre ces écoles, ainsi qu'on a essayé de le faire, des classifications qui semblent assez hasardeuses, il est permis de dire qu'elles ont, d'une manière générale, un caractère plus franchement naturaliste que celles du Midi. Pendant bien longtemps, d'ailleurs, les emprunts qu'elles font elles-mêmes à la nature pour la décoration des manuscrits se bornent à quelques ornemens de lettres ou de fleurons dont le règne végétal a fourni les motifs, mais qui sont dessinés avec une telle liberté d'interprétation qu'il est souvent fort difficile de reconnaître les types originaux qui leur ont servi de modèles. Un manuscrit, daté de 1303 et qui appartenait à la

riche abbaye de Saint-Clément, près de Metz (Bibliothèque de l'Arsenal, n° 5227) nous montre avec quelle gaucherie le paysage était encore traité par les enlumineurs de cette époque. C'est sur un fond d'or quadrillé que se détachent les monumens et les arbres, et ces derniers sont représentés par de longues tiges dépouillées et couronnées à leurs sommets par quelques feuilles, dont les formes, assez maladroitement variées, semblent indiquer une vague intention de spécifier la diversité des essences. Des poissons nageant dans les fossés d'une ville aident fort utilement à déterminer l'eau dont ceux-ci sont remplis, et au-dessus de l'eau le quadrillage du fond reparaît entre les arches d'un pont. La perspective n'est pas mieux entendue dans une chasse qui se déroule à travers une forêt; mais on peut déjà y relever quelques traits où se marque une observation plus attentive de la réalité, et l'attitude d'un cerf qui se réfugie dans l'Hermitage de Saint-Clément, ainsi que les mouvemens des chiens qui cherchent à retrouver sa piste, sont rendus avec une grande vérité.

Vers le milieu du XIVe siècle, l'emploi de la gouache dans ces miniatures permit de les retoucher indéfiniment, tout en leur conservant une extrême finesse de travail. Les manuscrits à images étaient alors très recherchés et les artistes en vue avaient peine à suffire aux commandes qui leur étaient faites. A côté des rois de France, des princes de leur cour et des ducs de Bourgogne, on pouvait citer parmi leurs plus zélés protecteurs des évêques et même de simples particuliers, comme ce Louis de Bruges, seigneur de la Grüthuise (1422-1492), dont la riche bibliothèque, après être devenue la possession de Louis XI, constitue aujourd'hui un des fonds les plus précieux de notre collection nationale. Si la plupart des ouvrages qui nous ont été transmis offrent à l'érudit une source inépuisable de renseignemens de toute sorte sur les mœurs, l'état des sciences et des arts à cette époque, la valeur esthétique de quelques-uns d'entre eux n'est pas moins digne de fixer l'attention. Aussi ont-ils été, dans ces derniers temps surtout, l'objet de publications assez étendues et les noms de plusieurs de ces miniaturistes habiles ont pu être ainsi tirés de l'oubli. Ceux de Jean Pucelle, de Jacques Macé, d'Anciau de Sens, etc., méritent d'être conservés avec ceux de Jean de Bruges et de cet André Beauneveu, qui fut aussi peintre et sculpteur. Enfin l'intérêt des œuvres de Jean Fouquet a été, en France et en Allemagne, signalé par de nombreux critiques.

Quand on étudie attentivement ces ouvrages, on est étonné de la variété qu'on y découvre. C'est tout un monde nouveau où l'on pénètre et dans lequel les différences des tempéramens et des talens s'accusent avec un cachet d'originalité très personnel. En regard des manœuvres honnêtes, appliqués et patiens, de goût douteux et de

talent médiocre, qui, sans épargner ni leur temps ni leurs yeux, accumulent et soulignent les intentions, appuient sur le travail et tiennent à nous montrer la peine qu'ils ont prise, vous rencontrez de véritables artistes, épris de leur profession et prodiguant sans compter, — dans un cadre aussi restreint et pour des productions le plus souvent anonymes, — des trésors d'habileté, d'invention, et de poésie. C'est à la flore de la contrée où ils habitent qu'ils recourent le plus largement, et souvent même d'une manière exclusive, pour en tirer les motifs des décorations qu'ils peignent aux marges des missels et des bréviaires. Dans cette gracieuse parure, variée à chaque page, tantôt c'est une même fleur qu'ils nous présentent sous ses divers aspects, et tantôt c'est de la réunion de fleurs différentes, harmonieusement groupées, qu'ils composent des ensembles. Des oiseaux, des mouches, des insectes et des papillons, qui semblent tout vivans, sont délicatement posés sur ces plantes ou voltigent alentour. Jamais jusque-là on n'avait regardé la nature avec cet amour et jamais depuis on ne l'a rendue avec une perfection supérieure. On sent, à voir ces charmans ouvrages, les pures jouissances qu'une étude attentive procure aux yeux ravis de leur auteur, les beautés qu'il découvre dans cette active contemplation, son désir de les égaler, l'art enfin avec lequel il déguise ses efforts pour mettre dans sa copie quelque chose de la légèreté et de la grâce, et comme le parfum même de ses modèles.

Il semble que l'artiste ait voulu nous laisser un témoignage du contentement qu'il trouve à son travail quand, au coin de quelque page, quelquefois sous les traits de saint Luc, son patron, et à la date de sa fête, il se représente lui-même assis devant son pupitre, avec ses couleurs étalées à côté de lui, sa feuille de fin vélin et ses pinceaux bien effilés. Assuré du vivre, estimé par le seigneur qui l'emploie à ses gages, il est là, tranquille, dans ce réduit où on lui a permis d'établir son petit atelier de travail. Du haut de cette chambrette pratiquée au sommet d'une tourelle, on aperçoit, sous le ciel clair, un vaste horizon, la campagne avec des bois, des prés, des eaux courantes et, au loin, la silhouette de quelque ville flamande, facilement reconnaissable à son beffroi et ses clochers. Ces fleurs qui posent sous ses yeux, avec quel soin il les a cueillies et rapportées lui-même ! Il sait dans quel coin familier elles croissent, en quelle saison elle s'épanouissent. Le jardin du couvent ou du château en a fourni quelques-unes, produit d'une horticulture encore fort arriérée, simples comme les fleurs des champs qui forment le gros de son butin. Elles se succèdent aux pages du missel dans l'ordre même où elles fleurissent. Chacune est venue, à son tour, baigner dans l'eau limpide de ce vase, où le peintre les a disposées sous ses yeux, à bonne lumière, de manière à faire valoir, les unes

par les autres, leurs formes et leurs couleurs, et chacune, à son tour, lui a livré le secret de sa beauté. Ces nuances exquises, ces tissus fins et souples, ces attitudes charmantes, il les admire avec une simplicité d'enfant, il les reproduit avec toute l'habileté dont il est capable. Il connaît aussi la signification symbolique de ses modèles et il excelle à réunir, dans des guirlandes mystiques qui encadrent les fêtes de la Vierge, les fleurs qui lui sont consacrées. Frêles et bientôt flétries, elles n'ont duré qu'un instant; mais, grâce à lui, elles traverseront les âges avec leur fraîcheur intacte, avec cette poésie qu'un œil d'artiste sait découvrir dans les plus petites choses de la création.

Un tel travail est attachant; mais le miniaturiste ne se laisse pas absorber tout entier en ces détails. Des travaux plus intéressans et plus compliqués lui sont proposés. Ces études, qui le faisaient pénétrer dans l'intimité de la nature et qui lui révélaient ses harmonies les plus délicates, ont développé à la fois ses facultés d'observation et son talent. Quand, dans les calendriers qu'il est d'usage de placer en tête des bréviaires, il reprendra les données de ces scènes rustiques que la sculpture s'était autrefois essayée à reproduire aux portails de nos cathédrales, il sera désormais en mesure de leur donner tout l'intérêt qu'elles comportent. De feuillet en feuillet, la série des mois se déroule avec les occupations que, tour à tour, ils ramènent, car le travail ne chôme guère au pays du Nord, et, à chaque scène, le décor changeant de la nature permet de suivre les transformations incessantes qu'elle y subit. Dans l'espace restreint où il doit se renfermer, l'artiste choisit les traits les plus significatifs qui peuvent le mieux caractériser chacun des mois de l'année. Voici d'abord un voyageur parcourant la campagne ensevelie sous la neige, qui tombe à flocons. A côté, un paysan bêche la terre, encore nue et durcie par la gelée, tandis qu'à la page suivante, vous le voyez qui taille sa vigne ou les arbres du petit clos attenant à sa chaumière. Plus loin, avril a reverdi les prés, partout les bourgeons s'entr'ouvrent et des oisillons s'ébattent sur les buissons en fleurs. En mai, un citadin, heureux d'échapper aux longues réclusions de l'hiver, se promène seul à travers les champs, tenant en main quelque rameau vert ou fleuri qu'il remporte à sa demeure; ou bien « sa dame » est à son bras, et dans ce renouveau de la nature, le couple amoureux trouve l'écho de cette éternelle chanson dont Goethe, au début de *Faust*, devait avec tant de charme exprimer la poésie. Viennent ensuite la fenaison et la moisson, avec les travailleurs, jambes nues et chemises flottantes, parmi les herbes mûres ou les épis dorés. Puis c'est le raisin qu'on foule aux pieds dans le pressoir, la pomme qu'on cueille au verger, ou le grain qu'on bat en grange. Avec le retour de la froide saison, à l'orée d'un bois dont les feuilles jaunissent, le pâtre, pro-

tégé contre la bise par un épais manteau, abat les glands que ses porcs dévorent avec avidité. Enfin, quand l'hiver est revenu, le cochon gras est tué, salé, dépecé, et décembre, qui clôt la série de ces scènes familières, nous montre, adossés à un bon feu, attablés à un frugal repas, le bourgeois ou le campagnard, dans leur logis bien fermé, savourant le modeste bien-être, fruit de leur prévoyance et de leurs peines.

A la suite de ce calendrier, dont les premiers feuillets sont remplis par la représentation de ces épisodes rustiques, les solennités de l'église, classées dans leur ordre liturgique, fournissent au peintre de miniatures des sujets de composition d'une extrême variété. Pour les saints les plus populaires, la tradition a depuis longtemps fixé les types auxquels, sans se mettre en frais d'imagination, il doit se conformer. C'est saint Christophe, avec sa taille gigantesque, portant sur ses épaules l'Enfant Jésus et s'appuyant, pour traverser un torrent, sur un arbre qu'il vient d'arracher; bien que la scène, autrefois figurée pendant la nuit, se passe maintenant en plein jour, l'ermite légendaire ne cesse pas pour cela de s'éclairer de sa lanterne allumée; c'est saint Hubert au milieu d'une forêt luxuriante; c'est saint Antoine et son compagnon ordinaire dans un désert fermé par des rochers dont les formes bizarres, — par un caprice auquel Mantegna et Léonard lui-même devaient parfois céder, — reproduisent çà et là des profils humains; c'est saint Jean dans sa solitude de Patmos, avec des entassemens de montagnes et d'accidens de toute sorte accumulés, en dehors de toute vraisemblance, dans une île dont les rives sinueuses sont taillées à arêtes vives, ainsi que pendant longtemps aussi les Italiens les représenteront. Quant à d'autres saints moins en vue, on peut, avec eux, en user plus à son aise et composer d'élémens plus simples les paysages dans lesquels ils sont placés. C'est ainsi que, pour saint Fiacre, le patron des jardiniers, quelque frère lai de la communauté servira de modèle, et si l'artiste juge à propos de nous le faire voir avec une bêche, un sac de semences à la main, parmi les jardins et les vergers dont la culture lui est confiée, personne ne s'avisera de trouver irrévérencieuse une telle familiarité. Dans des scènes plus compliquées, le paysage occupe nécessairement une place moins importante, mais il contribue utilement à leur donner leur vraie signification. Telle est cette *Annonciation aux bergers* d'un livre d'heures de la bibliothèque de l'Arsenal (n° 639), dans laquelle ceux-ci, tout joyeux de la bonne nouvelle, dansent en rond au-dessous de l'ange, tandis que leurs troupeaux, s'associant à leur joie, bondissent au milieu des prairies voisines. La clarté du ciel, la fraîcheur de la verdure avivée par des cours d'eau, l'étendue de ce vaste horizon largement ouvert,

où l'on aperçoit au loin la ligne azurée de la mer qu'encadrent des montagnes d'une imposante tournure, tout dans cette nature heureuse respire la sérénité, l'allégresse avec lesquelles l'univers entier accueille la venue du Sauveur.

On le voit, malgré les dimensions exiguës et la pauvreté des moyens dont ils disposaient, les miniaturistes avaient donné à la représentation du paysage une vérité et une poésie que jusque-là elle n'avait jamais atteintes. Modestes et obscurs comme les maîtres maçons qui ont construit nos grandes cathédrales, bien souvent, comme eux aussi, ils unissaient leurs efforts et, se partageant entre eux les cahiers du petit livre qu'ils avaient à décorer, ils faisaient de ce livre, couvert de leurs fins chefs-d'œuvre, un monument de patiente habileté et de perfection. C'est au moment même où la vulgarisation des procédés de la peinture à l'huile et bientôt après la découverte de l'imprimerie allaient amener la disparition de leur art que cet art brilla du plus vif éclat. Plus d'un, sans doute, parmi eux, après avoir été initié aux pratiques nouvelles, continuait à exercer son talent d'enlumineur. Pendant bien longtemps, en effet, les plus belles miniatures que nous admirons aujourd'hui ont été attribuées aux Van Eyck et aux plus illustres de leurs successeurs, à Memling notamment. Aujourd'hui encore, c'est à ce dernier que l'on persiste à assigner une large part dans la confection de ce fameux *Bréviaire Grimani*, auquel plusieurs artistes ont collaboré et l'exécution entière du beau *Livre d'heures* de la bibliothèque de Munich (n° 1409 du catal.) qui, à notre avis, n'est certainement point son ouvrage. Le mérite, très réel d'ailleurs, des peintures de ces deux manuscrits nous paraît avoir été un peu surfait. Si l'on y remarque des compositions charmantes pleines de sentiment ou de malicieuse finesse et des traits d'un réalisme si plaisant et si robuste qu'ils semblent déjà dignes du vieux Breughel, la tournure un peu massive des personnages, leurs corps trapus et les expressions souvent assez grossières de leurs traits, nous empêchent d'admettre que Memling soit l'auteur de ce travail. Nous pourrions citer bien des ouvrages moins vantés dont la distinction nous paraît supérieure et particulièrement deux petits livres d'heures de la bibliothèque de l'Arsenal (nos 638 et 639) qui méritent d'être signalés parmi les productions les plus accomplies des miniaturistes flamands (1). Leur perfection est d'autant plus étonnante qu'à l'époque

(1) Parmi les manuscrits les plus remarquables au point de vue artistique, nous mentionnerons, outre ceux dont nous venons de parler, les *Heures* du roi René, celles d'Anne de Bretagne, le manuscrit latin (n° 1314) de la Bibliothèque nationale, celui des *Métamorphoses d'Ovide* (n° 137), les *Heures* du duc de Bedford (n° 1729); les miniatures de Jean Fouquet appartenant à M. Brentano de Francfort et celles de ce

où ils ont été exécutés, c'est-à-dire vers la fin du xve siècle, l'emploi de la peinture à l'huile s'était déjà tout à fait répandu et que l'artiste qui, avec les seules ressources de la miniature, a pu exécuter ces petites merveilles aurait certainement trouvé dans le procédé généralement adopté alors en Flandre des moyens d'expression bien plus puissans.

III.

Habiles comme ils l'étaient, les miniaturistes ont certainement exercé une grande influence sur le développement du talent des frères Van Eyck ; mais d'autres circonstances ont dû aussi favoriser ce développement. Bien qu'on n'ait pu recueillir aucune indication positive à cet égard, les deux frères appartenaient probablement à une famille d'artistes, puisque, comme eux, leur sœur Marguerite s'était adonnée à la peinture. De plus, la contrée où ils naquirent était alors une des plus riches de l'Europe et l'une des plus avancées sous le rapport de la civilisation. La proximité de Cologne et la facilité des relations avec cette ville leur avait sans doute permis de profiter des enseignemens d'une école déjà depuis longtemps célèbre et qui, au moment même où ils peignaient *l'Adoration de l'Agneau*, touchait à son apogée avec le *Dombild*, cet admirable chef-d'œuvre qui fait de maître Stephan, son auteur, l'émule de fra Beato Angelico et le devancier de Memling. A Liège, au service de l'évêque Jean de Bavière, et surtout à la cour de Bourgogne, où Philippe le Bon les avait appelés, les Van Eyck s'étaient bien vite placés à la tête des artistes nombreux que le luxe et le goût de cette cour élégante avaient attirés auprès d'elle. Enfin, à la mort d'Hubert, son aîné, Jean, alors dans toute sa maturité, avait pu, grâce à la mission dont son maître l'avait chargé (14 octobre 1428 à décembre 1429), passer une année entière en Portugal, visiter le midi de l'Espagne et se trouver ainsi en contact avec les sociétés les plus diverses. Rentré à Bruges pour s'y fixer, il y avait reçu des témoignages réitérés de l'affectueuse confiance dont l'honorait Philippe le Bon et quand, le 6 mai 1432, il exposait à Gand, dans une chapelle de l'église Saint-Jean, cette *Adoration de l'Agneau*, que son frère avait laissée à peine ébauchée et qu'il venait de terminer, ses contemporains saluaient en elle, d'une voix unanime, l'œuvre la plus accomplie que l'art du Nord eût produite jusque-là.

même maître qui se trouvent dans le *Boccace* de la bibliothèque de Munich, enfin les *Grandes Heures* du duc de Berry, qui font partie de la collection du duc d'Aumale, et auxquelles M. Léopold Delisle a récemment consacré une intéressante étude dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

Après avoir rappelé les diverses causes d'émulation ou de progrès que les Van Eyck ont rencontrées autour d'eux, est-il besoin d'ajouter que leur génie n'en est en rien diminué, que seul il peut expliquer une supériorité qui, de leur temps déjà, excitait ainsi l'admiration de tous et qui aujourd'hui encore demeure pour la critique l'objet d'un étonnement bien légitime (1)? Il ne fallait pas moins, en effet, que ce génie pour réaliser, en les dépassant comme ils le firent, toutes les aspirations des âges précédens. L'emploi de l'huile dans la peinture était, il est vrai, depuis longtemps connu, quand ils songèrent eux-mêmes à y recourir, mais si peu pratiqué qu'on ne saurait, avant eux, citer un ouvrage de quelque valeur exécuté par ce procédé. Les premiers, ils firent valoir toutes ses ressources et se créèrent de toutes pièces une technique accomplie.

L'intelligence des Van Eyck se manifeste avec éclat par la manière dont ils ont compris leur art. L'abondance et la richesse des détails qu'ils introduisent dans leurs œuvres, loin de nuire à leur unité, ne sert jamais qu'à la faire mieux ressortir encore. L'homme reste le centre de cet art, mais l'infinie variété de ses types, de ses sentimens et de ses mœurs s'y déploie librement. Bien plus que dans les tableaux des écoles italiennes, la nature s'associe à son activité pour mieux en fixer le sens, pour ajouter à l'intérêt de sa vie celui du milieu où elle se passe. L'union ici est tellement intime qu'il est difficile de séparer, pour les étudier isolément, les élémens divers qui composent un ensemble aussi vaste et s'y font mutuellement valoir. Avec les Van Eyck, pour la première fois, dans l'histoire du paysage, on est amené à reconnaître que les plus grands maîtres de la peinture ont été le plus souvent aussi les plus grands paysagistes, car au lieu de rompre un accord qui est dans les choses elles-mêmes, ils ont su, au contraire, en exprimer plus éloquemment les harmonies. Aussi nous touchent-ils d'autant plus que, sans rester enfermés dans un genre spécial, ils nous présentent des aspects de la vie plus complets, et par conséquent plus intéressans pour nous.

Même, à ne parler que de la seule représentation de la nature telle que les Van Eyck l'ont entendue et réalisée, nous pourrons re-

(1) Van Mander a peine à comprendre que de tels artistes « aient pu se produire d'une manière si éclatante à une époque si lointaine. » Il parle de l'impression profonde causée par le retable de Gand. Les artistes accouraient en foule pour voir ce surprenant ouvrage, mais on ne le découvrait au public qu'aux jours de grande fête et il y avait alors une telle presse qu'on en pouvait difficilement approcher. Le *Livre des peintres de Carel van Mander*, t. I, p. 34. Traduction avec notes et commentaires par M. Henri Hymans, 2 vol. in-4°; J. Rouam, éditeur.

connaître la grandeur et l'originalité de leur génie. Leur œuvre entière atteste cette excellence dans l'interprétation pittoresque de la nature, mais l'exemple le plus saisissant nous en sera fourni par cette merveilleuse *Adoration de l'Agneau*, dont l'église Saint-Bavon de Gand, le musée de Bruxelles et surtout celui de Berlin, possèdent aujourd'hui les fragmens épars (1). Tout en laissant aux personnages l'importance qui leur convient, le paysage y tient une place considérable. Il reste subordonné à la composition, mais il contribue à lui donner le caractère d'unité qui s'y découvre clairement à première vue. Dans cette foule qui de toutes parts se presse vers le centre, l'arrangement des groupes et la direction générale des lignes, les attitudes et les gestes des figures ramènent irrésistiblement le regard sur l'agneau mystique, comme vers le principe et la fin de toute la vie chrétienne. Une certaine symétrie était ici nécessaire, puisqu'en rattachant l'œuvre aux lignes du monument qui la contient, elle répond aussi aux convenances mêmes du sujet. Le paysage qui sert de fond à ce poème immense complète de la manière la plus heureuse sa signification. Par des mouvemens harmonieusement rythmés, ses lignes s'abaissent ou se relèvent tour à tour pour s'étaler largement au centre. Les montagnes, les défilés par lesquels s'avancent les saintes théories aboutissent aux molles ondulations de la prairie au milieu de laquelle le divin symbole placé sur un autel s'offre à l'adoration de ses fidèles. Agenouillés suivant un double cercle, anges et croyans entourent l'Agneau d'une amoureuse couronne, tandis qu'au-dessus de lui les collines, doucement entr'ouvertes, laissent apercevoir les perspectives bleuâtres de l'horizon. De même que toutes les classes de l'humanité et tous les représentans de la hiérarchie céleste se trouvent ici réunis, ainsi à côté de cette image de la vie spirituelle, l'artiste a placé comme une image en raccourci de l'univers avec ses montagnes et ses plaines, ses bois et ses prés, l'eau de ses fleuves et l'aridité de ses déserts, avec ses villes et ses solitudes, avec toutes les richesses de la flore méridionale : grenadiers, figuiers, orangers et palmiers couverts de fleurs et de fruits, mêlées à la végétation de nos contrées.

Le rôle du paysage dans *l'Annonciation* peinte sur les volets extérieurs du retable, bien que plus effacé, n'est pas moins significatif. Ce petit oratoire avec ses carreaux dallés et ses parois nues que le soleil égaie de ses clartés matinales, le tranquille horizon

(1) Dans l'étude consacrée à ce dernier musée, nous avons dit quelle était la disposition des panneaux de ce retable et apprécié d'une manière générale son importance et sa valeur esthétiques. (Voir la *Revue* du 1er mai 1882.)

qu'on entrevoit par les fenêtres et, au-dessus, le ciel doux et limpide dans sa pâleur laiteuse, tel est bien le cadre qu'on pouvait rêver pour une pareille scène. Les bruits et les passions du monde expirent à la porte de ce paisible réduit; et dans cette atmosphère silencieuse et pure, la grâce et la modestie de la Vierge paraissent plus touchantes encore. Ainsi conçues d'ailleurs, les deux compositions s'opposent éloquemment l'une à l'autre, comme les termes extrêmes du mystère dont elles marquent l'humble début et le glorieux accomplissement. Elles forment un tout inoubliable, et la simplicité, le calme, la blancheur sereine de *l'Annonciation* offrent le plus saisissant contraste avec la pompe et le magnifique éclat de l'ordonnance, avec l'animation des lignes et la richesse des couleurs dans cette *Adoration de l'agneau* où le ciel et la terre s'unissent en un même transport de foi et d'amour.

On le voit, dans cet ensemble grandiose tout parle à la fois à l'œil et à l'esprit, et l'on s'attarderait longtemps à y relever ces mystérieuses analogies que le spectacle du monde extérieur éveille dans une âme religieuse. Van Eyck a su les exprimer avec autant de délicatesse que d'évidence. Elles apparaissent chez lui non comme ces abstractions au moyen desquelles, trop souvent depuis lors, bien des artistes ont cherché à masquer sous la multiplicité des intentions l'insuffisance de leur talent. Les conceptions les plus hautes ont revêtu ici des formes, des couleurs et des expressions pittoresques. On se sent en présence d'un grand esprit, mais, si élevées que soient ses pensées, elles ont été traduites par un peintre; et un amour sincère de la réalité se manifeste dans l'exécution de tous les détails qui font la vie de son œuvre. Toutes ces myriades de fleurs piquées dans l'herbe drue ont chacune leur port, leur physionomie propre et toutes concourent à l'ornement de ce fin tapis dont le vert adouci fait ressortir les rouges éclatans des costumes des personnages. La végétation exotique est étudiée avec la même conscience. Ces emprunts qu'il fait à la flore du midi, le peintre ne songe pas à les étaler avec une complaisance indiscrète pour attirer sur eux votre attention. Il n'y mêle aucune de ces bizarreries auxquelles les voyageurs et les artistes de tous les temps sont facilement enclins, comme s'ils voulaient se prévaloir de leurs lointaines excursions et des choses extraordinaires que seuls ils auraient vues. Bien qu'idéal et composé d'élémens hétérogènes, ce paysage semble vraisemblable et les grandes lignes, l'harmonie générale par lesquelles Van Eyck en a su assurer l'unité logique résultent d'une claire et vigoureuse conception de son œuvre. Son dessin est d'une vérité et d'une pénétration extrêmes. Savant sans jamais rien montrer de convenu, il tire de la réalité seule sa

force, sa souplesse et sa précision. Avec la même justesse, sa couleur a la même puissance que son dessin. C'est par l'exactitude des intonations et par une nette détermination des valeurs qu'il arrive à ces harmonies intenses qui font rêver de l'Orient. Après lui, après ses successeurs immédiats, vous ne rencontrerez plus, dans l'art des Pays-Bas, ces prés d'une fraîcheur si tendre, ces arbres aux feuillages veloutés, pleins d'une sève généreuse, ces ciels d'un bleu si limpide et si profond, toutes ces vives nuances dont la nature elle-même, aux jours les plus radieux, égale à peine l'éclat. Quant à l'exécution de Van Eyck, vous savez assez qu'elle est inimitable; mais vous songez à peine à l'admirer, tant elle semble spontanée, ennemie de toute vaine parade, et prémunie contre les entraînemens de la virtuosité. Sans aucune négligence, sans aucune trace de fatigue, elle montre des mérites si divers, elle vous habitue à une telle excellence qu'il faut la comparer à celle des plus habiles pour l'estimer tout ce qu'elle vaut. Ainsi conçue, ainsi figurée, cette *Adoration de l'Agneau* est une de ces œuvres qui résument d'une manière accomplie toute une époque et qui servent le mieux à la caractériser. Grâce à elle, la peinture tardivement émancipée pouvait désormais, à côté des monumens de l'architecture et de la sculpture du moyen âge, montrer aussi son chef-d'œuvre et, au moment de la décadence de ces deux arts, inaugurer glorieusement dans le Nord l'avènement d'un art nouveau.

Si Jean Van Eyck, le plus jeune des deux frères, n'avait pas été seul chargé de l'exécution de cet immense travail, il y avait eu certainement la plus grosse part. Loin d'être épuisé par une pareille tâche, il donnait aussitôt après la mesure de sa fécondité dans d'autres ouvrages qui, moins importans par leurs dimensions et plus modestes dans leur programme, attestent peut-être mieux encore l'originalité et la souplesse de son génie. Tel est, par exemple, ce tableau de *la Vierge adorée par le chancelier Rollin* que nous possédons au Louvre (n° 162 du catal.) et dans lequel il semble qu'il ait voulu se proposer les problèmes les plus difficiles et les plus compliqués qu'ait à résoudre un peintre, en réunissant sous nos yeux tout ce que la nature et l'industrie de l'homme ont produit de rare et de précieux. Les marbres, les vitraux colorés et les tapis rivalisent d'éclat avec les étoffes tissées d'or, couvertes de broderies délicates ou étincelantes de pierreries dans cet oratoire qui donne accès à un petit parterre tout fleuri de beaux lis blancs, de glaïeuls et de buissons de roses parmi lesquels des paons et d'autres oiseaux étalent leur brillant plumage. De ce lieu élevé on découvre une vaste étendue de pays. Une ville, avec ses églises et ses maisons, borde les deux rives d'un fleuve dont le cours sinueux,

traversé par un pont et semé çà et là d'îles verdoyantes, se déroule au milieu d'une riche contrée. Des cultures et des plantations variées sont échelonnées sur les pentes des collines, puis disparaissent graduellement avec l'élévation croissante des montagnes. Celles-ci bornent au loin l'horizon et détachent doucement sur le pâle azur du ciel leurs cimes les plus hautes, couronnées de neige. On imaginerait difficilement, d'après cette description sommaire, tous les détails que le peintre a fait tenir dans l'espace restreint dont il disposait. Même après avoir bien souvent contemplé ce petit chef-d'œuvre, on y trouve toujours quelque particularité qui avait échappé et quelque raison nouvelle de l'admirer. En dépit du nombre et de la diversité extrême de ces détails, la simplicité et la franchise de l'aspect sont remarquables. Sans aucune trace de confusion ou d'incertitude, le regard peut, en se portant des objets les plus proches jusqu'au fond de l'horizon, reconnaître la justesse de la mise en place, la vérité des colorations et des reflets, sous cette lumière égale et pure qui ne permet aucun subterfuge et commande une correction impeccable dans les lignes et les intonations. Regardez, pour n'en citer qu'un exemple, avec quelle fermeté de contours se dessine la chaîne de ces montagnes lointaines, par quels ressauts presque imperceptibles la fine dentelure de leur silhouette, tout en respectant la configuration générale du massif, laisse cependant à chacun des pics qui le composent sa physionomie particulière. Même à ce plan reculé aucune de ces indications n'a été donnée au hasard; toutes, au contraire, ont une rigueur en quelque sorte scientifique.

Mais, quelle que soit la perfection de cet ouvrage, peut-être trouveriez-vous plus étonnante encore celle de *la Vierge au donateur* du musée de Dresde (n° 1,713 du catal.), ce fin bijou dont, suivant une tradition que la valeur et les dimensions restreintes de l'œuvre rendent vraisemblable, Charles-Quint ne se séparait jamais dans ses voyages. Il semble que, conformant son exécution à ces proportions qui dépassent à peine celles des miniatures, Van Eyck se soit appliqué à faire paraître dans tout son éclat la supériorité des ressources que le procédé nouveau dont il se servait mettait à sa disposition. Mais ce n'est pas seulement la finesse exquise du travail qui commande ici notre admiration, c'est surtout le parti adopté par l'artiste. Tandis que, dans le tableau du Louvre, les valeurs vigoureuses de l'architecture lui fournissaient une opposition utile pour rendre plus sensible l'éloignement de l'horizon, cette fois, c'est dans une église aux blanches murailles où le jour pénètre librement de toutes parts que la Vierge, assise sous un dais de tapisserie et tenant son Fils dans ses bras, reçoit les prières de ses adorateurs. Sans même

parler de la beauté des personnages (1), jamais peintre d'architecture, — et certes la Hollande devait en produire de bien habiles, — a-t-il su, avec des nuances aussi claires et aussi rapprochées, trouver des intonations d'une pareille délicatesse pour modeler dans cette froide lumière les bas-reliefs de ces chapiteaux finement ouvragés, pour suivre avec une telle sûreté les dégradations transparentes de ces ombres qui se jouent sur les dallages, sur les colonnes de l'édifice et sur les statues des saints rangés symétriquement dans leurs niches ogivales? Quant au paysage minuscule découpé par l'étroite ouverture de la fenêtre à laquelle sainte Catherine est adossée, Van Eyck seul était capable, dans un espace aussi restreint, de nous montrer avec cette vérité et cette largeur d'aspect, un château-fort flanqué de tourelles, des campagnes riantes qui s'étendent au pied de collines boisées, et, à l'horizon, ainsi que dans le tableau du Louvre, ces montagnes étagées dont la neige couronne les sommets. Quels yeux ont pu avoir une acuïté aussi pénétrante? Quelles mains une semblable dextérité? Avec quels pinceaux, avec quelles couleurs soutenir jusqu'au bout une telle gageure? Par quels procédés enfin de telles œuvres ont-elles été exécutées?

Sur ce dernier point, un petit panneau que possède le musée d'Anvers nous fournit fort à propos des renseignemens inattendus. Nous voulons parler de cette *Sainte Barbe* (n° 410 du catalogue) que l'artiste a dessinée à la plume avec le soin le plus minutieux, et qu'il nous représente assise devant une tour dont la construction n'est pas encore terminée. Des personnages microscopiques, des hommes à cheval, des ouvriers, des promeneurs circulent affairés autour du monument. Au fond, des champs divisés en parcelles, des prés, des eaux, des plantations d'arbres et des maisons semées çà et là sont indiqués jusque dans le moindre détail avec une précision et une fermeté singulières. Le ciel déjà lavé de nuances pâles et le fond bleuâtre du lointain nous montrent que sur cette esquisse très arrêtée le maître, tout en la respectant, revenait au moyen de glacis successifs et avançait ainsi son ouvrage par un travail qui rappelle l'aquarelle et les procédés des miniaturistes. Renforçant à la fois, morceau par morceau, le ton et les valeurs, modelant au moyen de pâtes légères, usant tour à tour, pour

(1) Ceux de ce triptyque méritent, en effet, d'être comptés parmi les meilleures productions de l'artiste, l'Enfant Jésus surtout, dont le petit corps nu est peint avec une souplesse et un art accomplis. Van Eyck n'a pas toujours été aussi heureux, notamment dans le tableau du Louvre où le pauvre être chétif, gauche et raide, de mine vieillote et vulgaire, que la Vierge tient sur ses genoux, n'a aucune des grâces de l'enfance.

exprimer le relief des objets ou leur substance, de ces rehauts incisifs ou de ces touches pleines et moelleuses dont la souplesse est restée inimitable : opposant surtout l'opacité des couleurs mates à la fluidité des couleurs transparentes, il obtenait ainsi, par le jeu ménagé des dessous, ces colorations étincelantes qui semblent emprisonnées sous l'émail et rivalisent d'éclat avec les pierres précieuses.

L'explication, on le voit, au lieu de dissiper notre étonnement, provoquerait plutôt de nouvelles questions, et il fallait être Van Eyck pour tirer un tel parti de ce procédé. Il fallait, comme lui, au début d'une œuvre, en avoir prévu le terme avec une entière clairvoyance pour s'en rapprocher ainsi, sans hésitation, par cette lente série de modifications successives. Il fallait, avec cet esprit net, posé, sagace, cette pleine possession de soi-même, cette longue patience, cette vigilance minutieuse qui s'exerce sur le matériel même de la peinture et ne croit pas que les soins donnés à la préparation des panneaux, des huiles, des couleurs et des vernis soient mal employés, puisque l'excellence seule de tous ces instrumens de travail peut assurer la bonne exécution de l'œuvre et sa conservation indéfinie. Il fallait enfin ses études sans nombre, portant sur l'universalité des choses et poussées à fond, avec des exigences et des scrupules inouïs, avec une largeur d'esprit plus prodigieuse encore, avec des qualités si diverses, en un mot, que rarement on a pu les voir réunies chez un même homme. Aussi cet art qui, à bien des égards, — nous croyons l'avoir assez montré, — n'était qu'une continuation, semble-t-il un art tout nouveau, né spontanément et de toutes pièces. Poussé à un tel degré de perfection, il ne laisse plus rien soupçonner de l'humilité de ses origines. Ses limites sont maintenant fixées avec une autorité décisive, et le domaine que Van Eyck lui a conquis est assez étendu et assez riche pour que désormais elles soient respectées.

IV.

La supériorité des Van Eyck, déjà si manifeste quand on les compare à leurs devanciers, ne paraît pas moins éclatante lorsqu'on étudie les peintres qui leur ont succédé. Le charme du naturel, la force et la franchise d'expression que nous avons admirée chez les deux frères, nous ne les rencontrerons plus, du moins à ce degré, dans la période suivante. Du premier coup, ils avaient atteint la perfection et manifesté dans tous les sens leur originalité. Il ne restait plus à ceux qui venaient après eux d'autre ressource que

de répéter, comme un écho affaibli, les choses qu'ils avaient dites si excellemment.

Le premier de ces successeurs des Van Eyck, leur imitateur et non, comme on l'a cru longtemps, leur élève, Roger van der Weyden, né à Tournai (1400-1464), s'applique à continuer leurs traditions. Il veut, comme eux, allier à une puissance de sentiment très intense un réalisme très scrupuleux. Son exécution, presque aussi remarquable que la leur, montre les mêmes recherches de rendu minutieux et de précision. Mais le génie seul des Van Eyck pouvait concilier les exigences d'un programme aussi complexe. Van der Weyden ne possède ni leur esprit équilibré, ni cette simplicité exquise qui les avait préservés de toute faute de goût. A côté de bien des traits d'un naturalisme excessif, on peut relever chez lui des expressions dont l'exagération est évidente. Son œil aussi voit moins juste, et il est trop porté à allonger outre mesure les dimensions de ses personnages. Quant à sa façon de comprendre le rôle du paysage, elle se rapproche beaucoup de celle des Van Eyck. Traitant des sujets analogues, il a souvent reproduit les dispositions qu'ils avaient adoptées. Au musée de Munich, dans le *Saint Luc faisant le portrait de la Vierge* (n° 100 du catalogue), nous retrouvons, presque sans aucune modification, l'ordonnance générale et même la plupart des détails du paysage de *la Vierge* du Louvre. Parfois cependant l'artiste montre plus d'invention, notamment dans ces Descentes de croix, dont on connaît de nombreuses répétitions (à Madrid, à Berlin, à Louvain, à Dresde, au Louvre, à La Haye et à Bruxelles), et où il cherche à mettre la nature en rapport avec la tristesse pathétique de la scène. Dans l'une d'elles, celle de Dresde (1), à côté d'un Christ décharné et d'une Madeleine aux contorsions outrées, la Vierge qui embrasse la croix est superbe dans sa douleur. Le bleu verdâtre de sa robe s'harmonise de la manière la plus expressive avec le gris assombri des nuages sur lesquels l'arc-en-ciel, en signe de réconciliation, décrit sa grande courbe, tandis qu'à l'horizon une faible lueur semble annoncer l'aube d'un jour nouveau. Bien qu'il eût visité l'Italie, où sa réputation s'était étendue et où il devait exercer une grande influence (2), Van der Weyden n'introduit dans ses œuvres

(1) Musée de Dresde, n° 1718 du catalogue.

(2) Plusieurs de ses tableaux nous prouvent que l'artiste eut en Italie les patrons les plus illustres. Dans une *Madone avec l'Enfant Jésus*, l'un de ses plus précieux ouvrages (Musée de Francfort, n° 100), les armes de Florence et les saints représentés à côté de la Vierge donnent à penser que l'œuvre fut commandée par les Médici. Un autre ouvrage du musée de Bruxelles, un *Calvaire* (n° 31) attribué à Memling et dont l'exécution également très remarquable offre avec celle du tableau précédent des analogies

aucune réminiscence de la flore ou des aspects des contrées méridionales, ainsi que l'a fait Van Eyck. A la tournure ou au costume de certains personnages, à certains détails de la composition, dans l'*Adoration des Mages*, de Munich, ou le *Jugement dernier* de Beaune, par exemple, on peut reconnaître, comme M. A. Wauters l'a remarqué avec raison, combien à son tour il a été frappé par des maîtres tels que Gentile da Fabriano et Benozzo Gozzoli. Mais même dans ces tableaux qui datent des derniers temps de sa vie, les fonds sont demeurés flamands. Ce sont toujours les horizons de son pays natal, les clochers, les beffrois, les maisons aux pignons dentelés des villes de la Flandre, dont il continue à retracer la fidèle image.

Avec un talent d'exécution au moins égal, et un coloris dont l'éclat dépasse encore celui de Van der Weyden, Thierri Bouts, de Harlem, présente des bizarreries pareilles et une même tendance à exagérer la longueur de ses figures. C'est un maître étrange, très personnel, qui tour à tour vous attire et vous rebute par ce mélange d'ingénuité et de maniérisme qui caractérise la plupart de ses œuvres. Le paysage ne tient que peu de place et n'offre pas grand intérêt dans les deux compositions capitales du musée de Bruxelles, empruntées toutes deux à une légende de la vie de l'empereur Othon. Il joue un rôle plus important dans un triptyque peint vers la même époque (1467) et qui provient aussi de Louvain, où, dès l'armée 1448, l'artiste s'était fixé et où il devait mourir. C'est la silhouette même de cette ville avec ses clochers et ses tours qu'il a représentée au fond de l'un des fragmens de ce triptyque : la *Rencontre d'Abraham et de Melchisédech*, qui se trouve aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich (n° 110 du catalogue). Sur le panneau voisin (n° 111), les *Israélites recueillant la manne* sont travestis en bons bourgeois flamands, coiffés de hauts bonnets et emmitouflés dans leurs houppelandes. Par une attention gracieuse pour ses compatriotes, mais qui semble peu en rapport avec les convenances du sujet, Bouts les a placés au milieu d'une campagne verdoyante et plantureuse qui donne plutôt l'idée de la terre promise que celle du désert. Dans un autre fragment, *le Prophète Élie* du musée de Berlin (n° 533), le désert est représenté d'une manière moins choquante par des rochers accumulés sur lesquels, à divers étages,

frappantes, nous paraît aussi de Van der Weyden. Nous y trouvons cette fois non-seulement l'écu des Sforza de Milan, mais les portraits de François Sforza, de sa femme Blanche Visconti et de Galéas Marie, leur fils, groupés au premier plan et agenouillés au pied de la croix. Seulement, d'après l'âge apparent de ce dernier personnage, le tableau aurait été peint non pas à la date à laquelle on fixe le voyage de l'artiste en Italie, mais tout à fait à la fin de sa vie.

percent çà et là, des plantes copiées une à une, d'après nature, mais posées avec raideur et sans aucune vraisemblance. Là encore, comme si l'artiste avait à cœur de nous rassurer sur le sort du prophète, au-dessus de ces entassemens de blocs arides, on découvre, à peu de distance, une contrée riante avec de beaux ombrages, de riches prairies et des montagnes boisées. Dans le *Saint Christophe* du même peintre (1) apparaît pour la première fois, et rendu avec une vérité saisissante, un de ces effets fugitifs que l'art jusque-là n'avait point essayé d'exprimer. L'éclat extraordinaire du ciel, dans lequel flottent quelques nuages violets, et l'opposition du bleu intense des montagnes avec les colorations dorées de l'horizon, dénotent une juste observation de la nature au moment du coucher du soleil. Mais l'harmonie générale souffre un peu de tous ces tons excessifs et juxtaposés sans ménagement. A côté de ces audacieuses dissonances, il faut bien signaler aussi des naïvetés d'exécution d'un art tout à fait primitif, comme les petites vagues du cours d'eau que traverse le saint, qui se succèdent égales et monotones ; ou bien ces fleurs et ces herbes étudiées avec une conscience scrupuleuse, sans que rien justifie leur rapprochement ; ou enfin des détails encore plus enfantins, comme ces limaçons en promenade et ces lézards qui se visitent familièrement sur les berges.

Il y a loin de là, on le voit, à l'admirable simplicité des Van Eyck, et cependant nous allons retrouver cette simplicité, non pas faite, comme elle l'était chez eux, de force et de grandeur, mais unie chez Memling à l'expression des sentimens les plus tendres et les plus gracieux. On sait avec quelle autorité M. James Weale a débarrassé l'histoire de l'art des légendes composées de toutes pièces sur le compte de Memling. Trop longtemps on avait accepté comme véridique cette fable d'un soldat blessé qui, dans la maturité de l'âge et à la suite d'aventures plus ou moins honorables, serait devenu peintre par accident et aurait employé sa convalescence à produire des chefs-d'œuvre ; comme si la perfection dans l'art s'accommodait de ces désordres et de ces improvisations ! Il est bien établi aujourd'hui qu'avant l'année 1478 Memling était établi à Bruges, qu'en 1480, marié et père de famille, il y acquérait trois maisons et que sa fortune était assez considérable pour lui permettre de faire des avances à cette ville, dans laquelle il mourait vers le commencement de 1494. On pourrait, avec quelque vraisemblance, ajouter que cette aisance il la devait, sans doute, à son travail ; car, pour suppléer au silence des documens écrits, le nombre de ses œuvres et leur importance nous montrent la considération

(1) Musée de Munich, n° 109 du catalogue.

dont il jouissait de son temps et attestent, pendant près de trente années (de 1462 à 1491), la féconde activité de l'artiste.

D'où venait Memling et quels étaient ses maîtres? Il n'a point été jusqu'ici possible de le découvrir. On croit qu'il était né dans la Gueldre, sur les confins de l'Allemagne, et le prénom de Hans, ainsi que l'appellation de « Jean l'Allemand, » sous laquelle il est désigné par son contemporain, le chroniqueur Van Vaernewyck (1), confirment cette opinion. Peut-être, dès sa jeunesse, avait-il vu à Cologne des œuvres bien faites pour l'émouvoir et qu'il eut d'ailleurs l'occasion d'admirer plus tard, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville. Mais si, en présence du Dombild surtout, il avait pu se sentir affermi dans les voies où le poussait son génie, il devait, pour former son talent, trouver des enseignemens plus efficaces à l'école des Van Eyck, dont, à l'exemple de Van der Weyden, et même, comme on le pense, sous ses leçons, il allait continuer les traditions.

Après ce qu'en a dit Fromentin, nous n'avons pas à apprécier ici l'œuvre de Memling, mais nous nous proposons de montrer brièvement la place qu'il y a donnée au paysage afin de rendre plus complète et plus attachante l'expression de sa pensée. Il n'est aucune de ses compositions où il ne le fasse intervenir, et le rôle qu'il lui attribue dans ses portraits eux-mêmes est significatif. Au lieu de peindre, comme Van Eyck, ses personnages dans un intérieur, ou s'enlevant simplement sur un fond uni, Memling les dispose en pleine campagne. En même temps qu'il rehausse, par l'heureux contraste de la verdure, l'éclat de leurs carnations, il achève ainsi, à la façon des maîtres primitifs, de les caractériser d'une manière plus précise. Ce château, cette abbaye, ce domaine que vous apercevez près de ces beaux ombrages aux dômes arrondis, parmi ces prairies qu'arrosent des eaux limpides, c'est là qu'ils vivent; c'est au milieu de cette nature aimable que l'artiste a voulu retracer leurs physionomies douces et placides, comme s'il désirait leur communiquer un peu de cette intime sérénité, qu'en dépit des agitations et des violences d'une époque aussi troublée, il avait su assurer à sa propre vie. Tels nous apparaissent, — dans ce chef-d'œuvre que le Louvre doit à la générosité de la famille Duchâtel, — dévotement groupés aux côtés de Jacques Floreins et de sa femme, leurs dix-neuf enfans, agenouillés comme eux devant la Vierge, et ce bout de pré où paissent quelques vaches, ce chemin sinueux qui conduit au village et au manoir seigneurial dont les murailles dominent de haut quelques pauvres chaumières, tout le tranquille

(1) Le *Livre des peintres*, de Carel van Mander, t. I, p. 69.

horizon qu'on entrevoit à côté du sanctuaire où cette famille patriarcale est réunie, ajoute un charme pénétrant à l'impression de calme et de recueillement qui se dégage de cette belle œuvre. Une autre famille presque aussi nombreuse, celle des pieux donateurs représentés, avec leurs seize enfans, sur les volets d'un grand triptyque du musée de Bruges, le beau portrait d'homme du Stœdel's-Institut de Francfort et le *Martin Van Nieuwenhove* de l'hôpital Saint-Jean, une des productions les plus accomplies du maître, trouvent un complément pareil de grâce et de poésie dans les paysages variés au milieu desquels l'artiste les a placés.

Cette intervention de la nature à côté de la figure humaine était donc tout à fait conforme aux vraies conditions de l'art, et Memling ne faisait d'ailleurs que reprendre à cet égard les traditions des maîtres primitifs. Il était moins bien inspiré quand, à leur exemple encore, il revenait à des pratiques dont, avec leur ferme bon sens et la notion plus exacte qu'ils se faisaient des lois de la composition, les Van Eyck s'étaient affranchis. Au lieu de se borner, comme eux, à la représentation d'un seul sujet en un même moment et dans un même lieu, Memling réunit le plus souvent sur un même panneau le cycle complet d'une légende ou d'une vie, avec les épisodes successifs qui s'y rapportent. Soit que, dans le *Saint Jean à Patmos*, il veuille peindre la contrée étrange où s'est retiré le solitaire et les visions fantastiques dont l'Apocalypse lui a fourni les motifs; soit que, dans un autre triptyque daté de la même année (1479), et qui appartient également à l'hôpital Saint-Jean, il se contente d'emprunter aux rues silencieuses de la ville de Bruges et aux paisibles campagnes qui l'avoisinent les fonds de *l'Adoration des mages* ou de *la Présentation au temple*, l'artiste se montre peu soucieux de respecter l'unité de son œuvre. Mais nulle part il n'a enfreint ce principe de l'unité d'une manière plus formelle que dans le remarquable ouvrage connu à la Pinacothèque (n° 116 du catalogue) sous la dénomination assez impropre des *Sept Joies de la Vierge*, et qui, dès 1480, appartenait à la chapelle de la corporation des tanneurs à Bruges; nulle part aussi, il faut bien le reconnaître, il n'a dissimulé avec plus d'art ce qu'un tel mode de composition avait de défectueux. Dans ce vaste ensemble qui, à la façon des Mystères du moyen âge, embrasse toute la vie du Christ et celle de la Vierge, les divers épisodes se trouvent reliés entre eux et restent cependant distincts, grâce aux ingénieuses dispositions du paysage où ils sont disséminés. Suivant l'importance relative qu'il a cru devoir leur attribuer, Memling place les uns sous les yeux mêmes du spectateur, tandis qu'il échelonne les autres à des plans différens. Chacun d'eux se suffit, mais ils se complètent mutuellement, et l'action chemine ainsi, de l'un à l'autre, à travers la cam-

pagne. On y peut suivre le pauvre ménage dans sa fuite vers Bethléem et voir les mages et les bergers, miraculeusement prévenus de la naissance du divin Enfant, partir de points opposés pour se diriger vers le berceau, où ils se rencontrent, unis dans une commune adoration. Plus loin, le religieux poème se continue jusqu'à la mort de la Vierge et s'achève par son ascension glorieuse. Les intervalles laissés entre les scènes que le peintre a représentées, — il n'y en a pas moins d'une vingtaine, — sont animés par de nombreux personnages, les uns indifférens, occupés aux travaux des champs, les autres mêlés au drame. Des manœuvres se rendent à leur tâche habituelle, des chariots circulent par les chemins, des vaisseaux naviguent sur les lacs ou sur les fleuves, les soldats, envoyés à la poursuite des fugitifs, se renseignent auprès de moissonneurs qui scient le blé mûr, enfin des animaux de toute sorte, des chevaux, des chiens, des moutons et jusqu'à des pies presque microscopiques, rendus avec une vérité extrême, ajoutent au mouvement et à l'intérêt de l'œuvre. La répartition des masses, l'élégante harmonie des lignes, la clarté du coloris semblent si faciles et si naturelles que, malgré l'accumulation de tant de détails, l'aspect général est, comme dans *l'Adoration de l'Agneau*, d'une simplicité extrême. Mais, tandis qu'en présence du chef-d'œuvre de Van Eyck, on demeure confondu par la grandeur de la pensée et par la force d'exécution avec lesquelles le peintre a su concevoir et exprimer l'idée un peu abstraite du triomphe de l'église, ce sont ici des côtés plus touchans de l'évangile qui se révèlent à nous, c'est la vie même de Jésus et de sa mère qui emprunte à ce cadre familier de la nature une signification plus saisissante. Memling, le premier, a été ému de cette intime poésie des livres saints; et comme spontanément les traits principaux de leurs récits sont venus se grouper dans cette image. L'inspiration est donc bien une, quoique le sujet soit complexe, et, bien qu'il fallût, pour le traiter ainsi, violer une des règles essentielles de la composition, nous regretterions cependant qu'une pareille épreuve n'eût pas été tentée par Memling une dernière fois.

Mais ce n'est pas seulement en adoptant ces dispositions répudiées par les Van Eyck que l'artiste semble rétrograder. L'exécution même de cet ouvrage, et bien plus encore celle de la *Châsse de sainte Ursule*, qui date cependant de ses dernières années (1489), rappelle par son minutieux fini celle des miniaturistes (1). Comme

(1) On a prétendu que Memling avait lui-même pratiqué l'art de la miniature; le fait est possible, mais nous devons remarquer qu'on ne peut affirmer l'authenticité d'aucun des ouvrages de ce genre qui lui ont été attribués. Nous avons dit les motifs qui nous portent à croire qu'il n'a en rien participé à l'exécution du bréviaire Grimani et du livre d'heures de la bibliothèque de Munich.

dans le tableau de Munich, chacun des panneaux de ce précieux coffret présente la réunion de plusieurs épisodes groupés dans une même composition, et le faire y est également proportionné aux dimensions restreintes dont disposait le peintre. Notons cependant, car la chose est nouvelle, le soin que celui-ci a pris d'y reproduire, toutes les fois qu'il le pouvait, l'aspect réel des contrées où se passent quelques-unes des scènes qu'il a figurées. Pour celles dont Cologne est le théâtre, la copie est d'une fidélité absolue et suppose évidemment des études faites sur place. Du quai où abordent les vaisseaux qui portent la sainte et ses compagnes, on aperçoit, telle qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, l'enceinte de la vieille cité avec la Bayen-Thurm, les clochers de Saint-Cunibert et de Saint-Severin et la grue placée au haut du dôme inachevé. *L'Arrivée à Bâle* nous montre un même souci d'exactitude, et à côté des murs de la ville débouche un chemin qui monte vers des montagnes que dominent au loin les cimes neigeuses des Alpes. Mais s'il s'agit de représenter Rome et ses monumens, Memling se contente d'emprunter à des pays qui lui sont connus le cadre de la scène (1), et, au lieu de se livrer à de hasardeuses suppositions, il donne aux édifices sacrés le style de l'architecture romane dans la région rhénane. Sa façon d'interpréter la nature est, d'ailleurs, très personnelle, et partout il lui conserve une inaltérable sérénité. Dans le martyre des jeunes vierges et dans celui de la sainte elle-même, aussi bien que dans *la Passion* de la cathédrale de Lubeck, la dernière œuvre connue du maître (1491), le ciel a la même pâleur azurée et les campagnes gardent leur fraîche verdure. Aimable et tendre, Memling répugne à l'expression de sentimens violens. Au lieu d'accabler encore par les tristesses du paysage ceux que la mort entoure de ses menaces, il veut que la nature les soutienne, les réconforte dans leur détresse et que cette terre, qu'ils vont quitter, leur sourie encore une dernière fois. A ces scènes de meurtres et de désolation, on voit bien d'ailleurs qu'il préfère les sujets où il peut librement s'abandonner à la douceur de son âme. C'est avec eux aussi qu'il manifeste le mieux l'originalité de son génie. Au milieu de cette nature élyséenne, ses gracieuses figures paraissent plus suaves et plus chastes encore. Le mal ne saurait s'approcher d'elles dans ces contrées riantes où les fleurs naissent sous leurs pas, où les animaux les plus timides s'enhardissent jusqu'à venir, sans crainte, s'offrir à leurs caresses. Autour d'elles, le monde où vivent ces créatures candides fait écho à leur pureté; elles y trouvent comme un avant-goût du séjour de paix et de lumière auquel elles sont destinées.

(1) C'est même là encore une raison pour nous de croire, contrairement à l'opinion de quelques-uns des biographes de Memling, que l'artiste n'est point allé en Italie.

On le voit, Memling n'est rien moins qu'un novateur, et sa poétique n'est pas bien compliquée. Il profite, il est vrai, des ressources nouvelles que les Van Eyck avaient assurées à leur art; mais, au lieu d'étendre le domaine conquis par eux, il s'y cantonne dans un espace plus restreint. Il revient même sur leurs pas et recommence à parler le langage un peu suranné des miniaturistes; mais, en disant les mêmes choses, sa voix est bien autrement expressive, et personne, après lui, ne retrouvera des accens pareils. Longtemps méconnu dans ses œuvres et calomnié dans sa vie, il est aujourd'hui dans toute sa gloire. Pour que rien ne manquât à sa fortune, il a désormais, comme fra Angelico dans le cloître de Saint-Marc, un sanctuaire où viennent le chercher ses dévots. Peut-être même est-il encore plus favorisé que le bienheureux, car c'est une ville tout entière, c'est Bruges, qui ajoute la poésie de sa solitude et de ses souvenirs à la poésie de ses œuvres. Dans ce cadre, qui semble fait exprès pour elles, elles prennent tout leur éclat. Au milieu de ce silence, parmi ces vieilles églises et ces rues abandonnées, le charme de leur exquise simplicité vous gagne peu à peu. Heureux d'échapper pour quelques instans à l'agitation de nos existences enfiévrées, vous ne songez pas à vous défendre contre des séductions aussi persuasives, et, malgré les démentis que le train du monde a toujours infligés à la parole de l'évangile, vous comprenez, en admirant Memling, cette force suprême de la douceur à laquelle l'empire de l'univers a été promis.

V.

Avec Memling se termine cette période initiale d'éclosion et de jeunesse dans laquelle l'art flamand possède encore toute sa fraîcheur et nous montre des impressions directement ressenties et rendues sans qu'aucun mélange de convention en altère jamais la franchise. Plus tard, le génie même de ces maîtres primitifs va peser sur leurs successeurs et paralyser l'originalité de leur talent. Soit qu'ils cèdent à des réminiscences involontaires, soit qu'au contraire ils s'efforcent de répudier les exemples de leurs devanciers, ceux-ci perdent quelque chose de leur spontanéité. Un maniérisme inconscient se glisse dans leurs œuvres et leur communique je ne sais quoi de guindé et d'artificiel qui les dépare.

Gérard David n'a pas évité ce défaut (1). C'était cependant un

(1) Né, vers 1450, dans la Hollande méridionale, Gérard David s'était de bonne heure fixé à Bruges, où il se mariait. Il y avait subi l'ascendant de Memling, alors dans toute sa gloire. Admis dès 1483 dans la Gilde de cette ville, David en devenait le doyen en 1501 et 1502; il mourait à Bruges le 13 août 1523.

esprit curieux également attiré, comme les peintres de la renaissance italienne, par les souvenirs de l'antiquité et par l'étude de la nature. *Le Jugement de Sizamnes par Cambyse* et *le Baptême du Christ* représentent, au musée de Bruges, ces deux faces de son talent; mais le dernier tableau mérite seul de nous arrêter, à raison de la place importante qu'y occupe le paysage. Peut-être même est-il permis de dire que l'artiste lui attribue un rôle excessif et que, loin d'ajouter ainsi au charme de sa composition, il en diminue plutôt l'intérêt. Ces arbres étudiés feuille à feuille, — des châtaigniers, des ormes, des peupliers et des érables, dont les diverses essences sont scrupuleusement accusées, — ces lierres et ces houblons qui enlacent leurs troncs, ces buissons d'épines, ces ronces et ces fougères semées dans le gazon, ces rochers taillés à arêtes vives dont les découpures se succèdent avec une déplaisante monotonie, ces eaux immobiles et comme solidifiées qui dessinent en un réseau régulier leurs remous concentriques, tous ces élémens pittoresques indiqués avec une complaisance trop évidente détournent l'attention des personnages dont les attitudes compassées sentent d'ailleurs l'effort et la pose. La lourdeur de la touche, partout également minutieuse et appuyée, et la dureté d'un coloris qui, dans sa recherche de vérité absolue, n'admet aucune des atténuations, aucun des sacrifices que réclamerait l'harmonie, contribuent à rendre plus choquante encore l'accumulation de tous ces détails. Nous ne retrouvons plus ici le choix, le goût, le sentiment de l'unité, qui, chez Van Eyck et Memling, reliaient étroitement entre eux les élémens d'une même œuvre et donnaient à leur exécution ce souffle de vie qui en fait le charme. Avec un talent très réel, David ne semble rechercher le fini que pour le fini lui-même, et l'abus de cette virtuosité un peu banale devient chez lui tout à fait importun.

Pendant qu'à l'exemple de Gérard David, quelques-uns de ses contemporains se laissent ainsi entraîner à une imitation servile de la nature, d'autres essaient de se soustraire à ces étroites préoccupations et cherchent, en dehors même de la réalité, des voies nouvelles dans le domaine du fantastique et du merveilleux. Mais tandis que l'art antique avait su personnifier par des types pleins de noblesse et de beauté les forces de la nature ou les symboles des passions les plus violentes, l'art chrétien s'était montré impuissant à leur donner une figuration vraiment esthétique. Les monstres, dont l'imagination populaire avait rempli les déserts et les solitudes des grandes forêts, Satan et les démons, que les sculpteurs du moyen âge nous montrent, aux portails de nos cathédrales, torturant les damnés ou exorcisés par les saints, sont le plus souvent des créations d'une laideur grotesque. Le parti-pris de gratifier le

diable de toutes les difformités devait inévitablement fournir à l'humeur railleuse de certains artistes l'occasion de s'exercer sur un personnage qu'il s'agissait avant tout de rendre hideux et repoussant. Ne pouvant le faire terrible, ils cherchaient à s'égayer sur son compte et le tournaient en dérision. En traitant des sujets où la verve moqueuse des Breughel, des Teniers et de Callot allait bientôt se donner librement carrière, un peintre de ce temps, Jérôme van Aken, plus connu sous le nom de Bosch (1), mêle déjà parfois quelques traits malicieux à l'horreur de ses sombres inventions. Bien qu'il soit surtout célèbre par les *Tentations*, les *Enfers* et toutes les visions diaboliques dont il s'était fait une spécialité, Bosch, lorsqu'il se borne à la simple représentation de la nature, manifeste une originalité à laquelle il nous semble qu'on n'a pas assez rendu justice. Dans une de ses œuvres les plus remarquables, le triptyque de l'*Adoration des mages* du musée de Madrid (n° 1175 du catalogue), les animaux groupés autour de la scène principale, — l'âne, placé près de la crèche, le mouton, qui repose non loin de là, et les chevaux galopant à travers la campagne, — sont rendus avec une grande justesse d'observation ; et quant au paysage qui s'étend au-dessus de la crèche, dans la partie moyenne de la composition, — un cours d'eau avec de beaux arbres qui l'ombragent et plus loin des terrains incultes couverts çà et là d'un maigre gazon, — l'artiste a su, par la fermeté précise du dessin et la puissance des intonations, exprimer très fortement le caractère d'une de ces contrées sauvages dont la poésie n'avait guère jusque-là, Van Eyck excepté, tenté le pinceau de ses devanciers.

Avec le temps, le goût de la peinture s'était peu à peu répandu dans toute la Flandre, mais dès les premières années du XVIe siècle la prospérité de Bruges commençait à être éclipsée par celle d'Anvers, qui allait recueillir son double héritage de suprématie commerciale et d'activité artistique. La fondation de la Gilde de Saint-Luc, que la corporation des peintres avait établie dans cette dernière ville, remontait à la fin du XIVe siècle, et le nom de Quentin Messys, qui, en 1491, était inscrit sur ses listes, inaugure la brillante succession de maîtres qui devaient l'illustrer (2). Dans l'ouvrage capital de Messys, que possède le musée d'Anvers, *la Déposition de la croix*, qu'il terminait en 1511, le paysage, bien qu'il n'y tienne qu'une place secondaire, ajoute à l'émotion poignante de la scène

(1) Van Aken passa la plus grande partie de sa vie dans sa ville natale, Bois-le-Duc (Hertogen-Bosch), d'où lui était venu son surnom de Bosch. Il y mourut en 1516.

(2) Messys était-il originaire d'Anvers ou de Louvain? C'est là une question encore indécise et que les catalogues d'Anvers et de Bruxelles tranchent chacun dans un sens différent.

et les silhouettes sinistres des croix plantées au sommet du calvaire dominent éloquemment cette composition si pathétique. Le rôle du paysage a plus d'importance dans le triptyque de *la Légende de sainte Anne*, qui, de l'église Saint-Pierre de Louvain, pour laquelle il avait été fait en 1509, est entré depuis quelques années au musée de Bruxelles. Nous y retrouvons ces rochers aux formes étranges qui bornent également l'horizon de *la Déposition de la croix*. Avec la même fantaisie que la plupart de ses contemporains, aussi bien les italiens que les flamands, Messys ne se faisait pas faute d'amonceler ces rochers les uns sur les autres et, sans se soucier d'aucune vraisemblance, de les découper de mille manières pour y pratiquer des grottes ou des arceaux entre lesquels on aperçoit des échappées sur la campagne. Mais, sauf ce détail, l'artiste apporte autant de largeur que de sincérité dans son interprétation de la nature, et le beau portrait de *l'Homme à barrette noire*, du musée de Francfort, nous montre le parti harmonieux qu'il a su tirer du ciel bleu et des verdures vigoureuses sur lesquelles cette honnête et vivante figure se détache avec tant d'éclat.

A voir ces admirables ouvrages, il semble que les traditions de Van Eyck et de Van der Weyden allaient être renouées, car c'est bien elles que nous reconnaissons ici, mais reprises et développées avec plus d'ampleur. Cependant l'effort de Messys devait rester isolé et avec lui l'art gothique avait, dans cette dernière floraison, jeté son dernier éclat. Attirés par le prestige toujours croissant de la renaissance italienne, les artistes flamands iront désormais au-delà des monts chercher leur idéal et trouver des enseignemens. Avec ce mouvement de migration vers le midi dont Mabuse donne le signal et qui se poursuit avec les Van Orley, les Coxie, les Floris et bien d'autres encore, nous voyons disparaître peu à peu l'originalité du vieil art national. Au contact d'un art étranger, il perd cette absolue sincérité dans laquelle jusque-là il avait puisé sa force. Aussi, malgré le talent de ceux qui s'y emploient, les essais de conciliation tentés entre des aspirations si opposées n'aboutissent qu'à des productions bâtardes, également dépourvues de style et de naturel, et qui laissent le spectateur troublé ou indifférent. Au lieu de ces aspects variés de la campagne sur lesquels le regard aimait à se reposer dans les œuvres des primitifs, des monumens d'une architecture bizarre étalent derrière les pompeuses compositions des *italianisans*, leurs lignes tourmentées et le bariolage de leurs couleurs. Comme si elle avait honte de se montrer ainsi encadrée, la nature se laisse à peine entrevoir à travers le dédale incohérent de leurs portiques inutiles et les longues files de leurs colonnades.

Un nom cependant mérite d'être retenu parmi ceux des peintres que nous avons cités, celui de Bernard Van Orley. Mais bien qu'à

son retour d'Italie son talent se soit développé dans un sens très personnel, ce n'est point dans ses tableaux que nous devons chercher la meilleure preuve de son originalité comme paysagiste. Van Orley était un décorateur de premier ordre, et les belles verrières de Sainte-Gudule montrent assez quelles étaient ses aptitudes à cet égard. Peut-être est-ce à cause de cette supériorité qu'il fut chargé, comme on le croit, de surveiller à Bruxelles la confection des célèbres tentures exécutées d'après les dessins de Raphaël. Il est certain du moins qu'il a lui-même fourni les cartons de plusieurs séries de tapisseries, parmi lesquelles les *Chasses de Maximilien* méritent surtout d'être signalées, à raison de la conscience et de la largeur d'interprétation avec lesquelles le paysage y est traité. Cette suite des Douze Mois dont on peut voir plusieurs panneaux exposés dans les salles du Louvre et qui représente des épisodes variés de la chasse de divers animaux nous offre une image fidèle de la campagne aux environs de Bruxelles, dans la forêt de Soignies, à Terwueren, à Sept-Fontaines, avec les châteaux, les couvens et les étangs ou les cours d'eau qui les avoisinent. Les plantes habilement groupées sur les premiers plans de ces compositions témoignent d'une étude scrupuleuse de la flore locale, qui a également fourni les motifs de l'ornementation des bordures. Les modifications successives que le cours des saisons apporte à la physionomie de nos contrées sont aussi très nettement caractérisées dans ces belles tentures et particulièrement dans celle qui représente une chasse en plein hiver au milieu d'une forêt dépouillée, avec la neige qui couvre le sol et quelques feuilles rougies par la gelée qui grelottent au bout des branches.

Mais des impressions aussi vraies sont tout à fait exceptionnelles chez les artistes de cette époque, et nous terminerions avec Van Orley cette étude des débuts du paysage dans les Flandres, si nous n'avions à mentionner rapidement encore les œuvres de deux de ses contemporains qui, — bien qu'ils se rattachent plus étroitement que lui à l'art du passé, — n'ont pas laissé d'exercer sur les artistes venus après eux une influence assez considérable. Nous voulons parler de Patenier et de Henri Bles, que la critique s'accorde à désigner comme les inventeurs du paysage formant un genre à part et se suffisant à lui-même. Il nous reste à examiner ce qu'il y a de fondé dans cette assertion.

Patenier et Bles étaient nés presque à la même époque, vers 1480, dans des lieux voisins, l'un à Dinant, l'autre à Bouvignes, près de Namur. Leurs vies sont peu connues, celle de Bles surtout, dont le nom même a été l'objet de nombreuses variantes (1). Sa seule

(1) Ce peintre a été, en effet, désigné en Belgique sous le nom de Herri met de Bles, en France sous celui de Maître à la Houppe et en Italie sous le surnom de Ci-

signature irrécusable « Henricus Blesius » nous est fournie par un tableau de la Pinacothèque de Munich, *l'Adoration des mages* (n° 146 du catal.), dans lequel le paysage, d'une couleur puissante et savoureuse, n'offre cependant aucune particularité remarquable (1). Quant à Patenier, qui passe d'ailleurs pour avoir été le maître de Bles, bien des fables ont couru sur son compte; mais rien, dans le petit nombre de dates et de faits positifs que nous connaissons de sa vie, ne saurait justifier la réputation de désordre et d'ivrognerie que lui ont faite certains chroniqueurs. Installé de bonne heure à Anvers, il y devenait, dès 1515, membre de la gilde et, peu de temps après son mariage, acquéreur d'une maison située au bord de l'Escaut. Le 5 mai 1521, Albert Durer, qui voyageait alors dans les Pays-Bas, assistait à son second mariage. Très choyé par Patenier, dont il appréciait fort le talent, il faisait son portrait (aujourd'hui au musée de Weimar) et lui laissait, en outre, comme souvenir de sa visite, plusieurs dessins de petits personnages destinés à orner ses paysages. Nous savons d'ailleurs que Patenier mettait son pinceau à la disposition de ses confrères et qu'il peignit pour plusieurs d'entre eux les fonds de leurs tableaux ou de leurs portraits. Enfin une nouvelle preuve de l'estime dont il jouissait parmi eux nous est fournie par ce fait qu'après sa mort, en 1524, trois peintres d'Anvers venaient en aide à sa veuve pour le règlement de ses affaires et que Messys était du nombre. Le talent de l'artiste, le soin et la conscience qu'il apportait à l'exécution de ses œuvres, témoigneraient aussi, au besoin, contre les fâcheux propos qui ont été tenus sur lui.

La contrée où était né Patenier avait, sans doute, contribué à développer en lui le goût d'une nature un peu étrange, mais bien faite pour plaire à un paysagiste d'alors. La situation même de Dinant, au bord de la Meuse, le cours rapide de ce fleuve dominé par des rochers élevés, les vallées étroites qui débouchent non loin de là, celle de la Semois surtout, avec ses nombreux circuits, ses gorges profondes, ses ombrages frais et silencieux et les cavernes

vetta, à cause de la chouette qu'il peignait souvent dans ses œuvres et dont on avait cru devoir faire son monogramme exclusif, bien que cet oiseau se trouve fréquemment représenté dans les tableaux de beaucoup d'autres peintres de ce temps.

(1) Un grand nombre d'autres ouvrages appartenant à des collections publiques sont attribués à Bles, mais sans présenter des garanties d'authenticité suffisantes. Si le beau portrait du musée de Berlin inscrit sous son nom au catalogue (n° 624) mérite cette attribution, il faudrait également restituer à Bles le portrait du Louvre classé parmi les inconnus (n° 607 du catalogue) et qui autrefois passait pour être celui du Garofalo peint par lui-même. Tous deux sont certainement de la même main et témoignent du réalisme puissant que leur auteur savait donner à la représentation du paysage et de la nature humaine.

mystérieuses où ses eaux se dérobent, toute cette campagne pittoresque présentait accumulée dans un court espace cette profusion d'accidens et de sites variés que les peintres de ce temps aimaient à réunir dans leurs compositions. Loin de simplifier cette nature déjà assez compliquée, Patenier semble avoir pris à tâche d'ajouter à son étrangeté par un amas de motifs hétérogènes qu'il rapproche les uns des autres sans aucune vraisemblance : la mer, des montagnes coupées à pic, des rochers isolés et inaccessibles, couronnés de villes ou d'habitations, des perspectives qui s'étendent dans tous les sens et des cours d'eau dont les sinuosités reparaissent à tous les plans. Malgré cet entassement de détails, il n'estime pas que le paysage offre assez d'intérêt en lui-même pour qu'il en fasse le sujet exclusif de ses tableaux. Il croit nécessaire d'y introduire des scènes dans lesquelles il a sans doute, plus que ses devanciers, restreint le nombre et la taille des personnages, mais qui lui fournissent cependant la donnée première et la désignation même de son œuvre. C'est *la Fuite* ou *le Repos en Égypte*, *le Baptême du Christ*, *l'Apparition du cerf à saint Hubert*, *la Tentation de saint Antoine*, *Saint Jérôme dans le désert* et d'autres épisodes que ses prédécesseurs avaient déjà traités et que, pendant longtemps encore, ses successeurs continueront à reproduire. Enfin, loin de profiter des progrès réalisés à cet égard par Van Eyck, il revient également, ainsi que l'avait fait Memling, aux erremens des maîtres primitifs, et souvent il lui arrive de juxtaposer dans une seule composition des épisodes différens se rapportant à une même légende.

Patenier, quoi qu'on en ait dit, n'est donc pas un novateur et le sens de la nature qu'il manifeste dans ses ouvrages n'atteint jamais l'éloquente sobriété ni la force expressive que Van Eyck et Memling lui avaient données. Mais il faut bien reconnaître que, mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là, il s'est appliqué à augmenter progressivement l'importance du paysage et à réduire d'autant celle des figures, sans cependant les éliminer tout à fait. D'ailleurs, en dépit de leur excessive complication, l'aspect général de ses tableaux ne manque pas d'une certaine ampleur, à laquelle concourent la souplesse et l'habileté de son exécution, la largeur de l'effet, la vérité de la lumière. C'est par ces qualités que se distingue un de ses plus remarquables ouvrages : *le Baptême du Christ*, du musée de Vienne, dans lequel la transparence vigoureuse de la végétation fait valoir la légèreté des lointains dont les dégradations très délicatement rendues sont animées par les ombres que les nuages d'un ciel lumineux promènent sur leurs vastes étendues.

Quant à l'harmonie de la couleur, Patenier s'en est à bon droit préoccupé. On peut même déjà observer chez lui, en vue de cette

harmonie de l'ensemble, la première apparition de ce parti-pris systématique que des critiques allemands, M. Riegel entre autres, ont remarqué chez ses successeurs et qui consiste à distribuer d'une manière invariable les trois tons dominans de leurs paysages : le brun coloré des premiers plans formant repoussoir, les verts plus ou moins francs de la partie moyenne et le bleu des lointains. Cette répartition, assez conforme du reste aux lois de la perspective aérienne, peut prêter à d'heureux contrastes. Mais si la nature en offre quelquefois l'exemple, ce n'est là chez elle qu'un des innombrables arrangemens de la riche palette dont elle dispose et dont, suivant les contrées, suivant les saisons et les heures du jour, elle sait à l'infini varier les nuances et les combinaisons. Pendant longtemps, au contraire, les paysagistes flamands ne se lasseront pas de recourir à ce procédé d'effet que Patenier avait inauguré. Chez presque tous, nous en retrouvons la trace plus ou moins déguisée et l'abus d'un expédient aussi sommaire contribue à donner à leurs œuvres un caractère fâcheux de monotonie. C'est chez les artistes de la fin du XVIe siècle que ce défaut est surtout sensible, chez Josse de Momper, Lucas Van Valkenborgh, Roelant Savery, Ab. Gowaerts, Van Uden, etc., et après eux chez J. Breughel.

Une autre cause d'uniformité dépare d'ailleurs la plupart des œuvres de ces derniers artistes. En même temps qu'ils accumulent les accidens pittoresques dans leurs paysages et qu'ils en étendent les perspectives, ils semblent, à l'inverse de Patenier, choisir pour les épisodes qu'ils y introduisent ceux qui leur permettront également de multiplier à l'infini le nombre des personnages ou des animaux. *Le Paradis terrestre*, *la Tour de Babel*, *le Déluge*, *le Massacre des innocens*, *la Montée au calvaire*, *Orphée charmant les animaux*, les *Kermesses* et les *Batailles* deviennent leurs sujets favoris, ceux qu'ils répètent à l'envi et que le public accueille le plus volontiers. C'est avec une regrettable docilité qu'ils s'abandonnent à ce courant de routine et de mode, dont l'histoire de l'art offre trop souvent l'exemple, et qu'au lieu de chercher dans les campagnes qui les environnent des inspirations personnelles et immédiates, ils vont demander à d'autres contrées, surtout à l'Italie, aux Alpes, qu'ils traversent en s'y rendant, des impresssions qui forcément demeureront superficielles et confuses.

Ainsi compris, le paysage est surtout décoratif et ses aspects, trop peu caractérisés, ne peuvent guère nous toucher. Et cependant, même parmi ces transfuges des Flandres, on compte des artistes de valeur et qui ont exercé une influence décisive sur leurs contemporains. Paul Brill, tout d'abord, qui, sans atteindre le style et la noble simplicité de Poussin, ni l'élégance et la poésie de Claude, a

su, par l'ampleur et la variété de ses compositions, leur frayer la voie; et, avant lui, Pierre Breughel, qui, avec sa verve parfois un peu grossière, mais avec une force singulière, était déjà revenu à ces traditions de l'art indigène que son fils Jean devait si brillamment continuer.

Quand, avec les premières années du XVIIe siècle, la séparation des deux nationalités, aussi bien que celle des deux écoles, flamande et hollandaise, est nettement accusée, il n'est pas besoin de rappeler avec quel éclat Rubens, dès son retour à Anvers (1608), manifeste la grandeur et la généreuse fécondité de son génie. Nous avons dit ici même comment le maître, dans sa pleine maturité, se délassait des grandes tâches qu'il avait accomplies en répandant à profusion la vie et la lumière dans ces admirables tableaux de la Pinacothèque, dont les riches campagnes des environs du château de Steen lui ont fourni les motifs. A côté de Rubens, Teniers, devenu son voisin par l'acquisition du petit domaine de Perck, mérite aussi une place à part. Si spirituel qu'il soit comme peintre de genre, peut-être a-t-il manifesté des qualités plus exquises encore comme paysagiste lorsqu'il a peint ces ciels clairs, ces nuages légers traversés par le soleil, ces eaux transparentes au-dessus desquelles frissonnent des saules grisâtres, et ces chaumières à demi cachées dans les vergers que dominent le modeste clocher du village et les trois tours (Dry Toren) qui ont donné leur nom à la demeure du châtelain.

Mais ce sont là des exceptions parmi les Flamands. Le plus souvent, même chez les meilleurs, le paysage conserve ces formes apprêtées, ces arrangemens un peu artificiels et cette exécution expéditive dont tout le talent de Jacques d'Arthois ou d'Huysmans de Malines n'empêche pas de sentir la monotonie. Vous trouverez là des décors d'un effet piquant et même des morceaux de peinture tout à fait remarquables, mais jamais cette profondeur de sentiment ni cette diversité d'impressions, qu'une étude plus attentive et plus pénétrante de la nature leur eût méritées. Il était réservé à l'art hollandais de découvrir les beautés inattendues que peuvent renfermer les contrées les plus simples et de nous les révéler par des chefs-d'œuvre dont la vérité et la poésie n'ont pas été dépassées.

ÉMILE MICHEL.

LES

CLEFS DE LA BRUYÈRE

I. *OEuvres de La Bruyère*, nouvelle édition, par G. Servois (*Collection des Grands Écrivains de la France*, par Adolphe Regnier). — II. *La Comédie de La Bruyère*, par Édouard Fournier.

La Bruyère disait au début de son livre des *Caractères :* « Je rends au public ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage; il est juste que je lui en fasse la restitution. » Voulait-il dire par ces paroles qu'il avait observé les hommes et qu'il avait tiré de la matière de ses observations des portraits abstraits et des critiques générales, comme font tous les moralistes? ou bien, au contraire, cherchait-il à faire entendre qu'il avait relevé tels traits particuliers à telles ou telles personnes et fait de son livre le miroir vivant de son temps? A-t-il eu en vue des classes et des groupes, ou des individus? On sait que, dès la première apparition des *Caractères*, la malignité publique se plut à mettre des noms sous les portraits, et La Bruyère lui-même protesta contre ces méchantes interprétations. Dans la préface de son *Discours à l'Académie française*, il se plaint qu'on l'ait pris pour un auteur qui cherche « à amuser par la satire et point du tout à instruire par la saine morale; » que ses adversaires, « au lieu de faire servir à la correction de leurs mœurs les traits semés dans son ouvrage, » se soient appliqués seulement à découvrir « quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits pouvaient regarder; » qu'ils aient donné au public « de longues listes ou, comme ils les appellent, des *clefs*, fausses clefs inutiles autant qu'injurieuses aux personnes et à l'écrivain. » Il

dénonce « ce déluge d'explications qui inonde la ville et qui bientôt va gagner la cour. » Enfin il rappelle que, dans sa première préface, il avait protesté d'avance « contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure, contre les froids plaisans et les lecteurs malintentionnés. » Nul doute que La Bruyère ne fût dans son droit en repoussant les interprétations que l'on prétendait donner de son œuvre. La critique et la satire des mœurs seraient impossibles si, en dépeignant les travers et les vices, on était censé attaquer des personnes et des êtres réels. La satire est générale; tant pis pour qui s'y reconnaît et pour qui l'on y reconnaît! Voilà le principe, et certainement ce serait diminuer le livre des *Caractères* que de le rabaisser au niveau de la satire personnelle. Enfin, si l'on prend l'ensemble de l'ouvrage, il est certain que les généralités l'emportent de beaucoup sur les applications de personnes, quelque complaisance que l'on ait mise à en augmenter le nombre.

Néanmoins, il faut reconnaître aussi que La Bruyère n'a pas fait tous les efforts possibles pour éviter les applications particulières et que souvent, au contraire, il paraît avoir cherché à les provoquer. De nombreux passages ne sont pas seulement des observations abstraites et générales, mais des allusions à des choses et à des personnes réelles, et semblent avoir eu pour but d'attiser la curiosité. Même dans certains cas où l'application est encore un problème, il n'est guère douteux que La Bruyère n'ait eu des circonstances réelles devant les yeux, et si on en cherchait l'application, c'est bien à lui qu'il fallait s'en prendre; car rien d'irritant comme un rébus inexpliqué. D'ailleurs il y a dans les clefs qui nous ont été transmises beaucoup plus d'applications certaines ou probables que l'on n'est tenté de le croire; et même, dans beaucoup de cas, les allusions sont évidentes et n'ont guère besoin de clefs. Toutes ne sont pas malveillantes et certaines d'entre elles n'ont rien de blessant pour personne. De nos jours, l'intérêt des clefs de La Bruyère a changé de caractère. Il ne s'agit plus de la satisfaction cruelle de reconnaître telle ou telle personne du monde dans tel ou tel portrait, ni du plaisir de voir déchirer ses propres amis. Tout cela a disparu avec la société de La Bruyère lui-même. Mais aujourd'hui nous aimons à rechercher sous des idées générales des faits individuels et concrets servant de base et de garant à la généralité. Les clefs, sous ce rapport, nous donnent une sorte de satisfaction scientifique. Elles nous apprennent sur quelle matière La Bruyère a travaillé : c'est sa propre expérience, ce sont les notes dont il s'est servi; sinon celles-là, au moins de semblables à celles-là, ce qui est pour nous la même chose. C'est une garantie de la vérité générale qu'on ait pu l'appliquer immédiatement à tels ou tels; car

s'ils n'ont pas servi de modèles, ils n'en sont pas moins des exemplaires dans lesquels le modèle se vérifie et se multiplie. Enfin, ce qui n'est pas la moindre considération, c'est que l'étude des clefs est un voyage amusant à travers la société de ce temps, voyage où pour cicérone vous avez de temps en temps non-seulement La Bruyère, mais Saint-Simon, qui, pour lui, ne se fait pas faute de s'adresser aux personnes et les marque d'un trait brûlant à jamais ineffaçable. Au fond, c'est le spectacle de la vie que chacun peut prendre du côté gai ou du côté triste, selon son humeur, mais qui ne nous laisse jamais indifférens.

Voici maintenant l'histoire des clefs de La Bruyère, telle que nous la donne son savant et consciencieux éditeur, M. G. Servois, dans l'édition complète qui vient d'enrichir la collection des *Grands Écrivains de la France*. Nous avons souvent parlé ici de cette magnifique collection, dirigée par le regrettable Adolphe Regnier, récemment enlevé aux lettres, et qui avait voué à cette œuvre, avec un zèle infatigable, ses dernières années; et c'est pour nous toujours un plaisir que d'étudier nos grands auteurs dans ces éditions si riches, si curieuses, si exactes, si pleines de détails nouveaux et piquans. Sous ce rapport, la récente édition de La Bruyère ne le cède à aucune autre, et nous n'aurons guère qu'à reproduire, en le coordonnant, le travail de l'éditeur.

Les clefs ne furent d'abord que des notes marginales écrites par des lecteurs du temps sur leurs exemplaires; et il reste encore aujourd'hui un certain nombre d'exemplaires avec de telles notes qui, d'ailleurs, nous dit M. Servois, se reproduisent presque toujours les mêmes. Bientôt, aux notes marginales, succédèrent les listes écrites que l'on se passa de mains en mains et qui étaient transcrites sur le livre même. L'une des plus anciennes de ces listes porte en effet ce titre : *Clef des Caractères de Théophraste*, 7e édition, Michallet, 1694. Il ne reste que deux de ces clefs manuscrites : celle que nous venons de citer et une autre formant un cahier relié de 61 feuilles in-4°, et ayant appartenu à la famille Cochin. Bientôt, ces clefs furent imprimées, et la première parut après la mort de La Bruyère, vers 1696 ou 1697. Depuis, toutes les grandes éditions de La Bruyère furent accompagnées de clefs. Dans la nouvelle édition que nous avons sous les yeux, les clefs sont accompagnées d'un commentaire suivi et approfondi où tous les documens contemporains, notamment les témoignages de Saint-Simon, sont rapprochés et critiqués.

Nous classerons les différens personnages dont il est question dans les clefs sous ces différens titres : les politiques, les courtisans, les financiers, le clergé et la magistrature, les écrivains

et enfin les femmes. C'est bien la comédie humaine (1) que nous avons sous les yeux. Donnons-nous-en le spectacle.

I.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par le grand roi. Il n'est pas besoin de clef pour savoir que le portrait du souverain tel qu'il est développé dans le dixième chapitre des *Caractères* n'est autre que le portrait de Louis XIV : « Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince et qui conserve le respect dans le courtisan ; une parfaite égalité d'humeur ; un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point ; ne faire jamais ni menaces ni reproches ; ne point céder à la colère et être toujours obéi ; l'esprit facile, insinuant, le cœur ouvert, sincère, etc., dont on croit voir le fond ;.. du sérieux et de la gravité ;.. le choix des personnes et le discernement des esprits ;.. ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain... et il me paraît qu'un monarque qui les rassemble est bien digne du nom de *Grand!* » Personne ne peut douter que ce ne soit très sincèrement que La Bruyère se livrait à cette apothéose. Il avait, comme tous les hommes de son temps, la foi dans la royauté et une admiration extrême pour le souverain ; et, d'ailleurs, à cette période du règne, tout le monde en pensait autant. Cependant il est permis de croire que s'il écrivait ce magnifique éloge en toute conscience, ce n'était pas sans faire *in petto* quelques réserves ; et ce satiriste, si cruel pour tous, ne pouvait pas avoir émoussé complètement tous ses traits à l'égard d'un seul. En tout cas, tout en se laissant aller avec candeur à l'enthousiasme de La Bruyère, il me semble qu'on est un peu plus tenté de pardonner aux acrimonieuses censures de Saint-Simon.

Après Louis XIV, Mme de Maintenon. C'est elle que l'auteur désigne dans cette maxime délicate : « Il ne manque rien à un roi que les douceurs d'une vie privée ; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié et par la fidélité de ses amis. » C'était encore toucher plus près du but que de dire : « L'un des malheurs d'un prince est d'être souvent trop plein de son secret : son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui

(1) C'est le titre même qu'un ingénieux écrivain, M. Édouard Fournier, avait donné à un livre qui a le même objet que ce travail. Il est intitulé *la Comédie de La Bruyère*. Il va sans dire que nous avons utilisé cet ouvrage, qui, d'ailleurs, avait déjà passé tout entier dans le commentaire de M. Servois.

l'en décharge. » On savait ne pas déplaire à Louis XIV par une allusion discrète à ses préférences de cœur, que la politique ne lui permettait pas de déclarer, mais qu'il aimait à voir reconnaître et approuver. A plus forte raison était-on sûr de ne pas déplaire par de telles allusions à la personne chargée d'un rôle auguste dont elle était aussi fière qu'ennuyée.

S'il n'y a pas de doute sur l'allusion à Louis XIV, il n'y en a pas davantage sur l'allusion opposée qui s'adresse manifestement à son grand ennemi, Guillaume III. On ne peut évidemment demander à La Bruyère l'intelligence des faits qui se passaient alors en Angleterre, de même que de nos jours on n'a pas toujours bien compris en Angleterre ce qui se passait en France. Que Guillaume III fût le représentant d'une nouvelle forme gouvernementale et le fondateur de la liberté politique, qui pouvait alors, du moins en France, deviner cela? Mais ce qui frappait tous les yeux, c'était l'ambition personnelle du prince qui, avant de conquérir l'Angleterre, avait d'abord étouffé la république dans sa patrie. C'était surtout l'immoralité de l'usurpateur qui détrônait son beau-père, d'une fille qui chassait son père pour lui prendre sa couronne. C'est sous ce double aspect que La Bruyère nous le dépeint : « Vous avez surtout un homme pâle et livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair et que l'on croirait jeter à terre du moindre souffle. Il vient de pêcher en eau trouble une île entière... Il a montré de bonne heure ce qu'il savait faire; il a mordu le sein de sa nourrice; elle en est morte, la pauvre femme; je m'entends, il suffit! » Quelques pages auparavant, La Bruyère mettait en scène le prince d'Orange lui-même et le faisait parler : — « Un homme a dit : Je passerai les mers, je dépouillerai mon père de son patrimoine; je le chasserai, lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses états; et, comme il l'a dit, il l'a fait. » — Évidemment, voilà un caractère qui n'est pas une peinture abstraite, mais un vrai portrait. Il ne s'agit pas ici de l'usurpateur en général; il s'agissait d'un usurpateur en particulier. La Bruyère ne pouvait récuser l'application; il la faisait lui-même.

La Bruyère n'aurait pas désavoué davantage l'application du portrait d'Émile, qui n'est autre que le grand Condé : — « Émile était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditations et d'exercice... Les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires,.. incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre,.. une âme de premier ordre pleine de ressources et de lumières;.. grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire,.. dévoué à l'état, à sa famille, au chef de sa famille, sincère pour Dieu et pour les hommes,.. vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus. » — Ce portrait peut être rapproché de celui de Bossuet; de part et d'autre,

les ombres font un peu défaut. Ces « moindres vertus » qui manquaient à Condé étaient encore d'assez grandes vertus. La défection à l'ennemi, le guet-apens de l'Hôtel-de-Ville, les concussions signalées par Mme de Motteville ne sont pas des péchés véniels (1). On comprend l'indulgence de La Bruyère. Il était de la maison du prince, le gouverneur de ses enfans; il était sous le charme; on avait oublié, peut-être n'avait-on jamais bien su ce qui s'était passé quarante ans auparavant.

Voilà, pour ce qui concerne les politiques, les applications certaines. En voici quelques-unes de plus douteuses; celle-ci, par exemple : « Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leurs vertus... Ils composent seuls toute leur race. » Ce passage s'applique-t-il au cardinal de Richelieu, comme le disent les clefs? Cela est possible; et même on ne saurait trop à quel autre l'appliquer. Cependant, le mot *exquis* paraît bien impropre pour caractériser le terrible cardinal; et quelque extension que l'on donnât alors au mot de *vertu*, il semble aussi que ce ne fût pas celui qui viendrait à l'esprit en pensant à Richelieu. Il y a plus de doutes encore sur le passage suivant, où il est question de la vraie et de la fausse grandeur : l'une, « libre, douce, familière, populaire; » l'autre, « farouche et inaccessible. » Devons-nous croire, comme le veulent des clefs, que La Bruyère ait pensé d'un côté à Turenne, et, de l'autre, à Villeroy? Mais pourquoi Turenne, plutôt que Condé ou même Louis XIV, ou plutôt pourquoi ne serait-ce pas l'idéal de la vraie grandeur dont quelques traits pouvaient avoir été pris çà et là? A qui encore faut-il penser à propos de ces personnages « qui ont été une fois capables d'une action héroïque, » et qui font ensuite passer le public « de la curiosité et de l'admiration à l'indifférence et peut-être au mépris? » Est-ce au duc d'Orléans, frère du roi, qui avait une fois gagné la bataille de Cassel? Est-ce à Jacques II, qui avait passé pour un héros, comme duc d'York, lorsqu'il commandait la flotte anglaise? Le premier est vraisemblable sans être certain. L'écrivain eût-il osé associer l'idée de mépris à celle d'un aussi grand prince? Est-ce à Colbert, comme il semblerait, que s'applique la maxime suivante : « Le panneau le plus délié et le plus spécieux qui ait été tendu aux rois par leurs ministres est la leçon qu'ils leur font

(1) Les mémoires du temps attribuent à Condé le guet-apens suivi d'incendie et de massacres qui eut lieu à l'Hôtel-de-Ville à la fin de la Fronde, et qui rappelle les scènes de la commune. (Voir Sainte-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, t. II, ch. XIX). Quant aux concussions, voici le témoignage de Mme de Motteville, dont tout le monde reconnaît la haute impartialité : « Les deux princes (Gaston et Condé), en prenant beaucoup d'argent, empêchaient (Mazarin) d'en user à sa fantaisie. Il n'était que le corsaire; et les princes étaient les *grands voleurs* qui ressemblaient à Alexandre. »

de s'acquitter et de s'enrichir. Excellent conseil! Une mine d'or, un Pérou pour ceux du moins qui ont su l'inspirer à leur maître! » Sans doute, la première partie de cette maxime ne peut guère viser que Colbert; mais a-t-on jamais mis en doute l'intégrité de ce ministre? Peut-être, comme le dit M. Servois, le remboursement des rentes de l'Hôtel-de-Ville, qui ruina tant de monde, fit-il courir à Paris dans la bourgeoisie, de mauvais bruits contre Colbert, dont La Bruyère serait ici l'écho. Dans d'autres cas, l'application paraîtrait évidente si les dates ne s'y opposaient et si les événemens n'eussent suivi La Bruyère au lieu de l'inspirer. Par exemple, ne serait-on pas porté à croire que l'original de Timante, abandonné dans sa disgrâce par les courtisans, mais auquel une pension et un nouveau poste ramènent la faveur, est Pomponne, disgracié en 1672 et redevenu ministre d'état en 1691? Mais ce portrait, étant de deux ans antérieur à cette dernière date, ne peut évidemment lui être applicable. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, qu'il n'y eût plusieurs personnages plus ou moins haut placés qui aient pu servir ici de prétextes et de modèles.

C'est bien, sans aucun doute, de Louvois qu'il s'agit dans la maxime 59 du chapitre sur *la Cour*. Mais il n'y est nommé qu'indirectement : « Celui qui dit : *Je dînai hier à Tibur*, ou *j'y soupe ce soir*, qui le répète, qui fait entrer le nom de Plancus dans les moindres conversations, qui dit : *Plancus me demandait; je disais à Plancus*,.. celui-là même nous apprend dans ce moment que son héros vient de nous être enlevé par une mort extraordinaire... Il accuse le mort, décrie sa conduite,.. lui ôte jusqu'à la science des détails, ne lui passe point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévère et laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'empire un ennemi. » Plancus est évidemment Louvois : tous les traits s'appliquent à lui; mais ici le but de La Bruyère est moins peut-être de peindre un grand ministre qu'un plat courtisan. Quant à l'ingratitude qui est peinte ici, il est probable que beaucoup d'originaux ont posé devant le satiriste. De même pour ceux qui disent à l'avènement d'un ministre : *C'est mon ami; il m'est assez proche*, le fait a dû se produire plus d'une fois. On cite Villeroy, qui, lorsque Pelletier fut promu au contrôle général, s'écria qu'il en était ravi, « parce qu'ils étaient parens, » quoique ce ne fût pas vrai. Il est, d'ailleurs, peu important ici de savoir si tel personnage a été l'original de la copie; il suffit que l'on en puisse voir en lui une des épreuves. On rapproche aussi des noms de Xanthus et de Crassus (*Mérite personnel, 18*), ceux de Louvois et de son fils Courtenvaux; mais Louvois n'était probablement pas le seul ministre qui cherchât à pousser un fils incapable.

Après les rois et les ministres, c'est le tour des grand seigneurs, et surtout des princes du sang. C'est évidemment au prince de Conti que s'applique le passage suivant : « Il vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller la femme qu'il n'aimait pas ; » ce que La Bruyère cite non comme un exemple d'héroïsme, mais pour prouver que l'on fait souvent « par bienséance » ce que l'on ne ferait pas « par inclination et par devoir. » Et, en effet, le journal de Dangeau nous apprend que le 12 octobre 1685 « M. le prince de Conti a pris le parti de s'enfermer avec Mme sa femme (atteinte de la petite vérole), quoiqu'il ne l'eût jamais eue. » Il fut atteint lui-même le 1er novembre et mourut le 9. Mme de Sévigné fait allusion à cette mort dans une lettre du 24 novembre ; l'application n'est pas douteuse. Mais à qui La Bruyère s'adresse-t-il dans cette apostrophe célèbre terminée par le mot le plus sanglant : « Si vous êtes né vicieux, ô Théogène, je vous plains; si vous le devenez par faiblesse... *souffrez que je vous méprise.* » Ce trait est bien fort, appliqué aux *enfans des dieux*, comme La Bruyère lui-même appelle les princes du sang. Cependant le nom de *Théogène* qui veut dire précisément la même chose (né des dieux), et cet autre trait : « D'un rang et d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, » nous apprennent qu'il s'agit bien ici de la plus haute naissance, et, par conséquent, des princes du sang. Le morceau a été appliqué à Vendôme, l'un des plus vicieux de ce temps, et qui ne voyait que des gens obscurs, selon Saint-Simon. Mais Vendôme, à cette époque, était corrompu depuis longtemps, et n'était plus d'âge à recevoir des conseils, comme la suite du couplet en contient. Il est probable, au contraire, selon M. Servois, que ce passage renferme une leçon indirecte de La Bruyère à son ancien élève, le duc de Bourbon (1), alors âgé de vingt-trois ans, et sur lequel on pouvait espérer encore d'agir en lui rappelant quelques-unes de ses qualités : « Si vous êtes sage, tempérant, modeste, etc... » Saint-Simon dit également du duc de Bourbon qu'il n'eut pas d'amis, mais « des connaissances obscures, » ce qui semble bien se rapporter à ce que dit La Bruyère « de cette sorte de gens qui ont juré de vous corrompre. » Ici, il faut louer le philosophe d'avoir osé parler sur le ton d'un maître et de n'avoir pas fléchi devant la naissance et le rang.

Au-dessous des grands seigneurs nous rencontrons les courtisans, et avant tous le premier d'entre eux, dont la vie était bien l'exemple le plus extraordinaire des vicissitudes de la fortune chez les gens de cour. Qui ne reconnaîtrait Lauzun dans le portrait suivant : « Straton est né sous deux étoiles : malheureux, heureux

(1) On a pu supposer aussi qu'il s'agissait du duc d'Orléans, le futur régent.

dans le même degré. Sa vie est un roman; non, il lui manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures; il a eu de beaux songes; il en a eu de mauvais. Que dis-je? *On ne rêve pas comme il a vécu.* Personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il n'a fait; l'extrême et le médiocre lui sont connus, il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune... Il a exercé dans l'une et l'autre fortune le génie du courtisan... Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque ont été employés à son éloge; et tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque, mêlé, enveloppé; une énigme, une question presque indécise. » Saint-Simon n'hésite pas à reconnaître Lauzun dans ce portrait; car il écrit « qu'il a été un personnage si extraordinaire et si unique que c'est avec raison que La Bruyère a dit de lui qu'on ne rêve pas comme il a vécu. » Bussy, écrivant à Mme de Sévigné, appliquait à Lauzun un mot emprunté à un jeu du temps : « Je l'ai vu vif; je l'ai vu mort; je l'ai vu vif après sa mort. » Et Mme de Sévigné répondait : « J'admire l'étoile de Lauzun, qui veut encore rendre son nom éclatant quand il semble qu'il soit tout à fait enterré. » C'était, en effet, le moment où Lauzun revenait d'Angleterre, après la révolution de 1688, chargé de ramener en France la reine et le prince de Galles; mais bientôt l'étoile pâlit de nouveau. « On lui ôte le romanesque et le merveilleux de l'aventure, elle est devenue quasi tout unie : voilà le monde et le temps. » Il est permis de croire que c'était encore à Lauzun que La Bruyère avait pensé dans une maxime antérieure qu'il a supprimée aux dernières éditions : « Une plus belle ressource pour un favori disgracié que de se perdre dans la solitude et de ne plus faire parler de soi, c'est d'en faire parler magnifiquement et de se jeter, s'il se peut, dans quelque haute et généreuse aventure. » On ne peut guère trouver que Lauzun auquel ce passage soit applicable. La Bruyère a dû le supprimer lorsqu'il lui eut consacré tout entier un nouveau portrait.

La Bruyère nous représente trois types différens de courtisans disgraciés : celui de Lauzun, qui se relève par quelque héroïque aventure; celui de Vardes, qui traîne dans le monde les débris d'une faveur perdue; et enfin celui du sage courtisan, qui choisit noblement la retraite et aime mieux disparaître tout à fait que de faire un nouveau personnage si différent du premier : « Il conserve le merveilleux de sa vie dans la solitude; et, mourant pour ainsi dire avant la caducité, il ne laisse de soi qu'une brillante idée et une mémoire agréable. » Ces derniers traits ne peuvent guère mieux s'appliquer qu'à Bussy-Rabutin, que La Bruyère aimait à louer, parce qu'il avait été loué par lui. Bussy, en effet, avait été un des premiers à prendre connaissance du manuscrit des *Caractères* et à en présager le succès. La Bruyère le cite ailleurs avec Bouhours

pour un des juges du goût. Ici il le flatte en le louant d'une sagesse qu'il n'avait guère, mais qu'il affectait volontiers; car dans ses lettres à Mme de Sévigné ou à Mme de Scudéry, il se donne toujours pour un désenchanté qui place sa dignité dans la retraite, quels que fussent les amers regrets et les brûlans désirs que lui inspirent au fond les faveurs de la cour. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir que l'allusion de La Bruyère.

Un autre courtisan illustre de la cour de Louis XIV, aussi brillant que Lauzun, qui ne s'éleva pas si haut, mais qui ne tomba pas si bas, est La Feuillade. Deux passages de La Bruyère semblent lui être applicables, ou du moins lui ont été appliqués par les clefs. Voici le premier : « Quel moyen de vous définir, Téléphon? On n'approche de vous que comme du feu et dans une certaine distance, et il faudrait vous développer, vous manier pour porter de vous un jugement sain et raisonnable. » Le second passage, bien plus significatif, est celui-ci : « Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent; ils parviennent en blessant toutes les règles de parvenir. » On comprend qu'il n'y ait pas beaucoup de choix pour découvrir ces courtisans extraordinaires : on ne peut guère en nommer qu'un ou deux, parmi les plus célèbres. Lauzun écarté (et beaucoup de traits du passage ne lui sont pas applicables), c'est le nom de La Feuillade qui se présente nécessairement, car personne n'a plus que lui porté la flatterie jusqu'à l'extraordinaire : « La Feuillade, dit La Fare dans ses *Mémoires*, fou de beaucoup d'esprit, continuellement occupé à faire sa cour, fit sa fortune par ses extravagances... Il imagina des choses à quoi tout autre n'eût jamais pensé, » par exemple l'expédition de Candie, qu'il fit à ses dépens. « Une des choses qui lui a le plus servi, ce fut de se brouiller alternativement avec tous les ministres. » Saint-Simon nous a laissé aussi de La Feuillade un portrait qui est le commentaire vivant du passage de La Bruyère : « De l'esprit, une grande valeur, une plus grande audace, une pointe de folie, gouvernée toutefois par l'ambition, avec une flatterie et une bassesse insignes pour le roi, firent sa fortune. Il a renouvelé les anciennes apothéoses fort au-delà de ce que la religion chrétienne pouvait souffrir. » On sait, en effet, qu'il avait élevé un autel au roi sur la place des Victoires. Enfin, Mme de Sévigné l'appelle « le courtisan passant tous les courtisans, » et Bussy, « un extravagant sachant faire des romans mieux que personne. »

Lauzun et La Feuillade sont les deux grands courtisans du siècle de Louis XIV, ceux qui ont mis de l'imagination dans leur vie et dans leurs ambitions : ce sont des romanesques. Voici maintenant le courtisan positif, le courtisan machine, gourmé, gonflé de ses

titres, servile observateur des rites, le maître des cérémonies par excellence, l'historiographe de la cour, le célèbre Dangeau. Peut-on le méconnaître dans le portrait suivant : « Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité... Il dit : *Mon ordre, mon cordon bleu...* Un Pamphile veut être grand ; il croit l'être, il ne l'est pas ; il est d'après un grand... Il est sévère et inexorable à qui n'a pas encore fait sa fortune... Il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et, s'il les trouve avec vous, il les coupe et vous les enlève... Les Pamphiles sont toujours sur un théâtre : gens nourris dans le faux et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels. » Sans doute, c'est bien là le portrait d'un courtisan en général ; mais Dangeau lui-même était le type du courtisan. Aussi tout le monde l'a-t-il reconnu. C'est le nom de Dangeau que donnent toutes les clefs. Comment ne pas reconnaître, en effet, celui que Saint-Simon nous peint « *chamarré de ridicules*,.. si plat, si fade, si grand admirateur de riens, pourvu que ces riens tinssent au roi ou aux gens en place, si bas adulateur, et, depuis qu'il s'éleva, si bouffi d'orgueil et de fadaises, si occupé à faire valoir ses moindres distinctions, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire? »

Voici venir maintenant, par contraste, le courtisan grossier, débraillé, abusant d'une faveur qui ne vient pas de lui, dépenaillé, cassant les vitres, sorte de César de Bazan qui ne doit qu'à sa sœur, Mme de Maintenon, le droit d'être quelque chose en cour. C'est Théodecte, c'est-à-dire, suivant toutes les clefs, le chevalier d'Aubigné. La Bruyère a refait son portrait à plusieurs reprises : « J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate... Chacun a son fait... Il se met le premier à table et dans les premières places. Il mange, il boit, il conte, il plaisante et interrompt tout à la fois... Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas?.. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd et il l'offense ; les rieurs sont pour lui. » C'est sans doute du même personnage qu'il est question dans cet autre passage : « Le rebut de la cour est reçu à Paris dans une ruelle... Il est écouté, aimé ; il fait des jaloux et des jalouses ; on l'admire, il fait envie ; à quatre lieues de là, il fait pitié. » De ces portraits de La Bruyère rapprochez celui de Saint-Simon : « C'était un panier percé, fou à enfermer, mais plaisant avec de l'esprit et des saillies et des reparties auxquelles on ne se pouvait attendre... Avec le divertissant, il y avait beaucoup d'embarrassant à écouter tous ses propos, qu'on n'arrêtait pas où on voulait, et qu'il faisait à table, devant tout le monde, sur un banc des

Tuileries et dans la galerie de Versailles, où il ne se contraignait pas de dire *le beau-frère* en parlant du roi. » Cependant, un des traits de Saint-Simon ne s'accorde pas trop avec le portrait de La Bruyère : « Avec cela, bon et honnête homme, *poli*, et sans rien de ce que la vanité de la situation de sa sœur eût pu y mêler d'impertinent. » Une autre chronique de la cour nous le représente « passant sa vie dans la débauche et consumant ses rentes dans les sanctuaires de Vénus... Il a quelquefois d'heureuses saillies. A travers tous ses défauts, on découvre quelques rayons de grandeur, mais fort mal ménagés. »

Il n'y a pas de contraste plus grand que celui de Théodecte et d'Arsène. Ici, c'est le raffiné, le dégoûté, le juge exquis et impitoyable en matière de goût, le contempteur du genre humain, oublieux de ses propres faiblesses : « Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes ; et, dans l'éloignement où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse... Il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir ; occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles... Il n'y a point d'ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde qu'il daigne lire ; incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira pas. » Il n'y a qu'une voix sur l'original de ce portrait. Toutes les clefs, et nos meilleurs critiques (notamment Sainte-Beuve) l'appliquent sans hésiter à Tréville, célèbre parmi les courtisans, pour la haute affectation soit de goût, soit de sainteté ; car il avait eu des mouvemens et des retours, auxquels La Bruyère fait allusion lorsqu'il dit : « Il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent. » Ce cercle d'amis était la société de Port-Royal dont Tréville faisait partie, « élevé jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement. » Au moment de l'une des conversions de Tréville, Bourdaloue, toujours en guerre contre Port-Royal, le prit pour cible dans un de ses sermons ; et le portrait du prédicateur rappelle celui du satiriste. Il le plaçait au rang « des esprits superbes qui se regardaient et se faisaient un secret plaisir d'être regardés comme les justes, les parfaits, les irrépréhensibles, qui prétendaient avoir le droit de mépriser tout le genre humain, ne trouvant que chez eux la sainteté et la perfection. » En partant de cette peinture, Mme de Sévigné nous dit : « Il n'y manquait que le nom ; mais il n'en était pas besoin ; » et elle nomme Tréville sans hésiter. Cette hauteur dans la vertu, qui n'était pas exempte de rechutes, car Saint-Simon l'accuse d'être retombé dans un grossier épicurisme, Tréville la portait également dans le goût. Il est certain qu'on le comptait au premier rang parmi les juges ; Boileau lui trouvait une justesse

d'esprit admirable ; et ses amis de Port-Royal lui attribuaient plus d'esprit qu'à Pascal. Il mettait de la recherche jusque dans les repas, suivant Saint-Simon. Sainte-Beuve conjecture avec quelque vraisemblance que, pour lui avoir appliqué un portrait aussi incisif, La Bruyère a dû avoir quelque injure personnelle à venger.

Parmi les nombreuses peintures de La Bruyère, l'une de celles dont l'application est tout à fait certaine, c'est le caractère du *distrait*, de Ménalque, où tout le monde au XVIIe siècle reconnaissait le duc de Brancas. Ce portrait, par lequel La Bruyère s'est amusé lui-même et n'a cherché qu'à amuser le lecteur, est un peu une caricature ; il est trop prolongé ; on ne rit pas si longtemps d'une si longue suite de bévues toujours les mêmes : l'importance du travers n'est pas non plus en proportion avec l'étendue de la satire. Néanmoins on peut croire que La Bruyère, qui avait du goût, malgré la recherche de son esprit, et qui surtout aimait le court et le concis, n'a pas laissé sans raison cette longue plaisanterie dans son ouvrage: c'était un appât pour les esprits légers qui veulent rire et s'amuser : c'était une manière de les introduire dans son livre et de les y retenir, surtout les jeunes gens ; de même que Fénelon, pour plaire aux enfans, s'est amusé, dans ses fables, à la peinture un peu trop prolongée de l'Ile des plaisirs. Quoi qu'il en soit, Ménalque, c'est Brancas ; à côté des traits rapportés par La Bruyère, la chronique du temps en rappelle de tout pareils dans la vie de ce courtisan. On prétendait que, le jour de ses noces, il avait oublié son mariage, et que ce fut son valet de chambre qui vint le lui rappeler. Il était allé un jour, suivant Tallemant, en société avec son bonnet de nuit. Une autre fois il prit la reine mère, agenouillée dans l'église, pour un prie-Dieu, et se mit à genoux sur elle. Il écrivait à Mme de Villars et mettait l'adresse au mari. Mme de Sévigné rapporte de Brancas un grand nombre de distractions, celle-ci entre autres : « Brancas versa il y a trois ou quatre jours dans un fossé. Il s'y établit si bien qu'il demanda à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiraient de son service... Je lui mande ce matin que je lui apprenais qu'il avait versé. » Il est probable d'ailleurs que toutes les distractions rapportées par La Bruyère n'étaient pas empruntées à Brancas. On cite encore d'autres distraits célèbres, ne fût-ce que La Fontaine, qui part de Paris pour aller voir sa femme à Château-Thierry, et revient sans l'avoir vue, parce qu'elle était sortie. La Bruyère prit de toutes parts, et sans doute même y mit du sien. Brancas lui-même une fois connu par ses distractions, l'on mit sur son compte toutes sortes d'enfantillages, comme on a fait de nos jours pour le célèbre Ampère.

Le nom de Villeroy est souvent cité par les clefs, à propos de certains passages des *Caractères*. Mais il faut distinguer ici le père et

le fils. Le père avait été gouverneur de Louis XIV, et c'était un courtisan accompli, aussi bien pour la bassesse que pour la science du monde. Nous lui avons déjà vu appliquer ce mot à propos d'un nouveau ministre : *C'est mon ami*. Il disait cyniquement « qu'il faut donner le pot de chambre aux ministres quand ils sont en place, et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus. » En même temps, sa vieille expérience du monde lui donnait une grande autorité, et on lui appliquait la maxime suivante : « Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle est un trésor inestimable ; il est plein de faits et de maximes... L'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs. » Le second Villeroy, également maréchal, le célèbre général connu par son incapacité et ses défaites, le courtisan frivole et superficiel, inepte dans les affaires, où il ne comprenait rien, au point d'embarrasser Louis XIV, qui avait de l'affection pour lui parce qu'ils avaient été élevés ensemble, serait, suivant les clefs, l'original de Ménippe : « Ménippe, dit La Bruyère, est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentimens et des discours, et il se sert si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé... C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après, bâille, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et *montre la corde*. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque. » Le portrait que Saint-Simon fait de Villeroy a de grandes analogies avec celui-là, même pour l'expression : « Il se piquait d'être honnête homme ; mais comme il n'avait pas de sens, il *montrait la corde* fort aisément... C'était toujours, hors des choses communes, un embarras et une confiance dont le mélange devenait ridicule... D'ailleurs, nulle chose que des contes de cour, d'aventures, de galanteries, nulle lecture, nulle instruction, ignorance crasse sur tout, plates plaisanteries, force vent et parfait vide. » Saint-Simon dit encore « qu'il se croyait affranchi de la politesse par le caractère des gens, » ce qui se rapporte très bien à ce trait de Ménippe : « Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras s'il doit rendre le salut. » Le trait final du portrait de La Bruyère est admirable : « Il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler. » Ici encore, c'est bien l'homme que nous montre Saint-Simon en l'appelant « un tissu de fatuité, de recherche et d'applaudissement de soi, de montre de faveur et de grandeur de fortune. »

Nous rencontrons enfin dans La Bruyère d'autres types de courtisans, aussi savamment démêlés que finement décrits : le courtisan insinuant, le courtisan orgueilleux, le courtisan enrichi. Voici le portrait du premier, qui serait celui de Lenglée : « Les cours ne

sauraient se passer d'une certaine espèce de courtisans, flatteurs, complaisans, insinuans, dévoués aux femmes... Ils font les modes, raffinent sur le luxe et les dépenses... Il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essaient... Dédaigneux et fiers, ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus... Ils ont l'oreille des plus grands princes, ne sortent pas du Louvre et du château, où ils agissent comme chez eux,.. personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent et qui sont sans conséquence. » Si l'on compare ce portrait à celui que Saint-Simon nous donne de Lenglée, on verra qu'ils se rapportent trait pour trait. « C'était un homme de rien, dont le père s'était enrichi... Il sut prêter de bonne grâce... Il fut des plus grosses parties du roi au temps de ses maîtresses... et il se trouva insensiblement de tous les voyages, de toutes les fêtes, lié avec toutes les maîtresses et avec toutes les filles du roi... fort bien avec les princes du sang... Il s'était rendu maître des modes, des fêtes, des goûts. » N'est-ce pas là le même homme ? D'ailleurs un trait particulièrement caractéristique se retrouve de part et d'autre. La Bruyère, parlant du commerce de ce genre de courtisans avec les femmes, ajoute : « Il leur souffle dans l'oreille des grossièretés. » Saint-Simon dit de son côté : « Il leur disait des ordures horribles. Quand il mourut, le monde y perdit du feu, des fêtes, des modes, et les femmes beaucoup d'ordures. » Il semble encore que Saint-Simon répète La Bruyère, et lui répond. Celui-ci avait dit que « les cours ne pouvaient se passer de cette espèce de courtisans. » Saint-Simon n'avait-il pas cette pensée en tête lorsqu'il écrit : « Une espèce comme celle-là dans une cour y est assez bien ; pour deux, ce serait beaucoup trop? »

Le courtisan orgueilleux décrit par La Bruyère a probablement pour original l'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre. A une époque où la fierté de la noblesse était chose commune, car La Bruyère l'avait raillée plus d'une fois, Clermont-Tonnerre s'était fait une réputation particulière d'orgueil et d'insolence, et il s'était formé une sorte de légende de ses traits de présomption, comme des distractions de Brancas. Il faut que le travers ait été poussé bien loin pour que Saint-Simon, si infatué lui-même des privilèges de la naissance, en ait été scandalisé. Voici d'abord le portrait tel qu'il est dans La Bruyère : « Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre ; il doit tenir aux princes lorrains, aux Rohan, aux Montmorency, et, s'il se peut, aux princes du sang ;.. faire entrer dans toutes les conversations ses aïeux paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades, avoir des salles parées d'arbres généalogiques ; se piquer d'avoir un ancien château

à tourelles et à mâchicoulis; dire en toute rencontre : *ma race, ma branche, mon nom et mes armes.* » N'est-ce pas là l'homme dont Saint-Simon nous dit de son côté : « Toute sa maison était remplie de ses armes jusqu'au plafond ; des manteaux de comte et de pair dans tous les lambris... et deux grandes cartes généalogiques avec le titre : *Descente de la très auguste maison de Clermont-Tonnerre des empereurs d'Orient*, et à l'autre : *Des empereurs d'Occident...* Il me montra ces merveilles, que j'admirai à la hâte, mais dans un autre sens que lui. »

Le courtisan enrichi par le mariage et par mésalliance était une espèce qui ne manquait pas d'originaux. Aussi lorsque La Bruyère écrit : « Épouser une veuve, en bon français, signifie faire sa fortune, » on n'était pas embarrassé de nommer quelques courtisans, par exemple le comte de Marsan, qui avait épousé non pas une veuve, mais deux veuves, et en avait même manqué une troisième. Une première fois déjà, âgé de vingt-sept ans, il avait courtisé la veuve du maréchal d'Aumont, qui en avait soixante-cinq, et voulait lui donner son bien. M[me] de Sévigné dit qu'il fit comme Lauzun, et manqua l'occasion. Mais il avait cette vocation ; car, après ce premier échec, il épousa en premières noces la veuve du maréchal d'Albret, riche, laide et maussade. » Il était lui-même, dit Saint-Simon, « jeune, avide et gueux. » Elle lui donna tout son bien par contrat de mariage ; mais elle fut la dupe de sa sotte passion ; son mari « la laissa dans un coin de la maison avec le dernier mépris et dans la dernière indigence. » Après la mort de cette première femme, Marsan se remaria encore avec une veuve, celle de Seignelay, qui lui apporta encore 65 mille livres de rentes. Saint-Simon n'a pas de termes pour peindre la bassesse de ce personnage : « Il était l'homme de la cour le plus bassement prostitué à la faveur et aux places, le plus lâchement avide à tirer de l'argent de toutes mains, qui toute sa vie avait vécu des dépouilles de l'église, des femmes, de la veuve et de l'orphelin, surtout du sang des peuples. »

Les comparaisons précédentes nous montrent, à ce qu'il nous semble, qu'il y a eu dans La Bruyère beaucoup plus d'allusions précises et personnelles que l'on ne le croirait d'après ses désaveux. Les rencontres que nous avons signalées ne sont pas fortuites. Dans le fond, La Bruyère n'était peut-être pas aussi fâché qu'il en a l'air des applications que l'on faisait de ses portraits. Si l'on réfléchit qu'il a donné lui-même huit éditions de son livre, et chacune enrichie de nouveaux portraits, on devine quelle arme il a eue entre les mains dans les dernières années de la vie pour se faire respecter. Que de saluts et de politesses n'a-t-il pas dus à la crainte de figurer dans une édition suivante, et d'avoir sa place

dans les clefs ! Qu'un sage, regardé de haut par de sots et vaniteux courtisans, se soit armé contre eux de ce genre de défense, on le comprend, et on ne peut pas lui en trop vouloir pour cela. Quand on lit de près les *Caractères*, on est frappé de ce mépris des grands qui devance Beaumarchais et trouve pour s'exprimer des traits encore plus sanglans. Que de fois le philosophe n'a-t-il pas dû dire tout bas : *Tandis que moi, morbleu !..* Les *Caractères*, comme les comédies de Molière, sont une revanche de l'esprit contre la naissance. Sans doute, c'est un moraliste qui parle, ce n'est pas un révolutionnaire; mais c'est toujours la morale qui commence la ruine des institutions.

II.

Les courtisans avides et les nobles enrichis nous conduisent, par une transition naturelle, aux bourgeois gentilhommes, aux hommes d'affaires et aux hommes d'argent. On voit par La Bruyère que M. Jourdain a dû avoir beaucoup d'originaux dont on prononçait les noms : « Sylvain, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom ; il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payaient la taille; il n'aurait pu autrefois entrer page chez Cléopâtre, et il est son gendre. » Sous ce portrait, on plaçait le nom d'un fameux partisan, appelé George ou Gorge, qui avait acheté le marquisat d'Entragues, et épousé Mlle de Valençay, fille du marquis de ce nom, autre personnage du même genre. « On ne peut mieux user de la fortune que Périandre ; il a commencé par dire : *Un homme de ma sorte* ; il passe à dire : *Un homme de ma qualité...* Tout se soutient dans cet homme ; rien ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, *qu'il a payée* (1). » Il n'était pas bien nécessaire de chercher un modèle à ce portrait. Il devait y en avoir plusieurs. Ceux que l'on propose (Lenglée, Pussort) ne répondent qu'imparfaitement au signalement. Ainsi du portrait de Chrysippe, « homme nouveau et le premier noble de sa race... Il arrive à donner à l'une de ses filles pour sa dot ce qu'il désirait lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie. » Il n'y a pas là de quoi caractériser un homme. Voici un portrait plus accusé : « Sosie, de la livrée, a passé par une petite recette à une sous-ferme, et par les concussions, les violences,.. il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade. Devenu noble par une charge, il ne lui manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige. » Il doit y avoir là sans doute

(1) Voilà l'original du fameux mot de Beaumarchais : « Nul ne peut me contester ma noblesse, *car j'en ai la quittance.* »

quelque allusion : mais on cite plusieurs noms. Le plus connu est celui du fameux Gourville, domestique de Condé : mais sa fortune avait été bien plus rapide et bien plus éclatante ; il avait rendu de grands services et il était d'une grande capacité. La Bruyère d'ailleurs aurait-il traité aussi injurieusement quelqu'un de la maison de Condé ? Il est probable que ce sont là des portraits généraux, pour lesquels il a pris, comme il le dit lui-même, un trait ici et un trait là, sans faire poser personne en particulier. J'en dirai autant de Crésus : « De toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer. » On nomme plusieurs partisans ; mais le fait a dû se présenter souvent. Le partisan Aubert, enrichi sous Fouquet, répond à peu près au personnage, sauf qu'au lieu de se ruiner, on dit qu'il avait été ruiné par la chambre de justice qui l'avait taxé en 1666. Il mourut, dit-on, dans un grenier. Il avait bâti au Marais un hôtel, que l'on appelait l'*Hôtel salé* (1), parce qu'il en avait gagné l'argent par l'impôt sur le sel. On nomme également plusieurs dames, comme répondant au portrait d'Arfure : « Arfure cheminait seule vers le grand portique... Sa vertu était obscure et sa dévotion comme sa personne. Son mari est entré dans le huitième denier. Quelle monstrueuse fortune !.. Elle n'arrive à l'église que dans un char ; on lui porte une lourde queue... Il y a brigue parmi les prêtres pour la confesser. » Ce serait, dit-on, Mme de Belzani, ou Mme de Courchamp ; mais ici les applications doivent se perdre dans la foule. C'est aussi vouloir chercher des clefs quand même, que de mettre un nom propre sous cette maxime : « Tel, avec deux millions de rente, peut être pauvre chaque année de 500 mille livres. » Heureux le XVIIe siècle, si Seignelay eût été le seul auquel une pareille maxime pût s'appliquer ! La Bruyère dit encore : « Il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande fortune ! » On cite beaucoup d'exemples pris dans les hommes d'affaires du temps. Lenoir : André Levieux, Doublet. Soit ; mais autant pour nous les prendre de nos jours. Ce sont là des vérités de tous les temps dont les originaux sont innombrables : ce ne sont plus des portraits. A plus forte raison, hésitera-t-on à prononcer le nom de Racine, malgré quelque analogie superficielle, à propos de cette pensée : « Les hommes pressés par les besoins de la vie, et quelquefois par le désir de la gloire, cultivent des talens profanes, et les quittent ensuite par une dévotion discrète qui ne leur vient qu'après qu'ils ont fait leur récolte, et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie. » Mais La Bruyère était lié avec Racine et Boileau, et s'il a pensé au premier en écri-

(1) C'est l'*Hôtel Juigné*, occupé plus tard par l'École centrale.

vant ces lignes, il faudrait dire que l'amitié n'empêchera jamais nos moralistes de se permettre un trait méchant pour arrondir leur phrase : ce qui pourrait fournir un portrait dont La Bruyère serait le modèle au lieu d'en être l'auteur. Mais nous aimons mieux penser, malgré les apparences (1), que La Bruyère a parlé en l'air et sans allusion personnelle. Plus grave et plus violente est l'apostrophe suivante : « Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt... De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être hommes ; ils ont de l'argent. » Les clefs nomment ici, parmi les partisans, Berthelot père, fournisseur et commissaire-général des poudres ; mais peut-être est-ce injuste; car le roi, suivant Dangeau, l'estimait assez, et disait de lui qu'il était « l'homme d'affaires le plus capable de faire les recouvremens sans tourmenter les peuples. » Ce dernier trait lui ferait plutôt de l'honneur. On voit combien ici les noms sont difficiles à appliquer. On connaît le morceau d'un ton si solennel et si préparé qui commence par ces mots : « Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire » et qui se termine ainsi : « Un pâtre achètera un jour à deniers comptans cette royale maison... » Est-il vrai que Zénobie soit Catherine de Médicis, et que le pâtre enrichi soit Gourville? Nous n'oserions pas l'affirmer. On connaît aussi le fameux portrait du riche et du pauvre, de Giton et de Phédon. On se donne la peine de chercher un nom pour Giton : et l'on nomme Barbezieux. Mais le portrait qu'en trace Saint-Simon n'a que peu d'analogie avec celui de Giton : « C'était un homme d'une figure frappante, extrêmement agréable, fort mâle, avec un visage gracieux et aimable... Personne n'avait autant l'air du monde, les manières d'un grand seigneur. » Est-ce là ce Giton que La Bruyère nous représente « le visage plein, les joues pendantes, l'estomac haut » qui « déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit, » qui « crache fort loin et éternue fort haut, » qui « dort le jour et dort la nuit. » Il s'agit ici d'un riche vulgaire et grossier, et non d'un homme de cour. C'est là évidemment un portrait anonyme. D'ailleurs, si l'on donne un nom à Giton, pourquoi n'en pas donner à Phédon? Le parallèle seul, un peu trop balancé, et même surchargé quelque peu de rhétorique, prouve qu'il s'agit ici de personnages de convention.

Il y a plus de vraisemblance dans les applications que l'on a faites des personnages que La Bruyère appelle les Sannions : « J'en-

(1) Il faut reconnaître qu'une satire semblable circulait dans le public, comme le prouvent ces vers du duc de Nevers :

Ces illustres du temps, Racine et Despréaux
Sont du mont Hélicon les fermiers généraux.

tends dire des Sannions : Même nom, mêmes armes ; la branche aînée, la branche cadette... Ils ont, avec les Bourbons, sur une même couleur un même métal ; ils portent, comme eux, deux et une... Je dirais volontiers aux Sannions : Votre folie est prématurée ; attendez au moins que le siècle s'achève sur votre race. Ceux qui ont vu votre grand-père ne sauraient vivre longtemps. Qui pourra dire comme eux : Là il étalait et vendait très cher ? » Non-seulement les clefs, mais divers contemporains de La Bruyère nomment ici les Leclerc de Lesseville, bourgeois enrichis et anoblis. D'Hozier, l'historiographe de la noblesse de France, le grand expert des origines et des naissances, dit, à propos des Leclerc de Lesseville : « Voyez les railleries que fait La Bruyère de cette prétendue noblesse dans ses *Caractères* (1) ? » Mme du Prat, dans ses *Notes sur les tableaux du château de La Goupillère*, dit également que les Leclerc de Lesseville sont les personnages que La Bruyère « a si joliment peints et si malignement traités » sous le nom des Sannions. Ces Lesseville descendaient, dit-on, d'un tanneur du Mans. Ils étaient dans les parlemens : « Ils vivent tous, disent les clefs, de bonne intelligence, portent les mêmes livrées. Ils ont pour armes trois croissans d'or en champ d'azur. De ces deux branches sont venus MM. de Lesseville... La branche cadette a chargé son écu d'un lambel. »

On comprend aisément pourquoi les travers des financiers et des riches se prêtent moins aux applications personnelles que les gentilshommes et les courtisans : c'est que cette classe était trop nombreuse pour qu'il n'y eût pas un grand nombre de types pour les travers les plus communs. Peut-être aussi La Bruyère les voyait-il de moins près que ceux de la cour ; au lieu d'individus, il peignait surtout des généralités. Enfin, les personnages désignés nous sont la plupart du temps peu connus et l'on ne peut guère vérifier la ressemblance. Il n'en est plus de même pour la magistrature et le clergé. Ici nous trouvons, quoique en petit nombre, des personnages plus caractérisés et plus en vue, parce qu'ils sont en contradiction avec l'esprit de leur classe. Les allusions se présentent donc avec un caractère plus accusé et plus reconnaissable. Par exemple, un magistrat ayant la manie de la chasse pouvait être alors un type original et remarqué : « Un autre, avec quelques mauvais chiens, aurait envie de dire : *Ma meute !..* Il se mêle avec les piqueurs ; il a un cor... Il oublie lois et procédures : c'est un Hippolyte... Le voyez-vous, le lendemain, à la chambre où l'on va juger une cause capitale, il se

(1) *Mémoire sur les véritables origines de Messieurs du Parlement.* Disons cependant que la note n'est pas de d'Hozier et qu'elle n'est qu'en marge d'une copie de ce mémoire.

fait entourer de ses confrères; il leur raconte comment il n'a point perdu le cerf de meute; l'heure presse, il achève de leur parler des abois et de la curée et il court s'asseoir avec les autres pour juger. » Ce magistrat chasseur, suivant les clefs, serait le président Le Coigneux, qui aimait beaucoup la chasse; il avait un gros équipage à sa terre de Morfontaine, où il allait quand le palais le permettait. A côté du magistrat chasseur, La Bruyère nous décrit le magistrat petit-maître, dont l'original n'est pas non plus douteux. C'est le président de Mesmes. Voici la peinture de La Bruyère : « Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux que l'on nomme les *petits-maîtres*... Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire : la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage... Copies fidèles de très mauvais originaux. » Le jeune président de Mesmes, âgé de vingt-sept ans, nommé par les clefs, répond très bien à ce portrait, s'il faut en croire Saint-Simon, qui semble reproduire trait pour trait sur lui en particulier ce que La Bruyère dit en général : « Toute son étude fut celle du grand monde, à qui il plut et fut mêlé dans les meilleures compagnies de la cour, et des plus gaillardes. D'ailleurs il n'apprit rien et fut extrêmement débauché... Devenu président, il ne changea guère de vie... Grand brocanteur et panier percé... C'en est assez sur ce magistrat, qui, à toute force, voulait être homme de qualité et de cour, et qui se faisait souvent moquer de lui. » De tels travers ne doivent être considérés, sans doute, que comme une exception dont on peut trouver des exemples dans tous les temps. Mais que dirions-nous, aujourd'hui, d'un président de vingt-sept ans? En regard du magistrat petit-maître se place le magistrat hypocrite, dont la fausse humilité cache l'orgueil et la bassesse : « C'est pure hypocrisie, dit La Bruyère, à un nom d'une certaine élévation de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, et que tout le monde lui cède... Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui... La modestie est plus amère aux gens d'une condition ordinaire. » Saint-Simon, dans le portrait qu'il nous donne d'Achille de Harlay, semble encore ici servir de preuve et de confirmation à l'allusion de La Bruyère : « Issu de ces grands magistrats, dit-il, Harlay en eut toute la gravité, qu'il outra en cynique, en affecta le désintéressement et la modestie, qu'il déshonora l'un par la conduite, l'autre par un orgueil raffiné, mais extrême, qui, malgré lui, sautait aux yeux... Il se tenait et marchait un peu courbé, avec un faux air plus humble que modeste, et rasait toujours les murailles pour se faire faire place avec plus de bruit et n'avançait qu'à force de révérences respectueuses, et comme hon-

teux, à droite et à gauche, à Versailles. » On attribuait aussi au même personnage l'ostentation et la gloire des bonnes actions, que La Bruyère censure dans l'article suivant : « Aristarque se transporte dans la place avec un hérault et une trompette. Celui-ci commence : Écoutez, peuple ; Aristarque, que vous voyez ici présent, va faire demain une bonne action. » Même allusion dans le passage suivant : « Les meilleures actions s'altèrent et s'affaiblissent par la manière dont on les fait, et laissent même douter des intentions. » On rapportait, en effet, que le président de Harlay, ayant reçu un legs de 25,000 livres du président de La Barroir, se transporta à Fontainebleau, où était la cour, et là, devant notaire, il déclara donner cette somme aux pauvres. Mme de Sévigné rapporte aussi de lui plusieurs belles actions publiques ; mais elle les admire, semble les prendre au sérieux et n'y met aucune allusion ironique. « Franchement, ma fille, voilà ce que j'envie, voilà ce qui me touche jusqu'au cœur, de voir des âmes de cette trempe. » Mais Mme de Sévigné était une bonne âme ; elle croyait facilement au bien. Saint-Simon, au contraire, pousse tout au noir, et il nous fait de Harlay un portrait hideux : « Une austérité pharisaïque le rendait redoutable... D'ailleurs sans honneur effectif,.. sans mœurs dans le secret, sans probité qu'extérieure, sans humanité même ; en un mot, un hypocrite parfait. »

Ce sont là les seules figures de magistrats qu'on puisse retrouver avec quelque vraisemblance dans les peintures de La Bruyère. Les portraits relatifs au clergé ne sont guère plus nombreux. Voici, par exemple, le prêtre libertin, dont l'original est encore un Harlay : « Il en coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut... Ce vice est souvent celui qui convient le moins à leur état... On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés, plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs... On veut seulement qu'ils ne soient point amoureux. » Il est évident que ce passage ne peut s'appliquer qu'à un membre du clergé ; et, tout en le critiquant sur un point délicat, La Bruyère le relève sur le reste, en reconnaissant qu'excepté ce point, l'objet de sa critique a pu s'enrichir de mille vertus, et qu'on n'a pas à lui demander d'être plus fidèle à ses devoirs. Enfin, il semble bien qu'il s'agit de quelqu'un de public et dont le travers est très connu. Or, voici ce que rapporte de Harlay, archevêque de Paris, le chansonnier Maurepas : « Mlle de Varennes, est-il dit, manière de courtisane dont l'archevêque de Paris était amoureux au vu et au su de tout le monde. Il allait publiquement souper chez elle, et elle venait souper à l'archevêché. Ils ne se quittaient que fort tard. Il lui donnait un argent considérable. » Bussy parle de cette intrigue dans une lettre du 15 janvier 1680, et

l'abbé Blache dans un passage de ses *Mémoires* (1). On parle également de Mme de Bretonvilliers et de Mme de Lesdiguières. Saint-Simon, à propos de son oraison funèbre par le père Gaillard, s'exprime ainsi : « La matière était plus que délicate. Le célèbre jésuite prit son parti ; il loua tout ce qui méritait de l'être, puis tourna court sur la morale. Il fit un chef-d'œuvre d'éloquence et de piété. » Le clergé nous offre encore à cette époque le type intéressant et romanesque du libertin converti. « L'on en voit d'autres, dit La Bruyère, qui ont commencé leur vie par les plaisirs,.. que les disgrâces ont rendus religieux, sages, tempérans : ces derniers sont pour la plupart de grands sujets sur lesquels on peut faire beaucoup de fond. » On cite ici, dans les clefs, l'abbé de Rancé ; et, malgré l'opinion de M. Servois, il nous semble que ce nom n'est pas mal trouvé. Il est d'ailleurs probable qu'il y avait alors beaucoup d'exemples de ce genre. Les conversions étaient fréquentes ; et si un Pascal, un Racine ont passé par cette crise, beaucoup d'autres en ont pu faire autant. Mais l'abbé de Rancé est le type le plus tranché d'une conversion radicale, semblable à celle de saint Augustin, et passant d'une vie de plaisir à une vie d'abnégation absolue. Tout ce que l'on peut dire, c'est que précisément les expressions de La Bruyère ne sont pas tout à fait assez fortes pour convenir à une révolution si remarquable. Dans un ordre d'allusions plus triviales et plus légères, nous trouvons le prêtre égoïste et glouton, que La Bruyère nous dépeint en ces termes : « Gnathon ne vit que pour soi... non content de remplir à table la première place, il occupe à lui seul celle des autres. » Gnathon serait, dit-on, l'abbé Dance, le même que Boileau aurait peint dans *le Lutrin* sous le nom du chanoine Évrard : » Il eût mangé, disait Despréaux, des cerneaux à la fourchette. Il avait un surtout qu'il passait par-dessus ses habits, quand il se mettait à table, pour les préserver de la graisse et des sauces et manger plus vite. Allait-il manger en ville, il faisait porter cet habit de table. » Le portrait du bavard aurait pu être pris sans doute dans quelque classe que ce soit de la société ; le modèle choisi par La Bruyère serait, dit-on, un ecclésiastique ; mais, comme ce portrait est imité de Théophraste, il n'est pas probable que celui-ci ait pensé à l'abbé de Vassé, que l'on cite comme le portrait du bavard. C'est cependant ce que nous dit Mme de Prat. Elle reconnaît dans ce portrait, avec les clefs, son vieil ami et défunt cousin, « l'abbé de Vassé, qui a laissé dans la famille la ridicule réputation d'un bavard à outrance et d'un vaniteux excessif. » Plus intéressant et plus probable est le portrait du prêtre intrigant, dans lequel toutes les clefs reconnaissent Théo-

(1) Voyez *Revue rétrospective*, t. I, p. 165.

phile de la Roquette, évêque d'Autun, l'original bien connu de Tartufe. Voici le passage de La Bruyère : « Il n'y a point de palais où il ne s'insinue... Il entre dans le secret des familles ; il est quelque chose dans tout ce qui leur arrive... ce n'est pas assez pour remplir son ambition que le soin de dix mille âmes. Il y en a d'un plus haut rang... Il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation et de manège. » Ici Saint-Simon est encore le commentateur de La Bruyère : « Tout sucre et tout miel, lié aux femmes importantes de ce temps-là, et entrant dans toutes les intrigues; — toutefois grand béat. C'est sur lui que Molière prit son Tartufe, et personne ne s'y méprit... Tout lui était bon à espérer, à se fourrer, à se tortiller. » Terminons enfin cette galerie de portraits ecclésiastiques par celui du moine à la mode, si connu de nos jours, mais qui n'était nullement ignoré au temps de La Bruyère : on y voit peinte au vif la lutte du moine et du prêtre, qui certainement existe encore aujourd'hui, mais souterraine et secrète, tant le moine a pris d'ascendant : « Dans ces jours que l'on appelle saints, dit La Bruyère, le moine confesse pendant que le curé tonne en chaire contre le moine et ses adhérens. N'y a-t-il point dans l'église une puissance à qui il appartient de faire taire les parties ou de suspendre pour un temps le pouvoir du *barnabite?* » Il y a ici une allusion évidente. Pourquoi ce nom du barnabite, et pourquoi le souligner s'il ne s'agissait que du moine en général? On paraît d'accord que le moine en question serait le père La Combe, le confesseur de M[me] Guyon. Il était, en effet, barnabite et, pendant un temps, très à la mode. L'allusion est d'autant plus vraisemblable que La Bruyère, on le sait, s'était beaucoup occupé du quiétisme. Il y a, certes, lieu de s'en étonner. Comment et pourquoi cet humoriste, ce satirique mondain s'est-il pris d'un intérêt si vif pour la plus âpre des controverses théologiques, au point de lui consacrer neuf dialogues d'une longueur et d'une froideur insupportables (1)? On ne saurait répondre à cette question. La biographie de La Bruyère est trop mal connue, sa personne nous est trop obscure pour que nous puissions nous expliquer cette singulière passion de théologie. Quoi qu'il en soit, le fait suffit pour nous faire comprendre qu'il ait pu s'intéresser particulièrement au barnabite, et nous signaler la lutte des séculiers et des réguliers dans le gouvernement des consciences. Après tant d'amères censures, relevons enfin chez La Bruyère un hommage

(1) Dans ces longs et fastidieux *Dialogues sur le quiétisme*, je n'ai trouvé qu'un trait digne de La Bruyère; mais il est bien piquant. Une pénitente se plaint à son directeur de son mari, qui n'est pas assez dévot, et elle en dit pis que pendre : « Ma fille, dit le directeur, il ne faut haïr personne, pas même son mari. — O mon père! répond-elle, *je le hais en Jésus-Christ*. » — (Dialogue III, p. 584, t. II des *OEuvres*.)

rendu à la vertu; c'est le portrait du vrai dévot, « qui prie autrement que des lèvres, hors de la présence du prince. » Tout le monde nomme ici le duc de Beauvilliers, l'ami de Fénelon, le gouverneur du duc de Bourgogne, celui dont Saint-Simon a fait un si beau portrait, « ne montrant pas sa dévotion, sans la cacher aussi et sans incommoder personne. » Enfin, pour en finir avec la religion, n'oublions pas le libre penseur ou, comme on disait alors, le libertin : « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages et perdent le peu de religion qui leur restait. Ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes,.. ils sortent sans emplettes. » Ce passage, sans aucun doute, s'applique, comme le pense M. Servois, au célèbre Bernier, le voyageur, l'ami de Molière, l'élève et l'abréviateur de Gassendi, le collaborateur de Boileau dans *l'Arrêt burlesque*. Bernier est déjà l'homme du XVIIIe siècle : c'est un sceptique, et il a, dans ses voyages, perdu le peu de religion qu'avait pu lui laisser son goût pour Épicure.

La Bruyère, malgré son humeur mordante, sa misanthropie, ses traits amers et profonds, n'en reste pas moins l'homme du XVII[e] siècle, l'élève de Descartes et de Pascal, le chrétien croyant à la religion comme il croyait à la monarchie. Nous avons peine à croire aujourd'hui à cette simplicité de l'âme dans un homme qui déchire tous les voiles quand il s'agit des mœurs et des personnes. Et cependant, il n'y a pas à douter, La Bruyère croyait; il croyait même plus simplement que Pascal, et n'a pas connu les troubles étranges que celui-ci a traversés. C'est très sincèrement, et non pour couvrir ses satires, que La Bruyère termine son livre par un chapitre contre ces esprits forts « que l'on n'appelle ainsi, dit-il, que par ironie. » La Bruyère est un moraliste bien plus profond que Voltaire, mais il n'a rien de voltairien. Il est du monde de Bossuet et de Fénelon, de Racine et de Boileau, de M[me] de Sévigné, de ce monde où l'on avait tant d'esprit et où l'on croyait pourtant. Il protestait contre la dévotion de cour, les lâches démonstrations des courtisans; mais il détestait et flétrissait à la fois les « deux sortes de gens qui fleurissent dans les cours, les libertins et les hypocrites. » Tel est le genre de libre pensée qu'a connu le XVII[e] siècle : un La Rochefoucauld, un Pascal, un La Bruyère, étaient certainement des esprits bien autrement hardis et profonds qu'un Bernier, un Guy-Patin, un Gabriel Naudé, un Lamothe-le-Vayer; et cependant ceux-ci déjà représentaient le siècle nouveau, celui qui allait s'ouvrir après eux; ils allaient triompher à leur tour avec Bayle et Voltaire. Voilà ce que La Bruyère ne pouvait deviner. Il fut le dernier apologiste; après lui, pendant un siècle, il n'y en eut plus.

III.

Nous laisserons de côté la manie des collectionneurs que La Bruyère s'est amusé à ridiculiser pour amuser son public, et qui suggèrent aux auteurs de clefs un certain nombre de noms inconnus et peu intéressans ; et nous terminerons cette étude par les deux classes d'allusions qui ont, je crois, le plus d'intérêt pour nous : les écrivains et les femmes.

Les allusions littéraires à des personnages connus sont fréquentes chez La Bruyère, et dans beaucoup de cas, d'une application certaine ou très probable. Par exemple, nul doute que la pensée suivante ne vise Racine et Boileau : « Quelques habiles prononcent en faveur des anciens contre les modernes ; mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause. » En effet, Boileau dans ses *Réflexions sur Longin*, Racine dans sa préface d'*Iphigénie*, avaient pris position dans la fameuse querelle. Ils s'étaient déclarés contre Charles Perrault, le chef du parti des modernes. Il est bien probable aussi que c'est à Perrault lui-même que s'appliquent les deux pensées suivantes : « Un auteur moderne prouve que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier et l'exemple de ses ouvrages. Il avoue que les anciens ont de beaux traits ; il les cite, et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique. » Cependant M. Servois fait ici quelques objections sérieuses. Le second volume du *Parallèle* (1690), où Perrault cite les extraits des anciens, n'était pas paru lors de la quatrième édition des *Caractères* (1689), où se trouve déjà cette pensée. D'un autre côté, on ne voit pas trop comment Perrault aurait pu tirer de ses propres ouvrages des preuves de la supériorité des modernes sur les anciens. L'éditeur propose, en conséquence, Fontenelle ou Tassoni. Il nous semble néanmoins probable que La Bruyère s'est surtout, dans sa critique, préoccupé de trouver un trait final, sans regarder de trop près à la justesse de l'application ; et dans ce sens, c'était bien le chef des modernes qu'il devait avoir dans l'esprit. D'ailleurs, même dans le premier volume des *Parallèles*, n'y a-t-il pas déjà quelques beaux traits des anciens, cités par l'auteur ?

A qui La Bruyère a-t-il pensé dans la maxime suivante : « Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. » Les clefs ne donnent ici qu'une indication absurde, celle d'un certain Le Noble, auteur de pasquinades absolument inconnues. On a quelquefois pensé que La

Bruyère, dans ce passage, s'était désigné lui-même, et avait voulu signaler les entraves que son esprit critique trouvait dans les mœurs, les idées, les institutions du temps. Un pénétrant critique, M. Ernest Havet, a solidement réfuté cette interprétation. Il objecte que La Bruyère ne s'est pas du tout interdit les grands sujets, qu'il n'a jamais prétendu faire de la satire, que rien ne donne à penser qu'il fût plus hardi au fond qu'il ne l'a été en réalité, par exemple révolutionnaire en politique, incrédule en religion : enfin il n'eût pas osé, en parlant de lui-même, vanter la beauté de son génie et de son style. M. Havet, auquel se rallie sans hésiter M. Servois, croit que l'allusion vise directement Boileau, dont le nom seul rappelle par lui-même l'idée de la satire, qui a essayé de toucher à de grands sujets, mais les a à peine entamés, qui relève par la beauté du style des choses petites et communes. « Au fond, dit M. Havet, il me paraît que ce penseur avancé et décisif estimait que la satire de Boileau manquait d'originalité et d'audace ; ce qu'il admirait dans Boileau, c'était la verve de l'écrivain et le relief de ses vers. » Rien de plus net et de plus probant. Cependant ne serait-il pas permis de dire aussi que La Bruyère, en visant directement Boileau, n'a pas été sans quelque arrière-pensée relative à lui-même? Pourquoi aurait-il dit : *chrétien et Français,* s'il n'avait eu conscience que ces deux qualités ôtaient à l'écrivain une grande liberté? Et ce manque de liberté, il avait bien pu le sentir pour lui-même aussi bien que pour les autres. Qui peut dire, s'il eût été entièrement libre, qu'il n'eût pas désavoué les abus et les excès de la puissance royale tout en la respectant et l'admirant? S'il s'est permis quelque allusion à Mme de Maintenon, croit-on qu'il se fût privé d'une allusion à Mme de Montespan, s'il avait pu la hasarder? Croit-on que les bâtards royaux n'auraient pas pu lui inspirer des sentimens analogues à ceux qu'a exprimés plus tard Saint-Simon avec tant de virulence? Est-il bien certain qu'il n'y eût pas dans l'arrière-fonds de ces esprits si soumis le sentiment qu'un pouvoir sans limites est quelque chose de bien au-dessus des forces de la nature humaine? Au moins, comme moraliste, n'eût-il pas pu censurer les vices sans blesser la royauté, comme on le voit flétrir d'une manière sanglante les bassesses des grands seigneurs, sans qu'on puisse le suspecter d'avoir voulu attaquer la noblesse comme institution? Qui prouve aussi qu'il n'eût pas combattu la superstition, comme il a combattu l'hypocrisie et le libertinage? Sans le supposer révolutionnaire ni incrédule, on peut penser que la liberté de sa critique a rencontré des obstacles et qu'il en a quelque peu souffert. Ne voulant pas dire cela de lui-même, qu'il l'ait mis sur le compte de Boileau, cela est certain. On ne voit pas cependant que Boileau ait beaucoup souffert d'être né

chrétien et Français. Boileau était un écrivain, mais il n'était pas un penseur ; La Bruyère est un penseur et un écrivain. Ce qui était un obstacle pour l'un n'en était pas pour l'autre, qui de lui-même restait en-deçà.

Il y a aussi un problème intéressant dans le passage suivant : « Deux écrivains dans leurs ouvrages ont blâmé Montaigne... L'un ne pensait pas assez pour goûter un écrivain qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles. » Point de doute sur le second de ces deux écrivains ; c'est pour tous les commentateurs Malebranche, qui, en effet, pense bien subtilement, et qui dans *la Recherche de la vérité* (liv. II, troisième partie, ch. VI) a vivement et spirituellement critiqué Montaigne. Mais on n'est pas d'accord sur le premier. Nicole est nommé dans la plupart des clefs ; et nous inclinons à croire que c'est bien de lui qu'il est question. Cependant on fait deux objections : la première, c'est qu'il vivait encore en 1687 et qu'on ne voit pas la raison de cet imparfait : il ne *pensait* pas assez ; la seconde, c'est que la page des *Essais de morale* que Nicole a consacrée à Montaigne n'a paru qu'après les *Caractères*. Mais cette seconde raison ne vaut rien ; car déjà, dans la *Logique de Port-Royal*, Nicole avait parlé de Montaigne sur le ton de la satire ; et l'on savait bien dans le monde que Nicole avait collaboré à la *Logique*, et que les parties les plus ingénieuses étaient de lui. Si La Bruyère a employé l'imparfait, je crois que c'est tout simplement une politesse, ayant pour but de dépister le lecteur. On peut dire de quelqu'un sans le blesser qu'il pense trop subtilement, mais il est dur de dire d'un autre qu'il ne pense pas assez : l'application eût été trop brutale. Quant au nom de Balzac, proposé par Sainte-Beuve et qu'aucune clef ne cite, je doute fort qu'il puisse convenir ici. Qui est-ce qui se rappelait en 1687 que Balzac avait parlé de Montaigne cinquante ans auparavant? Et d'ailleurs, il n'est nullement vrai de dire que Balzac « n'estimait Montaigne en aucune manière. » L'opposition de Malebranche et de Nicole est bien plus vraisemblable.

Voici un autre passage dont le sens n'est guère douteux, mais dont on hésite, par respect, à faire l'application à un grand nom devenu pour nous quelque chose de divin : « Certains poètes sont sujets dans le dramatique à de longues suites de vers pompeux qui semblent forts, élevés, et remplis de grands sentimens. Le peuple écoute avidement,.. il n'a pas le temps de respirer... J'ai cru dans ma jeunesse que ces endroits étaient clairs et intelligibles et que j'avais tort de n'y rien comprendre ; je suis détrompé. « Les clefs appliquent ce passage à Thomas Corneille. Mais La Bruyère se serait-il donné la peine d'écrire cette critique pour ce faible écrivain? L'application d'ailleurs se faisait d'elle-même ; et si La Bruyère ne vou-

lait pas qu'on pensât au grand Corneille, il devait le dire. En réalité, c'est bien à Corneille, comme l'a pensé Voltaire, que ce passage s'applique. La Bruyère appartenait à une génération pour laquelle Corneille avait beaucoup perdu. Il raille quelque part ceux qui « admiraient dans *Œdipe* les souvenirs de leur jeunesse. » Il était l'ami de Racine et de Boileau ; et dans ce camp-là, on n'était pas tendre pour Corneille. Boileau l'accusait de galimatias double. Fénelon, avec lequel La Bruyère avait beaucoup d'idées littéraires communes, se moque également de l'emphase et de l'obscurité de Corneille; il cite le début de *Cinna* et rappelle à ce sujet « un mot piquant de M. Despréaux. » Il y a toujours une famille de critiques à laquelle Corneille est antipathique (Vauvenargues, par exemple). Il n'y a donc aucun doute sur le personnage que La Bruyère a eu en vue dans ce passage ironique. Ajoutons seulement que, sensible aux défauts de Corneille, La Bruyère n'était nullement fermé à ses beautés, et que, dans son fameux parallèle, il lui a rendu pleine justice. Il loue « la sublimité de son génie auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus. » Il reconnaît « l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre d'ouvrages qu'il a composés. » La Bruyère n'a donc pas méconnu les deux traits essentiels du génie de Corneille : la grandeur d'âme et l'invention. On peut l'excuser d'avoir signalé, même un peu durement, l'un de ses plus grands défauts.

Voici encore deux allusions dont le sens ne peut être l'objet d'aucun doute : « Un homme paraît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir ; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle pas : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages. » Qui ne reconnaît La Fontaine? « Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation ; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la beauté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient ; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition ; il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède ; il est roi et un grand roi ; il est politique, il est philosophe. »

Ce contraste si souvent remarqué chez les écrivains entre le génie qui éclate dans leurs ouvrages et leur médiocrité dans le monde et dans la conversation prêtait facilement à la critique, et l'on comprend que La Bruyère ne se soit pas refusé la satisfaction de cette antithèse. Mais la contradiction était-elle aussi grande dans la réalité qu'il nous la peint ici? Il est permis d'en douter. Le génie est intérieur et solitaire ; il n'est libre et tout entier lui-même qu'avec

lui-même ; mettez-le dans un milieu mondain, il peut en être tout gêné, tout glacé, tout éteint. La fausse chaleur du monde qui émoustille les esprits superficiels paralyse les esprits sérieux. Cela sans doute n'est pas vrai de tous, et de très grands esprits ont su être aussi brillans dans la conversation que dans leurs écrits ; mais beaucoup ne peuvent supporter cette atmosphère factice. Est-ce à dire qu'ils seront nécessairement pour cela « stupides et ennuyeux? » Non ; il est probable que dans l'intimité, dans la liberté, au milieu de leurs amis et de leur société propre, ils retrouveront une verve, une grâce, une abondance que la société proprement dite ne sait pas exciter. Cela était vrai, par exemple, de Jean-Jacques, qui, lui aussi, il le dit lui-même, passait pour lourd et stupide en société, mais dont quelques amis (Dusaulx, d'Escherny) rappellent avec enthousiasme le charme exquis dans ses bons jours, dans ses abandons intimes et familiers. Il en était certainement de même de La Fontaine. Une de ses amies, Mme Ulrich, disait de lui : « Il était comparable à ces vases simples et sans ornemens qui renferment au-dedans des trésors infinis. Il se négligeait,.. il était triste et rêveur ; et même, à l'entrée d'une conversation, il était froid quelquefois ; mais dès que la conversation commençait à l'intéresser, ce n'était plus cet homme rêveur ; c'était un homme qui parlait beaucoup et bien, qui citait les anciens, et qui leur donnait de nouveaux agrémens ; c'était un philosophe, mais un philosophe galant ; en un mot, c'était La Fontaine. » Saint-Simon, de son côté, a fait remarquer que La Fontaine n'aurait pas été l'ami des femmes spirituelles et distinguées, comme Mme de La Sablière, et n'aurait pas décrit si bien le charme de la conversation féminine, s'il eût été le lourdaud que l'on nous dit. Que La Fontaine, quand on l'invitait à dîner pour jouir de son esprit, fût resté sans mot dire, c'est ce qui arrive souvent aux gens qui ont le plus d'esprit. Louis Racine nous dit que chez son père, où La Fontaine venait souvent dîner, ses sœurs n'en avaient conservé que le souvenir d'un homme « fort malpropre et fort ennuyeux, » mais alors La Fontaine était vieux et fatigué ; il est probable que la bonne Mme Racine ne l'inspirait pas beaucoup ; et Racine converti ne cherchait pas sans doute à réveiller le bonhomme par les souvenirs un peu légers de leur commune jeunesse. Mais lorsque avec lui, Molière et Boileau, ils formaient ce quatuor charmant que La Fontaine a peint lui-même si agréablement dans *Psyché*, il est probable qu'il ne le cédait alors à aucun de ses amis.

Quant à Corneille, tous les témoignages semblent plutôt confirmer le témoignage de La Bruyère que le contredire. Voltaire disait : « Mon père avait bu avec Corneille ; il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu. » Vigneul-

Marville parle dans le même sens : « La première fois que je vis Corneille, je le pris pour un marchand de Rouen. Son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit, et sa conversation était si pesante qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. » Fontenelle lui-même, son neveu, disait de lui : « Il avait l'air fort simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. » De plus, nous n'avons ici aucun témoignage qui vienne, comme pour La Fontaine, rectifier et contre-balancer ces jugemens. Et cependant j'ai encore peine à croire qu'ils soient absolument vrais. Tous paraissent se rapporter aux dernières années de Corneille ; il était vieux ; il était pauvre ; il était chagrin. Obligé de travailler sans cesse pour gagner sa vie, et voyant sa gloire et ses succès pâlir de jour en jour, abandonné par le public pour de jeunes rivaux, il dut se négliger de plus en plus. Il voyait peu le monde ; et, comme il arrive toujours, plus il y devenait étranger, plus il était gêné et ennuyé. Quand on s'ennuie, on ennuie les autres, et c'est une réciproque inévitable. Le travail continu et forcé développe les facultés dans un seul sens et les atrophie dans tous les autres. Les raffinés comme La Bruyère, les gens de cour, les hommes de lettres en faveur pouvaient trouver Corneille lourd et fastidieux, il ne s'en souciait guère ; et, quand on lui faisait remarquer les défauts de sa mise ou la lourdeur de sa conversation, il répondait en souriant et avec un juste orgueil : « Je n'en suis pas moins Pierre Corneille. » Tout cela peut donc être vrai du Corneille des derniers temps. Mais que Corneille jeune et dans tout son éclat, au temps du *Cid* et de *Cinna*, non chez les grands, mais dans sa famille et avec ses amis, dans sa maison de Petit-Couronne, aux bords de la Seine, n'ait pas eu alors des momens de gaîté et de grâce, des mots généreux dignes de Rodrigue, je ne puis le croire. Si j'en juge d'après les *Examens* de ses tragédies, il me semble qu'il devait parler avec naïveté et avec force de ses drames, en expliquer négligemment et finement le fort et le faible, relever ironiquement les sottes critiques et parler de son propre génie avec simplicité et fierté. S'il a dit plus tard qu'il ne jugeait de la valeur de ses pièces que par l'argent qu'elles lui rapportaient, c'est le mot d'un vieillard usé par la vie et désenchanté de la gloire ; mais ses admirables *Examens* prouvent bien qu'il avait conscience de la beauté de ses œuvres et souvent de leurs défauts ; et aujourd'hui encore, de savans critiques pourraient s'instruire à son école. Quoi qu'en dise La Bruyère, heureux ceux qui ont pu jouir de l'intimité de Corneille jeune et glorieux, dans toute la fraîcheur de son talent, dans toute la verdeur et la candeur de son génie !

Voici encore un portrait dont l'original est certain, car il s'y est reconnu lui-même et il s'en est trouvé flatté, quoiqu'il n'y ait pas

trop de quoi : « Voulez-vous un autre prodige? Concevez un homme doux, facile, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui est en lui. — Quelle verve! quelle élévation! quelle latinité! — Parlez-vous d'une même personne? Oui, de Théodat et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate... Il parle comme un fou et pense comme un sage... On est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. » Ce portrait était si bien celui de Santeuil que celui-ci remercia La Bruyère en signant: *Votre ami Théodat fou et sage.* La Bruyère, en lui écrivant, rappelait ce portrait en disant : « Je vous ai bien défini la première fois: vous avez le plus beau génie du monde; mais, pour les mœurs, vous êtes un enfant de douze ans et demi. » Tous les témoignages, d'ailleurs, sont d'accord pour nous peindre Santeuil tel que le décrit ici La Bruyère. C'était un bouffon auquel on croyait du génie: « On eût dit d'un fou, dit La Monnoye, d'un saltimbanque et quelquefois d'un possédé. Je l'ai vu faire des cabrioles, faire la couleuvre... D'un autre côté, ses poésies étaient si belles qu'on oubliait, en les lisant, toutes ces indignités... Il a atteint en quelques-unes de ses hymnes la perfection des anciens. »

Un personnage plus important que Santeuil, et qui est resté plus célèbre, a plus d'une fois, si l'on en croit les clefs, mérité les épigrammes et les satires de La Bruyère. C'est tout un épisode de l'histoire littéraire du XVIIe siècle : « Cydias est bel esprit; c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande... Dosithée l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier : c'est pour Crantor... Il n'ouvre la bouche que pour contredire: *Il me semble,* dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites*; ou : *Je ne saurais être de votre opinion*; ou bien : *C'était autrefois mon entêtement*, *comme il est le vôtre; mais...* Il évite de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un... Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes. En un mot, c'est un composé du pédant et du précieux. »

Ce portrait, au moment où il parut, passa sans application particulière. Il ne semble pas que, du vivant de La Bruyère, on y ait reconnu Fontenelle. Mais celui-ci s'y reconnut lui-même. On le sait par le témoignage de son neveu, l'abbé Trublet, qui le lui applique sans hésiter: « Sous le nom de Cydias, M. de La Bruyère paraît

avoir voulu peindre M. de Fontenelle... Je ne me prévaudrai pas du silence des clefs sur le véritable original; la charge, pour être forte, n'ôte pas la ressemblance. M. de Fontenelle avait été cruellement offensé par ce portrait. » M. Servois fait observer que tous les traits s'en appliquent bien à Fontenelle, sauf peut-être un seul, la manie de contredire. Ce défaut ne se concilie guère avec les habitudes d'esprit de celui qui disait : *Tout est possible et tout le monde a raison.* Mais c'était Fontenelle vieilli et blasé qui professait ces axiomes, et peut-être, dans sa jeunesse, aimait-il à poser un peu dans le monde; c'était un homme à paradoxes; il était ami des choses nouvelles, curieux de science, et plus ou moins suspect de libre pensée. Il peut donc avoir aimé à étonner et à contredire, « attendant dans un cercle que chacun s'explique pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles et sans réplique. » Les sceptiques sont souvent dogmatiques dans la conversation. Autrement, tous les autres traits s'appliquent à Fontenelle, qui ne s'y est pas trompé. Son atelier et ses commandes sont bien connus (1). Il visait au Platon et au Théocrite, et rien ne le définit mieux, du moins pour un adversaire, que « le composé de pédant et de précieux. » Le goût des sciences, qu'avait Fontenelle, pouvait bien passer auprès des lettrés pour de la pédanterie, et l'auteur de *la Pluralité des mondes* ne peut guère se défendre contre l'accusation de préciosité.

M. Servois nous dit, d'après l'abbé Trublet, que c'est de ce morceau que date l'animosité de Fontenelle contre La Bruyère. Mais ce portrait est de 1694, et déjà, dès l'année précédente (1692), il avait piqué Fontenelle par son discours de réception à l'Académie française, soit par sa partialité pour Racine contre Corneille, soit par son silence à l'égard de Fontenelle, tandis qu'il avait fait les portraits les plus brillans de Boileau, de Bossuet, de Fénelon. De là de vives attaques insérées dans le *Mercure* contre le discours de La Bruyère et inspirées, dit-on, par Fontenelle. Celui-ci aurait donc, en réalité, été l'agresseur. Mais La Bruyère, qui était de taille à se défendre, le fit dans la *Préface* de son discours, où il raille d'une manière sanglante ceux qu'il appelle les *Théobaldes*, c'est-à-dire Fontenelle, Visé, Thomas Corneille : « Je viens d'entendre, dit Théobalde, une grande vilaine harangue qui m'a fait bâiller vingt fois et qui m'a ennuyé à la mort. » Il accuse ensuite ce Théobalde d'avoir ameuté contre lui la cour et la ville et d'avoir même excité la plume du journaliste. Or, c'étaient bien Fontenelle et Thomas Corneille que La Bruyère avait en vue dans cette préface : c'est

(1) M. Servois cite de nombreux exemples de ces écrits de commande.

ce qui résulte du passage suivant : « Ils font plus ; violant les lois de l'Académie, qui défendent aux académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confrères, ils lâchèrent sur moi deux auteurs. » Les Théobaldes étaient donc de l'Académie et ne peuvent être que ceux que j'ai nommés. Il est ainsi certain que le point de départ de la querelle fut le discours de réception à l'Académie, et le portrait de Cydias n'est lui-même qu'une revanche contre l'article du *Mercure*. On sait d'ailleurs (et tout vient sans doute de là) que Fontenelle, soit comme partisan des modernes, soit comme neveu de Corneille, était ennemi de Racine et de Boileau ; et La Bruyère, au contraire, était leur ami et de leur camp littéraire.

Passons rapidement sur des allusions plus ou moins douteuses et qui n'auraient d'autre valeur que de nous rappeler quelques noms célèbres. Tout ce que dit La Bruyère sur le style épistolaire des femmes, « où ce sexe, dit-il, va plus loin que le nôtre, » sur cet art de trouver « des tours et des expressions » que les hommes n'atteignent qu'avec effort, sur l'art « de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée délicate, » tout ce morceau s'appliquerait à merveille à Mme de Sévigné, si ses lettres eussent été connues à cette époque. Peut-être La Bruyère en a-t-il eu quelque communication ; peut-être aussi parle-t-il d'une manière plus générale. Nous avons déjà cité plus haut un trait épigrammatique qui pourrait s'appliquer à Racine, si La Bruyère n'était pas son ami. On peut aussi considérer comme vraisemblable que La Bruyère a pensé à Bossuet lorsqu'il a dit : « Qu'a besoin Trophime d'être cardinal ? » Cela ne voulait point dire que Bossuet eût désiré d'être cardinal sans y réussir, mais, au contraire, qu'il n'avait nullement besoin de ce titre pour être Bossuet, comme on le voit par ce qui précède : « Celui qui ne saurait être un Érasme doit penser à être évêque. » Enfin ce trait : « Un homme qui a du mérite et de l'esprit n'est pas laid » s'applique sûrement à Pellisson, et celui-ci à Mabillon : « Une personne humble qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu et écrit pendant toute sa vie, est un homme docte, tandis qu'un pédant est un docteur. »

On peut rattacher à la littérature toutes les appréciations de La Bruyère sur les orateurs de la chaire. On sait que, sur ce domaine, son goût se rapproche beaucoup de celui de Fénelon. Il voulait une éloquence simple et unie, toute près des Écritures, et dépouillée de tous les artifices de la rhétorique et de l'éloquence. Plusieurs de ces allusions ont été rattachées à des orateurs du temps, par exemple celle-ci : « Jusqu'à ce qu'il revienne, dit-il, un homme qui, avec un style nourri des saintes Écritures, explique au peuple la parole divine, uniment et familièrement, les déclamateurs seront suivis. »

Ce passage, dit-on, serait applicable à M. Letourneux ou Letourneur, prieur de Villers-sur-Fère. C'est de cet orateur que Louis XIV disait un jour en parlant à Boileau : « Quel est ce prédicateur qu'on nomme Tourneux? On dit que tout le monde y court; est-il si habile? — Sire, reprit Boileau, Votre Majesté sait que l'on court toujours à la nouveauté. » Le roi le pria d'en dire sérieusement son sentiment. Il répondit : « Quand il monte en chaire, il fait si peur par sa laideur qu'on voudrait l'en faire sortir, et quand il a commencé à parler, on craint qu'il n'en sorte. (Louis Racine.) » Voilà ce que La Bruyère aimait. Voici ce qu'il repousse : « les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les figures outrées. » C'était, à ce qu'il paraît, la manière de prêcher de l'abbé Boileau; l'abbé Legendre parle de celui-ci en ces termes dans ses *Mémoires :* « Ses discours n'étaient qu'un tissu de fleurs; on n'y trouvait que portraits, antithèses et allusions. » Un autre prédicateur, Anselme, avait les mêmes défauts : « L'un et l'autre, dit Legendre, avaient peu de théologie. » Enfin cet orateur chrétien que La Bruyère et Fénelon demandaient et espéraient, cet orateur, suivant La Bruyère lui-même, serait venu satisfaire ses désirs et justifier ses espérances. « Cet homme, dit-il, que je souhaitais impatiemment et que je ne daignais pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les courtisans, à force de goûter et de connaître les bienséances, lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable, abandonné la chapelle du roi pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique! » Quel était cet homme apostolique? Ici, nous n'avons plus besoin des clefs. La Bruyère le nomme lui-même. Il désigne en note de ce portrait, le nom du père Séraphin, capucin, qui plut fort au roi. En revanche, il ne réussit pas à Paris, comme le dit La Bruyère lui-même : « La cour n'a pas été de l'avis de la ville... Je devais le prévoir. Depuis trente ans, on prête l'oreille aux déclamateurs. » Quelle était donc la vraie valeur de cet orateur, qui avait excité l'enthousiasme de La Bruyère et qui a laissé si peu de nom? Il paraîtrait que notre philosophe s'est ici un peu trop avancé. D'autres témoignages ne sont pas si favorables au père Séraphin, comme le prouve ce passage piquant de l'abbé Legendre : « Du talent, il n'en avait point que celui de crier bien fort et de dire crûment des injures. Prêchant devant le roi, le premier médecin présent, il se demandait à lui-même si Dieu n'a pas dans ce monde des exécuteurs de sa justice : « Qui en doute? s'écria-t-il. — Et qui sont ces exécuteurs? — Ce sont les médecins... Tout Diogène que ce bonhomme était en chaire, il ne l'était nullement à table. C'était un beau dîneur, et lorsqu'il était hors du couvent, il ne voulait manger ni boire que du meilleur. » Le même témoin nous le représente aussi comme très avide. Devant prêcher à Saint-Benoît, il se fit avancer l'ar-

gent de la prédication, et l'argent mangé d'avance, il disait au marguillier : « Si le fonds manque, qu'on fasse une quête dans la paroisse; autrement je ne prêche pas. » Il en coûta 1,000 francs au cardinal de Noailles pour le régaler pendant le carême. » Voilà le personnage, s'il faut en croire la chronique ecclésiastique du temps; voilà l'homme apostolique de La Bruyère (1). Quoi qu'il en soit, rien ne reste du père Séraphin, pas même un exorde, comme celui du père Bridaine. Son éloquence étant tout homilétique et non littéraire, nous ne pouvons en juger. Il est difficile de croire qu'un homme qui avait enlevé La Bruyère et qui avait plu à la cour n'eût aucun talent; mais ce talent n'était peut-être pas toujours d'un très bon goût et ne se soutint sans doute pas longtemps. On raconte qu'un jour il avait endormi Fénelon, et qu'il l'avait tancé pour cela du haut de la chaire. Le fait, s'il est vrai, serait bien piquant; car, si La Bruyère a raison, c'était en appliquant les principes de rhétorique chrétienne communs à La Bruyère et à Fénelon, que le saint homme aurait endormi cette ouaille illustre. L'auteur des *Dialogues sur l'éloquence* aurait donné ce jour-là un plaisant démenti à ses théories.

Puisque La Bruyère s'est dispensé, suivant Boileau, de ce qu'il y a de plus difficile en écrivant, à savoir de l'art des transitions, on voudra bien nous accorder la même dispense, ou du moins ne pas nous supposer de mauvaises intentions si nous faisons succéder les femmes aux prédicateurs. Ici, il faut avouer que la curiosité, peu généreuse, qui nous fait chercher des noms propres sous la peinture des vices généraux de l'humanité, n'est pas satisfaite autant que la méchanceté naturelle du cœur humain pourrait le souhaiter. On comprend d'ailleurs facilement que La Bruyère soit beaucoup plus sobre d'allusions personnelles directes quand il s'agit des femmes que quand il s'agit des hommes. Il se fait plus de scrupule de tracer ici des portraits dont on pouvait désigner les noms. Tout au plus pourrait-on reconnaître ouvertement sous les noms de Claudie et de Messaline, les noms tout à fait déshonorés de Mme d'Olonne et de la maréchale de La Ferté : « Leur beauté et le débordement de leur vie, dit Saint-Simon, firent grand bruit. Aucune femme, même des plus décriées pour la galanterie, n'osait les voir ni paraître avec elles... Quand elles furent vieilles et que personne n'en voulut plus, elles tâchèrent de devenir dévotes. » On rattache aussi le nom de Mme de Montespan au portrait d'Irène : « Irène se transporte à grands frais à Epidaure... Elle dit qu'elle est le soir sans appétit. L'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle déclare que le vin lui est nuisible; l'o-

(1) Peut-être cependant l'abbé Legendre est-il un témoin un peu suspect. Le père Séraphin était accusé de quiétisme; et le quiétisme était la bête noire de l'abbé Legendre. D'un autre côté, il faut dire que le quiétisme ne serait pas nécessairement en contradiction avec les instincts un peu sensuels du père Séraphin.

racle lui dit de boire de l'eau... Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes. — Je m'affaiblis moi-même. — C'est que vous vieillissez. — Quel moyen de guérir de cette langueur ? — Le plus court, Irène ; c'est de mourir. » Saint-Simon et Dangeau, de leur côté, nous représentent Mme de Montespan « aimant à voyager par inquiétude » et « allant à Bourbon sans besoin des eaux. » Ce fut là même qu'elle mourut, en 1707, à soixante-six ans. Elle y était, dit encore Saint-Simon, « sans besoin, comme elle faisait souvent. » Elle pensait souvent à la mort et en avait une grande frayeur. Nous avons plus haut, à propos de Louis XIV, rappelé quelque allusion directe à Mme de Maintenon ; il est inutile d'y revenir ici. Quant à la peinture que fait La Bruyère des vieilles coquettes et des mauvais ménages, elle peut s'appliquer à tant de personnes qu'il est oiseux de rechercher qui La Bruyère a pu avoir plus particulièrement en vue.

Il semble donc que, dans cette question des clefs de La Bruyère, les portraits de femmes mériteraient à peine d'être mentionnés, si le problème le plus curieux et le plus piquant que l'on puisse avoir à résoudre en ce genre, ne portait précisément sur un nom de femme. Comme il s'agit ici d'un point délicat et mystérieux, touchant à l'âme même de La Bruyère, à cette âme qui nous est si peu connue, quoique son esprit soit pour nous tout à nu, on ne s'étonnera pas que nous ayons réservé cette énigme pour la fin.

Parmi les portraits de La Bruyère, il en est un des plus agréables, et même tout à fait délicieux ; c'est le morceau intitulé : *Fragment*, qui commence de cette manière étrange et un peu recherchée « ... (1) Il disait que l'esprit chez cette belle personne était un diamant bien mis en œuvre. » On peut dire que c'est le portrait de La Bruyère qui est un diamant. Nulle part, il n'a eu une touche aussi délicate et aussi aimable. Toute son âpreté s'adoucit pour cette belle personne ; il ne connaît plus les traits de la satire ; il parle comme quelqu'un qui est sous le charme ; il admire, il loue ; il aime peut-être, ou du moins il le laisse entrevoir : « C'est, dit-il, une nuance de raison et d'agrément qui occupe l'esprit et le cœur. On ne sait si on l'aime ou si on l'admire, il y a en elle de quoi faire une parfaite amie ; il y a aussi de quoi vous mener plus loin que l'amitié... Trop jeune et trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de leur mérite et ne croit avoir que des amis... S'il s'agit de servir quelqu'un, Arténice n'emploie auprès de vous que la sincé-

(1) Ces points sont de La Bruyère.

rité, l'ardeur, l'empressement et la persuasion... Ce qui domine chez elle, c'est le plaisir de la lecture avec le goût des personnes de nom et de réputation... On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un jour et de tout le mérite qu'elle se prépare, puisqu'avec une bonne conduite, elle a de meilleures intentions, des principes sûrs. »

Ce qui ne peut faire de doute aux yeux de qui que ce soit, c'est que ce portrait représente une personne réelle, une créature vivante et individuelle : on ne parle pas ainsi d'une beauté en général. Cependant les clefs ne citent aucun nom ; et l'on serait réduit à ne citer personne, si l'on n'avait un témoignage formel et décisif, ou qui du moins paraît tel : c'est celui de l'abbé Chaulieu. Celui-ci, à l'occasion d'une lettre de M. de La Faye à Mme D***, ajoute ces mots : « Cette lettre a été adressée à Mme d'Aligre, femme en premières noces du fils du chancelier de ce nom. Elle était fille de M. Saint-Clair Turgot, doyen du conseil. *M. de La Bruyère l'a célébrée dans ses Caractères sous le nom d'Arténice*; et c'est pour elle que l'amour m'a dicté une infinité de vers que j'ai faits. C'était, en effet, une des plus jolies femmes que j'ai connues, qui joignait à une figure très aimable la douceur de l'humeur et tout le brillant de l'esprit. Personne n'a jamais mieux écrit qu'elle et peu aussi bien. »

Ainsi nous connaissons l'original du portrait d'Arténice, mais c'est ici que le problème commence. L'original était-il semblable au portrait? Tout ce que nous savons de cette aimable dame n'est pas trop d'accord avec l'idéal que La Bruyère nous a laissé d'elle. Il la loue « de la sagesse qu'elle aura un jour. » Elle ne l'avait donc pas encore tout à fait; et cette sagesse, s'il faut en croire les chroniqueurs et Chaulieu lui-même, laissait beaucoup à désirer? Bien plus, au moment même où La Bruyère écrivait, quelque ombre planait déjà sur sa réputation. La vérité est que Catherine Turgot, mariée à treize ans, en 1686, à M. d'Aligre de Boislandry, était, en 1693, un an avant le portrait de La Bruyère, en procès avec son mari qui demandait sa séparation pour cause d'adultère et même pour quelque chose de plus. Que le mari eût raison ou non en cette circonstance, il est difficile de le savoir, et il ne faut pas trop s'en rapporter aux chansonniers du temps. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut une séparation à l'amiable par l'intermédiaire du chancelier de France Boucherat. Quelque inquiet qu'ait pu être le mari à ce moment, et la suite prouva qu'il ne l'avait peut-être pas été trop, on n'aime pas trop voir ce procès (mêlé d'expertises médicales) venir à travers les exquises et délicates allusions de La Bruyère. On peut supposer qu'il croyait à la

pureté de son héroïne et qu'il cherchait peut-être à la consoler et à la venger de persécutions cruelles et indignes. Cependant quelques mots de ce portrait même ne semblent-ils pas indiquer qu'il ne la trouvait pas tout à fait sans reproches? Autrement, pourquoi la louer de « la sagesse qu'elle aura un jour? » pourquoi dire que ses intentions sont meilleures que sa conduite? Ne peut-on pas croire que La Bruyère, en l'appelant « sur un grand théâtre où elle ferait briller toutes ses vertus, » voulait susciter et réveiller en elle un grand mérite qui dormait encore et n'attendait que les « occasions? » Il n'y a donc pas tout à fait contradiction entre le portrait de La Bruyère et l'histoire de la personne au moment où ce portrait a été écrit : une belle et jeune femme passe facilement pour persécutée, si son mari est un sot, ce qui pouvait bien être, et s'il avait des torts envers elle, ce qui est probable. Quelques légèretés pouvaient être pardonnées et n'ôter rien à la perfection du mérite.

Malheureusement si le portrait de La Bruyère pouvait avoir sa vérité en 1694, lors de la publication de la 8e édition des *Caractères*, il paraît que dès la même année, la haute sagesse de la dame commença à se démentir : car ce fut cette année même que commença son commerce avec l'abbé de Chaulieu, qui l'a chantée dans ses poésies et qui fut son amant. Ce fut elle qu'il célébra sous le nom d'*Iris*, et qui lui fut, dit-il, fidèle pendant « quatre ans. » Vers cette époque, elle le quitta pour un autre amant, le marquis de Lassay, dont nous avons les *Mémoires*, et celui-ci, dit-on, pour M. de Chevilly, qu'elle épousa en secondes noces en 1712, après la mort de son premier mari. On voit qu'Arténice, si du moins c'est bien Catherine Turgot (1), a bien peu donné raison à l'horoscope que La Bruyère avait tiré pour elle.

L'étrange contraste qui existe ici entre l'idéal et la réalité, et la désillusion qui en résulte pour nous, a suggéré à un ingénieux commentateur, M. Edouard Fournier, dans sa *Comédie de La Bruyère*, une interprétation originale. Suivant lui, le portrait est une sorte d'ironie et de leçon à l'adresse de la jeune femme. La Bruyère l'aurait opposée à elle-même, telle qu'elle était comme jeune fille dans sa pureté et son innocence, à ce qu'elle était sur le point de devenir au moment de la séparation judiciaire. Mais ce portrait ne peut s'appliquer à la jeune fille, Catherine Turgot s'étant mariée à l'âge de treize ans. C'est donc de la jeune femme qu'il s'agit; or elle

(1) C'est ce qui a été contesté par quelques critiques, par exemple, M. Destailleurs, M. Desnoiresterres : ce qui nous paraît cependant confirmer le témoignage de Chaulieu, c'est qu'*Arténice* ou *Arthenice* est l'anagramme de *Catherine*.

n'avait guère alors que trente ans. A quelle époque aurait-elle été la personne idéale qu'elle ne serait plus? Enfin, l'hypothèse est bien cherchée et bien artificielle. L'erreur de M. Fournier est tout entière dans ces prémisses : « Tant d'éclat dans l'éloge, dit-il, me mit en soupçon pour cet éloge même venu d'une telle source. Je me demandai si la malice pouvait ainsi abdiquer tout d'un coup. » — Mais une seule réflexion suffit pour expliquer le paradoxe, c'est que La Bruyère, malgré son âge et malgré sa malice, était amoureux, ou du moins sur la pente de le devenir; et il le fait entendre comme nous l'avons vu. Cela suffit pour que cette malice fût émoussée, sa clairvoyance trompée, sa misanthropie domptée. Il y a cependant dans la conjecture de M. Édouard Fournier un élément de vraisemblable : c'est lorsqu'il remarque que ce passage est donné comme un fragment : « Ce n'est qu'un débris d'émail, dit-il, où l'on devra chercher non une physionomie entière, mais un côté de physionomie. » — Peut-être, en effet, La Bruyère voulait-il indiquer à la jeune femme que ce « pur hommage » n'était pas toute la vérité, la vérité sans mélange. Comme Alceste, il idéalisait son idole, peut-être sans fermer les yeux sur ses défauts. Comme Alceste aussi, quand il la vit telle qu'elle était, il a dû avoir d'amers regrets et des retours cruels. Pour nous, c'est un regret aussi qu'on ait dépoétisé une si charmante figure; voilà ce qu'on gagne à vouloir savoir le dessous des cartes; et il est bien fâcheux que, pour une fois que La Bruyère a voulu peindre la sagesse et la vertu, il se soit trompé.

Cependant, malgré cette dernière déception, il nous semble que cette étude des clefs de La Bruyère n'est pas tout à fait stérile. Elle nous montre quel fond réel a servi de substance à ces peintures brillantes. Ce n'est pas l'esprit seul qui a tissu ce livre : ce ne sont point des élucubrations créées artificiellement dans le cabinet; des êtres vivans et réels ont été vus, observés, pris sur le vif par le rival de Molière. Les peintres font souvent des études et des esquisses sur nature, qu'ils transportent ensuite en les combinant et en les transformant dans des œuvres d'un caractère plus général. Ainsi en est-il des grands observateurs de la vie humaine. Le particulier est pour eux le type du général : dans un homme ils voient les hommes. Les clefs de La Bruyère nous permettent avec un suffisant degré de vraisemblance de saisir ce procédé à sa source. Nous prenons l'observateur sur le fait. Ce n'est pas là seulement une curiosité frivole et une malignité inconsciente : c'est le besoin de comprendre qui nous guide et qui est par là satisfait.

PAUL JANET.

ZOITSA

Dans le courant du mois de mai 1881, je me retrouvais à Athènes pour la seconde fois. Le temps de retenir une chambre à l'hôtel de la Grande-Bretagne, et déjà, entraîné par la nostalgie des souvenirs, je m'orientais sur le Parthénon, obéissant à une attraction tyrannique comme celle du pôle sur la boussole.

Il faisait un temps où, suivant l'adage des pays chauds, on ne rencontre par les rues que des chiens et des Français. L'ardeur du soleil était si dévorante que les couronnes de roses dont les *palikares* ont coutume d'orner le balcon de leurs fiancées le premier jour de mai se tordaient sur le marbre blanc des façades avec le crépitement de la paille jetée dans un brasier.

Malgré le supplice éloquent de ces pauvres fleurs qui m'avertissaient de redouter une insolation, je m'entêtai à suivre la longue rue d'Éole, en rasant au plus près le bord des maisons, du côté où le soleil laissait courir un étroit ruban d'ombre, comme un refuge pour les déshérités obligés de sortir de chez eux en une pareille journée.

Une fois engagé, un mauvais sentiment d'amour-propre m'empêcha de revenir sur mes pas, car j'avais, tout en marchant, entrevu dans la pénombre des nombreux *khani* (1) que je rencontrais, les yeux moqueurs de gens, couchés sur des divans, qui fumaient du tabac blond et odoriférant dans leurs narghileh, approchaient tour à

(1) Taverne populaire.

tour de leurs lèvres une coupe minuscule remplie de café bouillant, ou bien un verre d'eau glacée avec de la neige des montagnes, et prenaient sincèrement en pitié la folie de cet homme d'Occident ignorant à son âge que les heures de l'après-midi sont faites pour la sieste.

C'étaient des sages. Je dus m'avouer bientôt que la philosophie contemplative de ces buveurs d'eau était la bonne, et, résolu en moi-même de surseoir à mon expédition, je ne demandai plus qu'un prétexte, dernière concession faite au respect humain.

Je parlementais avec ma conscience, les yeux fixés sur les travaux d'une nouvelle église, lorsque le ciel m'envoya inopinément du secours sous la forme d'un *palikare* étincelant de broderies, bardé de poignards et de pistolets :

— *Kal'iméra, kyrie* (bonjour, monsieur).

— Tiens! c'est vous, mon brave?

Et je tendis la main à cet homme effrayant. Je venais de reconnaître le bon Alexandros Anemoyanis, un vieux guide qui m'avait piloté autrefois à travers le Péloponèse.

— *Kai thora pou pas?* (Et où allez-vous donc comme cela?)

— Où je vais? Mais, j'avais l'intention de monter à l'Acropole, j'y renonce, puisque je vous rencontre, et si vous voulez accepter un verre de *raki* (1)...

Nous entrâmes dans un *khani* où je laissai mon guide me persuader sans peine qu'il fallait voir le Parthénon au clair de lune, par ces nuits incomparables du ciel de l'Attique qui font étinceler la mer comme un miroir d'argent sous le scintillement des étoiles, et non par la splendeur éblouissante d'un soleil de mai.

Entre autres choses, Alexandre me demanda mon avis sur l'église en construction devant laquelle nous nous étions rencontrés. La question m'était adressée dans une intention si évidente de recevoir des éloges que je n'en fus pas avare. Le meilleur moyen de rendre heureux un Hellène est de s'extasier d'abord sur les moindres choses de son pays. Ma complaisance fut récompensée sur-le-champ; Anemoyanis me raconta l'histoire de cette église. Elle m'émut beaucoup. La voici :

A la place occupée par la construction moderne, s'élevait il y a quelques années une maisonnette au toit plat servant de terrasse. Les murs bâtis avec de la boue et du marbre, fragmens de colonnes, architraves, métopes, statues peut être, étaient soigneusement blanchis à la chaux et peints suivant la coutume de l'Orient. Auprès de la porte, sous une treille, on avait fait un banc d'un sarcophage an-

(1) Eau-de-vie à l'anis très en usage sur les bords de la Méditerranée.

tique. Chaque jour deux vieillards, mari et femme, venaient s'asseoir là. L'homme, le regard perdu comme dans la vision de choses lointaines et en dehors de ce monde, restait des heures silencieux à rouler dans ses doigts un chapelet dont les perles, une à une, tombaient toutes noires entre les plis de sa fustanelle blanche. Les jeunes gens se découvraient en passant devant lui, car c'était un soldat de l'indépendance, ainsi qu'en témoignait le ruban bleu de la grande guerre cousu sur sa veste.

Sa compagne, le visage ridé, les mains maigres et tremblantes, inspirait aussi le respect par sa physionomie de bonne vieille soumise au maître et dévouée à l'époux. Elle portait le costume des femmes de Mégare.

Ces bonnes gens, riches de quelque bien aux environs d'Athènes, outre la maison dont j'ai parlé avec son jardin, pouvaient se dire heureux. Rien n'eût manqué à leur tranquille vieillesse si Dieu et saint Isidore, bien souvent invoqués, avaient fait naître un enfant dans leur ménage; mais le miracle de Sarah ne s'était pas renouvelé; ils n'avaient après eux personne à qui léguer leur modeste avoir et la tradition de leurs vertus.

La Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui l'implorent, y suppléa en fournissant du même coup à ces cœurs simples et craignant Dieu l'occasion d'exercer leur charité.

Les Crétois s'étaient révoltés contre l'éternel oppresseur, et, comme toujours, le gouverneur envoyé de Stamboul noya l'insurrection dans le sang. Nombre de villages n'avaient plus d'habitant. Un entre autres, glorieux par la résistance désespérée qu'y opposèrent les femmes même, fut entièrement détruit, et, sous les décombres fumans, une petite fille, à peine âgée de six ans, fut seule retrouvée respirant encore. Un pêcheur l'emporta dans sa barque et l'amena à Athènes.

Notre couple de bons vieillards, ému de pitié, n'hésita pas à recueillir l'enfant, qui dès ce jour devint, pour employer la belle expression en usage chez les Grecs, la fille de leur âme (*psychocori*).

Encore cette paternité toute spirituelle ne suffit-elle pas longtemps à leur besoin de tendresse. Ils trouvèrent plaisir à se persuader qu'il leur était né une fille dans leurs vieux jours, et les soins, les caresses, le dévoûment dont ils entourèrent leur pupille surent effacer peu à peu les visions sinistres dont le meurtre de sa famille, l'horreur de la guerre et de l'incendie avaient effrayé son jeune cœur.

Zoïtsa, — c'était le nom de l'orpheline, — paya tout en une seule fois; elle leur donna les doux noms de père et de mère.

Si le bonheur sans mélange peut être atteint sur cette terre, Zoïtsa et ses parens d'adoption en jouirent certainement durant les quelques années qu'ils vécurent ensemble dans leur petite maison de la rue d'Éole. Sans désirs, comme aussi sans besoins, leur vie s'écoulait ignorée et tranquille, partagée entre les travaux du ménage, la culture du jardin et les longues veillées, le soir sur la terrasse, où l'on vient respirer la fraîcheur de la nuit, quand la lune monte lentement dans le ciel et projette sur la mer sans rides l'ombre immense de l'île d'Égine ou la silhouette agrandie d'une felouque de Syra.

Mais ils aimaient surtout à se rendre à l'église chaque fois que les cloches, en un jour de fête, conviaient les fidèles aux solennités du culte divin. Ils restaient là, debout, à chanter des hymnes grandioses dans une langue sacrée qu'ils comprenaient. Et les prêtres, revêtus de leurs chasubles d'or, avec leurs mitres précieuses, leurs longs cheveux noués, leur barbe blanche, au milieu de l'encens, étaient si beaux et si vénérables qu'on eût dit Dieu lui-même se laissant entrevoir dans un nuage.

Les années les meilleures sont celles qui semblent passer le plus vite, et l'enfant devint grande en même temps que les vieillards atteignaient un âge avancé.

Un jour, Zoïtsa étant allée avec d'autres jeunes filles, ses voisines, récolter au bord de l'Ilissus les premières pousses tendres de la roka, sa mère adoptive vint s'asseoir près de son mari, non sur le banc de pierre, mais un peu plus bas, car elle sait qu'il ne convient pas à une femme de se mettre au même rang que l'époux son seigneur. Lui, cependant, continue de fumer sa chibouque, comme s'il n'avait pas remarqué la présence de sa femme, quoique sa démarche lui ait fait comprendre qu'elle désire lui parler. Mais ne sait-il pas d'avance ce qu'on veut lui dire? N'ont-ils pas tous deux les mêmes pensées?

Enfin, rompant le premier le silence :

— Nous sommes bien vieux,.. fit-il.

— Oui, bien vieux, mon ami, avec une fille bien jeune, *o kaimeni* (1) ! Que deviendras-tu, ma petite fleur, quand nous serons partis, ton père et moi?

— Elle se mariera. N'aura-t-elle pas une belle dot?

— Tu dis vrai, elle se mariera ; les prétendans ne manquent pas qui sont amoureux de l'argent des filles. Mais je ne me console point pour cela.

— En tout cas, nous aurons fait ce qui dépend de nous.

(1) Mot à mot : O brûlée ! terme de compassion.

— Dieu t'entende !

— Allons, avoue donc que tu as un projet et fais-le connaître, car moi aussi j'ai une idée.

— Pour t'obéir je le dirai. Notre voisin Yani n'est pas riche, mais on ne peut pas dire non plus qu'il est pauvre, puisqu'il gagne autant de drachmes qu'il lui en faut à vendre aux boulangers, pour chauffer leurs fours, les broussailles odorantes qu'il va couper sur le mont Hymette. Pendant l'été, quand l'eau des citernes devient mauvaise, il va encore chercher de l'eau fraîche à la fontaine de *Kæsariani* et chacun lui en achète. Il est brave, il est honnête, il est bon chrétien. Enfin, j'ai remarqué combien il aime notre fille, qui le regarde à son tour comme un frère aîné. Si Zoïtsa était fiancée à Yani, je crois que je mourrais plus tranquille.

— Nous ferons mieux, femme, et le *papas* les mariera, car, apprends-le toi-même, j'ai résolu cela depuis longtemps. Zoïtsa n'a que treize ans?.. Eh bien! Yani m'a juré d'être son frère encore... Donc, tu gardes ta fille en attendant que la mort la rende une seconde fois orpheline. Si c'est bientôt, que Dieu la protège et que son mari garde sa parole !

A quelque temps de là, le vieux patriote, sentant sa fin prochaine, fit chercher le papas et lui ordonna de marier Zoïtsa avec Yani. Une table fut apportée auprès du lit du moribond, devant laquelle les fiancés prirent place. Sur un linge blanc étaient déposés les saints évangiles entre deux flambeaux, un verre rempli de vin et un sac de mousseline renfermant des dragées.

Le prêtre revêtit les ornemens sacerdotaux et commença les prières du mariage pendant que les parrains, tenant à la main droite deux couronnes de fleurs d'oranger, échangeaient fréquemment ces couronnes en les posant sur la tête des époux pour montrer la parfaite communauté qui devait désormais les unir.

Les prières dites, quand le papas et les nouveaux mariés eurent bu dans le même verre en signe de communion et qu'on eut distribué les dragées aux assistans, le vieillard bénit sa fille adoptive; il bénit aussi Yani, et tandis qu'il se penchait pour l'embrasser sur les lèvres à la mode grecque, il lui recommanda de ne pas oublier son serment. Alors, une larme brûlante qui tomba sur sa main ridée ayant détourné son attention, il attira sur sa poitrine sa vieille compagne qui pleurait, et, la pressant dans ses bras : « Femme! s'écria-t-il d'une voix forte, je veux que tout le monde sache que jamais tu ne m'as fait un seul chagrin et je veux que tu saches, toi, que jamais je ne t'ai fait une seule infidélité! » — Après avoir dit cette dernière parole, qui vaut peut-être la plus belle des oraisons

funèbres, il mourut. Dans le même mois, sa femme le suivit au tombeau et Zoïtsa resta seule avec Yani dans la petite maison de la rue d'Éole.

Pendant l'hiver qui suivit le départ des bonnes gens, la même existence douce et monotone qu'ils avaient menée jusque-là assura le tranquille bonheur de ceux qui, mari et femme devant le prêtre, restaient néanmoins frère et sœur devant Dieu, et la pure flamme de la *kandili* (1) qui brûlait nuit et jour sous l'image de la *Panaghia*, suspendue au chevet du lit de Zoïtsa, n'était pas plus chaste que l'amour de ces deux enfans.

Yani, devenu maître de maison et riche propriétaire, ne voulut point pour cela se croiser les bras, seulement il renonça à ses courses vagabondes dans la montagne, et les nymphes qui habitent les fontaines de l'Hymette ne s'enfuirent plus effarouchées à la vue d'un visage bronzé s'interposant tout à coup entre le cristal de leur onde et la splendeur d'un ciel sans nuages. Grâce à ce génie du commerce, particulier aux Grecs, la fortune de Zoïtsa s'accrut encore entre les mains de son mari.

Toutes les chances de bonheur étaient donc réunies à ce foyer. Zoïtsa se trouvait la plus heureuse femme de l'Attique, et Yani ouvrait son cœur à toutes les espérances en comptant les mois qui le séparaient encore du *mnémosynon* (2); on devait le célébrer au commencement de l'hiver pour le repos de l'âme du vieux patriote et de sa femme. Résolu de dégager ce jour-là sa parole après l'avoir tenue loyalement, il voulait, une fois quitte envers ses bienfaiteurs, ne plus rien promettre désormais que de vouer un éternel amour à celle qui serait alors sa femme, sa chère Zoïtsa.

Hélas! c'est surtout au moment d'entrer dans le port que les marins doivent faire vigilance; combien se sont noyés qui voyaient déjà les feux de leurs maisons!

Un matin, les deux jeunes gens partirent de bonne heure pour faire une promenade dans la campagne. Ils suivirent d'abord la route qui mène au village de Képhissia, puis, inclinant vers la droite après avoir atteint les dernières maisons du faubourg d'Ilissia, un sentier poudreux, tracé par les troupeaux dans la plaine, les conduisit au bord de l'Ilissus. Quelques pierres jetées par Yani dans le courant firent un gué; mais Zoïtsa tenait déjà dans ses mains ses *tsarouchia* de cuir de Russie, cette bizarre chaussure nationale semblable à nos anciens souliers à la poulaine et dont les pointes sont ornées d'un pompon de soie rouge. Elle eut un plaisir d'enfant à

(1) Petite veilleuse suspendue devant les images des saints.

(2) Service de bout de l'an.

baigner ses pieds délicats dans cette eau limpide et à les promener sur le sable qu'elle agitait, en riant, sous ses pas, sans pouvoir troubler la pureté de l'onde; le ruisseau semblait après cela rouler des paillettes d'or comme un nouveau Pactole.

Une fois sur la rive gauche du fleuve, ils suivirent l'Eridanos, tributaire de l'Ilissus, en remontant son cours dans la direction du mont Hymette, masse énorme obstruant le ciel, et qui de loin fait naître la vision d'un éléphant monstrueux couché au soleil, avec sa peau chauve et sillonnée de crevasses, qui reluit.

Les abeilles cependant récoltent encore leur miel incomparable sur cette montagne de la désolation. C'est qu'elles connaissent parmi ce chaos des gorges profondes qu'emplit le murmure d'une source, des oasis pleines de fleurs, d'ombre et de solitude, des jardins embaumés à l'abri du vent qui souffle de la mer, impénétrables aux fournaises qu'allume l'heure de midi.

Le sentier devenait montueux. L'Eridanos, resserré entre les parois de deux rives élevées, se hâtait en murmurant. Ses eaux, depuis la source, n'avaient rien perdu de leur fraîcheur sous le couvert d'arbousiers, de myrtes, de lauriers sauvages qui obstruent son lit. Ces arbustes empanachés de fleurs roses ou de fruits écarlates, semblent un fleuve de sang jailli du cœur de la terre et coulant entre les lèvres d'une blessure vermeille. Mais, quand le zéphyr, qui descend parfois de la montagne, agite, en y creusant des vagues, comme pour compléter l'illusion, la cime touffue des lauriers roses, une atmosphère saturée de parfums troublans inonde l'espace d'alentour.

Dans les pays lumineux que baignent les flots de la mer Égée, toute la nature sent bon. Chaque brin d'herbe que le voyageur écrase distraitement sous son pied, peuple la campagne de nouvelles senteurs. Sous les étreintes irrésistibles du soleil, leur amant, les fleurs et les plantes grasses se pâment au flanc des rochers dans des convulsions amoureuses; leurs tiges gonflées éclatent; la sève pleure par tous les pores des larmes odorantes.

Yani et Zoïtsa purent atteindre, avant la trop grande chaleur du jour, le but de leur promenade et se plonger le visage et les mains dans la source même de l'Eridanos; je veux dire la célèbre fontaine qui jaillit au pied du monastère de *Kæsariani*.

Le bois qui l'environne reçut, dès les premiers âges, la faveur d'une visite céleste. C'est ici qu'Aurore, fille du soleil et de la rosée, dans cette vallée solitaire, vit pour la première fois le beau chasseur Céphale et lui dit sa passion, mais l'ingrat, indifférent à ses charmes, lui préféra Procris.

Ces lieux conservent encore, de nos jours, la vénération popu-

laire, mais l'Aurore a beau, chaque matin, semer de roses les sentiers que parcourait autrefois le hardi chasseur, fils d'Erechthée, ce n'est plus en l'honneur des faux dieux que, chaque année, le jour de l'Ascension, les Athéniens se rendent en pèlerinage à la chapelle de Kæsariani. Pourtant si quelque jeune femme, impatiente d'avoir des enfans, s'indigne d'une trop longue attente, qu'elle vienne, ainsi que faisaient les païens, boire à la fontaine. L'année ne s'écoulera pas sans qu'elle ait la joie d'être mère. La chose est certaine, comme chacun sait en Attique, en Morée ou dans l'Archipel.

Yani et Zoïtsa s'étaient assis près de la source murmurante. Des platanes au tronc lisse supportaient, colonnes dignes du temple, le dôme séculaire de leurs branches. Les minces rayons que le soleil glissait par les trous du feuillage dessinaient sur le sable et la surface de l'eau de petits ronds lumineux qui tremblotaient comme les ailes de jolis papillons incertains où se poser, chaque fois qu'une brise légère agitait la cime des arbres où les tourterelles roucoulaient en faisant leur nid.

Au dehors, le ciel empourpré de clartés aveuglantes. Au dedans, la discrète lumière de l'alcôve que tamise un rideau voluptueusement tiré. Le printemps, le chant des oiseaux, l'ombre, la solitude, tout invite à l'amour.

Zoïtsa, inconsciente d'un sentiment nouveau qui se révèle, s'appuie avec plus de tendresse contre la poitrine de son mari et, confuse aussitôt sans savoir pourquoi, elle rougit. Mais lui la tient embrassée sur son cœur. Il couvre ses joues de baisers brûlans. Sa bouche murmure à son oreille des paroles qu'elle n'entend pas, mais qui la troublent. Elle ne peut retenir ses larmes et pourtant elle se sent heureuse...

Le soir, quand ils reprirent, sous le regard des étoiles, le chemin d'Athènes, Zoïtsa dit à son mari :

— J'ai bu à la fontaine et j'ai souhaité d'avoir un fils. C'est un péché peut-être ?

Yani était soucieux, il ne répondit pas.

Depuis que les parens adoptifs de Zoïtsa sont morts, un hiver déjà et un été se sont écoulés. L'anniversaire approche avec le nouvel an. La jeune femme, selon l'usage, va préparer pour les agapes funéraires l'orge bouillie, symbole d'immortalité, et les pains au miel inscrustés de dragées, image des douceurs que goûtent les bienheureux.

Mais qu'a donc cette enfant? Ses grands yeux noirs sont entourés d'un cercle bleuâtre. Une langueur inconnue pèse, comme un fardeau, sur son corps frêle et débile. Ses lèvres sont pâles.

Ah! ne demandez pas ce qui fait sa joie, mais croyez à la fontaine de Kæsariani. Dans trois mois Zoïtsa sera mère, si Dieu permet.

Cependant, le jour du *mnémosynon* est arrivé. Ceux qui furent amis des défunts sont réunis dans la métropole. La fumée de l'encens monte vers la voûte avec celle des cierges, tandis que les diacres psalmodient à l'autel et que la foule recueillie alterne avec les papas la récitation des versets.

... O Yani, que tu es blême! Ta bouche s'ouvre pour dire un mot que tu ne peux prononcer. Tu chancelles. Sans cette colonne contre laquelle tu t'appuies, tu tomberais. Parjure! parjure! C'est le mort pour qui l'on prie dont tu viens d'entrevoir le spectre. Son visage va toucher le tien : Mon fils, as-tu toujours bien tenu ton serment?..

Du jour qu'on l'emporta évanoui de l'église, personne n'a vu Yani sourire. Nul ne songe à s'en étonner ; on croit avoir surpris le secret de sa tristesse. Zoïtsa, ainsi qu'une fleur qui s'étiole peu à peu, se débat maintenant contre un mal inconnu. Le terme de sa délivrance approche, et les médecins craignent qu'elle ne puisse supporter, à cause de sa trop grande jeunesse, ce bonheur si chèrement acheté : la naissance du premier enfant.

Pauvre Zoïtsa! c'était un soir, dans ton lit nuptial aux couvertures multicolores, près d'un berceau vide dont tu avais amoureusement brodé toi-même tous les petits linges. Ton mari, — tu t'efforçais encore de lui sourire, — se frappait la poitrine, et, la tête enfouie sous l'oreiller où reposait ta tête, la main crispée sur les tiennes, les sanglots dont il étouffait secouaient ses robustes épaules. Le papas était là, les médecins partis. Comme tu venais d'être parfumée avec les huiles saintes, les anges te prirent entre leurs ailes pour te porter au Créateur.

Elle fut ensevelie près des vieillards qui l'avaient adoptée naguère lorsqu'un pêcheur l'amena orpheline de l'île de Crète.

Après que tout fut terminé, quand on eut brisé le *kanati* (1) sur la tombe, le soir à la nuit tombante, Yani s'en fut errer au milieu des ruines du temple de Jupiter; il savait que, de là, son regard pourrait découvrir la place où l'on avait jeté dans une fosse son courage et sa raison ensemble avec son amour.

Maintenant, plus rien que le remords. Tandis qu'il s'y abandonne, des nuages noirs couvrent le ciel comme un drap funèbre tendu de l'Acropole au mont Hymette. Seule parmi l'obscurité, la

(1) Petite amphore que l'on brise sur la tombe des morts et dont les débris ne peuvent être enlevés sans sacrilège.

flamme rouge d'une *kandili* brille entre les cyprès du cimetière, veilleuse toujours allumée au chevet des trépassés qui dorment au fond des tombeaux leur sommeil éternel.

Le passant attardé qui voit ce fanal se signe avec terreur. Le peuple dit : « C'est l'œil de la mort. »

Yani marcha, guidé par la lueur jusqu'à ce qu'il vint s'agenouiller en un lieu où la terre fraîchement remuée marquait une tombe récente entre deux tombes anciennes. Des flocons de neige commençaient à tourbillonner au vent et s'attachaient aux branches des arbres.

Toute la nuit, nuit d'hiver longue et glaciale, le gardien du cimetière fut tenu éveillé par des rumeurs étranges que la rafale apporta jusqu'à lui. Il entendit d'abord comme une voix suppliante qui pleurait et demandait grâce; puis des trépignemens sourds sur la terre gelée, le bruit d'une lutte corps à corps ; et cela dura longtemps ; enfin, un cri déchirant, puis le silence. A l'aube, on n'entendait plus qu'une plainte étouffée, de temps en temps, semblable au râle d'un moribond.

Le palikare, redevenu brave avec le jour, se dirigea vers l'endroit d'où les appels semblaient être partis. Un homme était là, couché en travers d'une tombe. Ses mains prenaient à poignées de la neige qu'il appliquait en vain sur une plaie béante pour étancher le sang qui s'en échappait.

— Frère, vite, un papas!

Quand le prêtre fut là :

— O mon fils! avez-vous pu commettre ce crime sur vous-même?..

— Mon père, écoutez-moi, ne laissez pas mourir un chrétien sans confession. C'est tout ce que j'ai pu faire, voyez-vous, de vivre jusqu'à ce que vous veniez... Ma femme bien-aimée, ma Zoïtsa, c'est ici qu'ils t'ont mise hier et je veux qu'on m'enterre près de toi!.. Je ne me suis pas donné la mort, non, c'est lui, le vieux patriote; il est sorti de son tombeau pour m'égorger... Parjure! parjure! parjure!.. Mais pourtant, puisque c'est mon couteau que j'ai dans la poitrine, c'est que je me suis tué. Alors, mon père, pardonnez-moi; je vous donne tout mon bien pour bâtir une église.

A la place où s'élevait la maison blanche de Yani et Zoïtsa, on offre maintenant chaque jour le divin sacrifice et c'est dans l'église neuve de la rue d'Éole.

MAURICE DE FOS.

UN

DÉPARTEMENT FRANÇAIS

III[1].

LE CHEF-LIEU, LA HAUTE BOURGEOISIE ET LA POLITIQUE.

I.

Le train siffle. La voie, décrivant une courbe, serre de près le grand fleuve national qui roule lentement ses eaux limoneuses. On ne voit pas encore la ville, mais le profil d'une cathédrale se dresse à l'horizon comme dans un rêve. Le train s'engouffre sous un tunnel. A la sortie, la perspective change. La cathédrale a tourné sur elle-même. On distingue, au-dessus d'une forêt de cheminées, la découpure des tours, la dentelle des clochetons, la pointe barbelée de la flèche. D'autres clochers surgissent au milieu de monstruosités modernes : noirs cylindres à gaz écrasant de leur poids l'hydrogène impondérable, longues cheminées d'usines à la gueule barbouillée de suie, échafaudages énormes qui semblent de grands métiers à

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er août.

tisser la pierre. Une maison, découpée en tranches par la voie ferrée, cache ses plaies sous l'enduit banal des annonces. Puis c'est un coin de quartier pauvre, avec des loques sordides pendues aux fenêtres, des intérieurs mal réveillés, des ménagères à peine vêtues, les grimaces des bambins, les pots de géranium sur des murs malades. Un nouveau tunnel, des magasins, des entre-croisemens de rails, des changemens d'aiguille, des soubresauts, des sifflets prolongés et plaintifs, des locomotives qui errent à la recherche de leurs wagons, des wagons veufs de locomotives, la lourde vibration des plaques sous le passage du train, la carcasse enfumée d'une gare, la cohue, l'effarement, enfin, cette crise d'épilepsie qui s'empare des choses et des gens aux approches d'une grande ville, tout annonce la civilisation. Nous sommes au chef-lieu du département.

Jadis, quand on arrivait en diligence, les transitions étaient mieux ménagées. Les faubourgs se présentaient avec ordre, faisant face à la route, et ne montraient point aux passans le triste envers de leur toilette. Le coche, cahoté sur des pavés pointus, s'arrêtait à tous les cabarets, répondait aux questions des habitans, et le voyageur patient, doucement égayé par les plaisanteries des postillons, avait le temps de savourer les détails de la vie locale. Aujourd'hui, en sortant de la gare, il aborde gauchement et géométriquement la ville; ou plutôt il la cherche vainement des yeux : tours, clochers, monumens, tout a disparu. Il n'a devant lui que des avenues désertes et poudreuses, et un square vide. Les omnibus d'hôtels, rangés en ligne, l'attirent dans leur étreinte perfide. Ce sont autant de sphinx qu'il interroge avec anxiété. S'il se laisse tenter par les enseignes d'*Europe* ou d'*Univers*, quels oripeaux fanés, quels trésors de poussière accumulés, quels rideaux aux plis insondables, que de soin pour empêcher l'air de se renouveler! quelles cuvettes minuscules! Rien qu'à les voir, le géant britannique, ce Neptune accoutumé aux larges ablutions, demeure stupéfait, et il note sur ses tablettes qu'en dehors de Paris, les Français se composent exclusivement de commis-voyageurs.

Une fois la première impression passée, on trouve un singulier plaisir à parcourir la ville dans tous les sens et à reconstituer sa personnalité. Il sera toujours temps de recourir aux livres et de rectifier le travail de l'imagination. Les livres sont muets sur la vie de tous les jours. Ils ne parlent pas de cet auvent rustique qui s'adosse depuis tant d'années aux murs d'un vieux couvent, ni de ces rues étroites où grouille une population à peine différente de ce qu'elle était au moyen âge. Ils ne communiquent pas cette vive sensation de la perpétuité et de la ténacité des habitudes qu'on éprouve à l'aspect d'une échoppe de savetier, encore nichée dans une arcade

à cintre surbaissé. Depuis trois cents ans, on a vu à cette fenêtre une figure d'homme penchée sur son ouvrage et sifflant sa chanson ; le même soleil n'a pas cessé de verser un rayon oblique dans son obscur réduit. Cet escalier, établi depuis si longtemps pour compenser la différence de niveau entre la ville haute et la ville basse, a été lentement usé par des générations de pieds grands et petits, et les pas des contemporains s'entremêlent avec les traces de ceux qui dorment sous la poussière. Les églises abritent des volées de pigeons, et les cris des martinets réveillent les corniches vénérables. Comme cette gargouille à la gueule ébréchée, cette ogive à moitié brisée, cette statue gauchement retenue par un crampon de fer sur son chevet fleuronné, paraissent vivantes sous le ciel changeant ! Les oiseaux se posent irrévérencieusement sur la tête des saints : mais les bons vieux saints semblent sourire à travers leurs rides de pierre et ne s'offensent nullement de ces familiarités de la nature. Les clochetons noircis, entamés, surtout du côté du vent d'ouest, s'assombrissent ou s'égaient suivant les alternatives des rayons et des ombres.

Il nous souvient d'avoir contemplé, dans une forêt de Pensylvanie, une ville entière construite la veille, et destinée à disparaître le lendemain avec le gisement de pétrole qui l'avait fait naître. Maisons, trottoirs, écoles, église, tout était en bois. Dans une grange, on montrait fièrement les presses et les bureaux d'un journal. On avait jeté un chemin de fer sur des traverses à peine équarries, et les arbres de la forêt, renversés par la hache, gisaient encore des deux côtés de la voie.

Nos villes, à nous, ont poussé dans le sol national de si profondes racines que, pour en trouver l'origine, il faut remonter jusqu'à l'époque romaine et parfois jusqu'à la Gaule indépendante. Elles ont été tour à tour lieux de refuge, villes impériales, fiefs ecclésiastiques, dépendances féodales, cités royales ; elles ont formé, dans certaines crises, le cœur même du royaume. Au lieu d'accuser Paris d'attirer à soi toute la vie du pays, on devrait plutôt admirer la force de résistance de ces robustes filles de notre sol, car elles ont traversé des révolutions vingt fois séculaires dont ni Paris ni aucun de nos gouvernemens éphémères ne sauraient être rendus responsables.

La base romaine, on la retrouve encore, sous les lichens et sous les ronces, dans les fondations d'une muraille à pic qui domine la campagne ; elle a servi de contrefort au palais des ducs, et elle porte aujourd'hui le poids de plusieurs administrations publiques. On dirait les couches successives d'une formation géologique. L'horizon qu'on aperçoit d'ici a peu changé depuis qu'il était contemplé

par les yeux d'un proconsul romain; et les mœurs administratives actuelles offrent plus d'un point de ressemblance avec celles de ces temps reculés.

Si la cathédrale, par l'effort puissant de sa masse, atteste encore la permanence du sentiment religieux, l'esprit du XVIe siècle a déposé un peu partout ses bouffonneries et ses arabesques, mélange incomparable de grâce aristocratique et de verve populaire, qui devait passer dans le caractère national. Sous les rayons mouillés de notre ciel, dans la tiédeur exquise d'un été tempéré, les ciselures de la pierre, les rinceaux délicats, les galeries à l'italienne évoquent cette France des Valois, dont nous gardons encore l'empreinte: le plus séduisant des peuples, facile aux émotions, passionné jusqu'à la fureur, narquois jusqu'au scepticisme, simple et encore brutal dans ses impulsions, compliqué dans ses raisonnemens, si particulier enfin, que les artistes italiens eux-mêmes, comme le Primatice, changent de manière en changeant de climat, donnent à leurs figures les formes fuyantes des nymphes de Jean Goujon, et délaissent leurs beautés plantureuses pour les tailles ondoyantes de nos Françaises de race. Du palais, le style descendait à l'habitation privée et jusque dans la boutique. Les pauvres, ne pouvant faire mieux, traçaient autour de leur porte une courbe parfaite. C'est dans les souvenirs du XVIe siècle qu'il faut retremper nos libertés provinciales. Les communes jurées du moyen âge sont trop loin de nous : elles dorment dans les vieilles chartes. Les *bourgeoisies* de la renaissance raisonnent et savent ce qu'elles veulent. Elles ont du bien et du loisir. Elles ne sont pas moins attachées à leurs privilèges qu'à la royauté, qui les a aidées à démolir les nobles et qui ne les a pas encore absorbées. Dans ces petites sociétés, on s'intéresse aux guerres d'Italie, on lit Rabelais et Montaigne ; et en même temps, on forme des unions de marchands, on a sa maison de ville et sa corporation.

Au-dessus d'un portique aux lignes hardies, trois statues sans tête tiennent entre leurs doigts brisés des instrumens de musique. Ces figures sont assez frustes et la pierre en est trop friable. Mais un souffle puissant soulève leur robe déchirée. Elles ont une liberté et une aisance qu'on ne retrouve plus au grand siècle. C'est de l'art de province. Il est éclos sur place, au lieu d'être fabriqué et estampillé par des procédés officiels. Cet édifice était la maison des luthiers. Les petits bourgeois nos ancêtres avaient dépensé, dans ces joyeusetés ingénues, un peu de leur vie surabondante. A cette époque, les corporations fécondaient le travail au lieu de l'emprisonner. Les institutions locales produisaient des fleurs et des fruits. Depuis lors, deux cents ans de despotisme jaloux et quatre-vingts ans de révolution ont coupé, taillé, nivelé ces pousses vigoureuses.

Trop heureux si la vieille souche n'est pas morte, si la sève de l'association y sommeille seulement, et si les syndicats restaurés peuvent donner la main aux métiers du temps jadis!

Au XVIIe siècle, la vie municipale se ralentit dans la cité. Les constructions nouvelles deviennent rares. La grande noblesse bâtit à Paris ou embellit ses châteaux. Elle déserte la ville de province. Les hôtels ont une mine renfrognée. Le quartier silencieux qui entoure la cathédrale date de cette époque. Ce ne sont que portails sévères, grandes fenêtres majestueuses où s'ébattent correctement quelques Amours joufflus contemporains d'Anne d'Autriche, longs murs moroses qui tiennent la rue à distance au lieu de badiner avec le passant. Les marteaux des portes, avec leurs lions classiques, repoussent la main du visiteur, et les hautes bornes cerclées de fer ont une raideur de douairière. Il semble que, de toute éternité, l'herbe a dû pousser entre les pavés et que les ferrures des balcons ont été rouillées dès le premier jour. L'imagination ne peut évoquer, le long des perrons déserts, que de lourds carrosses, de lourdes perruques et de lourdes gens. Aujourd'hui, une sorte de moisissure semble envahir ces hautes maisons. C'est le séjour préféré de la petite noblesse et de la dévotion. Le soir, une course à travers ces rues désertes est une promenade dans un cimetière.

La place sur laquelle on débouche en sortant de cette nécropole ne manque pas d'une certaine grandeur. Elle a été construite au siècle dernier avec la préoccupation évidente d'imiter la place Vendôme. Ce sont les mêmes colonnes en relief cannelé, formant une sorte de palais continu. Une fontaine de style rococo se contourne au centre et nous reporte à cent cinquante ans de date, sous le ministère du cardinal de Fleury. Ce fut, pour notre ville, une ère de prospérité. L'industrie y naissait. Les relations avec les ports et les colonies devenaient fréquentes. C'est alors que le style de Versailles et de Trianon, réservé jusque-là aux habitations des nobles, fit invasion dans le haut négoce et que les riches marchands de la ville bâtirent cette place pour y vivre côte à côte dans une majestueuse opulence. Pleins de dédain pour les antiquailles et pour le style gothique, ils auraient transformé toute la ville si la mort, la banqueroute ou les révolutions n'y avaient mis bon ordre. Aujourd'hui, ces vieux hôtels sont envahis par les cabarets du bel air, les affiches en lettres d'or et les enseignes de dentistes. Une vie mercantile et grossière dérange la sereine immobilité des colonnes, se rit de la perfection de l'appareil et détruit la pondération des masses. Ainsi chaque génération croit fixer le temps. Mais il ne reste de son passage que le témoignage fugitif de ses aspirations ; les monumens qu'elle menaçait sont encore debout ; ceux qu'elle n'avait pas

prévus sortent de terre; ceux qu'elle a élevés sont détournés de leur première destination et ne forment plus qu'un îlot que le siècle prochain engloutira.

Moins nobles et moins harmonieuses sont les constructions modernes de la ville basse. Plus la fantaisie individuelle cherche à se donner carrière, plus elle retombe dans les formules banales du mauvais goût. Les négocians du XVIIIe siècle, qui copiaient Versailles, avaient un caractère; les lignes un peu monotones de leurs édifices répondaient à une conception d'ensemble, tandis que ce mélange de tous les styles, ces cariatides trop bien portantes, ces chapiteaux surchargés qui imitent maladroitement les splendeurs de la capitale ne représentent rien, si ce n'est la richesse du fondateur et la pauvreté de son imagination. Il n'est pas beaucoup plus agréable de revoir ici l'horrible maison à cinq étages, ce phalanstère bourgeois qui crée l'encombrement sans favoriser les relations et qui entasse les unes sur les autres cinq ou six familles, dont le plus grand soin est de ne jamais se rencontrer, même sur l'escalier. C'est le triomphe de la société anonyme. On comprend encore que ce monstre se développe à Paris, où le terrain est fort cher et l'existence resserrée. Ne pouvant aisément se déployer en largeur, la grande ville monte en hauteur et les derniers venus se hissent sur les épaules des premiers. Mais ici l'espace ni la terre ne manquent. Les boulevards solitaires implorent des maisons. N'est-ce donc rien d'asseoir directement sur le sol ses lares domestiques au lieu de les loger dans les compartimens d'une boîte, le long d'une échelle de perroquet? On regrette qu'une habitation séparée soit, en ville, le privilège de la fortune, alors qu'il serait si facile de construire, comme dans les faubourgs de Bordeaux, de longues files de petites maisons propres et tranquilles, ayant chacune un jardin.

Nous laissons sur notre gauche un cul-de-sac assez triste : c'est la place de la préfecture. Le préfet est bien logé : il occupe le palais des anciens intendans. Mais ce grand bâtiment a un air négligé. On dirait une immense hôtellerie dont l'unique voyageur serait pressé de partir. L'hôtel-de-ville, installé dans un ancien couvent, est mieux entretenu. On a blanchi à la chaux les longues galeries et les cellules où des cénobites laïques consacrent aujourd'hui des mariages civils.

Dans le coin le plus sombre de ce bâtiment, on a réuni, sous le nom de musée, un assemblage confus de copies en plâtre, de quelques bons tableaux, d'échantillons minéralogiques et de curiosités locales. Au rez-de-chaussée, un Laocoon commence à verdir. Un Apollon du Belvédère contemple avec colère l'œuvre d'un sculp-

teur indigène. Sous le regard bienveillant de deux ou trois magistrats à perruque, des armes anciennes gisent pêle-mêle à côté de fusils à pistons enlevés à la garde nationale. Quelques petits monstres enfermés dans des bocaux, des manuscrits de valeur inégale, des médailles romaines confondues avec des vieux sous du temps de Louis-Philippe, une bibliothèque de volumes dépareillés, rebut des châteaux voisins, complètent cette étrange collection, dont il serait difficile de dresser un catalogue satisfaisant.

Arrêtons-nous cependant à l'étage supérieur, où les tableaux sont un peu mieux classés. Les meilleurs sont contemporains de ces vieux hôtels dont nous avons admiré l'ordonnance. A cet heureux âge de grâce aisée et de pinceau facile, la médiocrité même savait se rendre supportable. Les bergers, les Amours aux contours amollis charment encore les yeux, tandis qu'à côté, semblables aux épaves du naufrage des ambitions, s'étalent les œuvres démesurées d'artistes modernes : presque toujours ce sont les fils du pays, les prodiges départementaux, qui, d'une aile imprudente, ont tenté de s'élever jusqu'aux cimes du grand art. Pour un talent qui perce, combien s'éteignent prématurément ou reviennent peupler les musées de province! On y rencontre de faux David qui n'ont que de l'emphase, de faux Géricault dont le pinceau est trempé dans l'encre, de faux Delacroix qui font du mélodrame. Paris ne saura jamais ce que coûtent ses jouissances. Sur ce point, la générosité de nos villes est inépuisable. A la moindre lueur de talent, elles expédient le futur grand homme à l'École des beaux-arts, paient sa pension, admirent naïvement ses productions. Quand l'échec est indiscutable, ces mères indulgentes restent seules convaincues du mérite de leurs fils et recueillent pieusement les reliques de ces martyrs de l'idéal.

Mais ce qui nous retient particulièrement, c'est une série de vieux tableaux et de gravures, à travers lesquels on peut suivre toutes les destinées de la ville. Voici d'abord une miniature du moyen âge, pleine de gaucherie dans la recherche de l'exactitude. Les clochers y prennent beaucoup de place et les remparts sont tracés dans tout leur développement, sans aucune perspective, comme sur un plan. Plus nette et plus précise sous le burin incisif de Callot, la silhouette connue domine tout un peuple de figures sveltes : des épées fanfaronnes relèvent des capes à l'espagnole. Un tableau plus ample représente une fête sous Louis XIV, à l'occasion de l'entrée d'un prince du sang. L'artiste, préoccupé de grandeur, a exagéré la perspective ; il donne à l'hôtel-de-ville les proportions d'un Versailles. Les peintres de cette époque trichent toujours avec la vérité ; ils lui mettent des talons et une perruque.

Mais, sous ces dehors pompeux, on retrouve le profil connu des vieilles tours, et c'est toujours la même ville. C'est encore elle que ce graveur du XVIIIe siècle a surchargée d'ornemens parasites; on dirait qu'il s'est fait un plaisir de chiffonner la réalité avec le dernier sans-gêne. Sous ses doigts, la ville semble une vieille femme qui aurait mis de la poudre et des mouches. Enfin, elle nous apparaît une dernière fois, bourgeoise et propre, dans un tableau d'une platitude rare qui porte la date de 1830. Le peintre a copié comme à la loupe les maisons de la grande place, sans oublier une tache de plâtre qui tire l'œil, tandis qu'au premier plan un ouvrier sentimental, dont la blouse bleue est d'un fini admirable, se jette dans les bras d'un étudiant sublime.

Ainsi, depuis un temps reculé, des yeux différens contemplent les mêmes murs à travers le prisme changeant des idées. Ainsi chaque époque, asservie en quelque sorte au rêve particulier qui l'obsède, altère les proportions, modifie le contour extérieur des mêmes objets sans en abolir les lignes essentielles. Au milieu des interprétations les plus variées, la physionomie de la ville persiste, depuis le XIIIe siècle, et conserve son unité. Cependant, elle reflète en passant l'aspect des mœurs, grâce aux images plus ou moins troublées que chaque siècle nous en a transmises. L'antique cité s'est modelée sur l'humeur changeante des hommes : elle s'est faite tour à tour majestueuse ou riante, aristocratique ou bourgeoise, tout en demeurant identique à elle-même. Quand on sort du musée et qu'on la retrouve debout sous son ciel nuageux, on éprouve le même sentiment de respect qu'en présence d'un chêne dont le tronc renferme la sève accumulée des siècles et dont le front se couvre tous les ans d'un jeune feuillage.

II.

Le Français des villes est un être sociable et naturellement bon enfant, que la vanité isole et que la politique aigrit. Voilà ce qui saute aux yeux dès qu'on passe des édifices aux habitans.

Le bourgeois connaît à peine ses fournisseurs. Il ignore complètement les ouvriers. Il a fallu le terrible tremblement de terre de 1870 pour rapprocher tout le monde et pour confondre les rangs. On a vu alors sortir des taudis et des palais, des boutiques et des hôtels, des hommes qui, traversant tous les jours la même rue, ne s'étaient jamais regardés. Pour la première fois ils se dévisagèrent avec étonnement. De jeunes avocats, dont la faconde commençait à fleurir, fraternisèrent autrement qu'en paroles avec des

charpentiers et des serruriers; ceux-ci reconnurent, pendant quelques mois, que tous les fils de la bourgeoisie n'étaient pas des fainéans. Après quoi, la paix faite, chacun rentra dans son trou et il ne fut plus question de fraternité. Tout au plus, de loin en loin, les souvenirs de la guerre font encore battre les cœurs. Au service, entre territoriaux, l'ancienne camaraderie reparaît. Dernièrement, dans un grand incendie, la seule présence d'un officier de mobiles, fort aimé de ses hommes, donna un élan incroyable aux ouvriers et disciplina la foule. Mais, dans la vie ordinaire, chacun vit pour soi, et les classes croiraient manquer à leurs principes si elles ne coupaient court à toute sympathie déplacée.

Si l'on peut constater un certain réveil de l'esprit d'association, c'est en bas, dans l'atelier et dans la boutique. Ces gens de peu prennent l'habitude de se divertir et même de s'entr'aider sans nous demander la permission. Il est vrai que, pour nous intéresser à eux, il faudrait surmonter des répugnances invétérées. Les fanfares incohérentes qui errent le dimanche sur les chemins de fer et qui, à chaque station, nous régalent de leurs cuivres enroués; les chansons de café-concert répétées en chœur avec une voix de gorge; toute cette gaîté de barrière, ces lazzi banals comme les rues, ces interpellations intempestives mêlées de cris d'animaux, voilà de quoi nous faire fuir au bout du monde. Le bourgeois, que ce tapage importune, voue à tous les dieux infernaux les droits de l'homme et du citoyen. De plus, il a le désagrément d'apercevoir ses propres travers démesurément grossis dans les couches inférieures de la société. C'est un miroir déplaisant qui lui renvoie ses traits en les déformant. Idées d'emprunt, bribes d'éducation, sentimentalité fausse, gaudriole tombant dans l'ordure, tous les vieux galons dont se pare ce sosie de bas étage viennent de nous en droite ligne. La plaisanterie tourne chez lui à la farce de tréteaux et l'émotion à la grimace. Notre scepticisme, discrètement voilé sous les dehors du savoir-vivre, produit, dans les seconds rôles, les mangeurs de prêtres et les fanfarons d'incrédulité. Nos arts mêmes, ce mets des délicats, revêtent alors une couleur emphatique et vulgaire. Ces pauvres diables poussent jusqu'à l'indigestion notre goût du théâtre et du roman. Ils sont repus de littérature malsaine et de drames écœurans. Faut-il parler de leur politique? Assez faciles à vivre quand on les prend un par un, ils deviennent intraitables dans une réunion publique. Tout le monde connaît cette averse de phrases filandreuses que le dernier des Figaros verse, avec son eau de Portugal, sur la tête du client : c'est ainsi qu'on raisonne dans ce milieu-là. Évidemment la politique leur paraît une outre gonflée de vent qu'on se renvoie avec plus ou moins d'adresse.

Si on leur demandait pour quel motif ils réclament avec tant d'insistance, du fond de leur province, la mairie centrale de Paris et en l'honneur de quel saint ils célèbrent, à grand renfort de petit bleu, l'anniversaire du 18 mars, ils seraient sans doute fort embarrassés. Toute leur joie est de contempler les figures effarées des badauds et de jouer, comme de vrais gamins, avec le feu!

Malgré tant de défauts qui agacent les nerfs, leurs actes sont plus raisonnables que leurs paroles. Tout n'est point à critiquer dans ces banquets un peu bruyans qui les réunissent périodiquement. Les retours des fanfares sont parfois pénibles, mais les départs sont magnifiques; et quand elles marchent bien en ordre avec leurs bannières frangées d'or et constellées de médailles, quand de braves gens, heureux de parader sous une coiffure militaire, se délassent du travail de la semaine en soufflant à pleins poumons dans leurs instrumens, bien sot qui s'en formaliserait. On peut rire tant qu'on voudra des sociétés de gymnastique, des sociétés chorales, des sociétés de tir et, en général, du penchant qui pousse les hommes à marcher au pas, musique en tête : mais c'est un bon emploi du dimanche. Nous aimons, quant à nous, à voir défiler ces guêtres de troupiers, ces ceintures multicolores et ces reins bien cambrés. Un de nos amis, qui s'est fait nommer capitaine de pompiers tout exprès, nous affirme que ces petites corporations ouvertes sont excellentes, qu'on les tourne aisément vers un but utile. Il a fondé, pour son compte, deux ou trois caisses de secours mutuels avec l'excédent des cotisations. Notre ami, qui est certainement un original, affirme que tous ces cerveaux subalternes sont en ébullition, qu'ils se débrouillent, que nous avons grand tort de ne pas les étudier de plus près. Depuis quatre ou cinq ans, la ville possède un nouveau groupe, d'intentions bien pacifiques : celui des « joyeux touristes du département. » Il se compose d'artisans et de petits employés. Les jours de congé, les « joyeux touristes » partent en bande pour faire des excursions pédestres aux environs. Ils dînent ensemble dans quelque auberge de village et rentrent le soir harassés et contens. Les uns cherchent des insectes et piquent triomphalement leurs trouvailles sur leur chapeau; les autres portent une boîte verte pour herboriser. Ils ont, bien entendu, leur musique; au départ et au retour, dès l'aurore ou vers minuit, en passant devant les hôtels endormis, ils déchaînent leurs trombones, afin que nul n'en ignore. La vieille ville se frotte les yeux et ne reconnaît plus ses enfans. Et nous-mêmes, pour la plupart, ne sommes-nous pas fort étonnés, lorsque dans les cérémonies publiques, aux grandes funérailles par exemple, nous voyons sortir de terre ces milliers d'associations dont nous ne soupçonnions

même pas l'existence? Leurs devises, sans doute, ne nous plaisent guère. Leur panache rappelle un peu trop le casque de Mengin. Le mystère puéril dont s'enveloppent les loges maçonniques, les triangles entourés de lauriers, les bannières trop rouges, les prétentions des amis de la libre pensée, et même, pour tout dire, le fracas de cette ligue qui prétend nous donner des leçons de patriotisme, toute cette mise en scène froisse le bon goût. Mais à la réflexion, nous sommes plus équitables : nous sentons qu'il faut nous défaire de certains préjugés; que toute liberté, pour être féconde, doit être mélangée d'élémens impurs, et que toutes ces associations, parfois si enfantines, ont du moins sur nos conceptions abstraites un avantage énorme : celui d'exister.

La haute classe, au contraire, n'a qu'une préoccupation : c'est d'éviter le contact des gens mal élevés. Plus elle perd l'empire des faits, plus elle se montre exigeante dans le domaine des bienséances. Ici, 1789 est comme non avenu. La noblesse vit à part et ne voit guère la haute bourgeoisie. Les gros commerçans ne connaissent pas les petits. La magistrature forme à son tour une caste séparée dans le sein de la colonie. Les fonctionnaires arrivent, se déplacent, se visitent froidement et n'osent pas s'inviter, parce qu'il faudrait convier tous leurs confrères, beaucoup trop nombreux. Dans les garnisons, les armes savantes dédaignent la ligne et sont dédaignées de la cavalerie.

Naturellement, le préjugé des nobles est le plus tenace. Le personnel du quartier aristocratique est le même que celui des châteaux. Il vient ici afin de bouder publiquement. Un habitant nous raconte le fait suivant : « En 1871, dans le désarroi qui suivit l'armistice, les hasards de la route me rapprochèrent d'un hobereau fort entêté de sa qualité. Jamais je n'eus un meilleur compagnon, d'une humeur plus ouverte et plus familière. A nous entendre, on eût dit deux vieux amis dénués d'esprit de parti et cherchant la vérité avec une franchise ingénue. Déjà nous apercevions les toits de la ville. Lorsque les tours de la cathédrale parurent à nos yeux, les manières de mon compagnon devinrent plus réservées. La conversation tomba. En ville, il paraissait avoir oublié ma présence et s'arrêtait à chaque pas pour parler à des gens qui me toisaient de la tête aux pieds. Je m'esquivai discrètement et, depuis cette époque, je ne l'ai point revu. Ce bon vivant, en remettant le pied dans nos murs, était retombé sous le joug de l'opinion. »

Le haut commerce a presque autant de morgue. Il ne voit ni les professeurs, parce qu'ils sont trop pauvres, ni les fonctionnaires, parce qu'ils entretiennent des relations coupables avec le gouvernement. En revanche, on s'accable de dîners. A mesure que les vraies

réunions deviennent rares, manger ensemble paraît le point capital de l'existence. D'abord il est facile de limiter le nombre des convives. Il y a les dîners professionnels, les dîners de famille, les dîners politiques. Ce qu'on voit le moins, c'est une société de gens aimables se réunissant autour d'une table pour déraisonner agréablement sous l'influence d'un vin généreux. Nos dîners de province ne sont que trop corrects. On n'y épargne ni les fleurs, ni les truffes, ni l'argenterie. La salle à manger exhale ce parfum de cave et de mousse humide qu'on remarque dans la boutique d'un fleuriste. Rien ne tempère l'effet réfrigérant d'un luxe à outrance. Il semble qu'on respire une odeur fade de bien-être coûteux jusque dans la parure des femmes, dans leur air ennuyé et indolent. Leur ton tranchant dénote une indifférence engendrée par la satiété. Leur moindre geste souligne le chiffre de leurs millions. Elles ne manquent cependant pas d'esprit quand elles veulent. Ce qui leur fait défaut, c'est la curiosité, la grâce intellectuelle, c'est-à-dire le mélange des qualités du cœur avec le mouvement de l'esprit. Toute cette richesse a poussé trop vite. Elle est sans saveur, comme les fruits de serre chaude, qui semblent faits pour les yeux, et non pour la bouche. Quand on s'est battu les flancs pendant toute une soirée pour éveiller l'attention d'une voisine chargée de diamans et d'ennui, on se lasse de contempler ces statues somptueuses et muettes. Le fumoir seul offre des compensations. Là au moins, les hommes se mettent à l'aise et se montrent tels qu'ils sont. Ils deviennent tout à coup loquaces dans ce nuage de fumée âcre qui fait tousser. Dire qu'il coule de leurs lèvres du nectar et de l'ambroisie, ce serait abuser des mots. Mais ils sont si heureux de n'être plus sous les yeux des femmes, de quitter leur tenue d'emprunt, de s'étaler sur les sofas, de se rappeler leurs grosses aventures de jeunesse, avec un clignement d'yeux et des tapes amicales sur l'épaule! C'est un moment unique à saisir, comme le repas des phoques, au Jardin d'acclimatation. Dans leurs ébats légèrement vulgaires, ils ont des gaîtés de marsouins, ils font jaillir l'eau de tous les côtés. Nous apercevons enfin, sous le masque de convention, de bons bourgeois sans gêne, vifs d'intelligence et mobiles de gestes, Gaulois de propos, adorant leur métier, parlant tous à la fois, prenant le bruit pour la discussion, et, en somme très rapprochés du type populaire qu'ils méprisent.

Il est cependant, au milieu de notre bonne ville, un terrain neutre sur lequel les hautes puissances peuvent se voir sans se compromettre : c'est l'officine d'un libraire. Encore a-t-il fallu que ce libraire fût un homme de beaucoup d'esprit. On entre là pour feuilleter le livre nouveau. La conversation s'engage par hasard.

On cueille sans effort, en fait de nouvelles et d'idées, le dessus du panier. La porte fermée, on ne se connaît plus, ou bien on échange un salut à distance. La maîtresse de la maison est d'ailleurs fort accommodante. Très souvent les habitués entr'ouvrent la porte, font un signe d'amitié à la bonne dame, et s'en vont sans plus de cérémonie. Ainsi les bourgeois de quelque valeur vont chercher presque dans la rue des distractions intellectuelles qu'ils ne trouvent pas à leur foyer.

C'est un spectacle curieux que de voir toute une partie de la nation, et la plus riche, sinon la plus éclairée, choisir ses opinions comme on choisit un chapeau, en consultant les modes. En ce moment par exemple, l'opinion républicaine est mal portée. On n'est admis dans certains salons qu'avec un air ancien régime. Quel régime? Peu importe. Le principal est de détester, et autant que possible, de tourner en ridicule la démocratie. Si on s'expliquait, ce serait la confusion des langues et la tour de Babel. Aussi on évite les explications. N'essayez pas, dans un tel milieu, de plaider les circonstances atténuantes en faveur de vos contemporains. On vous arrêterait par un sourire de pitié ou par des yeux levés au ciel. Il y a des questions qu'on n'aborde pas, des noms qu'on ne doit pas prononcer. Il faudrait ouvrir les fenêtres pour en dissiper l'odeur. Partez de ce principe que tout va nécessairement mal, que nous sommes en pleine décadence, à l'exception de quelques élus que le feu du ciel épargnera. Si les désastres ne sont point encore arrivés, ils arriveront demain. Si demain tout est tranquille, ce sont les faits qui ont tort. Les membres les plus intelligens du parti se contentent de poser comme axiome ce qu'il faudrait démontrer. Un jeune écrivain commence un livre par la phrase suivante : « On n'a jamais vu de nation subsister sous la forme républicaine... » Le reste découle naturellement. Telle est la tyrannie de la coterie, que les esprits les plus libres osent à peine s'y soustraire. La raison en est simple. Ils tiennent à leur monde encore plus qu'à leurs idées.

Toutes ces classifications, en apparence si absolues, ne sont pas fort anciennes. Nous les avons vues naître et se consolider d'année en année. Aujourd'hui les positions sont prises : mais en 1872, il n'y avait rien de fixe. Pendant que l'assemblée nationale se débattait dans les subtilités du pacte de Bordeaux, notre société provinciale, habituée à suivre une impulsion quelconque, ne savait où prendre son mot d'ordre. Il subsistait encore des traces de l'alliance contractée sous l'empire entre les partis vaincus. On voyait se succéder dans les mêmes salons un partisan des principes parlementaires, un royaliste fougueux, quelques vieux revenans de 1848 dont le lyrisme ne trouvait point d'écho, des adorateurs du sabre

un peu honteux de leur culte. Aujourd'hui la haute société a fait son choix. Elle est royaliste et cléricale. On l'étonnerait beaucoup si on lui rappelait qu'elle n'a pas toujours eu des principes aussi arrêtés. Les femmes ont joué un grand rôle dans cette émigration à l'intérieur. Gambetta eût-il été le plus modéré des hommes, elles ne lui auraient pas pardonné ses allures de tribun. Le reproche le plus sanglant qu'elles adressent aux républicains, c'est de manquer d'éducation. Leur verve moqueuse s'exerce de préférence contre les femmes des hauts fonctionnaires, lorsque celles-ci portent un peu gauchement la toilette. Comme pour mieux marquer le caractère de cette singulière opposition, si impuissante et si hautaine, les reines de la mode sont aussi celles de l'opinion.

Nous connaissons cependant quelques intérieurs dont les principes invariables commandent le respect. Il est bon d'y pénétrer : on apprend ainsi à connaître la vieille France. Une demoiselle fort mûre et de haute naissance habite une grande maison solitaire, dont les fenêtres dominent les anciens remparts et la campagne. De sa chambre, paisible comme une chapelle, et protégée par un double châssis, on embrasse un immense horizon. L'aspect d'un ciel souvent agité et traversé par des rafales fait contraste avec le silence et la paix de cette demeure, tout imprégnée d'un parfum de cierges et d'eau bénite. L'âme de la maîtresse du logis n'est pas moins close aux influences du dehors, et cependant elle regarde avec curiosité le spectacle du siècle, de même qu'à travers la vitre elle aime à contempler un orage sans l'entendre. Elle a été très belle en son temps ; de son ancienne beauté il est resté l'aisance et la grâce. L'âge a plutôt terni que creusé son visage. Ses yeux encore très vifs, ses cheveux partagés en bandeaux plats, à peine semés de quelques fils d'argent, sa bouche fine et un peu pincée composeraient un ensemble agréable s'il ne s'y joignait une expression dédaigneuse. Quand elle cause, les bras serrés sous un châle de dentelles qui dessine sa taille, elle ramène une de ses mains sous son menton, et penche sa tête avec un air de méditation mélancolique, dans la pose de la Polymnie du Louvre. Cette attitude était fort à la mode vers 1845. Sa conversation est scandée de soupirs et de sous-entendus. Elle accentue chaque mot, comme si le sens naturel des phrases ne pouvait contenir une infinité de choses qu'elle veut y mettre. Elle a coutume de dire, en parlant de son entourage : « Nous autres, carlistes !.. » expression mystérieuse, si l'on ne savait que, sous Louis-Philippe, les légitimistes français se désignaient eux-mêmes par le nom de la faction que la politique du roi-citoyen combattait en Espagne.

Une douzaine de ces carlistes en cheveux gris se réunissent ici

le soir pour faire leur partie de whist et forment le plus étonnant assemblage d'opinions dogmatiques. L'un d'eux surtout, avec sa longue figure pâle et son fanatisme inflexible, a été surnommé dans la ville « le duc d'Albe, » et paraît réellement un échappé de l'Escurial, tout prêt à rallumer les bûchers de l'inquisition : au demeurant, le meilleur homme du monde. Il aurait fallu à ces gens-là, non pas un Louis XVIII, mais le Louis XIV des dragonnades, ou le Charles X des ordonnances. A pareille hauteur, ils confondent dans le même mépris toute la pourriture du siècle. Empire, république, royauté constitutionnelle, c'est tout un pour eux. Contre la maison d'Orléans, leurs griefs prennent la proportion d'une haine de famille. Les protestans seuls ont le privilège de les irriter davantage. Ces deux erreurs de l'humanité, la réforme religieuse et le régime parlementaire, leur paraissent la source de tous nos maux. Nous avons entendu un prédicateur en renom raisonner de la manière suivante : Tous les désordres sociaux, et notamment la commune, ont pour origine la querelle de Philippe le Bel et de Boniface VIII. En effet, l'humiliation de la papauté a produit le grand schisme. Du grand schisme est née la réforme. Celle-ci a enfanté le *Discours sur la méthode*, et de cette philosophie pernicieuse, l'esprit d'examen s'est répandu sur toutes les connaissances humaines : après Descartes, Montesquieu ; après Montesquieu, Rousseau et Voltaire, qui sont les pères de la révolution, laquelle dure encore et conduit à l'anarchie et à la mort. Ce raisonnement à la Purgon est familier à nos ultras. Il y a de mauvais journaux : donc il faut bâillonner la presse. Notre raison nous égare quelquefois : donc il faut asservir la raison. En d'autres termes, il y a des ivrognes : donc il faut supprimer le vin.

Le plus piquant, c'est que, dans ce cercle intime, on admet un vrai fils de conventionnel, un petit homme à raisonnemens carrés, qui, sur certains points, dépasse Saint-Just : l'existence de Dieu lui paraît une hypothèse tout à fait contestable. Par quel mystère ces intolérances peuvent-elles se supporter mutuellement? Apparemment, la distance est moins grande entre sectaires de droite et de gauche, qu'entre tous les deux et les hommes d'opinion moyenne. Les chevau-légers, formant la majorité, ne sont pas fâchés d'avoir sous les yeux une démonstration vivante en faveur de leur doctrine. « Car enfin, disent-ils, entre la foi aveugle et la négation absolue, on ne peut s'arrêter en route. Voyez plutôt cet infortuné... » Il s'ouvre alors des discussions épiques. Tandis que la maîtresse de maison verse aux assaillans une pâle décoction sous le nom de thé, ceux-ci, tout en battant les cartes, fondent de tous les côtés sur le

libre penseur comme sur une proie, et l'accablent d'une grêle de flèches. Il fait tête en homme de courage, riposte vigoureusement, daube sur les préjugés gothiques, et la bataille continue, sans issue possible, entre les champions bardés de fer et le petit fantassin agile, jusqu'au moment où chacun s'en va coucher, fort satisfait de son personnage. Il nous est arrivé souvent, après avoir respiré cette atmosphère d'un autre siècle, de nous pincer pour nous assurer que nous étions bien éveillé. On comprend qu'à la longue les fidèles d'une petite secte, à force d'entendre le même son, croient sérieusement qu'il n'y a qu'une cloche. En sortant de cette maison hospitalière, il nous fallait dévorer cinq ou six journaux pour retrouver le diapason du siècle.

D'autres familles, sans aucun préjugé de caste, sans souci de la mode, avec beaucoup d'ouverture d'esprit et de connaissances, professent des opinions qui nous paraissent arriérées et se refusent obstinément à suivre le mouvement du jour. C'est l'ancienne France qui regarde vivre la nouvelle, et qui la juge avec un grand détachement. Au siècle dernier, la haute société était plus libérale que son temps. Aujourd'hui, la thèse est retournée, et l'humeur frondeuse s'exerce aux dépens des faiseurs de réformes.

Arrêtons-nous devant cet hôtel spacieux, d'apparence modeste, qui ouvre ses lourdes arcades au fond d'une rue peu fréquentée. On nous introduit dans une pièce très haute, un peu sombre, où se tient un petit vieillard fort alerte, malgré ses quatre-vingt-sept ans. C'est le doyen des négocians de la place. Il porte encore, comme jadis, la cravate blanche enroulée plusieurs fois autour du cou. Son visage sec et bleuâtre, rasé de près, respire un enjouement spirituel. Il passe constamment sur ses lèvres une petite langue acérée. Son sarcasme ne blesse jamais, tant le goût de la satire est tempéré chez lui par des habitudes de courtoisie. Quand on le contredit, le mouvement silencieux de sa bouche devient plus rapide et plus saccadé ; mais il se possède et plaisante au lieu de s'emporter. On doit y regarder de près pour discerner, sous sa bienveillance, une certaine ironie voilée. Les fils, qui sont mariés et qui vivent sous le même toit, ont de la bonhomie, avec moins de feu et de vivacité. L'aîné grisonne; il a le regard en dedans des hommes absorbés par les recherches scientifiques. D'abord collectionneur, de proche en proche, son esprit exact s'est tourné vers la haute culture intellectuelle. A sa place, un Anglais eût considéré la fortune comme un levier : il en aurait décuplé la puissance par le crédit. De l'autre côté du détroit, on veut agir et gouverner; ici savoir et comprendre.

Au dîner de famille, les brus se groupent autour de l'aïeul. Quel-

ques-unes ont déjà passé fleur, mais elles ont une gaîté tranquille, un ton à la fois réservé et caressant d'un charme extrême. C'est dans les yeux des femmes qu'on peut lire l'histoire de la maison. La paix du cœur, le bonheur intime, quelques pleurs versés sur les tristesses inévitables, tout y a laissé sa trace. La politesse un peu froide des hommes devient ici bonté communicative et s'épanouit en grâce pénétrante.

Cependant, le patriarche s'est animé en causant. Au dessert, il fait passer un certain rhum d'une couleur sombre, d'une chaleur et d'une force remarquable, qui a, dit-il, cent ans de date. Tout son passé lui apparaît dans la transparence de cette topaze brûlée, où dort depuis si longtemps un rayon du soleil des tropiques. Il raconte ses premières armes, ses traversées, et, comme s'il s'agissait d'hier, une spéculation que fit son père pendant le blocus continental. Il a connu les négocians d'autrefois et décrit leurs allures de grands seigneurs. Il fait revivre sous nos yeux des figures entrevues dans des miniatures pâlies, des têtes poudrées, des visages satisfaits et solennels sur de hautes cravates, des nègres à livrée rouge et or, des patrons de navire à mine de forbans, tour à tour commerçans, flibustiers et corsaires, — car à cette époque on naviguait le pistolet au poing, et le bateau marchand était armé pour la défense et pour la course. Toute l'audace de ces temps héroïques, toute l'ampleur d'un commerce aristocratique et en même temps le goût des produits chers et fins, la bonne foi des transactions, les relations lentes, mais solidement formées, voilà ce que l'esprit, doucement excité, croit apercevoir dans une goutte de vieux rhum.

Au fond, la carrière de cet industriel résume admirablement les oscillations par lesquelles a passé toute notre bourgeoisie locale; elle explique ses incurables défiances. Il entre dans les affaires vers 1813. On trafique entre deux guerres, ou plutôt c'est une guerre perpétuelle. Il se tient coi : trop heureux de n'être pas endetté quand le système s'écroule, et de rester seulement aussi gueux que devant. Avec la restauration un peu de calme s'établit. On respire, et on engage timidement quelques opérations, non sans tourner un œil inquiet vers Sainte-Hélène, d'où le héros pourrait s'échapper. Au dehors, toutes les places sont prises. L'Inde est perdue depuis longtemps. Les trois quarts de nos colonies sont à l'eau. La porte des autres nations est à peine entre-bâillée. C'est alors que le gouvernement a l'ingénieuse idée de fermer tout à fait la nôtre par un entassement prodigieux de taxes, de surtaxes et de contre-taxes. Aux coups de fusil succède une guerre de tarifs. Que fait cependant notre négociant? Il fabrique un peu, il achète et revend : mais sans audace, car il n'a pas d'horizon. C'est un métier d'épi-

cier en gros. Et puis on s'accoutume à la protection comme au cache-nez et à la flanelle. Quand elle vous manque, on attrape froid. Arrive 1830. Il est alors dans la force de l'âge. Si le vent de la liberté commerciale enflait ses voiles, il serait temps encore de prendre le large. Mais cette liberté-là ne figure pas dans la charte. D'ailleurs, tous les matins, le digne homme lit dans son journal le récit d'une émeute ou d'un attentat. Sur dix-huit années, il en passe quinze dans les transes. Il s'enhardit en voyant durer M. Guizot. Il se tâte, il va se lancer. Il monte une grande opération... pour 1848. Février lui apprend qu'il avait tort d'avoir confiance, et les journées de juin ne sont pas pour le rassurer. Il tremble pour son coffre-fort autant que pour son usine. Le second empire lui garantit au moins la possession du premier. Mais l'empire traîne avec lui des souvenirs suspects, un grand sabre, un plumet, toutes choses dont il a horreur pour les avoir trop aimées quand il était petit. Vers 1860, lorsqu'il croit toucher au port, déjà vieux, secoué par le flot, on lui déclare soudain qu'il est libre, qu'il n'a plus besoin de protection, qu'il doit compter sur ses seules ressources; et sans consulter personne, le gouvernement lève toutes les digues, abaisse toutes les barrières. Il lui manquait encore d'être aux prises, quinze ans plus tard, avec les hésitations des assemblées. En vérité, ce n'est pas la timidité de notre commerce qui doit surprendre, c'est au contraire la vigueur d'un tempérament qui lui a permis de survivre à de tels cahots.

Les mêmes vicissitudes ont rendu toute la haute bourgeoisie timorée ou sceptique en matière politique. Avant de se renfermer dans un silence hostile, elle a partagé toutes les illusions de son temps. En feuilletant les archives de ces familles, on y trouve la trace de bien des variations. On les voit tour à tour séduites et dégoûtées par la révolution, dominées d'abord par le prestige impérial, puis effrayées de la soif des conquêtes, désapprouvant, sous la restauration, les vengeances et les capucinades, mais cherchant dans la royauté le point fixe d'Archimède; attendant, pour se rallier franchement, qu'un régime ait fait preuve de durée, et sans cesse rejetées, par de nouvelles révolutions, dans les mêmes perplexités; rarement fanatique, jugeant les gouvernemens successifs avec une amertume de plus en plus marquée à mesure qu'ils se montrent plus caducs, et se réfugiant enfin dans le giron de l'église, comme dans le seul édifice immuable au milieu de la mobilité du siècle. Nous avons tenu entre les mains une liasse de lettres, toutes jaunies par le temps, dans lesquelles un bourgeois avait consigné sans préméditation l'histoire de sa vie depuis 1805 jusqu'à 1852. Cette correspondance n'offrait par elle-même rien de saillant : l'écriture

était magistrale, les phrases d'une longueur démesurée, les faits noyés dans la pompe des maximes générales. Mais l'auteur des lettres représentait fidèlement la moyenne de sa génération. Cet homme, qui, dans les dernières années de sa vie, passait pour le légitimiste le plus ferme, avait été pourvoyeur aux armées en 1806, maître des postes en 1814, et il sollicitait une place de sous-préfet pendant les cent jours. Son langage, tout gonflé au début de l'emphase révolutionnaire, prenait à la fin une teinte religieuse. Il était parti de Diderot pour arriver à Joseph de Maistre. Après avoir cru à tant de choses et subi de si cruels démentis, après avoir épuisé toutes les formes de l'enthousiasme et de l'indignation, il s'était arrêté sur le seul terrain qui ne se dérobât pas. L'ancienne bourgeoisie dirait volontiers, de même qu'un vieux prêtre qu'on poursuivait d'objections théologiques : « Je suis lasse de controverses. Laissez-moi me reposer dans une foi quelconque et en jouir, avant de mourir. »

Ainsi la bourgeoisie des villes, moins apte au gouvernement que celle des campagnes, vit comme étrangère au reste de la nation. Elle est assurément fort respectable, et elle a de grandes vertus privées. Mais elle ne sait ni grouper les hommes, ni les conduire. Hardie dans ses jugemens, timide dans ses actes, elle forme des coteries, c'est-à-dire des petits conservatoires de traditions étroites, et non des associations fécondes, exposées à l'air libre. En offrant à la foule un idéal contraire à ses aspirations, elle se condamne d'avance à l'avortement. Elle se réfugie alors dans une indifférence hautaine, et, comme tous les vaincus, se console de l'inaction par des railleries. Même les habitudes laborieuses d'une partie de ses membres tournent contre elle et ne la préparent pas à la vie publique. Ses aptitudes professionnelles manquent d'élasticité et de variété. Lorsque, après fortune faite, ce petit courant d'activité s'arrête, il ne reste plus rien. Un bourgeois ressemble alors à une pendule dont on ôterait le balancier. Il cesse de marquer l'heure. Dans l'ordre social, ces mœurs comportent un certain appauvrissement. Si l'on juge les hommes par l'idéal qu'ils poursuivent, celui de la bonne société est un personnage contenu, court de geste, craignant le ridicule, dépourvu d'autorité virile, analysant ses passions et s'abandonnant à des rêveries sans but. La religion du moi peuple le monde et les livres d'Olympios en habit noir. Quant à la morale courante, c'est le manuel de la civilité puérile et honnête. Elle demande moins de rigidité que de correction, proscrit les émotions trop vives, les opinions trop libres et les passions trop fortes. Cette sagesse mesquine, auprès de l'audace populaire, c'est le parfum discret d'un jardin de curé à côté des âpres senteurs de l'océan.

Au temps où Balzac écrivait, la vieille bourgeoisie dominait sans partage au chef-lieu et lui imprimait un caractère d'immobilité. Aujourd'hui, la ville a repris un aspect animé. Grâce aux nouveaux chemins de fer, elle est devenue, en fait comme en droit, le véritable centre du département. Les anciennes familles n'ont plus qu'une valeur archéologique, et l'influence qu'elles exercent sur l'opinion se circonscrit chaque jour davantage. En vain elles se réfugient dans les quartiers tranquilles. Le flot montant frappe à leur porte ; et si les nouveaux courans qui sortent des campagnes ou des faubourgs sont fort mêlés, ils ont du moins pour eux le mouvement et la vie.

Un grand bal de bienfaisance doit être donné au théâtre, au profit des œuvres laïques. Selon sa coutume, la noblesse s'abstient. Tandis que les lustres du théâtre s'allument, elle souffle sur sa veilleuse et s'ennuie avec dignité derrière ses murs gris. Une trentaine de familles bourgeoises, servilement entraînées dans l'orbite de ces astres intermittens, se tiennent également à l'écart, au grand désespoir des jeunes filles, qui n'ont pas dansé de tout l'hiver et qui valseraient volontiers sur les dissentimens politiques. En revanche, tout le reste de la ville viendra. Le prétexte bienfaisant fait taire les divisions de partis. Non-seulement le chef-lieu, mais les petits centres départementaux se mettent en mouvement et députent à la métropole des bataillons plus robustes qu'élégans. Les lignes d'intérêt local regorgent de figures fraîchement rasées, de cheveux tout luisans de pommade, de bons petits visages féminins étonnés et affairés, que leurs toilettes suivent enfermées dans d'énormes caisses. Des mains hâlées s'exercent à entrer dans des paires de gants d'un numéro superlatif. A la même heure, les habitans des beaux hôtels de la ville se consultent : Irons-nous? Au fond, ils savent parfaitement qu'ils iront. Depuis quinze jours, les doigts de toutes les couturières sont occupés à froisser la gaze et à plisser la dentelle. Déjà le coiffeur est à l'œuvre, et l'on feint encore d'hésiter. « Quoi ! ma chère, vous allez à cette horreur de bal? — Que voulez-vous, ma chère! il faut bien encourager le commerce. Ces pauvres gens ont gagné si peu cet hiver. Et puis, mon mari a des obligations. Une femme doit faire certains sacrifices, etc. » Bref, on y va, après avoir étudié dans son boudoir une entrée pleine de condescendance : la tête légèrement penchée en arrière, la démarche languissante, et ces mouvemens d'épaules résignés qui semblent dire aux amis : « Vous voyez! nous y sommes, mais à notre corps défendant. Il faut prendre la chose en plaisanterie. »

Cependant, le préfet se promène de long en large dans son cabinet et se demande si la fête réussira. Il en a mûri le plan, guidé par la main légère de sa femme. Il voulait d'abord donner un

grand bal à la préfecture, mais son bon ange lui a insinué que le drapeau préfectoral effraierait beaucoup de gens, qu'une fête de bienfaisance était un gage de neutralité : on ne tire point sur la croix blanche de la société de Genève. Aussi la conception de ce bal est un chef-d'œuvre de diplomatie. Des adversaires de dix ans doivent s'y rencontrer, comme par surprise. Une manœuvre bien conduite, un mot lancé à propos, peuvent faire tomber les résistances de cinq ou six cantons. Le premier magistrat du département, après avoir aiguisé la pointe de ses intrigues, revêt, avec sa cravate blanche, son air de cérémonie, et contemple avec satisfaction dans la glace les traits d'un petit Machiavel.

Mais le plus absorbé est certainement le maire de la ville, candidat à la députation, qui se considère, lui aussi, comme l'inventeur de la fête et qui compte en faire un tremplin électoral. Il emporte cinq ou six paires de gants : ce sont des relais pour les nombreuses poignées de mains qu'il doit distribuer sur son passage.

La fête est dans son plein. On a fort habilement disposé, pour descendre dans la salle, un grand escalier à la Véronèse, tout tendu de velours rouge. Sur les marches, les traînes se déploient en plis audacieux. Les corsages se cambrent en s'appuyant sur le velours des rampes. Les bras, gantés jusqu'au coude, supportent des têtes blondes ou brunes qui se penchent sur les balustrades. Une chaîne capricieuse de petits groupes se noue et se dénoue du haut en bas de l'escalier. Elles paraissent charmantes, toutes ces provinciales, semées en bouquets épars, et chuchotant derrière les éventails. Elles ont plus de sève que les Parisiennes. Leur grâce n'a rien d'alangui. Elles rient et s'amusent de bon cœur. On voit bien, par-ci, par-là, quelques bras rouges. On remarque dans les mouvemens plus de force que de finesse. Mais cette brusquerie même n'est pas sans charme. Tous les petits pieds frétillent à l'appel de l'orchestre, et les danseuses, au lieu de rester empêtrées dans leurs atours, relèvent, avec une vivacité d'enfans robustes, les longues queues des robes, afin de danser plus commodément.

Les hommes ont d'abord formé une espèce de bataillon carré au milieu de la salle, pour soutenir le feu convergent des regards. On dirait qu'ils ont peur de montrer leur dos à l'ennemi. Ils ont un vague sentiment que le dos les trahit. Ils peuvent encore surveiller la façade : mais les faux plis de l'habit sur les épaules, l'encolure pesante, la marque du bureau sur l'échine, voilà ce qui les inquiète, car ils sont presque tous gens de travail et n'ont point la tournure aisée des oisifs. A côté du teint mat des jeunes gens à la mode, on reconnaît facilement les visages plus montés en couleur

des habitans de la campagne : ils étouffent sous l'habit de parade. Nous retrouvons là notre ami le docteur, et tout un escadron de jeunes fonctionnaires cantonaux, propres, rondelets et roses, qui ressemblent aux figurans de l'Odéon jouant le rôle d'hommes du monde dans une pièce de Ponsard.

Cependant, le lourd bataillon s'ébranle et aborde l'ennemi en ordre dispersé. Les bons valseurs se détachent en éclaireurs. Le premier moment de gaucherie passé, chacun rentre dans ses allures naturelles, et tout le monde y gagne. On n'aperçoit plus les petits ridicules. Au moment où les contrebasses reprennent à l'unisson le rythme profond de la valse, la phrase musicale monte, emplit les voûtes, retombe en murmure voluptueux et semble entraîner dans la même harmonie la salle éclatante et sonore, les flots de satin et le tourbillon des groupes. C'est la ville entière, la ville grisée de bruit et de lumière, que le plaisir soulève sur son aile puissante. Elle plane au-dessus de la région où se font et se défont les fortunes et où s'agitent les ambitions. Décidément, plus la soirée avance, plus le parti de l'insouciance l'emporte. Les dames dédaigneuses oublient leur froideur de commande et se laissent gagner par l'entrain contagieux des campagnardes. Le préfet, qui était entré d'abord avec la majesté d'un triomphateur, est un peu vexé de voir qu'on ne fait aucune attention au premier fonctionnaire du département. Sans égards pour son importance, le tourbillon des groupes le froisse en passant ; la cohue des irrésolus, flottant au milieu du bal, le pousse dans tous les sens ; et, quand il va glisser dans l'oreille d'un personnage une période savamment préparée, l'orchestre couvre sa voix. Il semble que les violons moqueurs se jettent au travers de ses finesses et bourdonnent dans sa tête comme un essaim de mouches. Quand il se retourne, l'occasion s'est envolée, et le gros personnage n'est plus là. Et puis, le moyen de résister à ces rires étincelans qui vous partent de tous les côtés, à cette atmosphère vibrante! La politique est bientôt en pleine déroute. Des échos de jeunesse chantent alors dans la mémoire des administrateurs les plus fermes. Ils deviennent sémillans avec les dames et goguenards avec leurs contemporains. La majesté étudiée du maire n'a pas mieux résisté à la détente générale. Vers trois heures du matin, maire et préfet, entourés de quelques joyeux drilles, se rencontrent autour d'un souper fin, et, tout en sablant du champagne, racontent des aventures assez raides.

Le caractère saisissant de la fête réside dans le sentiment confus des intérêts, des soucis, des labeurs, sur lesquels s'étend cette surface brillante. On ne peut s'empêcher d'y voir l'image de

la mêlée démocratique. Sans doute, un observateur qui s'arme d'un monocle impitoyable et qui examine chaque groupe séparément, remarque plus d'un détail choquant ou vulgaire : l'ensemble est vigoureux et sain. Des salons seraient trop étroits pour contenir cette foule au geste exubérant; elle s'y sentirait mal à l'aise. Mais dans l'immense nef, où toutes les coteries sont noyées, elle déploie une grâce imposante et mâle.

III.

Vigueur et santé : telle est, en effet, l'impression dominante que nous rapporterons du département. Repassons, dans une vision rapide, les grands horizons aux lignes onduleuses, les blés à perte de vue, les coteaux chargés de vigne, les royales forêts percées de larges trouées, les friches que la charrue envahit; puis les gros villages avec leur odeur d'étable et de foin coupé, les petites villes endormies, les usines pleines d'une sombre activité. En même temps, les figures défilent sous nos yeux : paysans obstinés, un peu lourds; marchands bavards et industrieux; ouvriers adroits et phraseurs; bourgeois timides et honnêtes. Presque tout le monde travaille. Pardessus les divergences particulières, les rancunes et les rivalités de classe, plane une atmosphère de bonne humeur. Une vapeur lumineuse adoucit les angles des préjugés et des passions. Elle flotte partout, impalpable et légère. Elle déride sur la colline la vieillesse morose du château féodal; elle rafraîchit dans la plaine le laboureur qui supporte le poids du jour; elle passe comme un souffle sur le front du manœuvre ruisselant devant la gueule béante des hauts-fourneaux. Le paysan, naturellement grave, n'y résiste pas : le contact de son semblable le réveille; il éclate en plaisanteries salées, en dictons et en images. Des adversaires prêts à s'entre-dévorer s'arrêtent tout à coup et se regardent en riant comme des augures. Même caractère, même climat : le nôtre est souvent excessif. La chaleur arrive, imprévue, tropicale. On sèche, on devient mauvais. Puis, soudain, le vent d'ouest amène une petite brise de mer. Le lendemain on se lève avec une chanson sur les lèvres, et les cauchemars s'en vont en fumée. Si, dans un tableau du pays, on oubliait cette nuance d'insouciance et de gaîté, les tons paraîtraient criards et faux, les groupes seraient trop tranchés. Ce ne serait plus la vraie France, mais une peinture de fantaisie, poussée au noir, comme des barbouilleurs d'enseignes politiques en fabriquent tous les jours pour les besoins de la cause.

Le seul témoignage de nos yeux ne devrait-il pas nous rassurer contre les prédictions des médecins Tant pis? Cette mosaïque de

champs cultivés avec amour, ces riches vallées, ce réseau de routes dont les rubans clairs se croisent dans tous les sens, toute la parure sévère et gracieuse que des mains infatigables tissent incessamment sur les flancs de la vieille Cybèle, est-ce donc le linceul d'un peuple qui se meurt? Tout bourrés que nous sommes de philosophie creuse, chaque aspect de cette France trop aimée nous fait rougir d'avoir pu douter d'elle. En la voyant si belle et si vivante, dans ses horizons familiers; en contemplant la moisson nouvelle sur ce sol chèrement disputé à l'étranger, une émotion nous monte à la gorge. Jetons nos livres et laissons-nous séduire. Le muet langage des plaines, des fleuves, des bois et des collines possède une vertu secrète qui force à croire. Est-ce que l'homme ne communique pas à la terre elle-même quelque chose de sa force ou de sa faiblesse, de son courage ou de son inertie? Est-ce que les ressources d'une civilisation ne se trahissent pas dans les parfums agrestes et dans les sillons réguliers, de même que le caractère, chez les individus, se devine moins par les paroles, souvent menteuses, que par le jeu involontaire de la physionomie? Si un individu à la poitrine large, à la respiration égale, au teint reposé, nous parle de sa fin prochaine, nous haussons les épaules. A notre tour, n'imitons pas ces malades imaginaires qui cherchent le nom de leurs infirmités dans les dictionnaires de médecine. Ils n'ont pas lu vingt lignes qu'ils se croient perdus.

« Mais les hommes, dites-vous, me gâtent le pays. J'aime la campagne et je hais la province. » A coup sûr, nos compatriotes ne sont pas des anges; trop souvent brutaux, ignorans, avides, d'accord; corrompus et impuissans, non pas. Leur âpreté au gain, leurs querelles de clocher, leur amour-propre même sont, comme leurs solides vertus, des gages de vitalité. Ils ne ressemblent pas plus à des êtres malsains qu'une fille des champs, fraîche et drue, ne ressemble à une créature dépravée, parce qu'elle s'émancipe un jour de printemps. Virgile, ce provincial impénitent, disait de l'Italie : « Terre riche en moissons, riche en hommes. » De même, la France départementale contient des réserves de force et répare incessamment la dépense excessive d'une société raffinée. Si nos concitoyens se montrent plus entreprenans qu'aimables, croit-on que nos ancêtres, qui ont fondé la grandeur nationale, étaient des agneaux sans tache? Querelleurs et batailleurs, c'est à force de gourmades qu'ils ont conquis leur place au soleil. Ainsi font les gens d'aujourd'hui, avec des goûts moins sanguinaires. On nous crie : ce mouvement démocratique, que vous prenez pour un signe de vigueur juvénile n'est que la fièvre des peuples en décomposition. L'histoire nous enseigne au contraire que les nations vieillies sont les nations

immobiles, et que la plus grande chance de durée réside dans le renouvellement incessant des classes supérieures. Que les *décadens* aient trouvé pour eux-mêmes une expression juste, c'est possible. Ils voient jaune, parce qu'ils ont la jaunisse. A côté d'eux, sous leurs pieds, la sève monte, frissonne et s'épanouit. Aveugles pour tout le reste, ils ressemblent à ces bonzes de l'Inde qui contemplent l'univers dans leur nombril.

Raisonnons cependant, et tâchons de définir le tempérament politique de ce peuple, sans dénigrement et sans flatterie. Il est incontestable que le grand nombre est indifférent aux questions politiques. Nous sommes, dans la France entière, quelques milliers, et dans le département, quelques centaines qui menons grand bruit autour de nos combinaisons. Le tapage des discours et des journaux fait illusion de loin. La foule ne s'en soucie guère, ou ne s'émeut que par accès pour retomber ensuite dans un calme plat. La politique d'un cultivateur, c'est de bien vendre son blé ; celle d'un vigneron, de n'être pas gouverné par son curé; celle de l'ouvrier, de se sentir mal à l'aise partout, et d'aspirer à un changement quelconque. Le manant dégrossi veut devenir bourgeois, et le bourgeois défend comme il peut ses prérogatives. Nulle part, on ne rencontre ces vertus civiques qui, selon Montesquieu, sont nécessaires à la république. Le goût des affaires, la connaissance des hommes, des aptitudes administratives remarquables, et, dans toutes les classes, un amour sincère de la patrie, voilà des dons qui ne sont point à dédaigner. Mais, à l'exception du patriotisme, dont les élans sont rares, la plupart de nos qualités se déploient dans une sphère étroite, et le sens de l'intérêt général est peu répandu.

Il ne faut pas oublier qu'en Europe, la conscience des peuples s'est éveillée tard, et que, sans « la servitude volontaire » flétrie par La Boétie, les nations modernes n'existeraient pas. Les échanges de provinces, les guerres de conquête, et toutes les entreprises royales n'auraient pas été possibles si le dernier des paysans avait été appelé à donner son avis sur les affaires publiques. Chacun aurait voulu limiter la patrie à son horizon immédiat, et l'on aurait eu l'Italie du xve siècle, ou la Grèce antique, c'est-à-dire de petites communautés glorieuses, jalouses, éphémères, incapables de réparer leurs brèches. Au contraire, voici des demi-barbares, animés de sentimens vagues et puissans, aimant la guerre pour la guerre, servant à leur insu l'ambition de leurs chefs : ceux-ci surveillent attentivement les agitations sourdes, les craquemens de cette masse confuse. Au premier symptôme de fermentation religieuse, sociale ou politique, ils tournent la fureur du peuple contre leurs propres ennemis; et la lave incandescente des passions tumul-

tueuses, brûlant tout sur son passage, se précipite dans le chenal tracé d'avance par la politique. Ainsi a été fondu le prodigieux amalgame d'où devait sortir l'unité nationale, comme un métal solide et résistant sort de la coulée fumante. Pense-t-on que l'humanité change du jour au lendemain et qu'il suffit d'une déclaration de principes pour que l'élément passif des peuples se dirige tout seul? Les politiques du jour ne sont-ils pas forcés de reprendre, sous une autre forme, l'œuvre des princes, et de pousser le commun des martyrs en des endroits dangereux où ils n'auraient jamais été d'eux-mêmes?

L'histoire nous a légué d'autres difficultés. Autrefois, tout principe d'autorité portait un nom d'homme : les magistratures locales étaient entre les mains du seigneur, l'état s'incarnait dans le roi, et la direction spirituelle des âmes appartenait au prêtre. Ce n'était pas très libéral, mais c'était aisé à comprendre, d'autant plus que personne ne vous demandait votre opinion. La foule suivait sans trop d'effort le panache, la couronne ou la mitre. La plus grande partie de l'Europe est encore soumise à ce régime. Or, indépendamment de la valeur des symboles, ce n'est pas une mince affaire que de remplacer toutes ces personnalités par des abstractions. Les gens à diplômes se reconnaissent peut-être dans le labyrinthe des lois constitutionnelles et ne prennent que rarement leur main droite pour leur main gauche ; mais des paysans et des manœuvres! on peut leur pardonner quelques tâtonnemens. Chez nous, l'autorité des nobles est tombée la première sans espoir de retour. Il subsiste cependant dans nos mœurs des traditions de patronage aristocratique. Pour l'état, c'est encore une question de savoir si nous avons décidément rompu avec la tradition monarchique et si la chose publique pourra désormais s'offrir sans voile à la vénération des citoyens. On s'en tire comme on peut : on remplace le buste du souverain, dans les mairies, par une figure assez froide à laquelle on donne le front impassible de la loi et la gorge plantureuse d'une paysanne. Cet effort allégorique suffira-t-il à l'imagination de nos concitoyens? Il est toujours à craindre que le peuple ne retourne à ses anciennes idoles. Quand Moïse va sur la montagne, les Israélites relèvent le veau d'or. Enfin tout un parti attaque, dans l'ascendant du prêtre, le dernier rempart du principe d'autorité. Il suppose donc que la conscience populaire est suffisamment éclairée pour se passer d'un dogme. De là un dissentiment qui menace de couper en deux la nation.

Ces embarras sont communs à toute l'Europe : il y en a qui nous appartiennent en propre. Si nous avons fait quelque figure dans le monde, nous le devons à l'ambition patiente d'une famille féodale, qui, dans les environs de l'an 1000, n'était pas une des plus puis-

santes de la chrétienté. Cette famille ramassa la couronne de Charlemagne comme un titre déprécié dont on pourrait un jour tirer parti, et elle s'occupa d'arrondir peu à peu son domaine. Les provinces sont venues s'agglomérer autour de ce noyau central; elles ont été rattachées une à une à la royauté par les liens les plus étroits, sans vassaux intermédiaires. Les matériaux d'un grand état ne furent d'abord que les biens particuliers de la couronne. Point de contrat, point de grande charte, point de conditions posées à un chef par des sujets: partout des serviteurs et un maître. Nos ancêtres sont entrés corps et âme dans le domaine royal comme des dépendances de la propriété, entre le cheptel et les immeubles par destination, sans rien réserver de leur indépendance, trop heureux de vaquer à leurs petites affaires, tandis qu'un pouvoir fort s'occupait des intérêts publics. Quand il y avait péril national ou espoir de butin, on s'éveillait pour voter des subsides ou pour monter en selle. Le reste du temps, chacun restait parqué dans l'intérêt le plus étroit. C'est la clé de notre histoire : des classes dépourvues d'esprit politique, des villes indifférentes au sort des campagnes, une noblesse belliqueuse, mais promptement déshabituée du gouvernement, une bourgeoisie associée à la conduite des grandes affaires, mais sans responsabilité. En France, le fonctionnaire a devancé le citoyen. Il s'est absorbé, non sans grandeur, dans la personne royale, enchérissant sur l'ambition du maître. Mais, après avoir goûté le grand jeu de la politique, fût-ce en subalterne, après avoir pesé les destinées des états et ressenti, sous le couvert des fleurs de lis, toutes les satisfactions du pouvoir, comment ce bourgeois aurait-il pu s'intéresser aux petites affaires locales et aux agitations de la liberté? Une fois gagné à la démocratie, ne devait-il pas apporter dans ses convictions nouvelles le même esprit tranchant et la même rigueur de légiste?

A la lueur du passé, la physionomie de la France s'éclaire. Nous comprenons que cette société, si éprise de distinctions, si variée dans ses nuances, demeure irrésolue en politique et tiraillée en sens contraire par des partis violens. Façonnée de longue main à l'obéissance, amoureuse de l'ordre, légèrement railleuse lorsqu'elle ne cède pas aux grandes impulsions patriotiques, elle veut être administrée plutôt que gouvernée. Quant aux hommes de parti, tous plus ou moins bourgeois, peu enclins aux transactions, ils forment une clientèle toujours prête pour des gouvernemens toujours absolus. Non moins ardens que les anciens conseillers de la couronne, ils conçoivent presque tous, sous des noms différens, un état absorbant, un Apollon vainqueur, qui, de son char, foudroie les monstres, c'est-à-dire les partis contraires, et dont ils seront les

ministres fidèles. Mais ils n'ont point une assiette assez large dans le pays. L'armée qui les suit est toujours sur le point de les abandonner. Malheur surtout aux gouvernemens qui subissent leur redoutable tutelle! Ils tombent successivement les uns sur les autres, étonnés de leur propre chute, parce qu'ils s'appuient sur des soutiens fragiles et qu'ils froissent la majorité du pays. Ce que les hommes supérieurs ont toujours su discerner chez nous, c'est le penchant du plus grand nombre pour les solutions moyennes et pour les gouvernemens réparateurs. Un vieux gentilhomme d'une rare impartialité nous disait dernièrement : « L'ennemi le plus redoutable du parti vainqueur sera toujours l'imprudent ami. Les hommes violens et bornés ont perdu, depuis 1789, toutes les combinaisons dont ils ont été les promoteurs. Il en sera toujours de même. Henri IV et le premier consul ont pris la route contraire; ils ont réussi. Louis XVIII aurait voulu suivre cet exemple : la faiblesse de sa santé et de son caractère ne le lui ont pas permis... Ne jamais s'engager sans réserve et suivre les plus modérés de son parti, puisqu'il faut en avoir un; douter du lendemain et se souvenir de la veille, c'est l'unique moyen de bien servir et de se conserver. »

IV.

Mais le sentiment réel du pays ne se dégage qu'à la longue. Le jour du combat, on ne voit que des étendards déployés et des armées en présence. Les capitaines interrogent avec anxiété la carte politique du département. Ils marquent avec des épingles de diverses couleurs le théâtre des opérations. Ils ont leurs positions avancées, leurs lignes de défense, quelquefois un village jeté en avant, comme un îlot, au milieu des travaux ennemis : on doit lui porter secours, le ravitailler, dresser des mines et des contremines; — et, pendant que la bataille se prépare, le brave laboureur, dont on escompte les faveurs, interroge le ciel et se demande s'il aura le temps d'engranger.

Le chef du parti radical, un ancien fonctionnaire aigri par des passe-droits qu'il qualifie de persécutions, est un personnage bilieux et maigre auquel son fiel remonte à la face. Il compte beaucoup sur le journal à un sou, feuille-de-chou d'autant plus virulente et plus pernicieuse qu'elle est plus petite. Ainsi, dit Courier, l'acétate de morphine dans un verre d'eau rend malade, dans une cuillerée tue. Autour du chef s'agite, d'un air important, une tourbe de gens à mine de fouine, semeurs de mécontentement, déclassés, cabaretiers de bas étage. Il y en a au moins un ou deux pour chaque

commune, et on peut croire que ce n'est pas la fleur des pois. Parmi eux se fourvoient d'honnêtes pères de famille qui colportent le vitriol politique pour gagner de quoi mettre le pot-au-feu. A la ville, la clientèle radicale se recrutait naguère parmi les ouvriers. Mais ils ont découvert que l'homme bilieux n'était, après tout, qu'un bourgeois et ils se sont déclarés anarchistes. Dieu sait ce qu'ils entendent par là et les cris qu'ils pousseraient si quelques praticiens de grande route venaient prélever leur part sur le salaire de la semaine! Fort heureusement, ils peuvent déclamer tout à leur aise sous la protection de cette société qu'ils traitent de marâtre. Le radicalisme pur, c'est-à-dire l'envie enveloppée de phrases, l'esprit réformateur que rien n'arrête, recrute des auxiliaires actifs parmi les garçons coiffeurs, les commis de nouveautés, les voyageurs de commerce, les scribes de la basoche, les élèves en pharmacie, etc., tous bons travailleurs, mais grisés de leur demi-savoir.

Le drapeau blanc, teinté d'une forte nuance cléricale, a pour lui les châteaux. Mais le difficile est de donner le branle aux châteaux. Tant qu'il suffit de faire de grands bras et de s'indigner, tout marche à souhait. L'éloquence de cheminée va son train. Mais pour agir, c'est une autre affaire. Le légitimiste militant sait ce qu'il en coûte. En sa qualité d'homme politique, il est beaucoup moins absolu que ses coreligionnaires. En face de leur ineptie ou de leur mauvais vouloir, sa lèvre fine se contracte, et son visage, un peu fatigué, exprime un dégoût profond. Il se rejette alors sur les petits propriétaires crottés qu'en temps ordinaire il tiendrait à distance, mais qui, au moins, sont dévoués. Il descend plus bas encore; il fait appel aux brasseurs d'affaires, aux régisseurs, aux va-nus-pieds. Il retrousse ses manches et met la main à la pâte, quitte à faire ensuite une sérieuse lessive. Au fond, il choisit ses intrumens pêle-mêle, avec un sans-façon de démocrate. Sa grande ressource est le patronage que de hautes relations parisiennes lui permettent d'exercer à distance sur ses compatriotes émerveillés. On ne sait pas le parti qu'un conservateur peut tirer, en temps d'élection, d'un simple accusé de réception qu'un ministre a signé dans son innocence. Le seul aspect du cachet ministériel fait des miracles. Le grand art, c'est de faire croire, dans les cantons un peu arriérés, qu'on est toujours dans les meilleurs termes avec l'administration. Aussi le préfet, contre lequel on fulmine au conseil général, est accablé de prévenances quand il fait sa tournée. On l'enguirlande, on l'invite à dîner : est-ce que des hommes du monde ne s'entendent pas toujours sur le terrain des convenances? Le tout à seule fin de lui frapper négligemment sur l'épaule devant les maires assemblés, en faisant entendre que c'est un bon préfet, qu'on en répond et, au besoin, qu'on en dispose.

Quant aux bonapartistes, la discorde ne règne pas seulement parmi les chefs, elle se met aussi dans les troupes. Nous avons le bonapartiste bien élevé, ancien fonctionnaire de l'empire, qui, après avoir mûrement réfléchi sur le principe d'autorité, sent la nécessité d'une alliance avec tous les autoritaires, monarchistes ou cléricaux. Mais il y a le bonapartiste par tempérament, gros cultivateur ou négociant; celui-ci déteste les blancs, redoute le gouvernement des curés, tient fermement aux conquêtes civiles de la révolution et demande un sauveur. Il n'est point facile, on le conçoit, de faire marcher tout ce monde d'accord et d'associer des nuances aussi contradictoires. Aussi la république a fait de nombreuses recrues dans les rangs inférieurs du parti, tandis que l'état-major va à confesse.

Le parti républicain n'est point assez riche de nuances, dans notre département, pour avoir un centre gauche. C'est un luxe qui n'est permis qu'à certains grands départemens voisins de Paris, qu'on pourrait comparer à des champs d'expérience politique. Ici, la nécessité de faire face aux influences monarchiques a groupé ensemble des républicains qui, au fond, ne s'entendent guère. Ils sont parvenus à constituer un comité central, composé principalement de quelques avocats du chef-lieu, de deux ou trois journalistes et de grands propriétaires ambitieux. Vainement le comité a tenu une séance de nuit : il n'a pu rédiger un programme satisfaisant. A chaque phrase, un membre demandait la parole et faisait des réserves. On a examiné longuement s'il ne serait pas possible, avec certains ménagemens de forme, de recommander à la fois la séparation de l'église et de l'état, et l'application loyale du concordat. On dut y renoncer. Finalement, on résolut de se présenter tous ensemble, la main dans la main, sans entrer dans de vaines explications. Comme il fallait cependant dire quelque chose, le comité enfanta, vers deux heures du matin, la déclaration suivante : Article 1er. Respect de la volonté nationale représentée par le suffrage universel. Art. 2. Développement progressif des institutions républicaines. Le rédacteur de *la Vigie* courut au journal et fit un tirage à part, en gros caractères, pour annoncer au monde cette importante découverte.

Le parti a prouvé tout au moins qu'il était capable de discipline. Mais sa grande erreur est de croire qu'on fait vivre un régime avec des formules de combat, et son désespoir est de n'en plus trouver. Cette manie militante exaspère les gens paisibles. Il n'est permis qu'au marbre de conserver éternellement la pose du *Gladiateur combattant*. Encore tous ceux qui admirent cette statue au Louvre, ne voudraient pas l'avoir dans leur jardin : ils se fatigueraient de cet effort perpétuel. De même, la France des paysans et des travailleurs dit aux républicains : Reposez-vous, asseyez-vous, de

grâce. Vous avez suffisamment montré vos muscles et soulevé des poids de cent kilos. Une petite vie tranquille vous conviendrait davantage. Gouvernez maintenant pour tout le monde. — Mais les républicains de vieille roche sont plus sourds que le marbre et restent figés dans leur attitude héroïque.

Ceux du lendemain ont un autre défaut : ils sont si quinteux avec le gouvernement de leur choix, qu'on aimerait les voir dans l'opposition. Peut-être alors seraient-ils au moins polis. L'un d'eux prend à part son préfet et lui dit : Faites pour nous ce que l'empire faisait pour les siens. C'était le bon temps alors. Les fonctionnaires ne visitaient que les communes dévouées. Toutes les subventions passaient par les mains du député. L'administration ne travaillait que pour lui... En public, on n'ose pas professer ouvertement cette doctrine. Mais elle prend une autre forme. La politique a tant de ressources! Une grande conférence se tient à la préfecture. Toutes les fortes têtes du parti sont là : députés et conseillers généraux. Le préfet les a réunis avec intention, espérant neutraliser l'un par l'autre et comptant sur une sorte de pudeur pour éviter les grosses exigences. Le doyen prend la parole : « Nous ne voulons pas, dit-il, de candidature officielle. Justice égale pour tous, c'est notre devise. Mais les faveurs du gouvernement doivent être réservées à ses amis. » Admirable distinction, digne des casuistes les plus subtils. On n'empiète pas sur le libre arbitre de l'électeur, mais on l'attire par la *suavité prévenante* et la *délectation victorieuse :* ce sont termes de théologie. Car enfin, où finit la justice? où commence la faveur? la subvention que vous sollicitez pour la construction d'une école est donc une faveur? C'est faire la charité avec la bourse d'autrui. Et s'il s'agit de palmes académiques, de Mérite agricole, de Légion d'honneur ou de bureaux de tabac, vous avouez donc que l'équité est le moindre de vos soucis?

Nous n'examinons point ici comment un gouvernement peut résister aux entraînemens de parti, se tenir en communication étroite avec la nation, profiter des rares momens où tout un peuple s'unit dans une même pensée. Nous n'avons pas la prétention de lui enseigner à discerner la véritable opinion publique de la fausse, ni à sauvegarder le patrimoine que lui ont transmis ses devanciers, c'est-à-dire l'ensemble imposant de nos lois civiles et de nos traditions administratives. S'il a pour lui la possession, s'il occupe dans le pays une position centrale qui lui permet de s'appuyer sur tous les intérêts et non sur des coteries, il faut convenir que l'hostilité systématique des minorités bruyantes lui crée de singulières diffi-

cultés, et que, forcé de défendre son principe, il doit accepter trop souvent des auxiliaires suspects. Il est commode de discuter sur l'art du navigateur quand on se tient paisiblement sur le rivage; mais les plus beaux morceaux d'éloquence ne valent pas, en pareille matière, l'expérience du dernier matelot qui a mis la main à la barre.

Demandons-nous plutôt si le suffrage universel est capable de faire son éducation et de régler lui-même ses destinées. Comment voulez-vous, dit un honorable en veine d'expansion, que cette foule, dont nous dépendons, fasse des progrès politiques? En supposant, par le plus grand hasard, une génération éclairée, elle sera remplacée demain par une génération ignorante et il faudra tout recommencer. On a calculé que, chaque année, 300,000 citoyens par an atteignaient leur majorité. C'est 300,000 têtes folles dans lesquelles on devrait mettre du plomb. D'une législature à l'autre, un dixième des électeurs a changé ; et comme cette dixième partie renferme les plus ardens, on est nécessairement submergé. — Non, assurément, s'il fallait attendre, pour gouverner, que chaque petit Français eût pris ses degrés de civisme, on n'en sortirait jamais et tous les manuels n'y suffiraient pas. Rêver un état social dans lequel tous les citoyens auront des lumières égales sur la marche des affaires publiques, c'est vouloir qu'un cordonnier fasse des livres, ou qu'un maçon, tout en maniant la truelle, pioche l'économie politique. Autant dire qu'il n'y aura point d'armée, si chaque conscrit, en entrant au service, n'a en lui l'étoffe d'un général ou tout au moins d'un sous-lieutenant. Ce qu'il faut à la démocratie, comme à l'armée, ce sont des cadres solides. La véritable éducation du suffrage universel consiste à créer des traditions de gouvernement, à canaliser l'énergie des nouveau-venus à l'aide de bonnes institutions et surtout à former une élite capable de les diriger.

Est-ce impossible? Les anciens cadres sont brisés, mais d'autres se reconstituent sous nos yeux. Un instinct tenace enseigne aux hommes à se grouper autour du plus fort ou du plus intelligent. La démocratie la plus jalouse ne peut se soustraire à cette loi. Elle se trompe souvent dans ses choix, parce qu'elle manque de lumières. Mais jusque dans ses erreurs, elle manifeste le besoin de suivre des chefs ; et presque toujours, elle les choisit de préférence parmi ceux qui ont un vernis d'instruction. On dit qu'elle a horreur des supériorités. Mais n'est-ce pas que ces supériorités s'éloignent d'elle? Dans notre pays, les carrières administratives, les travaux spéculatifs, les arts, les lettres, les sciences, ou simplement les loisirs d'une vie élégante, écartent du forum la fraction la plus intelligente de la classe élevée. Naturellement, le suffrage prend ce qui reste,

et surtout ce qu'il connaît. Est-ce par un goût prononcé pour la médiocrité? Loin de là : pour ces braves gens, un meunier qui a fait fortune, un riche marchand d'engrais, sont des supériorités sociales. Rendez-les aptes à faire de meilleurs choix, mais n'imaginez pas qu'ils les fassent mauvais de parti-pris.

On abuse du mot de suffrage universel lorsqu'on désigne par là une espèce d'être irresponsable auquel ses mandataires seraient tenus d'obéir servilement. — Le suffrage universel veut ceci, il veut cela ; — manières de parler commodes, mais inexactes. En réalité, il y a des citoyens qui votent sous l'inspiration des mobiles les plus différens ; et il y en a d'autres, en petit nombre, qui se disputent ce vote, qui le préparent, et qui en tirent les conséquences. Avec tout le respect possible pour les droits du peuple souverain, on ne peut se dispenser de recourir à ces intermédiaires. Comment se présentent les candidats dans chaque département? Quelquefois, sénateurs, députés, conseillers généraux se réunissent, et font un premier triage : manœuvre aristocratique que les radicaux ne manquent pas de flétrir. Mais les radicaux à leur tour, avant de dresser leur liste, ne doivent-ils pas faire appel aux plus notables et aux plus influens de leur parti? Une assemblée imposante se charge de la comédie officielle; et cette assemblée a été composée avec le plus grand soin par les chefs de file. Ainsi l'immensité même du suffrage universel favorise les influences locales et les inégalités nécessaires : qui n'apporte que sa voix ne compte pas en politique. Un gros monsieur dispose de 50, 100, quelquefois de 1,000 suffrages.

Le premier devoir des hommes politiques, quelle que soit leur opinion, est d'analyser la foule. Quand on s'indigne si fort contre la stupidité du nombre, on pense sans doute à ces masses épaisses, indéchiffrables, que les conquérans asiatiques poussaient autrefois devant eux. Il s'agit en définitive de neuf ou dix millions d'électeurs, dont les deux tiers sont inscrits à la cote des contributions directes, tous étiquetés, parqués avec soin dans des compartimens administratifs, dépendant les uns des autres par des relations très simples. Et quand les points de repère viendraient à manquer, est-ce qu'il serait impossible à des observateurs armés d'excellentes lunettes, les uns payés par le gouvernement, les autres aiguillonnés par l'ambition, de noter les ondulations de cette mer humaine dont on aperçoit partout les rivages? Il faudrait renoncer à connaître la France, alors que nous sommes parfaitement renseignés sur les Tchèques, les Ruthènes, les Croates, les Serbo-Croates, et autres subdivisions de la famille européenne?

Le second point est de savoir interroger le suffrage, ou mieux,

de préparer la réponse, en condensant dans quelques mots bien nets l'idée vague qui flottait dans les esprits. Que les adorateurs de la souveraineté populaire ne s'y trompent pas : ils font comme les autres, et leurs discours-programmes ne sont que des procédés fort connus pour faire dire à un pays ce que souvent il ne veut pas dire. Les grands politiques se distinguent par le don de saisir et de mettre en lumière la passion dominante, les vœux obscurs d'une foule. Les brouillons prennent la rumeur de leur cerveau pour le bruit de l'océan.

La troisième partie de l'œuvre politique, et la plus ignorée, c'est de gouverner. On trouve encore chez nous des observateurs pénétrans, même des tribuns : mais les hommes d'état sont rares. Il faut s'élever au-dessus des intérêts de parti, braver l'impopularité, engager des entreprises dont la génération présente ne recueillera pas le fruit, accepter franchement la responsabilité de ses actes. Les individus ont la vue courte et une existence bornée, tandis que la patrie, qui ne meurt point, développe son action à travers les siècles. N'allez donc pas, si vous fondez une Algérie ou un Tonkin, dire au suffrage universel : C'est toi qui l'as voulu. Votre gloire, au contraire, est de voir plus loin que lui. Et, puisqu'il faut à toute force parlementer avec ce maître ombrageux, n'essayez pas d'expliquer en détail, avec des chiffres, le bénéfice immédiat de l'opération. Vous seriez infailliblement battu. Parlez d'honneur national; demandez s'il faut laisser péricliter l'héritage transmis par nos pères; en un mot, faites vibrer les sentimens larges et simples, et agissez : la foule suivra.

En résumé, le suffrage universel n'est ni meilleur ni pire que la plupart des souverains. Il a, comme eux, ses courtisans et ses flatteurs. Comme eux, distrait par ses plaisirs ou par ses intérêts, il abandonne quelquefois la conduite des affaires à d'indignes favoris. Mais souvent aussi il obéit à des inspirations généreuses, et il écoute les vrais serviteurs, qui lui arrachent des résolutions viriles. Il est même assez bon prince, car il souffre qu'on lui dise en face toutes ses vérités, et ses détracteurs ne s'en font pas faute. D'ailleurs, tout régime, quel qu'il soit, vaut moins par lui-même que par la manière de s'en servir. Supposons un instant que l'établissement monarchique n'ait jamais existé, et qu'un législateur le propose en ces termes : Les intérêts de 30 à 40 millions d'hommes seront confiés à un seul d'entre eux, c'est-à-dire à un composé d'un peu d'âme et de boue. Cet être privilégié, soumis aux mêmes entraînemens que ses semblables, sera de plus exposé au vertige du pouvoir absolu. Sur un signe de sa main, tout un peuple ira affronter la mort... Une pareille conception politique ne

semblerait-elle pas le comble de l'absurdité? Cependant la monarchie a vécu et nous a donné des jours glorieux. Tantôt les caprices du prince l'ont emporté, tantôt ils ont cédé au sentiment de sa dignité, ou fléchi devant les institutions qui l'entouraient comme autant de barrières; et de toute cette fragilité on a fait un édifice qui a duré dix siècles. Notre nouveau maître, comme les anciens, subira l'ascendant des intérêts supérieurs de la patrie. Autrefois, le despotisme d'en haut rencontrait les remontrances des magistrats : aujourd'hui, celui d'en bas est contenu par la contradiction des partis. Il trouve un frein puissant dans une publicité sans limite, dans les sages lenteurs du système représentatif. Les hommes, au fond, ne changent guère, et il faudra toujours se donner beaucoup de mal pour extraire de leurs passions, comme d'un grossier minerai, la pépite d'or du désintéressement. On se plaint aujourd'hui des déboires de la vie publique : Richelieu ne disait-il pas que vingt pieds carrés dans le cabinet du roi lui donnaient plus de besogne que l'Europe entière?

En attendant que la république trouve des Richelieu, ou tout au moins des Lincoln, elle s'est imposé la tâche plus modeste de perfectionner l'organisation de ses cadres inférieurs. Le scrutin de liste n'a pas d'autre objet. Sans doute, il a fait concevoir, dans tous les partis, des espérances qui ne se réaliseront pas du premier coup. On a beau se tourner sur son lit pour appeler le sommeil, si on n'a pu chasser les soucis, le sommeil fuit. Le scrutin de liste ne nous débarrassera pas de nos petites misères : pendant longtemps encore, la liste se composera d'influences de clocher mises bout à bout. Les électeurs voteront-ils du moins en connaissance de cause? C'est encore douteux. L'exemple des États-Unis prouve que le mot d'ordre des partis est suivi presque aveuglément. On pratique cependant là-bas le scrutin de liste à sa plus haute puissance, car on désigne par le même bulletin une quarantaine de mandataires pour les fonctions les plus différentes.

Ce qu'on peut espérer, non pour demain, mais à quinze ou vingt ans de date, c'est précisément la discipline qui nous manque. En admettant même que ce nouveau mode de consultation favorise le règne des politiciens, s'il force les députés à se concerter entre eux, s'il donne de la consistance au département, s'il introduit de l'unité et de la clarté dans les opinions en les inscrivant sur des écriteaux bien visibles; en un mot, s'il forme de grands partis mieux pondérés, il nous aura rendu un service signalé. On pourra s'en défaire plus tard, lorsque le suffrage universel paraîtra suffisamment encadré. La liste unique fera-t-elle mieux encore? Donnera-t-elle enfin quelque cohésion au parti conservateur? Celui-ci apprendra-t-il à

laisser de côté les compétitions dynastiques pour s'attacher à la défense de la religion, de la famille et de la propriété? Le verrons-nous un jour, respectueux des institutions établies, accepter la république, comme les tories ont accepté la dynastie de Hanovre, et se montrer prêts à prendre, sans arrière-pensée, les rênes du gouvernement? Certes, les républicains sincères ne seraient pas les derniers à s'en réjouir.

Mais cette perspective est peut-être un mirage. Il suffit de constater que les classes dirigeantes tiennent leur sort entre leurs mains. Vainement tenteraient-elles de rejeter la faute de leur paresse ou de leur indifférence sur un régime qui laisse franc jeu à toutes les opinions. Vainement, par une illusion inverse, attendraient-elles, pour agir, un millénaire qui ne viendra jamais, celui de l'instruction dite intégrale et de l'égalité parfaite entre les citoyens. Avant d'entreprendre l'éducation du pays, c'est la nôtre qu'il faut refaire. Le nombre fournit l'étoffe : les bourgeois, ou, comme on disait autrefois, les capacités tiennent les ciseaux. Ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes si, depuis tantôt cent ans, ils se sont montrés trop souvent des gâte-métier.

René Belloc.

SUR

LA MORT DE L'AMIRAL COURBET

A bord de la *Triomphante*, rade de Ma-Kung, vendredi 12 juin.

... Ce que j'en ai vu, moi, de cette mort, est bien peu de chose ; l'écrire, c'est presque rabaisser ce malheur en mettant autour des détails trop petits.

C'était hier, à sept heures du soir, — pendant que nous étions à table dînant assez gaîment, — on entendit un canot accoster le bord, et les timoniers dirent qu'il venait du *Bayard* avec une lettre pour le commandant. Alors il y eut une minute de curiosité impatiente, car ce devait être une communication grave : la paix signée?.. ou bien la guerre reprise?..

— Non, rien de tout cela, mais une chose sombre et imprévue : l'amiral était mourant, peut-être mort à cette heure même. Ce canot faisait le tour des bâtimens de l'escadre pour le dire.

Cela se répandit comme une traînée de poudre jusqu'au gaillard d'avant, où les matelots chantaient. Justement ils étaient en train de répéter une grande représentation théâtrale pour dimanche prochain, avec de la musique et des chœurs; tout cela se tut et les chanteurs se dispersèrent ; une espèce de silence lourd, que personne n'avait commandé, se fit tout seul, partout...

Les gens qui sont en France ne peuvent guère comprendre ces choses, — ni la consternation jetée par cette nouvelle, ni le prestige qu'il avait, cet amiral, sur son escadre. — Dans les journaux,

on lira des éloges de lui plus ou moins bien faits; on lui élèvera quelque part une statue; on en parlera huit jours dans notre France oublieuse; — mais assurément on ne comprendra jamais tout ce que nous perdons en lui, nous, les marins. — Je crois d'ailleurs que, pour sa mémoire, rien ne sera si glorieux que ce silence spontané et cet abattement de ses équipages.

Non, on n'avait pas prévu qu'il pourrait finir de cette manière...

Le canot repartit, de bateau en bateau annonçant le désastre. Le commandant fit armer sa baleinière pour aller vite à bord du *Bayard;* puis nous attendîmes, au carré, en parlant bas.

A huit heures, je montai prendre le quart; une nuit épaisse; les *tauds* faits, à cause de la pluie fine qui tombait depuis le coucher du soleil; une chaleur humide, orageuse, accablante.

Les *fanaux* étant parés pour recevoir le commandant à son retour, j'appelai le maître de quart, qui était précisément Yves (nos destinées nous ont réunis une fois de plus sur un même bateau) et nous commençâmes à faire ensemble les cent pas monotones des nuits de veille. Au dehors on voyait, dans la brume noire, les feux de cette escadre jouant les lumières d'une grande ville, — ville nomade qui est venue se reposer depuis deux mois sur ce point de la mer chinoise. La pluie continuait de tomber lentement, sans un souffle dans l'air; cela ressemblait aux nuits tristes de Bretagne, à part cette chaleur toujours, cette chaleur irrespirable, malsaine, qui pesait sur nous comme du plomb. — Et c'est pendant cette soirée tranquille, au milieu de tout ce calme, que ce chef de guerre était aux prises, dans une toute petite chambre de bord, avec la mort silencieuse et obscure...

Pendant qu'il s'en allait, nous causions de lui.

Sa gloire, elle a tellement couru le monde, tellement, que c'est banal à présent d'en parler entre nous. Elle lui survivra bien un peu, j'espère, car elle est universellement connue.

Mais ceux qui ne l'ont pas vu de près ne peuvent pas savoir combien il était un homme de cœur. — Ces existences de matelots et de soldats, qui, vraiment, depuis deux années, semblaient ne plus assez coûter à la France lointaine, il les jugeait très précieuses, lui qui était un vrai et grand chef; il se montrait très avare de ce sang français. Ses batailles étaient combinées, travaillées d'avance avec une si rare précision que le résultat, souvent foudroyant, s'obtenait toujours en perdant très peu, très peu des nôtres; et ensuite, après l'action qu'il avait durement menée avec son absolutisme sans réplique, il redevenait tout de suite un autre homme très doux, s'en allant faire la tournée des ambulances avec un bon sourire triste; il voulait voir tous les blessés, même les plus hum-

bles, leur serrer la main ; — et eux mouraient plus contens, tout réconfortés par sa visite...

— La baleinière du commandant ne revenait pas, et, en regardant les feux de ce *Bayard* à travers la nuit et la pluie fine, nous parlions toujours de l'amiral.

Il y a cinq ou six jours à peine, il était encore ici, à notre bord, venu pour un lancement de torpilles; et je me souviens d'avoir, pour la dernière fois, serré sa main, tendue avec une bienveillance toute simple et exquise. Ce jour-là, nous avions été heureux de le trouver si alerte, si vaillant, si bien remis de ses fatigues passées. En plein midi, en plein soleil, il était monté sur un petit bateau-torpilleur pour circuler sur cette rade unie et réfléchissante, chauffée à blanc.— Nous filions d'ailleurs si vite, fendant cet air immobile, éventés par notre propre course, qu'on respirait à l'aise, on était presque bien. Et je le vois encore là, assis à deux pas de moi, dessinant son buste haut sur tout ce bleu lumineux; correct dans sa tenue toujours, la redingote boutonnée jusqu'au col, absolument comme en France, et les mains gantées de suède, suivant des yeux ces espèces de longs poissons d'acier qu'il faisait lancer devant lui...

Je le subissais, moi aussi, le prestige de cet amiral, d'une manière plus raisonnée que nos matelots peut-être, mais complète; et, comme tant d'autres ignorés, je l'aurais suivi n'importe où avec un dévoûment absolu.

Je m'inclinais devant cette grande figure du devoir, presque incompréhensible à notre époque de personnages fort petits. — Il était à mes yeux une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie. — Mais l'écrivain qui se sentira de taille à faire son éloge funèbre devra bien s'efforcer de les rajeunir, ces grands mots d'autrefois, car on les a aujourd'hui tellement *banalisés*, à propos de gens quelconques n'ayant risqué leur vie nulle part, qu'ils semblent vraiment n'avoir plus un sens assez élevé quand il s'agit de lui...

Et puis il avait son secret, cet amiral, pour être en même temps si sévère et si aimé. Comment faisait-il donc, car enfin il était un chef dur, inflexible pour les autres autant que pour lui-même, ne laissant jamais voir sa sensibilité exquise ni ses larmes qu'à ceux qui allaient mourir.

N'admettant jamais la discussion de ses ordres, tout en restant parfaitement courtois, il avait sa manière à lui, impérieuse et brève, de les donner : « Vous m'avez compris, mon ami?.. Allez! » Avec cela, un salut, une poignée de main, — et on *allait;* — on allait n'importe où, même à la tête d'un tout petit nombre d'hommes;

on allait avec confiance, parce que le plan était de lui ; ensuite, on revenait ayant réussi, même quand la chose avait été terriblement difficile et périlleuse.

Ces milliers d'hommes qui se battaient ici avaient remis chacun sa propre existence entre les mains de ce chef, trouvant tout naturel qu'il en disposât quand il en avait besoin. Il était exigeant comme personne ; cependant contre lui on ne murmurait jamais, jamais ; — ni ses matelots, ni ses soldats ; — ni même toute cette troupe étrange de « zéphyrs, » d'Arabes, d'Annamites, qu'il commandait aussi.

Oh! cette île de Formose!.. Qui osera raconter les choses épiques qu'on y a faites, écrire le long martyrologe de ceux qui y sont morts?.. Cela se passait au milieu de tous les genres de souffrances : des tempêtes, des froids, des chaleurs ; des misères, des dyssenteries, des fièvres. Cependant ils ne murmuraient pas, ces hommes ; quelquefois ils n'avaient pas mangé, pas dormi ; après quelque terrible corvée sous les balles chinoises, ils rentraient épuisés, leurs pauvres vêtemens trempés par l'éternelle pluie de Kelung ; — et lui, brusquement, parce qu'il le fallait, leur donnait l'ordre de repartir. Eh bien! ils se raidissaient pour lui obéir et marcher ; ensuite ils tombaient, — et pour une cause stérile, — tandis que la France, occupée de ses toutes petites querelles d'élections et de ménage, tournait à peine des yeux distraits pour les regarder mourir.

A part les familles de marins, qui donc, dans notre pays, empêchait-elle de dormir ou de s'amuser, cette pauvre glorieuse escadre de Formose?..

Dans les heures d'anxiété (et elles revenaient souvent), au milieu des engagemens qui semblaient douteux, dès qu'on le voyait paraître, lui, l'amiral, ou seulement son pavillon, dans le lointain, on disait : « Ah! le voilà, c'est tout ce qu'il faut alors ; ça finira bien puisqu'il arrive! » En effet, cela finissait bien toujours ; cela finissait de la manière précise que lui tout seul, très caché dans ses projets, avait arrangée et prévue.

Je ne crois pas que, chez nos ennemis d'Europe, il y ait un chef d'escadre qui lui soit égal, ou seulement comparable. Peut-être aurait-il fallu le garder précieusement pour quelque grande lutte nationale, au lieu de le laisser ici s'user et mourir...

... Un bruit d'avirons dehors ; un canot qui s'approche. Les factionnaires le hèlent.

— A bord, commandant!

Aussitôt un groupe se forme près de la coupée, bien que ce ne

soit pas très correct : des officiers, des matelots, anxieux de savoir, d'écouter au passage les premiers mots que le commandant va dire.

— Il dit que l'amiral respire encore faiblement, mais qu'il est bien perdu ; les yeux fermés déjà, ne parlant plus depuis six heures du soir ; les mains croisées sur la poitrine et déjà froides ; très tranquille, et probablement ne souffrant pas.

De quoi meurt-il, — on ne sait pas bien. — D'épuisement surtout et d'un excès de fatigue intellectuelle. D'abord, le bruit avait couru qu'il était pris de cette contagion innomée dont on ose à peine parler, et qui chaque jour nous enlève brusquement quelques-uns des nôtres. On dit que non, maintenant ; ce n'est plus cela. Les deux maladies lentes de ce pays jaune : dyssenterie et hépatite, qu'il traînait depuis de longs mois, l'ont, paraît-il, vaincu tout d'un coup. Et puis il meurt d'autre chose encore : de travail excessif, d'écœurement aussi et de déceptions de toutes sortes en présence du résultat nul que ses belles victoires ont obtenu pour la France.

Les secours humains ne peuvent plus rien pour lui ; pas même réchauffer ses membres, qui s'immobilisent de plus en plus et sont couverts d'une sueur glacée, malgré la chaleur de cette nuit d'orage... Un canot du *Bayard* doit venir bientôt nous avertir quand ce sera fini tout à fait...

Après que la baleinière du commandant est rehissée, Yves et moi, qui sommes toujours de quart, nous recommençons nos cent pas. En attendant que vienne ce canot du *Bayard*, nous passons en revue tous ceux qui étaient de nos amis parmi les morts de cette guerre ; — et la liste en est longue, en y comprenant les pauvres ignorés qui portaient le simple col bleu...

Le plus regretté par nous deux, c'est Dehorter, le lieutenant de vaisseau blessé mortellement à Tamsui : pour moi, un très vieil ami de quinze ans ; un protecteur et un ami aussi pour Yves, qu'en mon absence je lui avais un peu confié. Hélas ! comme il était bon et brave, celui-là, — et vivant, et joyeux, et charmant !..

Quand il reçut dans la poitrine cette balle chinoise, j'étais en France, et sa dernière lettre, si gaie, m'arriva après sa mort :

« — Encore un, disait Yves, qui était aimé de nous tous ! Pour moi, je vois toujours le bon sourire content qu'il m'avait fait, le matin même de cette *débarque*, quand je l'avais conduit à terre avec sa compagnie, dans le canot à vapeur, et que je lui avais dit : « Bonne chance, capitaine !.. » A deux heures, la baleinière nous le rapportait la poitrine traversée. — Un peu plus tard, c'étaient tous nos

blessés qui revenaient à plein canot : — O mon Dieu, cette journée !!..

« Et nos prisonniers chinois qui ricanaient tous de les voir remonter à bord. Le commandant a vite donné l'ordre de les renfermer en bas dans la cale, autrement les matelots allaient les jeter à la mer.

« Pauvre M. Dehorter ! on lui avait installé un lit, ici sur le pont, entre ces deux épontilles, avec une toile tendue autour pour lui faire une petite chambre.

« Le lendemain, pendant le lavage, je l'ai entendu qui m'appelait à travers sa toile : Yves ! — c'était pour me donner la main... Et je me rappelle comme la sienne était brûlante...

« Il est mort là, tenez, dans le fumoir, où on l'avait couché les derniers jours.

« Ensuite, on a mis son cercueil en plomb dans le canot à vapeur pour notre traversée jusqu'en Cochinchine. Une nuit qu'il faisait mauvais, la mer avait manqué l'emporter... »

A mon tour, je conte à Yves la visite que j'ai faite, en passant à Saïgon, à sa tombe toute neuve, que lui n'a pas vue.

Avec d'autres lieutenans de vaisseau de mes camarades, nous étions convenus de nous réunir à six heures du soir devant le cimetière pour faire ensemble cette visite, — c'est loin de la ville ; ma voiture de louage filait pourtant vite, mais j'arrivai trop tard au rendez-vous, moi, — très surmené depuis le matin, n'ayant eu que cette journée pour mille choses. Et me voilà seul dans cet immense enclos où je n'étais jamais venu, au coucher du soleil, cherchant cette tombe d'après des indications vagues.

Tout un monde, ce cimetière de Saïgon, plus grand que ne serait celui d'une ville de 100,000 âmes en France ; à lui seul, il en dit très long sur cet extrême Orient... Comme il y en a des croix, des croix, ou de simples bosses de terre envahies par les herbes ! Un sol rouge ; des arbres très verts, dorés ce soir par une fin de soleil ; des fleurs tropicales étranges et une quantité de grands papillons, comme ceux des éventails chinois, volant dans ce champ silencieux des morts.

Toutes ces choses exotiques, lointaines, étaient tristes.

J'avais peur de ne pas reconnaître cette tombe. Repartir demain matin de ce pays sans l'avoir vue m'aurait été pénible affreusement. Enfin j'aperçus, derrière des arbustes, là-bas, le groupe de mes camarades, découverts et regardant le sol : c'était là. — Une grande dalle de granit, très simple, mais qui durera un peu longtemps ; son nom : *Henri Dehorter*, gravé en lettres assez profondes,

avec le nom du combat où il a reçu glorieusement sa blessure. — Des couronnes déjà fanées ; — et nous qui, dans notre précipitation, n'avions pas songé à lui en apporter de nouvelles !..

. . . .

Ensuite, nous reparlions de l'amiral, dont l'agonie était une chose présente, obsédant notre pensée :

« Aussi, disait Yves, il n'avait jamais soin de lui-même ; tous les soirs, tous les soirs ! descendre à terre, entrer à l'ambulance, risquer d'y prendre *la maladie !..* »

En effet, jusqu'à ces derniers jours ses visites aux malades s'étaient continuées fidèlement. La semaine passée, il avait même quitté son bord à la hâte pour aller, sous une pluie d'orage, jusqu'au campement de l'infanterie de marine, embrasser un pauvre lieutenant jadis blessé près de lui, à Son-Tay, qui venait d'être atteint de cette même *maladie* innomée et qui en mourut dans la nuit.

Et, lundi encore, on l'avait vu, le matin, au soleil de neuf heures, suivre, découvert, l'enterrement d'un autre officier, mort aussi de cette contagion-là. Tête nue, tenant son casque à la main ; boutonné, correct sans cesse et partout, il avait traversé ces ruelles désertes de Ma-Kung et accompagné le petit cortège funèbre jusqu'à ces champs de riz et de maïs où s'est improvisé notre cimetière.

Depuis deux mois, ce triste Ma-Kung en a bien vu passer de ces enterremens français dans ses rues. Au début surtout, quand les ruines étaient encore toutes fraîches, les bouddhas par terre sur les places, les maisons éventrées de la veille, sentant encore le brûlé et le Chinois mort, à la grande pagode où est notre ambulance, la *maladie* était venue s'installer ; et on en voyait tous les jours sortir ces petits cortèges d'une vingtaine d'hommes, l'arme basse, piétinant les décombres, les cassons de porcelaine, les lambeaux de soie, les débris de lanternes et de parasols. — Dans le cercueil, fait à la hâte en vieilles boiseries dorées, quelque pauvre soldat obscur s'en allait, sans prêtre ni prière, dormir au milieu des champs de maïs où nous avons déjà planté beaucoup de petites croix noires.

En les regardant passer, nous les plaignions ceux-là, de n'avoir trouvé que cette mort pitoyable ; — et voici maintenant que notre amiral, malgré toute sa gloire, va finir à peu près comme eux...

Des matelots de quart, qui n'avaient pas pu reprendre leur sommeil insouciant à plat pont, se promenaient par groupes, et on les entendait aussi qui parlaient de lui : « Enfin, on n'a pas encore dit qu'il était *décédé* (un mot qu'ils emploient d'habitude, le croyant

plus respectueux que celui de mort) et, tant qu'un homme n'est pas défunt, n'est-ce pas?.. » Ils ne voulaient y croire; cela n'entrait pas dans leur tête, à eux non plus, que l'amiral dût ainsi disparaître.

Vers onze heures, le *maître d'équipage* s'approcha pour faire les cent pas avec nous; cette nuit-là, les distances habituelles paraissaient s'être effacées devant l'attente commune de ce deuil, et tout le monde causait ensemble, indistinctement. Lui, ce brave maître, éprouvait le besoin de se remémorer et de redire la grande gloire de Fou-Tchéou; après les détails mille fois racontés, il trouvait, pour l'effrayante hécatombe finale, cette image: «... Et alors on a vu la mer se couvrir tout d'un coup d'un millier de choses qui flottaient dessus, — *comme si on aurait vidé sur l'eau un sac de plumes*; — SEULEMENT C'ÉTAIENT DES CADAVRES... »

Quand notre quart fut fini, aucune communication nouvelle n'étant venue du *Bayard*, on avait presque repris espoir en voyant que c'était si long.

Mais quelques minutes après minuit, étant déjà redescendu dans ma chambre, j'entendis le bruit d'un canot à vapeur qui s'approchait de nous et je compris ce qu'il venait nous dire.

Je me penchai à mon sabord pour écouter l'accostage. Une voix, celle du matelot de faction, demanda tout de suite: « Hé bien?.. » Du canot une autre voix répondit: « Il est *décédé...* » Je m'endormis sur ces mots, et, en rêve, je revis l'amiral, mêlé à des combats et à des funérailles étranges.

On nous raconta le lendemain de quelle manière silencieuse et presque douce la mort était venue le prendre, comme un sommeil. Depuis six heures du soir, il n'avait eu ni un mouvement ni une plainte. Tous les moyens ayant été épuisés pour ramener un peu de chaleur à ses membres, qui se refroidissaient, on avait fini par le laisser en repos. Les officiers du *Bayard* étaient là groupés, presque aussi immobiles que lui dans leur stupeur; deux matelots agitaient des éventails au-dessus de sa tête.

Un peu avant dix heures, ne l'entendant plus respirer, on avait placé devant sa bouche son lorgnon, qui était resté suspendu à son cou; ensuite, un miroir, — aucune buée sur le verre, plus trace d'aucun souffle; alors le médecin en chef avait dit à voix basse: « Messieurs, l'amiral est mort. » Dans ce premier moment, personne n'avait bougé, ni pleuré; des minutes de silence s'étaient encore écoulées avant qu'on entendît un sanglot sortir d'une poitrine.

II.

Ce matin vendredi, encore temps gris, petite pluie fine comme en Bretagne. Les vergues sont mises en pantenne, les pavillons en berne, et, de demi-heure en demi-heure, on commence à tirer le canon de deuil.

Cela rappelle le ciel ordinairement sombre et tout l'appareil du vendredi saint dans nos ports français. Cette grande rade des Pescadores ressemble même à certains points de nos côtes, avec ses terres assez basses, sans arbres, où des champs de riz et de maïs dessinent des carrés verts.

Beaucoup de sampans, montés par des Chinois plus ou moins occupés de pêche, circulent sur l'eau calme, rôdent surtout autour du *Bayard*, curieux, flairant déjà notre malheur. Et bientôt, sûrement, la Chine entière saura la mort de l'homme qui la faisait trembler.

A neuf heures, de tous les bâtimens de l'escadre, partent des canots et des baleinières, menant les commandans et les états-majors à une messe privée qui va se dire à bord du *Bayard* pour le repos de l'amiral. Le temps se maintient couvert, morne, et la mer tranquille; les embarcations accostent doucement, et bientôt le vaisseau est tout rempli d'officiers. Pauvre *Bayard!* autrefois brillant, aujourd'hui défraîchi, éraillé, fatigué par sa campagne glorieuse; et encombré de caisses, de ballots, de barriques, pour le ravitaillement des troupes. Cette foule qui arrive ne ressemble pas à celle des deuils vulgaires; on ne voit pas ces figures composées, on n'entend pas ce courant de conversations à l'oreille, ce bourdonnement d'indifférence. Parmi tous ces officiers qui se rencontrent-là, il y a d'anciens camarades qui, depuis longtemps, ne se sont pas vus, et qui se donnent la main simplement, sans causer, presque sans rien se dire. En général, on se tient immobile sur place, encore dans la stupeur que cette mort a jetée.

L'autel de messe est disposé en abord et il faut se serrer là, dans une sorte de couloir étroit, sous la carapace de fer qui concentre une extrême chaleur. Derrière les officiers viennent se tasser les matelots, sans bruit, consternés eux aussi, et silencieux; çà et là, dans cette foule, quelques têtes chinoises, de prisonniers ou d'interprètes, rappelant le pays lointain où l'on est.

La messe est dite à voix basse, au milieu de ce grand silence. Quand elle est achevée, on fait le tour par derrière l'autel pour aller (comme au cimetière on salue la famille) saluer le commandant et le chef d'état-major. Ils pleurent, ceux-ci.

Il n'y a ni apparat, ni discours, ni musique; seulement des gens qui passent, atterrés, ne trouvant rien à dire.

Dans les choses extérieures rien même qui s'associe à l'idée de la mort. Rien que deux couronnes de feuillage posées au pied de la dunette; tout ce qu'on a pu trouver de plus vert dans ce pays nu : un peu de bambou et de tamarin, puis des branches prises aux arbres rares des pagodes, où sont piquées quelques petites pervenches du Cap roses, seules fleurs de Ma-Kung.

On aurait voulu le voir, lui, l'amiral; mais il n'a pas été possible de l'exposer. Dans ce pays, la mort est trop immédiatement suivie de conséquences sinistres contre lesquelles il faut se précautionner à la hâte. Et le corps du chef est en bas, entre les mains des médecins occupés à une sombre besogne.

Alors c'est fini, on se sépare; les canots accostent les uns après les autres et s'éloignent.

A midi, le *Duguay-Trouin* quitte la rade, s'en allant porter la nouvelle à Hong-Kong, d'où le télégraphe la transmettra à la France.

Trois heures du soir. — Les médecins ayant achevé leur œuvre, les commandans et les officiers qui sont revenus à bord du *Bayard* sont admis à regarder l'amiral une dernière fois.

Il est dans son salon, enveloppé d'un linceul et étendu à terre, formant une longueur blanche sur les tapis rouges. — Et on entre sur la pointe du pied pour contempler une minute ce visage très pâle, très calme, à peine changé; ce front large où tant d'idées, tant de projets merveilleusement étudiés, classés, préparés pour l'avenir, viennent de s'éteindre à jamais.

Quand les officiers se retirent, il y a encore à la porte un groupe d'hommes qui prient qu'on les laisse entrer : ce sont tous les maîtres du bord qui veulent le voir.

Eux passés, il y a encore plus de monde à cette porte : cette fois ce sont les matelots qui attendent aussi leur tour comme une chose due. Alors il faut faire défiler, dans ce salon, tout l'équipage du vaisseau, et on voit se succéder lentement des centaines de jeunes figures consternées qui saluent, avec un respect timide, le grand mort.

Ensuite on le met dans son cercueil de plomb et de bois de camphre entouré de fer.

III.

Samedi 13 juin, la *mise en chapelle* et les honneurs militaires.

D'abord on avait eu l'idée de porter le corps de l'amiral à Ma-Kung, dans une des grandes pagodes, afin qu'il y eût plus d'espace pour les troupes ; — on a réfléchi qu'il était mieux de ne pas le laisser reposer, même pour quelques heures, sur une terre chinoise, ni surtout dans un temple bouddhique ; — et on l'a laissé sur son vaisseau, qui est une *terre française*.

A Ma-Kung, un peu avant sept heures du matin, tout ce qui reste de notre petite troupe d'occupation est rangé au pied des forts, face à la mer, les armes prêtes pour les salves de mousqueterie. Comme hier, par un temps gris et lourd, des canots et des baleinières amènent à bord du *Bayard* les officiers de l'escadre, qui sont cette fois en épaulettes et en armes. Arrivent aussi des officiers d'artillerie, d'infanterie; des détachemens de matelots de tous les bâtimens sur rade, et des soldats de tous les corps campés à Ma-Kung.

Une foule compacte sur le pont du *Bayard*, mais toujours du silence. Le cercueil de l'amiral est là par terre, attendant sous un drap noir, à l'entrée de cette *chapelle*, où un prêtre va tout à l'heure l'introduire.

On se serre les uns contre les autres, dans ces *coursives* étroites, sous cette oppressante carapace en fer. Par ce temps sombre et accablant, tout ce qu'on touche, boiserie ou ferrure, est chaud, humide, avec des gouttelettes comme si la sueur perlait même sur les choses, et dans cette buée d'étuve, déjà irrespirable, on sent l'odeur sinistre des substances qui servent pour les morts.

La *chapelle* est de la simplicité la plus extrême : deux pavillons d'amiral (tricolores à trois étoiles blanches) formant sous la dunette une sorte de tente; deux rangées de marins armés, deux rangées de flambeaux, et c'est tout. On a même voilé avec de l'étamine cette devise de Bayard, inscrite à l'arrière du vaisseau au milieu de dorures, et qui aurait aussi bien pu être la sienne : « Sans reproche, sans peur. »

Un des monstres en ébène (dépouilles de pagode) qui décorent le couronnement de cette dunette, se trouve par hasard juste au-dessus du cercueil, en haut du sanctuaire improvisé, assis comme un gros chien noir. Il a l'air de rire en se moquant, avec cette intensité d'expression méchante qui est le mystère inimitable de l'art chinois. On aurait peut-être dû songer à le voiler, lui plutôt, bien

qu'il représente d'une manière symbolique assez saisissante la Chine à ces funérailles.

La cérémonie religieuse est courte et se fait à voix basse. De minute en minute on entend, plus ou moins dans le lointain, des salves de mousqueterie venues de l'escadre ou des forts de Ma-Kung; elles partent de différens côtés, avec un bruit sec de chose qui se déchire.

Dans les intervalles de silence, il y a un tout petit oiseau qui chante obstinément, accroché à une drisse de pavillon. Les timoniers s'excusent de sa présence : il est là depuis hier, et on a beau le chasser, secouer cette drisse, il revient toujours.

Tout près des assistans, les canons du *Bayard* commencent à grands coups sourds le salut final, et ensuite l'amiral Lespès, qui a pris depuis hier le commandement de l'escadre, vient dire, en quelques mots, adieu à notre chef mort.

Il le fait avec un tel tremblement de douleur et un si visible besoin de pleurer, qu'en l'entendant les larmes viennent. Ceux qui se raidissaient à grand effort pour garder une figure impassible, s'amollissent et pleurent...

Et maintenant, après cet adieu, il n'y a plus que le défilé militaire, et c'est absolument terminé; on se retire, on se disperse dans les canots; les vergues sont redressées et les pavillons rehissés partout. Les choses rentrent dans l'ordre, reprennent leur physionomie habituelle; le soleil aussi se met à reparaître. C'est la fin du deuil, presque le commencement de l'oubli...

Je n'avais encore jamais vu des matelots pleurer sous les armes, — et ils pleuraient silencieusement, tous ceux du piquet d'honneur.

Elle était bien modeste, cette petite chapelle; bien modeste aussi, ce petit drap noir; et quand le corps de cet amiral reviendra en France, on déploiera, c'est certain, une pompe infiniment plus brillante qu'ici, dans cette baie d'exil.

Mais qu'est-ce qu'on pourra lui faire, qu'est-ce qu'on pourra inventer pour lui qui soit plus beau et plus rare que ces larmes?..

JULIEN VIAUD.
(PIERRE LOTI.)

REVUE DRAMATIQUE

REGNARD EN 1884-1885.

Odéon : *les Ménechmes, les Folies amoureuses.* — Comédie-Française : *le Légataire universel, les Folies amoureuses.*

Quand j'étais petit, on m'avait dit que Regnard est le second poète comique de la France; j'ai failli croire, cet hiver, qu'il passait au rang du premier. Depuis quelques années, des critiques, amis particuliers de ce grand homme, inquiétaient et molestaient l'administrateur de la Comédie-Française pour sa négligence envers lui plus que pour toute autre faute contre les classiques. « M. Perrin n'aimait pas Regnard; » c'était un de ses principaux crimes; par sa faute, Regnard, pour les jeunes générations, n'était que second poète comique honoraire. Qu'il fût le plus vénérable après Molière, nous le savions sans doute, mais ne l'éprouvions pas; cet immortel n'était plus qu'un illustre mort, oui, vraiment mort, enterré, perdu. Soudain, un cri d'allégresse traverse Paris : « Regnard est retrouvé! » Peu s'en faut que M. Weiss, en ce commencement de janvier, n'aborde M. Sarcey à la mode russe pour lui annoncer la bonne nouvelle, et ne le baise sur la bouche en disant : « Regnard est ressuscité! » Non-seulement cette élite de dévots se réjouit, mais tout le peuple et même la partie la plus frivole; désormais il ne suffira plus, pour honorer ce vieux saint, qu'on célèbre exactement, tels qu'il les a institués, les exercices de son culte; il faut qu'on établisse une fête spéciale, commémorative de l'Invention de Jean-François Regnard.

Qu'est-il donc arrivé? Il est arrivé que M. Perrin a voulu se mettre en règle et que la Comédie-Française a repris *le Légataire universel* avec M. Coquelin aîné dans le rôle de Crispin. Jamais ce prestigieux talent ne trouva de personnage qui lui fût plus convenable; il le com-

prend, il le remplit, il s'y gaudit, il s'y trémousse avec l'importance, avec la vivacité qu'il faut; à mesure qu'il avance, il s'ébroue plus gaillardement et plus magistralement; il s'émoustille, il se grise et, dans son ivresse, il se gouverne toujours; il vibre, il étincelle, il étourdit, il éblouit, et c'est le spectateur, à suivre ce manége, qui perd bientôt la raison. Est-ce un comédien, est-ce le démon de la comédie qui se démène? Il saute de pied ferme sur une table, il y saute avec lyrisme: Aristophane l'applaudirait; acclamons-le, Athéniens de Paris! On l'acclame, en effet, et la variété de ses intonations, aussi merveilleuse que celle de ses gestes, éveille en guise d'écho le *tutti* le plus enthousiaste qu'oreilles d'acteur aient jamais souhaité. On admet dans ce triomphe M. Clerh, sous-officier de l'art dramatique, libéré de l'Odéon pour se rengager ici, et qui représente Géronte avec assez de décence, de bonhomie et de finesse; on y fait une part à Mme Jeanne Samary, saine et verdissante Lisette, moins plantureuse, paraît-il, et moins splendide que n'était naguère dans ce rôle Mme Augustine Brohan, mais joviale encore et réjouissante, par sa frimousse et par sa voix. Enfin c'est à Regnard surtout que cette victoire profite : Regnard est à la mode. Volontiers les hommes porteraient des cannes, et les femmes des chapeaux à la Légataire, au moins dans un certain monde qui tient la place un peu élargie des ci-devant « honnêtes gens. » On se sait bon gré de s'amuser ainsi à du classique, et, s'il vous plaît, à un classique plus rare que le Molière; on s'en félicite comme de goûter un vieux vin qui ne se peut boire que par privilége, qu'on regrettait alors qu'il était oublié du voisin, et qu'on a le mérite de reconnaître aussitôt qu'il est sorti de derrière les fagots. On est content de soi, et ce contentement tourne à l'avantage de l'auteur. Aussi bien, des lettrés congratulent le public sur sa joie et lui en donnent à lui-même les plus belles raisons. M. Sarcey témoigne que Regnard est un Gaulois de bon cru, et M. Weiss qu'il est la fine fleur des Français. Le premier, s'il rencontre des jeunes gens qui font difficulté de se mêler à ces réjouissances, les admoneste paternellement et les plaint; le second tenait en réserve, depuis certain feu d'artifice qu'il tira naguère en l'honneur de Regnard (1), quelques-unes de ses plus scintillantes et coquettes fusées : il les allume, elles filent dans l'air, et tout ce qui aime la légèreté, la finesse, la clarté en frémit d'aise.

Dans ce remuement général, on s'avise que l'Odéon, lui aussi, a eu sa petite fête, qui a précédé la grande : il a représenté, en décembre, *les Menechmes*. M. Amaury figurait le chevalier, et M. Paul Rameau le provincial : de quelque manière qu'ils s'y soient pris, ils ont permis aux gens du quartier, assemblés le lundi soir et dans l'après-midi du dimanche, de se faire des pintes de bon sang. Que sera-ce, l'an pro-

(1) J.-J. Weiss, *Essais sur l'histoire de la littérature française;* Michel Lévy. Paris, 1865.

chain, sur la rive droite, quand MM. Coquelin frères nous rendront cette pièce : car il est de toute nécessité qu'ils nous la rendent? Mais ce n'est pas si longtemps que nous attendrons, après *le Légataire*, cet autre chef-d'œuvre, *les Folies amoureuses :* il piaffe déjà, celui-ci, dans la coulisse. Quelques poils à lustrer, quelques pompons à rafraîchir, et voici qu'on laissera s'échapper sur la scène, tout bondissant, caracolant, éclatant de jeunesse et de santé, ce poulain de race française! Les quelques dégoûtés qui se renfrognaient au *Légataire* vont se dérider ici; plus de prétexte à leur méchante humeur; quoi de plus pimpant, de plus sémillant, de plus aimablement fou que ces *Folies amoureuses*? Les semaines, cependant, et les mois s'écoulent; apparemment, pour cette œuvre parfaite, il faut que les comédiens atteignent à la perfection. Tandis que la Comédie-Française travaille, l'Odéon, cet improvisateur, hasarde encore sa reprise; mais qu'importe l'Odéon? Qu'importe la gentillesse de Mlle Réal, qui fait Agathe, ou l'animation de Mlle Boyer, qui fait Lisette? Qu'importe un Amaury, toujours au pied levé sur la brèche, un Kéraval, un Barral? Ce n'est point à ces gens-là que nous avons affaire, à ces desservans de province qui expédient des messes à bon marché pour le repos des classiques. La paroisse des connaisseurs est rue de Richelieu : c'est là que nous guettons le *Te Deum;* exiger de nous, par les préparatifs qu'on y fait, quelque surcroît de patience, n'est que nous donner le temps de nous faire à nous-mêmes de plus belles promesses.

Hélas! elle s'est produite enfin, vers la mi-juillet, cette solennité si joyeuse ou qui devait l'être, et si longtemps à l'avance et si glorieusement carillonnée!.. Où l'on devait exulter, on s'est morfondu. On n'a guère ri à ces folies plus qu'on n'aurait fait à des sottises; et, plutôt qu'amoureuses, on les a trouvées froides. N'allez pas croire pourtant qu'on s'en soit pris à elles, ou du moins à soi-même et pour s'être fait d'elles une trop merveilleuse idée. Une pauvre comédienne était là, Mlle Marsy, qui, sans doute, à écouter pendant une saison entière les voix de Paris, s'était trop persuadée de l'important avantage qu'il y aurait pour elle à officier dans le temple de Molière en l'honneur de Regnard : — ce sont deux puissans dieux! — Elle montrait dans son jeu trop d'apprêt et d'application : elle paraissait tenir Agathe pour une figure de haute comédie; elle la raidissait et lui donnait un port presque noble jusqu'en ses gambades; elle la retenait presque à la terre, au lieu de la laisser légère et dansante; au moins réglait-elle évidemment ses pas au lieu de feindre que ses entrechats fussent abandonnés à l'aventure. Et de même elle faisait sentir l'artifice de sa diction; au lieu de pousser toutes les drôleries de son rôle comme au petit bonheur, elle les articulait avec la science manifeste qui eût convenu peut-être aux périodes de Célimène. Elle avait, d'ailleurs, belle prestance, fier et fin visage, bonne voix de comédienne, grand air d'intelligence, encore

que cette intelligence, pour cette fois, se fût fourvoyée; on pouvait réfléchir aussi qu'il n'appartient pas à tout le monde, ni surtout à une jeune actrice, qui s'est essayée dans trois ou quatre rôles au plus, de composer et d'animer de tels personnages, comme fait M. Coquelin aîné de ce Crispin du *Légataire*, avec un art consommé à la fois et avec toute l'apparence d'une personne qui joue de verve. On pouvait concevoir enfin qu'avec tous ses torts la nouvelle Agathe n'eût pas prévalu contre le mérite de la pièce, s'il eût été réellement tel qu'on se l'était imaginé. Mais point! Une victime expiatoire suffisait; elle déchargeait chacun d'une revision de procès littéraire et d'un examen de conscience : elle fut exécutée. A peine si l'on s'abstint de faire crier dans les rues : « La grande trahison de Mlle Marsy! » Elle avait trahi Regnard, en effet; par son maléfice elle avait changé l'ouvrage. Ce fut pure bonté d'âme si l'on se contenta de publier qu'elle était incapable de jouer aucun rôle. Ses compagnons furent enveloppés dans sa disgrâce : M. Coquelin cadet avait prêté à Crispin cette bouffonnerie flegmatique et ce je ne sais quoi de férocement fantasque où d'ordinaire le public se délecte; haro sur le cadet! M. Clerh fut déclaré aussi terne dans Albert qu'il avait paru finement coloré dans Géronte. Si M. Boucher, chargé du rôle d'Éraste, esquiva la férule, c'est qu'on le négligea comme insignifiant; si Mlle Kalb, agréable en Lisette, reçut des éloges, c'est qu'on déversa sur elle, pour ne pas la remporter toute, un peu de la bonne humeur qu'on avait apportée; c'est aussi qu'on pensa, en lui jetant quelques fleurs, vexer davantage Mlle Marsy.

Mais Regnard? Il sortit de cette épreuve gaillard comme devant. Il aurait couru, après cette chute, « jouer à la fossette » avec son petit camarade Molière, si pareil jeu convenait à la majesté de cet Olympe, où l'un aussi bien que l'autre réside. Quand *le Légataire* va aux nues, il enlève M. Coquelin avec lui, mais ne lui doit pas son élévation; quand *les Folies* s'épatent sur le sol, c'est la faute de Mlle Marsy. Après ces deux événemens, on commente avec la même complaisance le mot fameux : « Qui ne se plaît pas à Regnard, n'est pas digne d'admirer Molière. » On est tout près de l'interpréter ainsi : « De par Voltaire, défense à tous d'honorer Molière sans honorer du même coup Regnard; » et l'on ne prend pas garde seulement qu'une telle défense serait chimérique. Pourtant, même cette maxime admise, la différence des verbes « se plaire » et « admirer » laisse tous les sentimens et toutes les opinions à leur aise. Encore Voltaire ne dit-il pas combien il faut se plaire à celui-ci pour avoir le droit d'admirer celui-là : est-ce passionnément? est-ce beaucoup? est-ce un peu? Il vaut la peine de le rechercher, et peut-être le moment serait bien choisi pour cette enquête, à la fin d'une campagne théâtrale où Regnard a si fréquemment et si bruyamment reparu. Certes, nous ne nous plaindrons pas qu'on l'ait mis partout : une rentrée lui était due, et nous-mêmes l'avions

réclamée pour lui. Personne moins que nous n'est suspect d'hostilité ou même d'indifférence envers le répertoire, et personne n'est plus disposé à reconnaître qu'un tel auteur y doit tenir sa place. Il l'avait perdue, il la reconquiert; nous en sommes ravi et nous désirons qu'il la garde. « M. Perrin n'aimait pas Regnard, » soupirait quelqu'un, ces jours-ci, sur le mode de l'oraison funèbre; M. Perrin, nous l'espérons fermement, va sortir de sa léthargie; on s'était trop hâté de lui désigner des légataires. Mais que ce soit lui qui reprenne, après ces vacances données par la maladie, le gouvernement de la Comédie-Française, ou qu'il le résigne définitivement à des mains plus valides, nous souhaitons que l'intendant de la maison de Molière aime assez Regnard pour lui continuer cette hospitalité qui lui a été récemment rendue. Ainsi, qu'on ne s'y méprenne pas, si nous touchons au héros de l'année, ce n'est pas pour le pousser dehors, mais seulement pour prendre sa mesure.

Le plus grand, après Molière, des poètes comiques de la France, voilà Regnard tel qu'il se dresse dans l'opinion générale; d'ailleurs, on n'examine pas quel intervalle sépare le premier du second, et, cette distance n'étant pas marquée, il est à supposer qu'elle est médiocre : on ne cite guère, d'habitude, par ordre de taille, un nain tout de suite après un géant. Cependant si quelqu'un marche après Molière qui mérite d'être nommé aussitôt après lui, sans doute il ne faut pas que ce ne soit que son ombre : or c'est le plus proche soupçon auquel Regnard est exposé. J'ai lu, tout enfant, un volume de contes tirés de Shakspeare; c'était un recueil de petits récits en prose, qui commençaient de la sorte : « Il y avait une fois un roi, qui s'appelait Lear et qui avait deux filles;.. » suivait l'histoire du roi Lear, telle qu'une mère pourrait, à l'improviste, la raconter à un garçon de sept ans; et le reste de même. Tout Shakspeare tenait dans ces innocentes pages, reconnaissable aux grandes personnes et par la fable et par les noms des personnages et par quelques mots fameux; était-ce bien Shakspeare pourtant? Je me le suis demandé depuis. — Eh bien! tout pareillement, dès que je pénètre chez Regnard, j'y reconnais Molière : il s'y retrouve arrangé de cette façon. Regnard a-t-il ce caprice d'écrire, en guise de petit divertissement, une comédie en un acte? Il se souvient de *l'Avare*, il le résume: et *la Sérénade* est achevée. *La Sérénade*, c'est *l'Avare* joué, à la manière d'une charade, par des enfans qu'on a menés la veille au théâtre et qui veulent représenter à des amis ce qu'ils ont vu. Voici M. Grifon (Harpagon), qui veut épouser Léonor (Marianne), aimée de son fils Valère (Cléante); au lieu d'un souper, c'est une sérénade qu'il prétend donner à bon marché; au lieu d'une cassette, un collier qu'on lui vole et qu'on lui rapporte; au lieu d'une bague, ce collier que le jeune homme fait accepter à la belle; M. Grifon, d'ailleurs, dit à M. Mathieu (maître Simon) : « Je vous donnais,

il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ai votre billet, » et Scapin (La Flèche), qui s'est retiré avec son maître au fond du théâtre, ne manque pas d'en faire la remarque : « Le bonhomme négocie avec les usuriers aussi bien que nous, mais ce n'est pas de la même manière. »

J'ai pris *la Sérénade*, parce que c'est la première en date des pièces de Regnard que nous connaissions encore, et parce que la naïveté du procédé s'y fait apercevoir à plein ; mais Regnard a continué. Qu'est-ce que *le Bal*, sinon *M. de Pourceaugnac* mis en un acte et en vers? Et *le Retour imprévu*, sinon, ramassées aussi en un acte, *les Fourberies de Scapin?* Dans *le Distrait*, voici au moins une scène empruntée à Molière : la leçon d'italien que donne le marquis à Isabelle, c'est la leçon de chant que la fille d'Argan reçoit de Cléante. Jusque dans *le Joueur*, le plus original ouvrage de Regnard, nous saluons un personnage pour l'avoir rencontré ailleurs : sous le nom de la comtesse, comment ne pas voir Bélise? Dans *Attendez-moi sous l'orme*, Dorante courtiserait-il Agathe et Lisette à la fois avec tant de désinvolture, et rabrouerait-il si prestement Pasquin qui lui réclame ses gages, s'il n'avait reçu des leçons de don Juan? Le valet de Démocrite, Strabon, s'engagerait-il ainsi dans un discours sur les atomes s'il n'avait ouï Gros-René disserter sur la comparaison qu'Aristote a établie de la femme et de la mer? Et Démocrite lui-même philosopherait-il ainsi sur la hiérarchie de l'âme et du corps, s'il n'avait profité des *Femmes savantes?* Sans la *Critique de l'École des femmes*, où serait la *Critique du Légataire?* On me dispensera sans doute de rappeler que, pour une fois que Regnard s'essaya dans la tragédie, ce fut aux dépens de Racine : la scène de *Britannicus* où Néron épie l'entretien de son frère et de Junie a fourni *Sapor ;* autant la lire dans le texte que la relire ici, même ornée de variantes d'*Andromaque* et de souvenirs de *Bérénice*... Mais je m'aperçois que j'ai nommé toutes les œuvres dramatiques de Regnard, — au moins toutes celles qui ont un nom, si chétif soit-il, — sauf justement les trois que nous avons récemment vues au théâtre : oh ! pour celles-là, les rapports qu'elles ont avec le répertoire de Molière nous ont sauté aux yeux; nous en avons l'idée encore presque aveuglante. *Les Ménechmes*, bien plutôt qu'une imitation de Plaute, sont un composé d'*Amphitryon* et de *M. de Pourceaugnac*. Pour *le Légataire*, un correspondant de M. Sarcey, M. Th. Reinach, s'est chargé d'en faire l'analyse : « Crispin, écrit-il, c'est Mascarille et Scapin ; Lisette, c'est Dorine et Zerbinette ; Éraste, c'est Dorante du *Bourgeois* et Valère de *l'Avare;* Géronte, c'est Argan du *Malade* et Harpagon... L'amour de Géronte pour Isabelle, c'est de *l'Avare;* la scène avec l'apothicaire Clistorel est du mauvais Purgon ; jusqu'à l'ignoble chantage des billets dérobés au dernier acte qui rappellent *la cassette* de Molière ! » *Les Folies amoureuses* peuvent se dissoudre aussi aisément : Albert, c'est Sganarelle,

de *l'Ecole des maris*, et Arnolphe ; Crispin, c'est Scapin encore et Sganarelle du *Médecin malgré lui;* Lisette, c'est Dorine encore et Toinette ; Éraste, c'est Horace, ou un Cléante, ou un Léandre, ou un Valère quelconque; Agathe, c'est une Isabelle, ou une Lucile, ou une Angélique émancipée. Pour faire court, supprimez par la pensée trois pièces de Molière seulement : *les Fourberies de Scapin* en première ligne, *M. de Pourceaugnac* ensuite, et *le Malade imaginaire :* que restera-t-il de Regnard ? La conjecture est pour faire peur.

Mais à quoi bon tant de rapprochemens ? A quoi bon dénombrer les intrigues, les scènes, les personnages, les vers empruntés par Regnard à Molière ? Les vers ! M. Th. Reinach, ennemi juré de l'auteur, en pourchasse une douzaine à travers *le Légataire;* M. J.-J. Weiss, prince des regnardisans et qui regnardise avec délices, lui en citera bien d'autres, épars dans l'œuvre entière du poète. Sur tous ces francs plagiats, détracteurs et panégyristes sont d'accord. Même ils s'entendent sur un point plus délicat. Les plus modérés parmi les assaillans tiennent à peu près ce langage : « Regnard a pris des formes à Molière ; passe ! Molière, lui aussi, a pris plus d'une forme à ses devanciers ; mais il y versait une matière neuve et préférable à l'ancienne. Regnard, au contraire, ne fournit point de matière meilleure, ou plutôt il n'en fournit aucune ; Regnard, c'est Molière vidé, qui reste vide. — Soit ! répondent les défenseurs : il en est plus léger ! » Ils accordent qu'il n'y a dans les ouvrages de leur favori ni peinture de caractères ni peinture de passions ; même, si quelqu'un est tenté de remarquer des traces de l'une et de l'autre, au moins dans *le Joueur*, ils l'en dissuadent ; si quelqu'un veut estimer, au moins comme croquis de mœurs, le marquis du *Joueur*, ou le chevalier du *Distrait*, ou le Ménechme citadin, ils l'en détournent. Ce n'est pas par là, paraît-il, qu'il faut considérer Regnard ; accepter pour lui ces éloges serait le compromettre ; il serait exposé par cette imprudence aux reproches de gens indiscrets, qui exigeraient de lui davantage. Regnard, c'est Molière soulagé de toute sa substance : à merveille ! Délesté, libre et vif, il s'enlève au-dessus des domaines de l'observation dans le ciel limpide de la fantaisie.

Hé donc ! voyez-vous poindre le paradoxe ? Il est bien vrai que les deux Ménechmes, se succédant auprès d'Araminte, ne demandent pas qu'on les prenne au sérieux : autrement l'un serait M. Alphonse triomphant, et l'autre ne me ragoûterait guère plus, qui accepte les restes de son frère. Ni Éraste, des *Folies amoureuses*, ni Agathe, ne désirent non plus qu'on les traite en personnes de conséquence : ils deviendraient coupables envers Albert d'un abus de confiance et donneraient le scandaleux spectacle d'escrocs impunis. Sans parler de Carlin, du *Distrait*, qui serait convaincu de tentative d'empoisonnement, Crispin, du *Légataire*, et sa commère Lisette et cet autre Éraste

seraient criminels de lèse-majesté envers la maladie et la mort, complices d'un quasi-meurtre et faussaires, et le tout avec cette aggravation qu'ils sont récompensés pour ces méfaits; voilà, au plus juste, ce qu'ils seraient, s'il fallait les regarder comme des êtres de chair et d'os, créés par l'observation du poète. Mais il est équitable de les considérer comme des personnages fabriqués par sa fantaisie, ou, pour les désigner d'un mot, des fantoches, et d'opposer en leur nom cette qualité aux revendications de la morale si elle faisait mine de s'avancer contre eux. Oui, de bonne foi, ce ne sont que des fantoches; l'auteur les tient par des fils, et l'on peut apprécier l'aisance et la promptitude de son doigté : il fait courir l'un après l'autre ces pantins articulés à merveille, il les croise, il les entre-choque, sans les embrouiller; il les fait grimacer du nez et du menton, des bras et des jambes, comme pour leur plaisir et de sorte que le nôtre s'éveille : au fond, c'est pour le sien.

Leur agitation, en effet, n'est que l'exercice de sa gaîté; c'est sa belle humeur qu'il leur prête; c'est pour son compte qu'ils font leurs farces et qu'ils se jouent mutuellement des tours. Rapts, détournemens de fonds, substitutions de personnes, suppositions de testament, parodie de l'agonie, tout cela n'est que facéties de M. Regnard : quand Polichinelle scie avec son bâton le cou du commissaire, ce n'est pas une excitation au meurtre, mais un geste qui fait rire. Ici, l'homme qui tire la ficelle rit le premier, comme s'il devait rire tout seul; n'est-ce pas, au demeurant, une bonne manière de faire rire les autres? Et plus il rit, plus il veut rire; il s'ingénie ou plutôt il s'inspire, il s'exalte. Écoutez Crispin qui délire et conçoit l'idée de se déguiser en Géronte :

Laisse-moi donc rêver... Oui-da... Non... Si, pourtant...
Pourquoi non?.. On pourrait... J'accouche d'un dessein
Qui passera l'effort de tout esprit humain.
Toi, qui parais dans tout si légère et si vive,
Exerce à ce sujet ton imaginative...
Paix!.. Silence!.. Il me vient un surcroît de pensée...
... Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis!

Cette imaginative de Crispin, plus légère et plus vive que celle de Lisette, élancée au-dessus de la raison et enthousiaste d'elle-même, c'est proprement celle de Regnard; et sa qualité principale ou même sa vertu, — car elle tient là de quoi rendre anodins les poisons auxquels elle touche, — c'est proprement la gaîté. Elle ne pense pas à mal, non plus qu'à bien; elle pense à se divertir; et, pour cet effet, elle ne s'adresse ni à la réflexion ni à aucune autre faculté qu'elle-même, en qui elle sait trouver assez de ressources; elle se distribue en divers

personnages, c'est toute la peine qu'elle prend ; et elle jette par leur bouche ces boutades, d'un ressort et d'une saillie qui surprennent, d'une drôlerie si naïve et si parfaitement innocente :

Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris? — Non, il était de Rome.

Et ceci encore, d'un valet à son maître, pour faire pendant à cette réplique d'un maître à son valet :

Laissez-moi lui couper le nez! — Laissez-le aller.
Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

Maître ou valet, c'est toujours Regnard, et dans toutes conditions il est pareillement gai.

Cependant nous voilà ramenés en arrière, vers la Comédie italienne, jusqu'à *l'Étourdi* et au-delà. Cassandre, Isabelle, Léandre et Scapin suffiraient à ce théâtre; quatre poupées même y suffiraient, comme à celui de Guignol. Lorsqu'un des bonshommes, avec sa main de bois, cogne la tête de bois du voisin, c'est assez pour faire rire; et si l'impresario a de la verve, s'il accompagne de lazzi cette mimique, le rire s'élève et circule par les bancs jusqu'à la fin du spectacle. Ici de même : situation plaisante, mots plaisans; mais de passions, mais de caractères point. Molière avait quitté la convention pour la nature et les personnages traditionnels de théâtre, alors même qu'il en conservait les noms et les costumes, pour les ridicules aperçus dans la ville et jusque dans la salle. Or, je l'avoue, ce qui me fait le mieux rire, c'est un ridicule que je reconnais; dussé-je l'avoir connu chez moi, la surprise de le retrouver m'est une secousse agréable. Avec Regnard, je ne cours pas cette chance; lui-même me rassure là-dessus : Momus, dans le prologue des *Folies*, est bien son truchement lorsque, après la revue des « originaux » qu'il a rencontrés aux abords du théâtre et desquels on pourrait « extraire des copies, » il offre sa garantie qu'on les respectera discrètement. Ce seraient là, il le sait, « d'amples sujets de comédie ; » mais on négligera cette matière pour donner seulement

Quelques chansons et gentilles gambades,
Quelque agréable petit rien.

Et, pour conclure, il fait ce serment aux spectateurs qui auront écouté favorablement sa troupe :

Je vous promets, foi de dieu véridique !
Que de ma veine satirique
Vous n'exercerez point les traits.

Momus, ou plutôt Regnard, a tenu parole, et je ne risque point de rencontrer dans ses comédies cette humanité qui abonde chez Molière.

A Dieu ne plaise que je compare *les Folies amoureuses* à *l'École des maris* et à *l'École des femmes!* En vérité, ce ne serait pas de jeu. Mais dans *les Fourberies de Scapin* et dans *M. de Pourceaugnac*, jusque dans ces farces, éclatent presque partout des caractères humains. Quand ce ne serait que le cri de Géronte : « Que diable allait-il faire dans cette galère!.. » avec la proposition qui suit : « Il faut, Scapin, que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande ; » — quand il n'y aurait que ces ouvertures données par Molière, elles suffiraient pour qu'on vît au travers une âme d'homme. — Et ce Pourceaugnac qui déclare : « Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu ! » Et le médecin qui dit de lui : « On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade ! » Et l'apothicaire, qui dit de ce médecin : « Voilà déjà trois de mes enfans, dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois ! » Tous ces farceurs, dans leurs farces, me découvrent le fond de l'homme : qui la vanité, qui l'égoïsme, qui la sottise, biens communaux dont je sais que je participe et dont je trouve que tel ou tel, mon voisin, a plus que sa part. Semblable accident ne m'arrivera pas si je regarde la gesticulation, si j'écoute le bruit des *Ménechmes :* ici je n'ai plus affaire à mes semblables. — Enfin, lorsque j'entends le Malade imaginaire répondre à sa servante, qui lui fait observer que, « sa fille n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin pour mari, » lorsque je l'entends répondre : « C'est pour moi que je lui donne ce médecin, » — oh ! à ce coup, je reconnais mon prochain : *Vox hominem sonat!* Cette seule phrase est comme un réflecteur d'où s'éclaire toute la comédie, et je vois combien de vérité celle-ci renferme, et, partant, combien de morale. Trouverai-je dans *le Légataire* parcelle de l'une ou de l'autre? C'est naïveté de le demander, maintenant que Laharpe n'est plus là pour me répondre : — il avait découvert que l'objet de cette pièce est de peindre les inconvéniens du célibat ; vénérons sa bonne volonté !

J'entends bien qu'aujourd'hui nous sommes tellement soûls d'observation ou plutôt de psychologie, — pour appeler du mot à la mode ce qu'on appelait jadis connaissance du cœur ; — nous sommes tellement gavés de cette science appliquée à toute la littérature ; nous sommes, au théâtre en particulier, si fatigués par des indigestions de morale qu'un ouvrage dénué de tout cela nous est un rafraîchissement bienvenu. Elle arrive à point pour nous plaire, une pièce vide comme une

bulle de savon, inutile comme une fleur ! Tant d'écrivains nous attachent aux réalités, et quelques-uns si grossièrement, que nous sommes prêts à remercier l'auteur dont la fantaisie nous emporte dans le rêve. Encore serait-il permis peut-être de rechercher dans quel rêve : si c'est dans *le Songe d'une nuit d'été*, ou dans l'hallucination qui suivrait d'aventure une soirée passée à la foire Saint-Germain ; si c'est l'île de Prospero où l'on m'enlève, ou si celle-là n'en diffère pas trop dont Crispin est l'Ariel. Il se peut au moins que mon plaisir plus ou moins vif en dépende. Vous me ravissez loin de cette terre ; à la bonne heure ! Mais n'est-ce que pour me transporter dans une sphère où quelque joyeux pitre se travestit avec impunité en gentilhomme campagnard, en dame de province, en moribond afin de détourner un héritage vers son maître ? Ajoutons que dans ce pays chimérique un frère peut, sans plus de périls, tendre des traquenards à son frère pour lui dérober un mariage et une succession. Mettons enfin que, dans cet eldorado, un galant a le droit d'emporter à la barbe d'un tuteur et sa pupille et sa bourse ; qu'une fille honnête a licence d'y prendre toute sorte de costumes, voire celui de dragon ; et que la jeunesse amoureuse y triomphe de la jalouse vieillesse au point de lui cracher au nez. Avec tout cela et sans rien de plus, il se pourrait que cette vision ne me parût que faiblement charmante, et que l'avantage d'avoir quitté ce monde-ci pour celui-là me semblât médiocre. Que ces jeux soient innocens, d'accord, mais je puis les trouver enfantins et m'apercevoir, à les regarder, que je ne suis plus un enfant. « Les Français ne sont plus gais, » écrivait Saint-Beuve en 1852, au début d'un article sur Regnard; et, pour ne rien forcer, il notait qu ils le sont « de moins en moins. » On assure, en effet, qu'ils le sont moins encore aujourd'hui ; et peut-être, à mesure que le temps va, les hommes en général et ceux-ci en particulier acquièrent-ils des raisons de l'être moins toujours. Je ne serais donc pas surpris, après avoir examiné la fantaisie de Regnard et la qualité des objets où elle se porte, après m'être examiné moi-même, de découvrir que je ne suis plus assez gai pour qu'elle m'égaie.

Mais qu'on nous fasse grâce, à Regnard et à moi, de ce double examen; il suffit que ses partisans tournent à son avantage la propriété qu'il a d'être vide, par la fatigue qu'ils éprouvent d'auteurs plus substantiels, et surtout par le dégoût de certains remplissages et par la crainte d'en retrouver de pareils. M. Weiss lui fait ces complimens qu'il est « tout en superficie,.. sans goût de réflexion,.. ni spéculatif, ni philosophe, ni censeur des mœurs, » et qu'il « eût donné volontiers toutes les finesses des moralistes et toute la métaphysique des passions pour un quartaut de condrieux. » Voilà des éloges pour un auteur comique ! Et pour le plus grand que nous ayons après Molière ! Sérieusement, il vaut mieux être vide que bourré de méchans

riens; mais j'imagine, et M. de La Palisse y suffirait, qu'il vaut encore mieux être plein de bonnes choses. Donner le contraire à entendre est un jeu de dilettante; libre aux délicats de le jouer; ils justifient par là et patronnent la joie des grossiers qui se plaisent aux jeux de scène de Crispin ou d'Agathe comme à telles bouffonneries de petit théâtre. Le commun du public, où je comprends beaucoup de gens du bel air, retrouve ici, avec la garantie de la Comédie-Française, doublée de celle des plus fins critiques, la pièce à quiproquos et travestissemens à laquelle M. José Dupuis et Mme Judic l'ont habitué : quelle aubaine! A l'improviste, et justement peut-être où il craignait quelque chose qui fût au-dessus de son intelligence et de son goût, il rencontre son plaisir ordinaire, et des experts lui jurent que, cette fois, ce plaisir est noble. Si, d'ailleurs, il l'y rencontre, c'est à la condition seulement que les comédiens soient bons, de la même manière qu'ils le sont au Palais-Royal et aux Variétés : « Il les faut espiègles, alertes, vifs pour ces artifices de scènes où il ne peut y avoir de naturel que leur talent. » Qui parle ainsi? M. Désiré Nisard, le seul peut-être parmi les grands juges qui soit demeuré incorruptible aux séductions de Regnard : n'est-il pas celui qui le plus difficilement abdique les droits de la raison? Et si quelqu'un doutait de la justice de son arrêt sur ce point, je lui rappellerais que M. Coquelin et Mlle Marsy en ont fait récemment l'épreuve et la contre-épreuve. Donc, représentés par certains artistes, les ouvrages de Regnard agréent au gros des spectateurs par les mêmes raisons pour lesquelles tant de vaudevilles éphémères lui agréent; d'autre part, quelques raffinés exagèrent, par élégance de paradoxe, le bienfait qu'ils en reçoivent : ayant désigné ces deux classes, je crains que, de tous les fanatiques auxquels Regnard, cette année, a tant arraché de cris, je n'en aie omis aucun.

Aussi bien je n'ai garde d'oublier le meilleur titre de Regnard à la faveur de ces enthousiastes, au moins des cultivés, — car, pour les autres, ce titre-ci est de luxe : — je veux parler de son style. Et si j'insiste peu sur ce mérite, ce n'est pas pour le diminuer, au contraire : c'est parce qu'ici j'accorde immédiatement tout ce que le défenseur demande, ou presque tout. Le vers de Regnard est souvent négligé, à ce point que « réserve » y rime avec « grève; » il est souvent faible et plat; mais toujours il est facile, et que de fois d'une belle venue, d'un seul jet! Que de fois il est parfait, avec les grâces de l'abandon! Que de fois preste et leste! En combien de passages aussi est-il plein, solide sans dureté, brillant et sonore! Mais surtout la langue en est bonne : réserve faite, ici encore, pour les négligences, je conçois qu'aujourd'hui, après les abus de la poésie romantique, des lettrés goûtent particulièrement celle-ci, où chaque mot a tout son sens et n'en a point d'autre. C'est par la langue, oui certes, que Regnard est

succulent, savoureux, délicieux ou plutôt délectable : il la tient de bonne tradition française; il l'a même gardée plus grasse que beaucoup d'écrivains du XVIIe siècle, auquel pourtant il appartient encore; pour le concret du style, par-delà les cartésiens, il rappelle Régnier. Qu'on l'en félicite donc, pourvu que ce ne soit pas aux dépens de Molière : celui-ci, au gré de M. Weiss, n'a point assez de ces « épisodes fleuris » où l'autre excelle. Mais c'est que Molière est un auteur dramatique et ne s'arrête pas, comme un tourneur d'épîtres, à façonner des morceaux reluisans. Et, d'ailleurs, à combien plus d'idées et combien plus relevées sa langue ne suffit-elle pas!

Poète, ou plutôt bon écrivain en vers, et naturellement bon, Regnard l'est sans doute; quel barbare le contesterait? Un parfum de style a embaumé pour l'avenir les parades qu'il a improvisées, en veine de belle humeur, sur les traces de Molière. Mais comique, tout de bon, l'est-il? Qu'est-ce qu'une comédie d'où l'homme est absent? Regnard, j'imagine, aurait pu l'y mettre; il avait des yeux pour le voir, il le voyait, si j'en crois quelques traits de ses pièces et quelques passages de ses épîtres; mais, pour ne point se donner de tracas, pour ne pas attrister son épicurienne demeure d'entre la rue de Richelieu et Montmartre, ou sa seigneuriale résidence de Grillon, il préféra se divertir avec des poupées. On n'est pas comique à si peu de frais : le contemplateur, Molière, en a su quelque chose. Il fut moins heureux, il est moins « gai. » J'avoue cependant que je « me plais » avec lui autant que je « l'admire : » n'est-il pas, celui-ci, vraiment délicieux autant que fort? Après lui, bien loin après, s'il fallait nommer comme auteur comique un de nos anciens, c'est Marivaux que je choisirais : outre qu'il fut original, s'il ne peignit pas tout l'homme, il peignit du moins avec délicatesse quelques parties exquises de son âme. Mais votre client, monsieur Weiss! je ne veux pas m'emporter à des représailles : je résiste à la tentation de murmurer que celui qui, d'un cœur sincère, « se plaît » passionnément avec Regnard, celui-là n'ira pas plus loin et « n'admirera » pas Molière; je consens à me plaire un peu, beaucoup même avec cet aimable compagnon, et je trouve bon que chacun s'y plaise tant qu'il peut. Je dois pourtant constater que, dans cette brève étude, ayant rapproché toutes les œuvres de Regnard et quelques-unes de celles de Molière, nous en avons vu la différence; et que Molière, par surcroît, a fait de petits ouvrages qui s'appellent, — pour n'en citer que deux encore : — *le Misanthrope*, *Tartufe*. Après cela, qu'on fasse tous les éloges qu'on voudra de Regnard, et qu'on se récrée avec lui, si l'on y est destiné, plus qu'avec Molière, mais, comme disent les bonnes gens, qu'on ne les nomme pas tous les deux dans la même journée!

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

Depuis que la république a reçu parmi nous le sceau des régimes établis, une constitution, une organisation légale dont l'efficacité et la durée ne cessent de dépendre de la sagesse des hommes, dix années sont passées; dix années pendant lesquelles les républicains, ceux qui se croient et s'appellent les vrais républicains, ont à peu près régné et gouverné, accentuant de plus en plus leur domination, excluant par degrés les conservateurs de toutes nuances, puis les modérés de leur propre parti, pour rester maîtres et seuls maîtres des affaires de la France. Les républicains ont eu dans leurs mains la puissance de l'état, les faveurs administratives, le crédit et la fortune du pays. Ils ont rempli les ministères et les fonctions de tout ordre; ils ont librement et souverainement régné dans trois législatures, disposant d'une majorité incontestée au Palais-Bourbon et bientôt au Luxembourg. Ils ont eu tout le temps de montrer ce qu'ils savaient et ce qu'ils pouvaient, de déployer dans les affaires extérieures comme dans les affaires intérieures de la France leurs talens, leurs lumières, la fécondité de leurs idées, toutes les ressources de leur esprit. Rien ne les a gênés dans leur expérience, ils ont eu le champ libre. Qu'ont-ils fait et que laissent-ils à faire? C'est là précisément la question qui se reproduit d'une manière aussi pressante qu'inévitable toutes les fois que revient l'heure décisive des grandes consultations populaires.

Lorsqu'il y a quatre ans, à cette même saison de l'année, le scrutin allait s'ouvrir comme il va s'ouvrir bientôt pour le renouvellement de la chambre des députés, les partis dominans ne manquaient pas d'une certaine confiance mêlée de jactance et d'illusions; M. Gambetta vivait

encore et conduisait cette campagne en homme à qui tout avait réussi jusque-là, qui se promettait plus que jamais l'influence et le pouvoir. On ne doutait de rien. On assurait que l'ère des périls était passée, que la république était désormais fondée, qu'il n'y avait plus qu'à s'occuper de l'affermir en lui donnant pour base la démocratie la plus large, la plus libre, la plus éclairée. On traçait de vastes programmes; on demandait au pays une majorité puissante, décidée à tout « pour établir et soutenir le gouvernement des réformes républicaines, » et le pays, docile comme il l'est assez souvent au régime qui existe, donnait ce qu'on lui demandait; il envoyait à la chambre nouvelle une majorité républicaine, sans trop regarder aux programmes, à ces fameux programmes qui sont devenus les immortels « cahiers » des élections de 1881. Eh bien! c'est fini, la comédie est jouée. Les quatre années de cette législature sont passées comme étaient déjà passées les quatre années des législatures précédentes. M. Gambetta, le grand électeur de 1881, n'est plus de ce monde, et avant de disparaître, il a eu le temps de porter aux affaires le faste décevant de son impuissance. La chambre, dont il semblait devoir être le victorieux leader, va mourir, elle est même déjà morte. Que reste-t-il de l'affermissement de la république qu'on se promettait, du gouvernement des réformes, des vastes programmes de la majorité républicaine? C'est encore et plus que jamais la question. La vérité est que cette chambre de 1881, élue il y a quatre ans pour tout réformer, pour assurer un avenir indéfini à la république, s'est éteinte ces jours passés sans éclat et sans bruit, après avoir vécu assez médiocrement, après avoir usé six ministères morts successivement d'impuissance ou d'un coup violent de scrutin.

On pourra, si l'on veut, lui dédier une épitaphe où l'on inscrira ce qu'elle a fait. Elle a certes accompli, dans son existence de quatre années, plus d'œuvres dangereuses ou vaines que d'œuvres sérieusement utiles. Elle s'est crue obligée à réformer la constitution sans s'apercevoir que, par une revision incohérente et puérile, elle ravivait sans profit le sentiment de l'instabilité, elle ébranlait les institutions bien plus qu'elle ne les affermissait. Elle a tenu aussi à mettre la main à une réforme judiciaire dont le seul résultat sensible a été d'assouvir des ambitions et des ressentimens en laissant la magistrature nouvelle déprimée et affaiblie. Elle a encouragé, sanctionné sans réflexion, sans examen et sans contrôle des entreprises qui, mieux conçues, mieux dirigées, n'auraient eu sans doute rien d'inavouable, qui, telles qu'elles ont été conduites, n'ont été que périlleuses et onéreuses. Elle a voté tout ce qui lui a été proposé de crédits, d'emprunts, d'expédiens financiers, au risque d'accumuler les déficits, de mettre la confusion dans le budget et de préparer une situation dont le fardeau pèse aujourd'hui sur le pays. Elle a tenu enfin à ne pas mourir

sans laisser en héritage au sénat une loi militaire dont la conséquence évidente, si elle était votée et appliquée, serait tout simplement la désorganisation de l'armée, mieux encore, la décadence de tout esprit militaire en France. Cette chambre de 1881, qui vient de disparaître, elle a remué assurément bien des questions; elle les a remuées, elle ne les a pas résolues; elle n'a fait que les compliquer et les rendre plus difficiles. Le plus clair est qu'elle s'est usée et épuisée dans des travaux sans suite, dans des conceptions sans maturité, dans des entreprises sans prévoyance, dans des réformes décousues, se réduisant le plus souvent aux proportions d'une œuvre de parti et de secte. Elle a cru toujours être une chambre réformatrice, on lui a fait ce compliment; elle n'a réussi, en réalité, qu'à offrir le spectacle d'une impuissance agitée et agitatrice, jouant avec tous les intérêts comme avec les sentimens les plus vivaces, les plus profonds de la conscience. Elle s'est figuré, parce qu'elle avait la puissance, pouvoir tout se permettre impunément; elle n'est arrivée qu'à tourner contre elle tous ceux qu'elle a froissés ou trompés, à être une assemblée sans autorité, sans direction, et même, en définitive, sans majorité, si ce n'est pourtant lorsqu'il y a eu quelque religieux à dévorer ou quelque prêtre à priver de son traitement. « Avec la victoire, disait récemment M. Clémenceau, sont venues les désillusions et les divisions. » Il y a des désillusions parce qu'on n'a pas réussi et qu'on le sent bien; il y a des divisions parce qu'on ne veut pas partager la responsabilité d'une situation qu'on a créée ensemble et dont on s'aperçoit que la France finit par se lasser. C'est là peut-être aujourd'hui l'état réel des choses, qui pourrait être caractérisé ainsi : une fatigue universelle et indéfinissable dans le pays, qui sent ses intérêts compromis, la déconsidération d'une assemblée finissant dans l'impuissance et la turbulence, la république remise en doute par ceux qui l'ont mal servie, les républicains eux-mêmes inquiets et divisés devant le scrutin qui va s'ouvrir.

Qu'en sera-t-il, en effet, de ces élections prochaines qui paraissent désormais fixées au 4 octobre et qui vont être évidemment pour toutes les opinions, pour tous les partis, une occasion nouvelle de luttes passionnées, de mêlées ardentes et probablement assez confuses ? Il est certain que si parmi les conservateurs de toutes les nuances : monarchistes, impérialistes, il y a des divisions qui sont assez visibles, qui restent peut-être encore pour le moment la garantie la plus effective de la république, les partis républicains eux-mêmes sont pour le moins aussi divisés. Ils paraissent jusqu'ici aller aux élections un peu comme des frères ennemis, et le ministère qui s'est donné pour mot d'ordre l'union, la concentration des voix républicaines, n'est point, à ce qu'il semble, près de toucher à la réalisation de son programme. Pour

le moment, entre les deux groupes principaux de la république, radicaux et opportunistes, la paix est loin d'être faite. Déjà, au contraire, les hostilités sont ouvertes et cette campagne qui commence, qui va se dérouler de toutes parts, ne laisse pas d'être aussi curieuse qu'instructive, ne fût-ce que pour montrer la stratégie, les illusions, les calculs, les ambitions de ces partis à qui le pays a certainement le droit de demander compte de ses crises morales ou matérielles depuis quelques années. C'est décidément M. Clémenceau qui est l'orateur, le tacticien, le champion et, si l'on peut le dire, le commis voyageur du radicalisme dans cette phase préparatoire des élections. Il y a quelques jours déjà, il était à Bordeaux, inaugurant la campagne par un discours destiné à servir de programme. Le lendemain il était à Mâcon, où il s'arrêtait à peine pour parler, avant de se rendre en Vaucluse, dans la petite ville de Cavaillon. Il est prêt à aller partout où l'on voudra, au midi et au nord, pour le parti dont il s'est fait le chef ou le plénipotentiaire auprès des populations qui aiment ce genre de représentation.

M. Clémenceau n'est certes pas le premier venu. Il a l'esprit vif, quoique peut-être peu varié, la parole prompte et nerveuse, la repartie exercée. Il se dégage lestement de toutes les responsabilités compromettantes auxquelles s'est exposé le parti républicain depuis quelques années, et il a une façon hardie de déployer le drapeau de la politique radicale en face de ses adversaires, les importans, les sages, qu'il poursuit de ses traits mordans. Ce n'est pas que M. Clémenceau lui-même n'ait ses tactiques ou ses réserves et qu'il ne paraisse assez préoccupé de se contenir, de calculer ses discours pour la circonstance. Il vise évidemment à garder l'attitude d'un politique. Volontiers il combat les violences, les procédés révolutionnaires. On sent en lui l'homme qui prétend bien rester possible un jour ou l'autre au gouvernement. Il ne désavouerait peut-être pas l'ambition de reprendre le rôle de M. Gambetta dans des conditions un peu plus avancées, si l'on veut, et, au fond, il a bien aussi sa manière d'être un opportuniste. La difficulté pour lui, et c'est en cela qu'il a besoin de toutes les ressources de sa tactique, la difficulté est de concilier ces réserves du politique, du ministre éventuel, et ces éternels, ces inévitables articles du programme radical, et l'abolition du sénat, et la suppression de la présidence de la république, et la séparation de l'église et de l'état, et l'élection des juges, et les impôts prétendus démocratiques. Lorsque M. Clémenceau harcèle de sa verve violente l'opportunisme, représenté par M. Jules Ferry bien plus que par le ministère, et la politique des expéditions lointaines, lorsqu'il prodigue ses railleries aux abus de domination discrétionnaire, lorsqu'il fait la guerre aux budgets démesurés, aux expédiens ruineux et aux déficits, il triomphe aisément; il a le beau

rôle parce que, jusque dans la véhémence de ses invectives, il y a toujours quelque vérité. Quand il développe son programme de radicalisme, il n'est plus que le théoricien d'un certain nombre de banalités révolutionnaires. qui ne sont ni nouvelles ni inoffensives. Et, qu'on le remarque bien : même en se prêtant à ce programme de revendications à la fois chimériqnes et meurtrières, il ne réussit pas encore à satisfaire ceux qui vont plus loin que lui, ceux qui le trouvent déjà trop modéré, presque réactionnaire. En combattant les opportunistes, il est traité à son tour en opportuniste par la démocratie extrême. Il représente une nuance de radicalisme qui, sans se confondre avec le socialisme, n'est pas moins dangereuse, qui, en s'introduisant par degrés dans la politique républicaine depuis quelques années, en pesant sur les ministères, a contribué justement à créer cet état de fatigue, d'instabilité et de doute où l'on est aujourd'hui. C'est ce qu'il y a de plus clair. Si le pays trouve que son mal ne va pas assez vite, il n'a qu'à voter pour le programme de radicalisme que M. Clémenceau va lui porter dans ses pérégrinations électorales.

Non sans doute, le radicalisme de M. Clémenceau, suivi du radicalisme de bien d'autres, n'a rien de tentant pour un pays qui demande la sécurité et à qui on promet le mouvement perpétuel, des expériences nouvelles, de prétendues réformes qui ne sont que des guerres incessantes aux croyances ou aux intérêts. Qu'ont à offrir, de leur côté, à ce pays fatigué et perplexe, les opportunistes que M. Clémenceau combat comme des ennemis et qui ont formé jusqu'ici l'armée passablement confuse de tous les ministères républicains? Les opportunistes ont été visiblement quelque peu étourdis, il y a quelques mois, du coup qui a frappé et emporté le précédent cabinet; ils avaient trouvé leur homme dans le dernier président du conseil et ils ont été mis en déroute avec lui dans la bourrasque du 30 mars. Depuis, ils ont essayé de se reconnaître, et ils entrent à leur tour en campagne. Que sont-ils et que représentent-ils réellement, ces opportunistes, dans la mêlée nouvelle des élections? Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, bien facile à préciser, puisque les chefs du parti, réunis en conclave depuis quelques semaines, ont eu tant de peine à s'entendre sur un programme qui ressemble un peu au vieillard de la fable, à qui ses deux maîtresses arrachaient tour à tour les poils blancs et les poils noirs; mais tandis que le comité façonne et remanie son programme ou rallie des adhésions, celui que les opportunistes ont reconnu assez longtemps et reconnaissent encore pour leur chef, M. Jules Ferry, engageant plus vivement l'action, vient d'aller à Lyon avec l'intention évidente de tenir tête à M. Clémenceau, d'opposer réunions à réunions, manifestes à manifestes. C'était certainement un acte hardi d'aller à Lyon, en pleine démocratie radicale, relever le drapeau d'un parti naguère encore vaincu,

essayer de rétablir les affaires de l'opportunisme. M. Jules Ferry a du moins le mérite de ne pas se tenir aisément pour battu, de payer d'assurance. Il est allé à Lyon, il a parlé, il a fait l'apologie de son ministère, il a défendu ses actes, il s'est raillé de M. Clémenceau, et la question est de savoir si on est beaucoup plus avancé, si le discours qu'il a prononcé dans un banquet lyonnais n'est pas tout simplement une manière de prolonger l'équivoque qui est depuis longtemps l'essence de cette politique opportuniste.

La difficulté, en effet, est de saisir, à travers les apologies orgueilleuses et les vaines amplifications, ce que l'ancien président du conseil a voulu dire, ce qu'il promet au pays, à une heure où il s'agit pourtant de s'exprimer clairement. M. Jules Ferry parle sans cesse de gouvernement, de politique gouvernementale, de la nécessité des pouvoirs stables non-seulement pour la paix intérieure, pour le progrès régulier du pays, mais dans l'intérêt du rôle extérieur de la France. Il recommande aux électeurs de ne nommer que des hommes pénétrés d'idées de gouvernement, d'envoyer à la prochaine chambre une majorité homogène, résolue, « capable de donner à la France ce grand bien de la stabilité gouvernementale. » Voilà qui est au mieux ! Il s'agit seulement de s'entendre. Si M. Jules Ferry veut prouver qu'il ne parle pas à la légère et pour se donner un air d'homme d'état, qu'il sent lui-même la valeur de ses déclarations, s'il veut être sérieux, il a un moyen bien simple : qu'il conforme sa politique à son langage, qu'il se montre prêt à accepter les idées, les conditions sans lesquelles il n'y a pas de gouvernement, qu'il désavoue sans subterfuge et sans réticence toutes les solidarités révolutionnaires et radicales, qu'il dise un non résolu aux réformes qui ne sont qu'une chimère ou un danger. Il n'a qu'à déclarer une bonne fois qu'il n'est ni avec ceux qui veulent bouleverser la situation religieuse du pays, ni avec ceux qui veulent bouleverser la société civile et économique ; qu'il est tout simplement pour une république régulière, conservatrice, respectueuse de toutes les traditions comme de tous les intérêts de la France. On commencerait peut-être alors à comprendre. Est-ce là ce que fait l'ancien président du conseil ? Il s'en garde bien. En paraissant combattre le radicalisme ou en se débattant pour rire, il se hâte au contraire de le flatter, de lui donner sa part et son rôle. Il se fait un honneur d'avoir accompli quelques-unes des œuvres les plus radicales du temps. Qui a pu prétendre qu'il aurait dit un jour à Rouen ou au Havre que le péril de la république était à gauche ? Il aura sûrement été mal compris. L'ancien président du conseil a le malheur d'être un des hommes les plus incompris de son siècle ! Il a voulu parler tout au plus des intransigeans, des « agités, » des « brouillons. » Il ne veut pas qu'on le brouille avec les vrais radicaux, avec

cette « généreuse démocratie, » dont il s'efforce de disputer les bonnes grâces à M. Clémenceau ! De sorte qu'aujourd'hui comme hier, à Lyon comme partout, M. Jules Ferry, au lieu de dissiper les confusions, joue toujours ce jeu équivoque, avec les conservateurs, il parle de gouvernement, de stabilité, il s'élève contre les radicaux, qui sont l'éternel trouble-fête ; avec les radicaux, il parle des réformes qu'on accomplira en sachant les préparer, les mûrir, il traite dédaigneusement les conservateurs. Au demeurant, ce que promet au pays le chef des opportunistes, c'est la continuation de la politique qu'il a suivie au pouvoir, qui a si bien réussi, et, ce qu'il demande, c'est une majorité qui le ramène aux affaires.

De cette campagne qui commence, de ces représentations en province qui vont maintenant se presser, ce qu'on peut conclure de plus certain, c'est que ces partis, opportunistes et radicaux, peuvent bien se renvoyer des responsabilités embarrassantes et se faire la guerre, ils restent au fond solidaires par les idées et par les œuvres. Les uns et les autres, dans des mesures différentes, selon le tempérament des hommes, ont les mêmes illusions, les mêmes arrogances, les mêmes passions, les mêmes aveuglemens. La vérité est que ces républicains de tous les camps, occupés aujourd'hui à reconquérir, à se disputer une opinion inquiète ou découragée, ne peuvent se décider à reconnaître que, s'il y a une situation difficile, ils ont tous contribué à la créer par leurs excitations ou par leurs faiblesses, par l'abus organisé d'une domination de parti ; ils ne sont pas arrivés à savoir qu'on n'accumule pas impunément les fautes, les violences et les imprévoyances dans la vie d'une nation. Ils se figurent encore dégager leur responsabilité par des discours ; mais il reste un juge qui a le dernier mot, et ce juge, c'est la France maîtresse de ses choix, libre de se prononcer sur une politique qui, au lieu de tout affermir comme elle le disait, laisse la confusion dans les finances, la stagnation dans les intérêts, l'instabilité dans l'état, la défiance dans les esprits.

Autant qu'on en pouvait juger il y a peu de temps encore, cette saison d'été ou d'automne qui s'ouvre pour les parlemens comme pour les gouvernemens semblait n'avoir plus à craindre de ces nuages qui passent quelquefois sur l'Europe, que les augures interrogent avec une inquiétude plus ou moins sincère. Dès qu'il était admis que provisoirement entre Londres et Saint-Pétersbourg on continuait à négocier sur la délimitation de la vallée de Zulficar, que la question d'Égypte ne serait pas de sitôt résolue, il ne restait plus une apparence ou un prétexte de complications prochaines. Les grandes nations du continent pouvaient se promettre le repos dans leurs relations extérieures et prendre le temps de s'occuper de leurs affaires intérieures, de leurs élections qui se préparent. Tout au plus signalait-on à l'horizon quel-

ques-unes de ces entrevues princières ou ministérielles qui se reproduisent périodiquement. Hier l'empereur et l'impératrice d'Autriche allaient complimenter le vieux souverain allemand qui est à Gastein; d'ici à peu, dit-on, M. de Bismarck et le comte Kalnoky pourraient se rencontrer on ne sait où. Plus tard, peut-être, le tsar ira-t-il rendre visite à l'empereur François-Joseph. Au demeurant, ces entrevues, qui ont pu avoir quelquefois leur importance, semblent assez dénuées de signification pour cette année; elles ne paraissent du moins répondre à aucune circonstance particulière ou extraordinaire. Il fallait bien qu'on crût n'avoir rien à craindre pour la saison, qu'on ne vît rien de grave dans les relations générales, puisque depuis quelques jours déjà ministres et diplomates ont quitté leur poste ou se disposent à voyager, à aller se retremper aux eaux d'Allemagne ou de France. Le chancelier de Russie, M. de Giers, est à Franzensbad pendant que son souverain est à Helsingfors. Le président du conseil du roi Humbert, qui reste chargé de la diplomatie italienne, M. Depretis, va dans les Vosges. Lord Salisbury lui-même vient en villégiature à Dieppe. Les ambassadeurs prennent leurs vacances et sont sur tous les chemins : preuve évidente que, ces jours passés encore, tout était à la paix, au calme dans les relations extérieures.

Oui vraiment, l'Europe ne pensait pas à mal, elle vivait sur la foi des apparences, des déclarations, des protestations pacifiques, lorsque tout à coup l'oracle contraire a parlé. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui sait ce qu'elle dit, qui a les secrets de la chancellerie de Berlin et qui a l'habitude des coups de trompette inattendus, la terrible *Gazette* a élevé la voix pour annoncer qu'il ne fallait pas s'y fier, qu'il y avait des orages menaçans devers les Vosges, qu'on n'en avait pas fini avec les passions françaises, toujours prêtes à se déchaîner. La *Gazette* sibylline a parlé ainsi, et à sa suite, la plupart des gazettes allemandes, fidèles au mot d'ordre, se sont fait un devoir de reprendre les vieilles polémiques contre la France, — qui seule manifestement menace la paix du monde, heureusement préservée par le sage et puissant solitaire de Varzin. Nous voilà bien avancés si nous avions eu trop d'illusions!

Que s'est-il donc passé qui ait pu provoquer ou motiver cette explosion imprévue de mauvaise humeur teutonne? Est-ce qu'il y aurait eu récemment entre les deux nations, entre les cabinets de Paris et de Berlin, quelque querelle, quelque dissentiment, qui aurait donné lieu à des explications plus ou moins vives, à des correspondances ou à des conversations diplomatiques plus ou moins amères? Est-ce qu'il y aurait eu, en France, dans ces derniers mois, quelque recrudescence d'animosité contre d'anciens adversaires, des emportemens ou des impatiences d'opinion, des préparatifs belliqueux, en un mot, une

certaine disposition à chercher l'occasion d'un nouveau conflit, de ce qu'on appelle la revanche? Au premier coup d'œil, rien de semblable n'apparaît, assurément. On aurait dit plutôt que, depuis quelque temps, les deux gouvernemens s'étaient étudiés à se rapprocher politiquement, autant que cela était possible, à nouer de meilleurs rapports, même à poursuivre ensemble la solution de questions qui intéressent l'Europe. De plus, s'il y a aujourd'hui dans notre pays, en dépit de quelques effervescences isolées et partielles, un sentiment vivace, saisissable, c'est le désir de la paix, le sentiment de la nécessité de la paix. La France, déjà liée par des entreprises coloniales qu'elle paie du sang de ses soldats, qui pèsent sur son budget, n'a sûrement pas l'impatience de se retrouver pour le moment sur d'autres champs de bataille, et ce n'est pas, dans tous les cas, la loi de recrutement préparée par les radicaux de la dernière chambre qui peut passer pour une démonstration menaçante, pour l'organisation d'une armée prête à entrer en campagne. Il n'y avait donc pas de prétexte sérieux et sensible à invoquer. Qu'est-on allé chercher? Il a suffi d'un simple article de journal comme il en paraît sans cesse, depuis quelques années, dans les deux pays, sur l'organisation des forces nationales, sur les armes, sur les défenses des frontières. Un écrivain militaire a cru devoir étudier, en dehors de toute préoccupation politique, au point de vue technique, le rôle et la composition de la cavalerie française de l'est en mettant en regard la composition et le rôle de la cavalerie allemande au-delà des Vosges. Il n'en a pas fallu davantage. Aussitôt, sur ce simple fait, la vigilante sentinelle de Berlin a pris feu, et comme la raison était insuffisante, comme, d'un autre côté, la France ne paraissait nullement agitée d'ardeurs belliqueuses, on a flairé quelque mystère; on s'est mis un peu de toutes parts à chercher comment cette même *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui, il y a peu de jours à peine, célébrait la « solidité du caractère éminemment pacifique de la politique internationale, » avait pu découvrir si vite de si noirs nuages à l'horizon des Vosges. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les autres journaux allemands, un peu surpris peut-être de la sortie de la gazette berlinoise, mais jaloux de suivre le mouvement, se sont évertués à leur tour à réveiller tous les griefs, à chercher, à imaginer toute sorte de motifs à défaut du prétexte qui ne leur paraissait pas à eux-mêmes bien sérieux. A tout hasard, ils ont rouvert le feu contre notre pays en mettant la France en cause dans ce qu'elle fait et dans ce qu'elle ne fait pas, dans ses sentimens présumés, dans ses projets, dans ce qu'elle est censée préméditer. Et voilà comment s'engagent ces campagnes de plume entreprises, dit-on, pour le bien des peuples, pour la paix de l'Europe!

Des polémiques ne sont point sans doute des actes de diplomatie

engageant les gouvernemens et il ne faudrait pas en exagérer l'importance. Les journaux allemands ont l'habitude de ces campagnes périodiques où ils portent autant de discipline que de violence et qui, en définitive, ne sont assez souvent que des explosions de circonstance sans lendemain. La vraie question serait de savoir ce que pense, ce que veut réellement celui de qui tout émane en Allemagne, celui qui sait se servir de tout, même de la presse, et dont les journaux, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* en tête, sont chargés quelquefois de masquer ou de dévoiler à demi les calculs, de laisser entrevoir les impressions et les évolutions. Le chancelier allemand a-t-il voulu témoigner son ressentiment pour quelque mécompte, d'ailleurs peu important, qu'il aurait essuyé dans la poursuite de sa politique coloniale? A-t-il voulu, au risque de faire sentir durement sa prépotence, avertir la France à la veille des élections, rudoyer les radicaux français au cas où ils seraient tentés de se créer une certaine popularité par des déclamations contre l'Allemagne? Prépare-t-il quelque combinaison nouvelle, quelque évolution qu'il veut donner à pressentir, dont on verra plus tard les suites? Il est certain que M. de Bismarck sait assez généralement ce qu'il fait, qu'il ne met pas les journaux en mouvement sans y être intéressé et qu'il ne parle pas ou ne laisse pas parler pour rien. Au fond, à y regarder de près, il ne serait pas impossible que cette campagne, aussi bruyante qu'imprévue, des journaux allemands, ne se liât à une phase de politique nouvelle, principalement caractérisée par une recrudescence de mauvaise humeur du chancelier à l'égard de la France et par un retour de l'Allemagne vers l'Angleterre.

Précisons un peu plus si l'on veut. Il y a eu, on n'en peut douter, depuis quelque temps, sous le dernier cabinet, il y a eu, au moins sur quelques points de politique européenne, entre Paris et Berlin, un certain rapprochement, un certain désir de bon accord, qui pouvait sans doute avoir ses avantages, qui malheureusement aussi reposait sur une dangereuse équivoque. Assurément la France n'est nullement tourmentée de ces passions belliqueuses que lui attribuent les journaux allemands. On pourrait dire que, par ses instincts, par ses sentimens, elle est aujourd'hui une des nations les plus pacifiques. Elle est même parfaitement disposée, autant que sa situation le lui permet, à n'avoir que des rapports rassurans, réguliers avec l'Allemagne, parce qu'un grand pays ne peut pas se réduire à une politique d'isolement, d'amertumes stériles, et d'éternelles récriminations. La France est sans bouderie et sans impatience avec tous ceux qui travaillent pour la paix, qui veulent venir en aide à ce qui reste de l'équilibre européen; mais il est bien clair aussi qu'en restant correcte et loyale dans ses relations, elle a le droit de garder, avec l'indépendance de

son rôle, le souvenir de ses traditions, de ses malheurs et de ses intérêts permanens; elle n'a pas à entrer dans des combinaisons où elle ne serait pas toujours avec dignité, elle ne peut pas se prêter à toutes les politiques, fût-ce pour quelques avantages momentanés. M. de Bismarck, dans un sentiment qui n'avait rien d'inavouable sans doute, qui était le sentiment d'un grand calculateur, a jugé habile de pratiquer à l'égard de notre pays la politique des diversions, en allant au-devant d'un rapprochement dont il espérait se servir; il a cru gagner ou se rattacher jusqu'à un certain point la France en l'aidant de sa diplomatie, en se montrant favorable à ses entreprises du moment, en lui facilitant les occasions de déployer son activité et son drapeau à Tunis, au Tonkin, à Madagascar. Le chancelier, en homme à qui rien ne résiste, a pensé résoudre d'un seul coup le problème assez compliqué d'occuper la France, de la désintéresser en lui assurant des compensations lointaines et de lui faire peut-être oublier ses blessures. Tout était bénéfice pour lui. Il n'a pas pu malheureusement tarder à s'apercevoir que, pour un homme si positif, il se faisait illusion, que le concours qu'il pouvait se promettre de la France, quels que fussent les ministères, avait nécessairement des limites. Il l'a vu avec son dépit hautain, et il n'a pas pu se contenir; il n'a pas su se défendre d'une de ces impatiences de domination qui, après tout, ne conduisent à rien, qui ne changent ni la nature des choses ni les vrais intérêts. Ce qu'il n'a pas voulu mettre dans sa diplomatie, il s'est donné le plaisir de le laisser passer dans des polémiques qu'on peut toujours désavouer: de là ce déchaînement des journaux dévoués à la politique du chancelier contre notre pays, à qui on reproche aujourd'hui de méconnaître les intentions bienveillantes de l'Allemagne, d'être insensible aux offres les plus généreuses et probablement les plus désintéressées de réconciliation, d'oublier l'appui qu'il a reçu dans les affaires d'Égypte, à Tunis ou au Tonkin. Peu s'en faut que nous ne soyons taxés d'ingratitude, et M. de Bismarck s'est senti d'autant plus disposé à laisser tout dire contre la France qu'il a vu l'occasion de quelque combinaison nouvelle dans l'avènement récent d'un ministère conservateur à Londres. C'est là, en définitive, une explication assez vraisemblable de tout ce bruit qui n'est destiné peut-être qu'à couvrir une évolution plus ou moins prochaine. Le fait est que M. de Bismarck a cru pouvoir un instant se servir de la France, qu'il croit pouvoir aujourd'hui se servir de l'Angleterre, et qu'il est parfaitement homme à passer de l'une à l'autre sans difficulté.

Ce qui tendrait à confirmer ce rapprochement entre l'Angleterre et l'Allemagne, c'est l'attitude de plus en plus marquée, de plus en plus significative, que prend le nouveau gouvernement de la reine Victoria dans la politique extérieure. Il n'est point douteux que le ministère

conservateur, dès son avènement, a fait ce qu'il a pu pour renouer avec Berlin des rapports d'intimité qui n'étaient pas précisément faciles sous M. Gladstone, et il a dû trouver à qui parler. Jusqu'à quel point le chancelier de l'empire d'Allemagne pourra-t-il aider utilement le cabinet anglais dans ses négociations avec la Russie au sujet de l'éternelle difficulté des frontières de l'Afghanistan, on ne le sait pas encore; on ne voit pas bien même dans quelle mesure et sous quelle forme pourrait se manifester son intervention. M. de Bismarck peut du moins, s'il le veut, prêter un appui plus actif, plus direct à l'Angleterre dans les affaires d'Égypte, qui sont toujours un des points difficiles, et déjà on sent plus d'assurance dans le langage de quelques-uns des ministres anglais, du chancelier de l'échiquier, sir Michaël Hicks Beach, qui disait récemment en propres termes que la seule manière de réussir était « de bien faire savoir au monde qu'on avait l'intention de rester en Égypte pour la réformer. » Ceci commence à devenir significatif; mais, pour l'Égypte comme pour l'Afghanistan, il y aura encore bien des négociations qui vont être nécessairement ralenties par cette saison de vacances parlementaires et diplomatiques, de dispersion universelle. Ce n'est qu'avec le temps que cette situation nouvelle peut se développer et prendre tout son caractère. Quant à la France, ce qu'elle a évidemment de mieux à faire, c'est d'attendre sans s'émouvoir, de laisser passer les polémiques et les combinaisons, de défendre fermement, tranquillement ses propres intérêts, qui se confondent avec les intérêts européens, en évitant surtout de donner inutilement des griefs par les inconsistances et les excitations d'une politique dont elle serait la première à souffrir. La France n'a qu'à rester elle-même, libre de traiter avec ceux qui voudront traiter avec elle, sans se laisser entraîner dans des combinaisons qui ne sont pas toujours sûres. C'est le rôle que lui trace sa situation, et, puisqu'elle a les inconvéniens d'un certain isolement, c'est bien le moins qu'elle en garde aussi les avantages.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La liquidation de fin juillet était à peine commencée qu'un mouvement assez vif de réaction s'est produit sur l'ensemble de la cote, ou, plus exactement, sur l'ensemble des valeurs qui donnent encore lieu à quelques opérations à terme. De raisons apparentes il n'y en avait guère. On parlait bien de l'apparition du choléra à Marseille, et un journal anglais avait annoncé une rencontre de Russes et d'Afghans à Meruchak. La rencontre était imaginaire. Dès le lendemain du jour où elle avait été publiée, la nouvelle était démentie de toutes parts. L'épidémie cholérique, au contraire, était réellement et officiellement constatée à Marseille ; mais elle ne s'y est que peu développée, et déjà le fléau est en décroissance.

Rentes et valeurs cependant ne se sont point relevées. Le 3 pour 100 notamment, qui avait reflué brusquement de 81.15 à 80.65, est encore aujourd'hui à 80.80 ; l'Amortissable, moins atteint, n'est plus qu'à 0 fr. 15 des cours de la précédente quinzaine. Le 4 1/2 s'est rapproché de 109 francs. L'Italien perd encore 0 fr. 25, le Suez a reculé de 2,050 au-dessous de 2,000, et n'a été relevé depuis qu'à 2,005.

La principale explication de cette faiblesse générale est à chercher uniquement dans le ralentissement de plus en plus marqué des transactions. Les affaires en spéculation pendant cette première moitié d'août se sont réduites au minimum. C'est là un fait que l'on voit se reproduire chaque année régulièrement pendant la saison d'été. Il est vrai qu'il se manifeste cette année avec plus d'intensité qu'on ne l'avait vu jusqu'ici.

La spéculation, ou du moins ce qui en reste sur la brèche, s'est donné pour unique mission d'empêcher un parti de la baisse de se former pour l'exploitation éventuelle des rumeurs pessimistes que le télégraphe lance de temps à autre sur les marchés. Elle a été aidée dans cette tâche par l'abondance de l'argent, qui s'est accusée encore une fois, à la liquidation de fin juillet, dans les taux ridiculement bas des reports, taux qui n'offrent, depuis longtemps, aucune rémunération aux capitaux en quête de placemens provisoires et dont la modicité persistante ne peut s'expliquer que par l'existence de positions à découvert plus ou moins étendues, se perpétuant de liquidation en liquidation dans l'espoir d'une catastrophe qui s'obstine à ne point survenir.

L'immobilité des cours, tel a donc été le trait caractéristique depuis deux semaines, non-seulement sur notre marché, mais sur toutes les places européennes. A Londres, les Consolidés sont fixés à 99 11/16; les fonds russes et austro-hongrois, l'Italien, l'Extérieure même, en dépit de l'extension continue de l'épidémie dans la Péninsule, n'ont subi que d'insignifiantes fluctuations.

Un fait important a contribué pour sa part, pendant cette quinzaine, à entretenir notre place dans un état d'irrésolution, presque de malaise; nous voulons parler de l'ébranlement causé au marché spécial des valeurs de la Compagnie de Panama par les révélations faites à la dernière assemblée générale sur la situation de l'entreprise. M. de Lesseps ayant déclaré que les premières prévisions de dépenses seraient largement dépassées, et qu'aux 600 millions procurés déjà par la formation du capital-actions et les premières émissions d'obligations, il faudrait ajouter une somme égale que l'on chercherait à obtenir par une émission d'obligations à lots, l'inquiétude s'est emparée de bon nombre d'esprits qui jusqu'alors avaient une foi absolue dans le succès final de l'œuvre.

La Compagnie obtiendrait-elle des pouvoirs publics l'autorisation de procéder à une émission d'obligations à lots? Cette autorisation obtenue, l'émission réussirait-elle? Enfin pouvait-on compter avec certitude que 1,200 millions suffiraient pour l'achèvement du canal? A ces questions on n'osait répondre par l'affirmative. Des ventes à découvert se sont produites sur les actions, trahissant ainsi brutalement les préoccupations que la situation embarrassée de la Compagnie venait de provoquer. Non-seulement les actions ont fléchi en deux séances de 460 à 420, mais les obligations 5 pour 100, 4 pour 100 et 3 pour 100 ont subi une dépréciation énorme. Une reprise n'a pas tardé à se produire, les porteurs ne s'étant point alarmés autant que le supposait la spéculation. Ces rachats ont relevé sensiblement les cours; mais le coup n'en est pas moins porté, et il faudra que la Compagnie déploie une grande fécondité de ressources, une énergie bien tenace, et des efforts fructueux pour maintenir le crédit et la popularité de l'entreprise.

Les titres de la compagnie de Suez ont subi le contre-coup de l'assaut livré à ceux du Panama. Nous avons dit que les actions, précipitées de 2,050 à 1,990, n'ont pu encore se relever qu'à 2,005.

La physionomie du marché des actions d'institutions de crédit ne s'est nullement modifiée. La Banque de France continue à voir décroître ses bénéfices, conséquence de l'atonie persistante des transactions commerciales. La diminution atteint près d'un million sur le montant que présentait le compte bénéficiaire de la période correspondante de l'année dernière.

Le Crédit foncier est très ferme à 1,315. Depuis quelques jours, il est demandé constamment des titres par voie d'escompte. Ces achats sont sans doute provoqués par le fait que le Crédit foncier va ouvrir, par les prêts scolaires, un nouveau débouché aux capitaux de sa clientèle. Les départemens, villes et communes, pourront, en effet, emprunter à cet établissement, dans les conditions de la loi du 20 juin 1885, les sommes nécessaires à l'installation de leurs écoles. Comme ces conditions, très avantageuses, seront certainement mises à profit, les opérations du Crédit foncier vont prendre de ce chef un nouveau développement qui ne peut que profiter à ses actionnaires.

Le Comptoir d'escompte, sur lequel se maintient un certain courant de transactions au comptant, est très ferme à 975. La Banque de Paris souffre davantage de l'état général des affaires; la crainte de voir l'exercice 1885 donner des résultats inférieurs à ceux de 1884 a déterminé quelques ventes qui paraissent d'ailleurs s'être arrêtées lorsque le prix de 650 francs a été atteint en réaction.

Il n'y a absolument rien à dire du Crédit lyonnais, de la Société générale, de la Banque franco-égyptienne, de la Banque d'escompte, du Crédit mobilier et de toutes les autres banques françaises et étrangères, dont les titres, malgré des cours relativement fort dépréciés, n'exercent plus depuis longtemps aucune attraction sur l'épargne, celle-ci réservant toutes ses faveurs aux placemens à revenu fixe, surtout aux obligations de chemins de fer dotés de la garantie de l'état. Ainsi s'explique le succès si remarquable de la souscription aux obligations de l'Ouest-Algérien. Il était offert moins de 70,000 titres : il en a été demandé près d'un million par plus de 40,000 souscripteurs. La répartition n'a pu donner que 2 1/4 pour 100 du montant des demandes.

L'émission du nouvel emprunt égyptien en 3 pour 100, à 95 1/2, n'a pas moins bien réussi. Il est vrai qu'il s'agissait d'une valeur exceptionnelle, garantie par six grandes puissances, y compris l'Angleterre, dont le 3 pour 100 se cote autant dire au pair. Les souscripteurs n'ont obtenu qu'une fraction insignifiante des demandes qu'ils avaient présentées. L'Égyptien 3 pour 100 garanti se négocie, depuis l'émission, avec une prime d'environ 3 pour 100.

Disons enfin que le Nord de l'Espagne, ayant émis, le 6 courant, 50,000 obligations à 317 francs, pour la construction de deux nouvelles lignes, n'a pu répartir que 35 pour 100 aux demandes de titres libérés, les souscriptions en titres non libérés ayant dû être complètement mises de côté et considérées comme non avenues.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-DIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LV[e] ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1885

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.